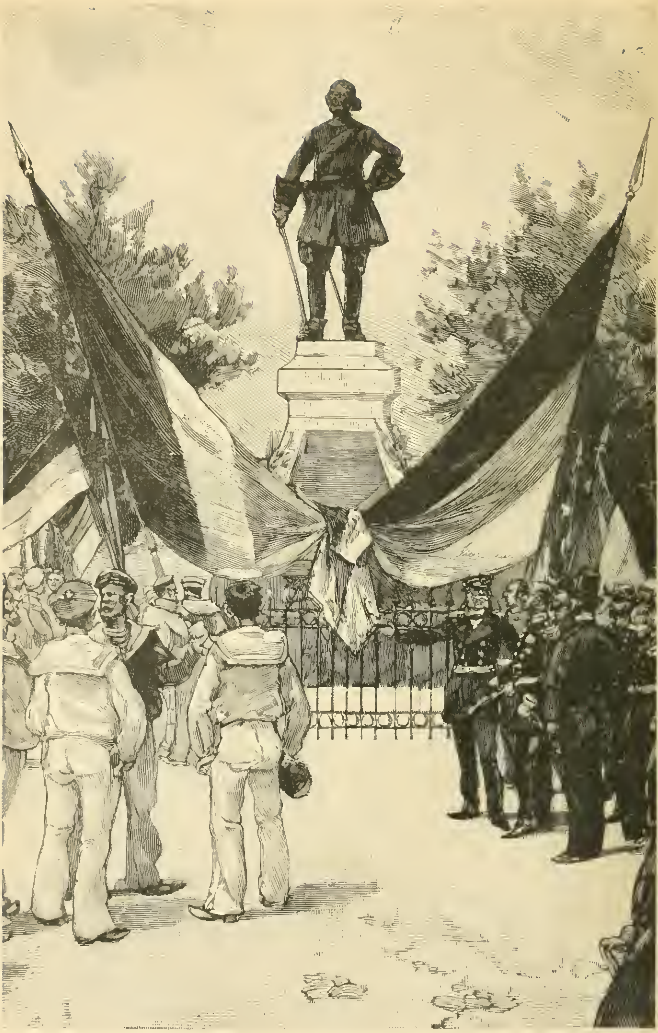
LES RUSSES ET LA FRANCE



LE SYMBOLE DE L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

François BOURNAND

PROFESSEUR A L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE CATHOLIQUE
ANCIEN VICE-PRESIDENT DU CERCLE CATHOLIQUE DE SAINT-ROCH
SECRETAIRE GÉNÉRAL DU COMITÉ DE RÉINTÉGRATION DES SŒURS DANS LES HOPITAUX
ANCIEN ELEVE DE L'ECOLE DES HAUTES ETUDES

LES RUSSES ET LA FRANCE

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

PARIS — 13, Rue de l'Abbaye, 13

LYON — 3, Avenue de l'Archevêché, 3

1894

OUVRAGES DE M. FRANÇOIS BOURNAND

Le Clergé sous la Troisième République. — Ouvrage honoré de la Bénédiction de S. S. Léon XIII et approuvé par Mgr Trégaro, Mgr de Cabrières, Mgr Lesur, etc. — 3e édition.

A Paris sous la Terreur. — Préface par Armand Silvestre. — Médaille d'honneur. — 1 vol. 2e édition.

Les Sœurs des Hôpitaux. — 1 vol. (Préface par Jacques de Biez et lettres de MM. Jules Simon, François Coppee, Sully-Prudhomme, Paul Bourget, E. de Goncourt, Maurice Barrès, etc.). — 5e édition. — Médaille d'or.

Précis de l'Histoire de l'Art (Delalain frères, éd.). — Rédigé conformément aux programmes officiels de l'Enseignement Secondaire des jeunes filles (médaille d'argent). — 1 vol. 5e édition.

Histoire des Beaux-Arts et des Arts appliqués à l'Industrie (E. Bernard et Cie, éd.). — Ouvrage adopte par la Ville de Paris (médaille d'argent). — 1 vol. (épuisé).

Les Grands Artistes de la Renaissance Italienne (E Bernard et Cie, éd.). — Préface de M. Cougny. — Ouvrage adopté par la Ville de Paris. — 1 vol. (épuisé).

Paris-Salon (E. Bernard et Cie, ed.). — 5 vol. (épuisés).

Le Régiment des Sapeurs-Pompiers. — Souscription du Conseil Municipal. — 1 vol. (epuise).

Exibition of the Laureats of France. Saint-Stephen's Hall Westminster (London). — 1 vol. (epuisé).

Les Pièges de la Bourse (En collaboration avec H. Quinet (A. Savine, éd.). — 1 vol. 4e édition.

Trois artistes chrétiens : Michel-Ange, Raphaël et Hippolyte Flandrin (Delhomme et Briguet, ed.). Préface par M. L. Ov. Scribe. — 1 vol.

Histoire de l'Art en France (Gedalge Jeune, ed.). — 1 vol.

Histoire de l'Art chrétien (Bloud et Barral, ed.). — 2 vol. 2e édition.

Histoire des Arts décoratifs et industriels en France (Gédalge, éd.). — 1 vol.

Le Clergé pendant la guerre (Tolra, ed.). — (Medaille d'or) Préface par Mgr Lesur. — 1 vol. Ouvrage approuve par 30 archevêques et évêques. Médaille de vermeil.

Le Clergé pendant la Commune (Tolra, éd.). — 1 vol.

Les Sapeurs-Pompiers en France et à l'étranger, nombreuses illustrations (A. Taffin-Lefort, éd.). — 1 vol.

Monseigneur Freppel (Tolra, éd.). — En collaboration avec Mgr Lesur.

L'Eloquence et la Littérature chrétienne des origines à la fin du XVIIIe siècle (Delhomme et Briguet, éd.).

Nos Aumôniers militaires (Taffin-Lefort, éd.). Préface de l'abbé Morancé.

Jeanne d'Arc id.

Cristophe Colomb id.

Le Cardinal Lavigerie id. Préface de Mgr Lesur.

Tunisie et Tunisiens id.

S. E. le Cardinal Foulon. — (En collaboration avec Mgr E. Lesur (Delhomme et Briguet, ed.). — 1 vol. avec portrait.

SOUS PRESSE :

La Sainte Vierge dans les Arts (Tolra, éd.).

EN PRÉPARATION :

Récits Russes pour la jeunesse.
La Littérature russe.

A MONSIEUR FLOURENS

ANCIEN MINISTRE

L'UN DES PROMOTEURS DE L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

RESPECTUEUX HOMMAGE

DE SON DÉVOUÉ

FRANÇOIS BOURNAND

Paris, nov. 93.

INTRODUCTION

INTRODUCTION

La Russie est aujourd'hui une nation aimée de la France. Quelquefois les armées russes et les armées françaises se sont trouvées en face l'une de l'autre et se sont battues. Mais nulle trace de haine n'est restée de ces combats, nulle animosité n'a survécu. C'est que, dans leur âme, les deux peuples ont toujours fraternisé, ont toujours eu une sympathie réciproque.

L'histoire, d'ailleurs, est là pour prouver que, depuis le tzar Pierre le Grand (et même avant lui), la Russie a, à maintes reprises, recherché l'alliance de la France.

Il ne faudrait pas croire que l'alliance franco-russe (1), qui fait renaître tant d'espérances au cœur de la patrie et ne soit qu'un accident fortuit, éphémère, créé par une certaine communauté d'intérêts dans le présent, ou par la nécessité de se prémunir contre certains périls dans l'avenir, cela peut être l'opinion seulement de ceux qui ne connaissent pas à fond l'histoire et l'âme des deux peuples.

« Pourquoi nous faisons-nous la guerre ? » se demandaient réciproquement Alexandre et Napoléon en s'abordant sur le radeau de Tilsitt.

Une guerre entre la France et la Russie ne semblait pas avoir alors plus de raison d'être en ce temps-là qu'elle n'en aurait aujourd'hui.

Alors même que leurs gouvernements ne s'entendaient pas, les deux nations se sentaient attirées l'une vers l'autre, sans savoir pourquoi, presque sans se connaître, par une espèce d'affinité mystérieuse. Corneille l'a dit :

> « Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
> « Dont par un doux rapport des âmes assorties,
> « S'attachent l'une à l'autre et se laissent piquer
> « Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

Et, en étudiant l'histoire des deux peuples, on s'apperçoit que telle a été

(1) L'alliance franco-russe est proprement le triomphe de la diplomatie populaire. Des penseurs l'ont rêvée. Le peuple l'a faite.

en renommée, depuis les temps de Pierre le Grand, l'histoire de nos relations avec le peuple russe. C'était, de l'un à l'autre pays, un va-et-vient presque continuel de princes, d'hommes d'Etat, d'hommes de lettres et de curieux, sans compter les ambassades.

Diderot était admis chez la grande impératrice Catherine et correspondait avec elle, et un autre Français s'écriait un jour avec un double sens qui fut saisi et applaudi sûrement de tout le monde :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière !

Il y eut un moment où la France, abandonnée sans pitié par tous les peuples à son infortune, n'eut plus qu'un seul ami en Europe et en Amérique, le tzar Alexandre II.

Par cette fascination naturelle qu'exercent sur les esprits faibles, la force et les conquêtes, le monde entier se tournait vers les Prussiens et se riait des pauvres Français.

Ajoutons qu'un célèbre historien, un Américain, Bancrofft, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis à Berlin, osa même un jour comparer la Confédération germanique, fondée sur un dol de la force et la conquête, à la confédération saxonne, fondée en toute liberté et de plein droit.

Si Dieu n'eût pas mis quelque sourdine à sa plume, il eût été jusqu'à comparer de Moltke, ce féroce généralissime de fer souillé de sang, au doux et paisible Washington, un illuminé celui-là des idées les plus progressives, les plus radieuses.

Aussi Victor Hugo, a eu des vers foudroyants et vengeurs comme ceux du Dante, qui fouaillent le fameux historien diplomate, et ont cloué sa mémoire au pilori de l'histoire où pendent les grandes ingratitudes collectives et séculaires. Et la belle figure de Lafayette servit au poète de France pour châtier le plat courtisan de Bismarck vainqueur.

Telle était la rage contre la France que, moins d'un lustre après la débâcle, le féroce Bismarck voulait l'exterminer et se préparait, vers la fin de 1874, à une nouvelle et terrible guerre qui devait perpétuer cette destruction radicale.

Alexandre II l'apprit et il s'opposa de toutes ses forces à ce projet, évitant ainsi un attentat qui eût été une véritable catastrophe, non seulement pour ce beau pays de France, mais encore pour l'humanité tout entière.

Tel est le véritable antécédent autour duquel, comme autour d'un noyau, s'est condensée depuis une vingtaine d'années cette amitié entre la France et la Russie, amitié qui préside aux grandes et définitives alliances.

Dans les alliances entre des peuples, il existe une règle primordiale qui déjoue les entreprises les plus savantes des diplomates les plus roués. C'est celle-ci que l'on devrait se graver dans la mémoire : « Les alliances sont toujours imposées par des conditions géographiques créant des fatalités, *auxquelles il est impossible de se soustraire* sans s'exposer aux plus terribles désastres. » Telle est l'alliance franco-russe.

Les Anglais ne seront jamais véritablement nos amis ; leur position géographique s'y oppose.

Il n'en est pas de même des Russes ; la France est trop éloignée de la Russie pour être sa rivale, et, placées aux deux extrémités de l'Europe, elles s'équilibrent naturellement l'une, l'autre.

Aussi, dès qu'il y a eu une Russie, elle a recherché l'amitié de la France.

Nous avons voulu, dans ce modeste ouvrage écrit en l'honneur des Russes, montrer les Russes en présence des Français, aussi bien en état de guerre, qu'en état de paix. Car, il faut le dire hautement, tout en se combattant, les Russes et les Français obéissaient plutôt à la politique qu'à des haines entre peuples.

Dans le courant de ce livre, qui nous l'espérons sera lu par la jeunesse studieuse, nous avons voulu faire connaître un peu et aimer beaucoup la Russie, en même temps que montrer que le peuple de ce grand pays était digne de toutes nos sympathies.

Si nous avons pu réussir dans cette modeste tâche, ce sera pour nous une douce récompense.

François Bournand.

Paris, 16 décembre 1893.

PREMIÈRE PARTIE

LE GRAND EMPIRE RUSSE

LE GRAND EMPIRE RUSSE

SOMMAIRE

Quelques notions sur l'Empire russe. — Son étendue et ses bornes. — Sa situation géographique. — Ses divisions. — Sa population. — Ses provinces.

Avant de commencer l'étude et l'historique des relations franco-russes pendant plusieurs siècles, il nous paraît intéressant de noter quelques notions succinctes mais curieuses sur les origines de la grande nation qui se dit aujourd'hui notre alliée et notre amie. Il est nécessaire, du reste, de savoir son histoire et nous verrons, en la lisant, que la Russie est digne de toutes nos sympathies.

La Russie est un empire immense, borné : au nord, par les mers polaires ; du côté de l'Europe, par la mer Baltique, la Suède, l'Allemagne, l'Autriche ; au sud, par la mer Noire et la Turquie d'Europe ; en Asie, par la Perse, la Turquie d'Asie, la Chine, l'Océan Pacifique, l'Afghanistan.

Son territoire renferme, au milieu des steppes, entre l'Europe et l'Asie, deux mers, la mer Caspienne, d'une vaste étendue, et la mer d'Oural.

Grand pays de plaines, la Russie d'Europe, de la mer Noire à la mer Blanche et de l'Oural aux frontières d'Allemagne, se divise en deux régions : la *région des Steppes*, ou plaines du sud, et la *région des Bois*.

La région des steppes constitue un ensemble de plaines de 680.000 kilomètres carrés.

La région des bois commence aux marécages glacés du Nord et descend à l'Ouest jusqu'à Kiev et jusqu'au centre de l'Empire. On y trouve le bouleau, le pyn sylvestre, le sapin, l'ambre, le mélèze et le tremble, le tilleul, l'érable, l'orme.

Voyons maintenant l'aspect général de la Russie :

« Le principal caractère de la Russie, c'est l'unité dans l'immensité.

Au premier coup d'œil, en comparant les extrémités de ce vaste empire, les marais glacés du Nord aux déserts brûlants des bords de la mer Caspienne, les lacs à vasques de granit de la Finlande aux chaudes montagnes de la côte méridionale de la Crimée, on est frappé de la grandeur des contrastes.

« Il semble qu'entre ces limites, entre la Laponie, où vit le renne, et les steppes du Volga, où vit le chameau, l'intervalle soit si vaste qu'il faille bien des régions différentes pour le remplir. Il n'en est rien. La Russie, à ses extrémités, en Europe même, a des échantillons de tous les climats, mais les contrées de l'aspect le plus tranché, la Finlande, la Crimée, le Caucase, ne sont que des annexes de l'Empire, annexes naturelles quoique bien différentes de la Russie proprement dite.

« Dans l'intervalle, entre les contreforts des Karpathes et l'Oural, s'étend une région d'une analogie de climat, d'une monotonie de structure impossible à rencontrer à pareil degré sur de tels espaces. De l'énorme muraille du Caucase à la Baltique, cet empire, à lui seul presque aussi grand que le reste de l'Europe, présente dans ses nombreuses provinces moins de variétés que les nations occidentales dont le territoire est dix ou douze fois plus petit. C'est l'uniformité de la plaine (1). »

Cette plaine, qui tient au moins un espace aussi grand que la moitié de l'Europe, est arrosée par des fleuves importants et de nombreux cours d'eau. Citons le Don qui se répand dans la mer d'Azof, la Petchora et la Dorina. au Nord, se jettent dans la mer Blanche ; le Dniéper et le Durester qui aboutissent à la mer Noire ; le Volga qui se répand dans la mer Caspienne où descendent aussi les eaux de l'Oural.

Situation Géographique

I. — Russie d'Europe

La Russie d'Europe est située entre 15°,40 et 62° de longitude Est, et entre 41°,15 et 70°,20 de latitude Nord.

(1) A. Leroy-Beaulieu.

II. — Russie d'Asie

La Russie d'Asie est située entre 35° et 48° de longitude Est, et entre 38°,55 et 45° de latitude Nord.

Superficie

CONTRÉES	VERSTES CARRÉES	KILOMÈTRES CARRÉS
Russie d'Europe	4.296.627	4.889.062
Pologne	111.875	127.319
Grand-duche de Finlande	328.293	373.612
Caucase	415.234	472.554
Sibérie	11.000.024	12.518.487
Asie centrale, y compris le territoire transcaspien	3.070.773	3.504.008
Le lac d'Aral	59.549	67.609
La mer Caspienne	385.476	438.688
Mer d'Azov	33.043	37.605
Totaux	19.700.894	24.430.004

Population

CONTRÉES	CHIFFRE DES HABITANTS	PAR KILOM. CARRÉ
Russie d'Europe	85.395.200	20
Pologne	8.250.562	65
Grand-duché de Finlande	2.338.404	7
Caucase	9.284.567	17
Sibérie	4.313.690	0.4
Asie centrale, y compris le territoire transcaspien	5.327.008	1.7
Totaux	112.915.520	5

La population a triplé depuis 1869.

L'étendue du territoire pourrait contenir trente fois celui de la France.

Mouvement de la population de la Russie d'Europe d'après les derniers recensements

ANNÉES	MARIAGES	NAISSANCES	DÉCÈS	EXCÉDENT DE NAISSANCES
1886 à 1890 inclus...	4.214.300	22.480.700	14.802.400	7.618.200

Emigration de Finlande en 1889.......................... 48.550 individus.
Emigration en Finlande en 1880.......................... 48.840 —

La Pologne

La Pologne est divisée en dix gouvernements, savoir :

GOUVERNEMENTS DE :	KILOMÈTRES CARRÉS	HABITANTS
Kalisz..................................	11.373	702.414
Kielce..................................	10.092	654.377
Lourze..................................	12.086	575.004
Lublin..................................	16.831	903.062
Piotrkou..................................	12.249	809.731
Plock..................................	10.877	505.326
Radun..................................	12.352	680.022
Siedice..................................	14.354	638.820
Purvalki..................................	12.550	613.906
Varsovie..................................	14.562	1.303.102

Il y a en Pologne environ 6.682 fabriques dont le montant de la production annuelle est de 192.951.000 roubles, et qui occupent 125.300 ouvriers.

Voici la statistique des plus importantes branches de l'industrie polonaise :

INDUSTRIES	NOMBRE DE FABRIQUES	NOMBRE D'OUVRIERS	MONTANT de la PRODUCTION ANNUELLE en milliers de roubles
Coton	240	22.715	41.075
Cuirs	380	2.909	6.693
Laine	302	15.095	29.350
Machines	66	4.601	6.910
Papeterie	27	1.891	1.919
Porcelaine et faïence	8	797	389
Produits chimiques	37	653	1 516
Soie et brocart	6	333	442
Teinturerie	65	2.351	3.727
Toile	19	7.810	3.743
Verrerie	30	2.143	1.135

Le grand-duché de Finlande

Le grand-duché de Finlande comprend les gouvernements de :

Nyland,
S'Michel,
Tavastins,
Abo,
Bjorneborg,
Kuopio,
Nléalborg,
Viborg,
Wasa,

La population est d'environ 2.500.000 habitants (1).

L'industrie y est très considérable et le pays en plein progrès. On y voit de grandes usines et fabriques, spécialement des scieries mécaniques, des filatures, des fabriques de papier.

On y exploite le granit et on fait un grand commerce d'exportation de bois.

(1) D'après M. Rittich, les Finnois entrent pour 39 p. % dans la population des trois provinces baltiques, Livonie, Esthuénie, Comlande. Saint-Pétersbourg est bâti en plein pays finnois. Les Finnois forment plus des cinq dixièmes de la population du grand-duché de Finlande.

ETHNOGRAPHIE DE L'EMPIRE RUSSE

Sommaire

Un tableau de l'ethnographie russe. — Un empire immense aux populations variées. — Un curieux Musée. — Petits Russiens et Grands Russiens. — Les Tatars. — Nouvelle. — Russie et Provinces baltiques.

L'ethnographie de l'Empire russe est d'une très grande variété.

Dans la Russie d'Europe, l'élément dominant est la *race Slave* qui forme 75.000.000 comprenant les *Russes* et les *Polonais*.

Les Russes se divisent eux-mêmes en trois branches. Les *Grands Russes* (environ 45.000.000), qui se trouvent dans le centre et dans l'Est ; les *Petits Russes*, qui sont au sud-ouest sur les confins, vers la Roumanie, et les *Russes-Blancs* au nord-ouest et dans le Lithuanie.

A côté des Russes proprement dits, il y a les *Finnois* ou *Tchoudes* qui se divisent en *Finnois de l'Est* comprenant les Samoyèdes, les Mordines, les Tchouvaches, les Tchérémisses, et les *Finnois de l'Ouest*, comprenant les Finlandais, les Lapons, les Esthès, les Lives, les Caréliens, etc. A cette race, se rattachent encore les *Tatars* et les *Kalmouks*. Les diverses races du Caucasse sont les *Circassiens* ou *Tcherkesses*, les *Tatars*, les *Géorgiens*, les *Arméniens*, etc.

M. Anatole Leroy-Beaulieu, en parlant d'un curieux musée de Moscou, a fait ce tableau presque complet et en tout cas bien curieux de l'ethnographie de l'Empire russe : « Dans le musée Dachkof, fondé à Moscou, à l'occasion du congrès slave de 1867, les Russes ont essayé de donner une représentation à la fois scientifique et pittoresque, comme une carte vivante et animée des différentes populations de l'Empire. A l'aide de mannequins de grandeur naturelle et de figures en cire sculptées par les meilleurs artistes, d'après les moulages les plus exacts, on a réuni, dans toute la variété de leurs types et de leurs costumes, les peuples et les tribus de la Russie. Au nord de la vaste salle qui sert de carte, se voient

dans leurs vêtements de peau de renne, le Samoyède qui rappelle l'Esquimau, et le Lapon, qui ressemble au Mongol.

« Au-dessous à l'ouest, viennent le paysan finnois de la Finlande et le paysan esthunien des provinces baltiques, traduisant tous deux, par leur face plate, une lointaine parenté avec le Lapon et le Samoyède.

« A l'est, sont les représentants des autres groupes de la race finnoise disséminés dans le bassin du Volga, du nord au sud de l'Empire, et montrant des traits de moins en moins européens, de moins en moins nobles : des Penusiens, des Votiaks, des Tchérémisses, des Mordines et des Tchouvaches, au milieu desquels se distingue par sa beauté orientale une jeune tartare de Kazan.

« En face, à l'occident, sont les paysans letton, samogitien et lithuanien, puis le Biélo-Russe, au visage carré, contrastant avec un marchand et un artisan juifs à la mine longue, au nez effilé.

« Au milieu de la salle, sur une large estrade, figure le maître de l'Empire, le Grand-Russe, dans toute la diversité de ses métiers et de ses costumes provinciaux, les hommes en *lapté* d'écorce en grandes bottes avec la blouse rangée ou le grand caftan, les femmes en riches sarafines, avec des *kokochniks* en forme de diadème ou des *potcheloks* en forme de couronne. Au-dessous des Grands-Russes se tiennent les Petits-Russes, aux traits plus fins, aux vêtements plus élégants, les hommes coiffés de hauts bonnets de peaux de mouton, les jeunes filles de fleurs entrelacées de rubans.

« Derrière les Petits-Russiens viennent les Polonais, et, de l'ouest à l'est, toutes les nombreuses populations du sud de l'Empire, un simple moldave de Bessarabie, un mourza ou prince tatar de Crimée, voisin d'un mendiant tzigane, une fiancée caraïte, fille d'un de ces Juits, ennemis des autres, qui prétendent descendre des dix tribus députées par Nabuchodonosor, deux colonistes allemands de la Nouvelle-Russie ou du bas-Volga, encore aussi différents des Russes par le type et le costume qu'au jour de leur émigration. Au sud-est, figurent les troupes mulsulmanes ou bouddhistes des steppes orientales, avec leurs traits asiatiques, leurs habits éclatants, Kuglsiz portant la *tubè teika*, sorte de bonnet pointu, Kalmouks des gouvernements de Stravopol et d'Astrakhan, au visage complètement chinois, vêtus du *bechmet* de soie ou de velours aux couleurs les plus tendres. A côté, est une femme de Samara, au

khalat de drap rouge et coiffée du *Kachbaru* orné de pièces de monnaie. A l'extrême sud, se montrent les peuples du Caucase, les plus beaux du monde par les traits, les plus élégants par le costume ; c'est un marchand arménien en simple caftan noir, un de ces marchands établis dans le sud-est de l'Empire, un Tcherkesse ou Circassien chaussé de marocains rouges, porte le caftan garni de cartouchières et le *bachlik* de poil de chameau, qui sert tour à tour de capuchon et de manteau, un Géorgien en *lapti* de cuir, vêtu d'un *artckebouk* et d'un *Tchotikes* aux longues manches bridées, fendues sur le devant.

« Une Mingiélienne en robe de soie bleu clair, porte le *letchaki*, long voile de mousseline, et une femme kunde des bords de l'Araxe, en chemise de soie et en pantalon de satin rouge, a un anneau passé à travers les narines. L'Arménienne, en *khalat* vert, s'enveloppe d'un de ces immenses voiles dont s'entourent pour sortir les femmes du Caucase ; la Géorgienne en robe de satin noir, avec un corsage violet clair et un bandeau de brocart pour coiffure, danse en agitant un tambour de basque. Derrière la grande salle, dans une niche obscure, un groupe à demi-nu des derniers guèbres de Bakan adore le feu sacré. L'impression bigarrée que donne ce musée, où un seul Etat offre tant de types humains, une simple carte ethnographique de la Russie la donne presque au même degré. Les couleurs ont à peine assez de nuances pour qu'on en puisse assigner une à chaque tribu, et par leur variété et leurs bizarres entrelacements elles rappellent les cartes géologiques des pays aux formations plus compliquées. Devant la carte de M. de Kœppen, comme dans le musée Dachkof, il semble qu'il n'y ait que confusion parmi les populations de ce pays, où la terre et la nature inanimée ont une telle unité.

« Cette quantité de races diverses qui semble si peu en harmonie avec elles, la configuration de la Russie l'explique. Sans frontière définie du côté de l'Asie ni du côté de l'Europe, avec des rives plates et basses sur toutes ses mers, la Russie a été ouverte à toutes les invasions, elle a été la grande route d'émigration d'Asie en Europe. Nulle part les couches des alluvions humaines n'ont été plus nombreuses, nulle part elles n'ont été plus mêlées, plus brisées et disloquées que sur ces espaces aplanis où chaque flot poussé par le flot puissant ne rencontrait d'obstacle que dans la vague qui l'avait précédé.

« A l'époque historique seule, il est difficile d'énumérer les peuples qui



STATUE D'IVAN-LE-TERRIBLE PAR ANTOKOLSKY

se sont établis sur le sol russe, et y ont formé des empires plus ou moins durables, Scythes, Sarmates, Goths, Avares, Bulgares, Ongres ou Hongrois, Khazars, Petchénègues, Koumains, Lithuaniens, Mongols, Tatars, sans compter les vieilles migrations des Celtes et des Germains et toutes celles des peuples dont les noms ont péri, mais dont les plus obscurs ont pu laisser dans la population russe une trace aujourd'hui impossible à retrouver. »

*
* *

Les voyageurs français qui vont en Russie sont rapidement frappés en voyant cette variété de types et de populations et les différences qui les caractérisent.

C'est ainsi que les *Petits-Russiens*, qu'on appelle les Staliens de la Russie, diffèrent essentiellement des *Grands-Russiens*.

Le Grand-Russien se distingue par un visage franc. mobile, ouvert, souvent éclairé par un sourire. Il est sanguin. Il parle avec volubilité, a le geste exhubérant et plaisante pour le plaisir de plaisanter, de s'amuser.

Le Petit-Russien a le teint brun, les traits accusés, les cheveux noirs et lissés, l'air réfléchi, le ton grave et sérieux. Il parle lentement, mesure ses paroles, ne dit pas plus de mots qu'il ne faut. Il est flegmatique, a le travail silencieux et posé, et ne passe pas facilement d'une chose à une autre.

Le Grand-Russien égaye son travail au moyen de chants, il aime la variété, le changement et au besoin fait plusieurs choses à la fois.

Il est apte pour ainsi dire à tous les métiers, tandis que le Petit-Russien est essentiellement agriculteur.

Le Grand-Russien sait toujours se tirer d'affaire, quel que soit l'endroit où il se trouve et peut aussi bien se faire pêcheur que batelier, industriel ou conducteur de bestiaux ; peu lui importe.

Le Petit-Russien trouve que le Grand-Russien est un peu agité et des proverbes en font foi :

« — C'est un excellent homme, dit-il du Grand-Russien, mais il reste un *Moscal*. »

« — Tu peux bien être ami du *Moscal*, mais tiens une pierre dans ta poche. »

Ce dernier proverbe nous dit bien que le Petit-Russien reste toujours sur la réserve et la défensive en sa présence.

C'est surtout dans les steppes de la Petite-Russie que fleurit la poésie. Le Petit-Russien a l'âme naïve ; il croit fermement à ses légendes, aux bons et aux mauvais génies, et son âme se laisse bercer par des contes de fée d'une saveur et d'une grâce originales.

C'est ainsi que jamais un Petit-Russien ne fera de mal à une hirondelle, car il est convaincu que ces gentils oiseaux ont dérobé aux Juifs les clous dont ils voulaient se servir pour crucifier Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Il croit que les ours étaient autrefois des hommes solitaires, sauvages, nullement hospitaliers, et qu'ils ne semblent connaître personne ; ils habitaient la forêt.

« Un jour, dit la légende, un moine vint leur rendre visite, fit le tour des cabanes, demanda un abri pour la nuit, mais personne ne daigna lui ouvrir. Alors le moine furieux, jeta sa malédiction aux hommes, et ils furent changés en ours. »

Les *Tatars* ne se trouvent plus que dans la Crimée. Autrefois, ils constituaient le fond de la population, il y a quarante ans, ils en formaient les trois quarts ; aujourd'hui, ils n'en forment plus guère que le tiers (1).

Comme les Turcs, les Tatars appartiennent à la religion musulmane et ils conservent dans les villages qu'ils habitent leurs coutumes particulières.

Dans chaque jardin, dit un voyageur, devant chaque porte, le squelette d'une tête de cheval blanchie à l'air se dresse sur un piquet ; elle semble être préposée là à la surveillance des alentours ; on la retrouve aussi chez les Tatars du Caucase. C'est un symbole spécial à la race, nous dit-on, mais ne serait-ce pas plutôt une sorte de fétiche rapporté par eux du fond de l'Asie, et qui défend du mauvais œil, du drigchti drogchta asiatique ! L'Hindou, lui aussi, élève devant sa porte un long piquet surmonté d'un vase blanc qui, par son éclat, détourne le mauvais sort qu'un étranger pourrait jeter sur la maison tout entière.

Leurs prêtres venaient de Simféropol, où ils teminaient leurs études

(1) La masse émigre en Turquie.

commencées à Baktchi-Saraï. Chaque village en possède un, et trois fois par jour, du haut de la mosquée, le mollah appelle les fidèles à la prière. Ils se réunissent avec recueillement, mais généralement les vieillards seuls assistent à la prière de six heures (notre midi de France), tandis que les jeunes restent à travailler dans les champs. Si vous les rencontrez à cette heure près d'une source, vous les voyez faire leurs ablutions, se mettre à genoux, prier pendant quelques instants et reprendre ensuite leurs travaux.

Dans la mosquée, la prière se fait devant une niche où se trouve un lambeau de tapis venant de la Mecque.

La situation géographique de la Russie est cause de la rareté des pluies, fait qui frappe vivement les Français qui font un voyage dans ce pays ami.

« Le manque de mers, dit M. Anatole Leroy-Beaulieu, le manque de montagnes la privent en grande partie de l'humidité que l'Atlantique nous apporte, que les Alpes nous conservent.

« A Khazan, il pleut deux fois moins qu'à Paris; de là cette séparation des deux principaux éléments de fécondité, l'humidité et la chaleur : de là, en partie ces steppes déboisées, arides, ces steppes à l'aspect anti-européen du sud-est de l'empire.

« Par toutes ces conditions physiques de structure, de climat, d'humidité, la Russie est en opposition très complète, et, pour ainsi dire, en antagonisme avec l'Europe occidentale, l'Europe historique; par toutes, elle est en relations étroites avec les contrées de l'Asie auxquelles elle adhère.

« Les différences avec nous deviennent des ressemblances avec elles.

« A consulter la nature, l'Europe proprement dite ne commence définitivement qu'au rétrécissement du continent, entre la mer Baltique et la mer Noire. La Russie, qui lui sert de base, se rattache mieux à l'épais massif de l'Asie, dont elle n'est que le prolongement, et dont les limites des géographes le distinguent sans les séparer. »

*
* *

La Russie possède environ 113 millions d'habitants.

Ces sujets nombreux du tzar sont répartis sur d'immenses espaces. L'Empire russe, en y comprenant les provinces d'Asie, présente une

superficie de 21.885.942 kilomètres carrés ; son étendue est donc de quarante et une fois celle de la France. Elle équivaut à 3.540 départements français.

Pour la région d'Europe seule, en en déduisant encore la région caucasienne, nous voyons que sa superficie est de 6.152.210 kilomètres carrés, plus de onze fois celle de la France, soit environ 980 départements français.

En résumé, la Russie d'Europe a onze fois plus d'étendue que la France, mais sur cette grande étendue, elle n'a que deux fois et demie la population de celle-ci.

La Nouvelle-Russie ou Russie Méridionale comprend les gouvernements de Bessarabie, de Toninde, de Kherson, ainsi que le gouvernement des Cosaques du Don.

Cette partie de la Russie est principalement la région des steppes fertiles, grandes plaines sans ombres, mais aux gras pâturages.

« Inclinées vers la mer Noire, la mer d'Azof et la Caspienne, occupant les bassins inférieurs du Dniéper et du Don, du Volga et de l'Oural, ces steppes sont les parties les plus basses de ces basses plaines de la Russie. Encore abandonnée à elle-même ou à demi-sauvage, pas ou point cultivée, la steppe est une plaine déserte sans arbres, sans ombre, sans eau. Sur des surfaces à perte de vue, on chercherait souvent en vain pendant des journées entières, un arbuste, une maison ; mais pour être dégarnie de forêts, le steppe n'est point toujours le désert stérile que l'Occident s'est figuré sans armes. Les steppes se divisent naturellement en deux types nettement tranchés par le sol ; les steppes à terre végétale identique ou analogue au Tchemoziom ; et les steppes de pierre, de sable ou de sel. Les premières, qui, en Europe, occupent la plus vaste surface, offrent à l'agriculture un champ dont elle n'a qu'à s'emparer, les secondes lui sont à jamais rebelles.

« Les steppes fertiles remplissent la plus grande partie de l'intervalle entre le Tchermoziom, qu'elles contiennent, et la mer Noire et la mer d'Azof. Elles occupent le cours inférieur de tous les fleuves qui se jettent dans ces deux mers, du Dniester et du Boug au Don et au Kasban.

« Laissées à elles-mêmes, ces steppes témoignent magnifiquement de leur fécondité naturelle. Dépourvues d'arbres, elles ont leur végé-

tation, leur flore à elles, qui, dans sa libre croissance, ne leur laisse rien à envier aux plus belles forêts. Au lieu de bois, elles se couvrent au printemps d'herbes et de plantes de toute sorte qui les font ressembler à une mer de verdure. Ce n'est point aux déserts d'Afrique, c'est à la prairie d'Amérique qu'il faut alors comparer la steppe.

« Cette steppe vierge, à la libre végétation, la steppe de l'histoire et des poètes, se rétrécit chaque jour pour bientôt disparaître devant les envahissements de l'agriculture. L'Ukraine des Cosaques et de Mazeppa, avec toutes ses légendes, a déjà perdu son ancienne et sauvage beauté. La charrue s'en est emparée ; les plaines désertes où se perdait l'armée de Charles XII sont déjà en culture régulière.

« La steppe de Gogol, comme en Amérique la prairie de Cooper, ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Entourée de tous côtés par le laboureur, elle est destinée à être peu à peu conquise par lui, et annexée à la région voisine du Tchemoziom (1). »

Dans les *provinces Baltiques*, le climat est très rude, l'hiver dure au moins six mois. On y distingue trois grandes classes sociales : les *nobles*, les *bourgeois* et les *paysans*.

« La noblesse des provinces Baltiques est un corps puissant et considéré ; elle est de souche allemande comme la bourgeoisie, et se prétend à juste titre plus ancienne que la noblesse russe qui, d'ailleurs, ne le conteste point. Elle jouit de privilèges nombreux, se réunit en assemblée périodique, nomme des maréchaux pour veiller à ses intérêts, confère même la noblesse. Plus d'un tzar et d'une impératrice ont sollicité ses diplômes.

« Les artisans, les marchands, les amateurs, les banquiers, font partie de la bourgeoisie, dont les privilèges, moindres que ceux de la noblesse, sont encore importants. Les marchands eux-mêmes se séparent en plusieurs classes bien tranchées, suivant la *Guilde* à laquelle ils appartiennent. La première seule paye un impôt qui lui vaut le droit de commerce avec l'étranger. Hommes et femmes de cette classe mènent une vie large et hospitalière, aiment les plaisirs, la danse, la musique, les voyages. Tel se dit assez modestement *marchand* et passe une partie du jour dans ce qu'il appelle son *comptoir*, qui possède tant

(1) Anatole Leroy-Beaulieu.

à la ville qu'à la campagne, toutes les aises de la vie et d'un luxe princier. Cette bourgeoisie, que recommandent beaucoup de qualités aimables, une hospitalité sans limites et une réelle honnêteté de mœurs, n'a pas de plus grand défaut que sa vanité à l'égard du paysan, avec lequel elle a malheureusement peu de points de contact. Plusieurs de ces marchands pourraient rappeler, si le climat l'eût permis, les commerçants de l'ancienne Venise, magnifiques et prodigues.

« Les cultivateurs, paysans de la Livonie, sont Lettons ou Esthoniens.

« Les Esthoniens occupent le Nord. Les Lettons sont le peuple le plus malheureux que j'aie encore vu. Race dégénérée et persistante, de peu d'intelligence, accablée de mépris ! La langue a quelques mots de commun avec la nôtre. L'homme et la femme sont sans jeunesse ; leur physionomie est marquée d'apathie et d'abrutissement.

« Ces gens sont domestiques, ou bien ils viennent à la ville pour amener des provisions, vêtus de longs pardessus de bure grossière, qui ont quelque ressemblance avec la capote du soldat russe. Ils ont des culottes larges et flottantes, et sont coiffés, l'été, d'un chapeau à large bord, qu'ils ornent d'une pipe placée en sautoir ; l'hiver, d'un bonnet d'une forme assez étrange. Ils portent des cheveux longs, la plupart d'une couleur indéfinie, blonde ou brun passé, tombant sur le front et sur les yeux ; on leur voit la bouche ouverte avec une expression étonnée et stupide : ils sont maigres, ont peu de teint et beaucoup de rides. Ils conduisent des charrettes attelées de chevaux au poil fauve, et si petits, qu'ils ne dépassent pas la grosseur d'un âne de nos pays, dont ils ont d'ailleurs l'œil vif et l'air allègre ; ces animaux sont pleins de feu, et capables de fournir une longue course : ils se montrent fort dociles à la voix ; ils accourent de loin au sifflement de leur maître.

« L'hiver, sur le fleuve glacé, passent d'interminables files de charrettes lettones, avec leurs conducteurs à moitié endormis, car le sommeil est la passion de ces pauvres gens. Leur bonheur est d'aller, les jours de fête, dormir dans les cabarets. Ils semblent d'ailleurs incapables de violence (1). »

(1) D'Henriet.

Les Allemands, qui avaient fait autrefois la conquête des provinces Baltiques, ne sont pas aimés des indigènes.

Les Russes ne prirent complètement leur domination sur les peuples de la Circassie que vers 1859 (1).

(1) « La guerre de Circassie avait pris un développement formidable, qui dépassa les prévisions de la Russie. Malgré ses immenses ressources, l'habileté de ses généraux, l'infatigable ténacité de ses soldats, l'armée du Caucase n'avança que lentement et subit de fréquents échecs ; dans ces montagnes escarpées, dans ces forêts impénétrables, les Cosaques devaient s'ouvrir un chemin par la serpe et la hache ; les halliers et les rochers cachaient des embuscades, où les attendaient les Numides de Schamyl, dressés à la guerre de surprise et d'escarmouche par un *guerillo* incomparable. Les meilleurs généraux, les plus solides troupes du tzar, s'usaient dans cette lutte ingrate, contre un ennemi insaisissable.

« Lanier. »

LES POPULATIONS DE LA POLOGNE RUSSE

Sommaire

La Pologne russe. — Sa population. — Les races diverses qui le peuplent. — Caracteres. — Mœurs et coutumes.

La Pologne n'a pas une population homogène. Diverses populations s'y sont implantées et, sur près de 8.000.000 d'habitants, il y a environ 4.000.000 de véritables Polonais.

On y compte près de 5.000.000 de catholiques sur 3.000.000 de Grecs-russes, de Grecs-orthodoxes, de Luthéniens, de Juifs.

Les Polonais, que l'on juge surtout d'après les princes fastueux et les gentilshommes ruinés de cette nation qui vivent en Occident, offrent, comme tous les peuples civilisés, une variété infinie de caractères, mais le type d'ensemble, tel qu'il ressort de l'histoire, est bien conforme à celui que découvrent les observateurs.

Ils ont, en général, plus de doses naturelles que de qualités profondes, acquises par un travail persévérant. Impétueux, violents, enthousiastes, gracieux, habiles à flatter, désireux de plaire, ils plaisent en effet, mais ils n'ont pas toujours souci de mériter l'estime par leur conduite ; ils se donnent, mais sans se posséder eux-mêmes : ils comprennent plus facilement les grands devoirs que ceux de la vie journalière.

Chez eux, l'ambition est rarement soutenue par la force d'agir ; la curiosité des choses de la science l'emporte sur la constance dans le travail, l'inspiration est supérieure à la volonté, le caprice succède au caprice. Toutefois, ils ont de l'énergie par accès et sont alors capables d'accomplir les plus grandes choses, surtout dans l'excitation des combats ou l'imprévu des camps, car ils sont naturellement joueurs et prodigues, ils risquent volontiers la fortune et la vie. Dans le malheur, ils savent, comme le Français, se plier aux circonstances et ne s'irritent point lâchement contre la destinée.

Les Polonaises que l'instruction a développées, montrent bien, par leurs rares qualités, la haute valeur de la race dont elles sont issues ; non seulement elles ont la bonne grâce, l'esprit, la gaîté constante, la facilité d'élocution, elles ont aussi la puissance de dévouement, le courage, la décision prompte de la clarté de la pensée : ce sont elles qui gardent dans toute sa noblesse et sa pureté l'idéal de la nation.

Le plus grand défaut des Polonais est de n'avoir pas assez de respect pour le travail, soit comme seigneurs, soit comme paysans : leurs pères ont appris à mépriser, ou à détester le labeur matériel, et ces sentiments subsistent encore, déplorable héritage légué à la génération présente. De là peut-être le contraste entre la nature originaire du Polonais, qui le porte si facilement à l'héroïsme, et ses habitudes, qui le laissent parfois s'avilir.

Avec leur imprévoyance et leur générosité naturelles, les Polonais. quoique fort habiles eux-mêmes, sont faciles à tromper et, dans le pays même, les exploiteurs ne manquent pas. Les Israélites, un peu moins nombreux proportionnellement que dans la Galicie Orientale, où se trouve le centre de l'essaim, se pressent néanmoins en multitudes dans toutes les villes polonaises.

D'ailleurs, en Pologne comme en Galicie et en Hongrie, leur accroissement annuel est supérieur à celui des chrétiens : ils conservent mieux leurs enfants et vivent jusqu'à un âge plus avancé, quoique la plupart d'entre eux soient, comme les artisans polonais, tombés dans le prolétariat : parmi les juifs, comme parmi les chrétiens, les grandes affaires se font au profit de quelques-uns. Au milieu du XVIe siècle, on évaluait d'ordinaire à 10.000 personnes les populations israélites de Pologne : mais un impôt de capitation, auquel des millions peut-être réussirent à se soustraire, ne donne qu'un total de 16.589 individus.

La plupart des juifs polonais, descendant d'émigrants venus des bords du Rhin, parlent encore le dialecte rheinan-franconien de leurs ancêtres. Ils augmentent ainsi, pour une forte part, l'importance des colonies germaniques, et dans plusieurs villes les habitants de langue allemande, juifs et germains, forment déjà la majorité. Lodz, la demeure citée des « Pays de la Vistule » est plus germanique que polonaise par le langage, et Varsovie elle-même, bien que les Allemands y fussent comptés en

1870 seulement pour 1/25e de la population, avait un tiers de ses habitants dont le parler ordinaire était l'idiome germanique.

Dans l'ancienne Pologne, les villes, dont quelques-unes avaient été fondées par des colons allemands, étaient tout à fait séparées du peuple, isolées dans leurs privilèges locaux, sans rôle dans la République de gentilshommes qui constituait l'Etat; étrangères à la véritable Pologne, elles étaient comme des gouttes d'huile sur un étang.

De nos jours, les villes, loin d'être pour ainsi dire en dehors de la nation, la dirigent au contraire et là s'élaborent non seulement les richesses industrielles du pays, mais aussi ses institutions et ses lois. A ces villes sont, comme au moyen-âge, les biens d'immigration des Allemands, et ceux-ci prennent ainsi dans le pays une part d'influence considérable.

Depuis l'insurrection de 1863, la situation des paysans polonais s'est améliorée, grâce aux réformes agraires de 1864 et de 1866. Aujourd'hui, la plus grande partie du sol leur appartient, et cette possession de la terre, devenue propriété des cultivateurs, a exercé une heureuse influence sur la production agricole ainsi que sur la production industrielle.

Aussi, malgré les insurrections, les révolutions, les famines, les épidémies, les malheurs si nombreux qui sont venus affliger la Pologne, la prospérité de ce pays s'est considérablement accrue.

En dehors des pays de la Vistule, l'ancien royaume de Pologne comprenait l'*Ukraine polonaise* et la *Lithuanie*, restées possessions russes depuis le XVIIIe siècle.

La Lithuanie est habitée par un peuple qui se distingue par son origine, comme par sa langue, ses mœurs, des Russes et des Polonais de race.

« Les Lithuaniens, dit Elisée Reclus, sont pour la plupart de belle taille et bien forts, mais ils n'ont pas la souplesse et l'élégance naturelles des Slaves; on rencontre plus rarement chez eux que chez leurs voisins, les Russes, ces faces aplaties qui donnent à la physionomie quelque chose de Mongol. Ils ont la figure ovale, le nez allongé et fin, les lèvres minces, les yeux bleus, la peau blanche et, d'une manière générale, ressemblent plus à des Germains qu'à des Slaves; leurs femmes ont beaucoup de fraîcheur, les yeux durs, une expression tranchante; il n'est pas rare d'en rencontrer de vraiment belles. Les paysans de la Lithuanie

contrastent singulièrement avec les Polonais par la simplicité de leur costume ; ils évitent les couleurs éclatantes, les coupes hardies, les galons et les franges ; leurs vêtements grisâtres, sans broderies, témoignent de leur naturel modeste ; ils ne cherchent point à se faire voir. Michelet, comparant les Lithuaniens aux Polonais, « fils du soleil », les appelle « Fils de l'ombre ». Leurs chants ou *daïms* montrent leur âme à nu : ils sont fins et observateurs, doucement ironiques parfois, tendres, mélancoliques, pleins du sentiment de la nature.

« Peuple de bûcherons, de charretiers, de cultivateurs, très attaché aux coutumes traditionnelles, les Lithuaniens se soumettent volontiers au destin et ne cherchent point à le faire d'avance par leur volonté. Jadis ils donnaient à la Pologne une dynastie royale, mais ce fut pour accepter tour à tour la prépondérance de leurs alliés. »

Le flegme des Lithuaniens est devenu proverbial : nul autre peuple ne s'accommode avec pareille tranquillité aux vicissitudes de la vie. Plusieurs d'entre eux, arrivés à l'âge de quarante ou cinquante ans, se débarrassent des soucis de la propriété en cédant leur avoir, soit au fils, soit au gendre, et deviennent des hôtes après avoir été longtemps les maîtres.

Il y a de nombreuses forêts en Lithuanie. La province est terminée au sud par les marais de Pinsk, qui sont d'une grande étendue.

La Lithuanie polonaise rappelle aux Français les douloureux souvenirs de la Campagne de Napoléon Ier en 1812. Vilne, Kowno, Vitebsk furent les premières et les dernières étapes de la grande armée. Le terrible passage de la Bérésina est rappelé par Studianka et Borisof.

La *Podolie* et la *Volhynie*, les deux provinces de l'*Ukraine polonaise* se trouvent au midi des marais de Pinsk.

Leur population se compose en majeure partie de Petits-Russes qui appartiennent à la religion grecque.

Ces provinces sont arrosées par le Dniester et le Boug. Les deux chefs-lieux de gouvernement sont les villes de Kamenetz (1) et de Jitonin. Le sud est moins marécageux que celui de la Lithuanie.

(1) Ou Kaminiec.

LA RUSSIE D'ASIE

Les populations de la Sibérie

Sommaire

La Russie d'Asie. — La Sibérie. — Les populations diverses. — Mœurs, usages et coutumes. — Curiosités.

La Sibérie est habitée par des peuplades très diverses qui, en dehors des Européens, appartiennent presque toutes à la race jaune.

Le littoral sibérien, depuis la mer de Kara jusqu'aux bouches de la Léna, est habité par les *Samoyèdes*.

Les *Vogoules* habitent le versant oriental de l'Oural.

Les *Ostiaks* se trouvent sur les bords de l'Obi de la Basse-Toungouska, sur les rives de l'Istych.

Quant à la région orientale, de l'léminée à l'Amour, elle est habitée par les Tongouses.

Les Ostiaks sont des pêcheurs et des chasseurs qui vivent dans une espèce de communisme et pratiquent l'idolâtrie.

Les Vogoules qui vivent dans les forêts se livrent à la chasse, ils sont d'un naturel très doux.

Les Samoyèdes sibériens qui n'ont pas été, comme les Samoyèdes d'Europe, convertis au christianisme, sont ivrognes et très ignorants :

« La demeure d'un Samoyède, dit un voyageur, c'est le cabaret ; quand le gouvernement russe fait fermer le débit d'eau-de-vie, les Samoyèdes des environs émigrent en masse vers un village plus favorisé. »

Quant aux Tongouses, ils sont « Mongols » d'aspect, avec leur tête large, leur figure arrondie, leurs pommettes saillantes, leurs petits yeux bridés ; ils se distinguent surtout par la forme carrée de leur front.

On ne rencontre point d'hommes gras chez eux comme chez leurs frères de race ; leurs voyages incessants, leur extrême sobriété ne les laissent pas grossir.

Maigres et souples jusque dans l'âge le plus avancé, ils glissent rapidement sur leurs raquettes et passent comme un trait au-dessus de la glace mince, sur laquelle n'oserait se risquer un lord ostiak.

Ils sont d'une singulière adresse dans les exercices du corps, et quand ils se rencontrent en quelque fête, ils aiment à lutter et à courir.

Ils chantent volontiers, et leurs improvisations sont toujours accompagnées de gestes animés.

Ils se livrent aussi à la danse avec une sorte de furie, et l'emportement du galop est tel, que les spectateurs d'autres races sont parfois entraînés dans le tourbillon : C'est un spectacle risible que celui d'Ostiaks au pas d'ours sautant pesamment dans la ronde, à côté des Tongouses à la démarche si élégante et si noble. Gracieux de corps, le Tongouse est de tous les Sibériens le plus ingénieux à parer sa personne. Celui de la Toungouska, surtout, porte un costume admirable de richesse et de goût, à la fois large par le dessin et d'une étonnante perfection par les broderies et les franges ; le Toungouse peut seul se parer d'un semblable vêtement sous lequel tous les autres indigènes auraient l'air ridicule. D'étonnantes ressemblances dans le dessin des étoffes semblent prouver qu'il y eut autrefois des relations suivies entre les Tongouses et les Japonais.

Depuis Brand, qui visita la Sibérie à la fin du XVII[e] siècle, tous les voyageurs célèbrent à l'envi les qualités des Tongouses.

Vifs, pleins d'initiative et d'entrain, toujours joyeux, même au plus profond de la misère, respectueux de leur personne et de celle des autres, gentils de manières et poétiques de langage, sensibles sans bannalité, fiers sans ostentation, méprisant le mensonge, la souffrance et la mort, les Toungouses sont tout simplement un peu héroïques. Les Toungouses ne demandent pas le prix du sang et ne pratiquent pas la vengeance comme la plupart des peuplades encore barbares ; mais, entrés dans l'âge de la chevalerie, ils se provoquent en duel, et les rencontres sont réglées par un cérémonial rigoureux. Habitant sous le même climat que les astucieux Yakartes, les épais Bouriates et les silencieux Samoyèdes, dont la vie est tout intérieure comme celle des arbres de leur pays, troncs couchés dans la mousse, les Toungouses offrent un exemple remarquable de la persistance des qualités de la race dans les milieux les plus divers. Pris en masse, les Toungouses n'ont point modifié leur

genre de vie et ne sont point asservis à plus de besoins.....Christianisés en apparence, ils ont gardé leurs pratiques, leurs mœurs et leur sauvage liberté. « Notre foi nous commande de vivre et de mourir dans la forêt... disent-ils. » Contents de peu, sobres à l'extrême, ils savent souffrir de la faim et de la soif pendant des journées entières ; sans jamais se plaindre, sans jamais perdre leur gaieté, ils endurent les privations du long hiver. Un seul animal, le renne, un seul arbre, le bouleau, suffisent à leurs besoins. Le renne leur livre sa chair, sa peau dont on fait les vêtements, ses tendons et ses boyaux qui servent de fil, ses os qu'on sculpte en outils ; le bouleau fournit l'écorce qu'on emploie à faire des boîtes, des corbeilles, des berceaux et des tentes. S'ils accompagnent parfois, pendant des journées et des semaines, les expéditions de chasseurs et de géomètres russes et prennent régulièrement part à leurs repas, ils suivent en cela la coutume nationale, qui fait de l'hospitalité le premier des devoirs et qui permet à tous de partager la nourriture de chacun.

Autrefois, il n'y avait ni riches ni pauvres, quoique pourtant la propriété, consistant en droits de chasse dans un certain district, fût déjà parfaitement distincte. Chaque famille a son troupeau de rennes et son livre de crédit, ou plutôt de dettes chez le marchand russe ou Yakoute. Malgré leur élasticité de caractère et leur force de résistance, les Toungouses, étreints pour ainsi dire entre les Russes et les Yakoutes, sont bien menacés dans leur existence comme peuple. Ils ont de nombreux enfants et les soignent avec sollicitude, mais la mortalité et très considérable dans leurs familles ; les épidémies de petite vérole, de rougeole, de fièvre scarlatine, détruisent fréquemment la population des forêts, et la faim, la grande ennemie, enlève parfois tous les habitants de la cabane : les Toungouses, préparés à ce genre de mort, en parlent avec une singulière tranquillité d'âme, comme s'il était tout simple d'en finir ainsi. En mainte forêt où se trouvaient autrefois des campements de Toungouses, on ne voit plus maintenant que des restes de cabanes et de cercueils retenus entre deux troncs d'arbres à quelques mètres au-dessus du sol. La tribu Toungouse qui résiste le plus longtemps aux Russes, a disparu complètement ; il n'en reste plus que le nom donné au village de Taséïevskoïë, bâti sur l'Ousolka, au nord de Koursk(1).

(1) Élisée Reclus. — *L'Asie-Russe.*



L'IMPÉRATRICE CATHERINE

Les *Yakoutes*, qui ont été nommés les *Juifs de la Sibérie*, sont d'une grande habileté dans les affaires et se livrent principalement au commerce. Mais ils sont fort peu prévoyants : « Bien manger, bien engraisser, dit un de leurs proverbes, voilà ce que l'homme peut faire de mieux. »

Les *Bouriates*, qui habitent les bords du lac Baïkal, sont des pêcheurs et des éleveurs de bestiaux, grossiers, paresseux et même voleurs.

Leurs chevaux, d'une vigueur en même temps que d'une sobriété extraordinaire, peuvent parcourir jusqu'à cent kilomètres toujours au trot.

Les habitants du Kamtchatka sont les *Tschouktches* ou *Tschouktschis* divisés en *Tschsouktches pasteurs* et en *Tschouktches pêcheurs* suivant qu'ils habitent l'intérieur des terres ou la côte.

Ils ressemblent par beaucoup de points aux Esquimaux ; ils vivent sous des tentes, vont à la chasse ou à la pêche par les froids les plus rigoureux et préparent leurs mets de la manière la plus simple : la plupart du temps ils mangent le poisson cru ou se contentent de faire griller des morceaux de viande à la flamme des lampes.

Ils s'habillent avec des vêtements faits de peaux de rennes ou de phoques.

Suivant le voyageur Nordenskold, « presque tous les Tschouktches, hommes, femmes et enfants, fument et chiquent. Les membres de l'expédition virent même un gamin, encore à la mamelle, à qui l'usage du tabac n'était pas interdit, et qui même ne refusait pas de prendre un petit verre. Chaque indigène a une pipe, analogue à celle des Toungouses, et une blague. Le tabac est de provenances diverses ; il vient soit de Russie, soit d'Amérique.

« Souvent ils chiquent d'abord le tabac, puis, après l'avoir fait sécher, ils le fument. »

DEUXIÈME PARTIE

LA NATION RUSSE A SES ORIGINES

LES ORIGINES DU PEUPLE RUSSE

Les premières peuplades de la Russie

SOMMAIRE

Les origines de la nation russe. — Les premières peuplades. — Les Scythes. — Hérodote, — Les Varegues. — Mœurs et coutumes. — La reine Olga. — Les Slaves.

La Russie, cette plaine immense, a été habitée dans l'antiquité par des populations nomades sur lesquelles l'histoire n'a guère que des données incertaines.

Environ cinq siècles avant l'ère chrétienne, les Grecs avaient fondé d'importantes colonies sur les rives de la mer Noire.

La civilisation grecque se répandit ainsi dans le midi de la Russie ; plus au nord vivaient des tribus nomades appelées *Sarmates* (1) par les Romains, et Scythes par les Grecs.

*
* *

Aux âges les plus anciens, dans les immenses plaines du sud et du centre de la Russie vivaient des tribus barbares errant dans les steppes et auxquelles les Grecs avaient donné le nom de Scythes. Hérode, dans le livre IV de son histoire, nous dit, en parlant d'eux :

« Il y a un propos auquel j'accorde une grande foi, c'est que les Scythes nomades habitant en Asie et se trouvant fort affaiblis de la guerre que leur faisaient les Massagètes, passèrent au-delà du fleuve

(1) De là vint le nom de *Plaine Sarmatique*, qui fut donné à la Russie. On n'est d'ailleurs pas d'accord sur l'origine véritable du mot Russie. Les uns disent qu'elle est Scandinave, les autres que le mot *Rouss* s'appliquait depuis un temps très reculé au pays de Kiev.

Araxe en la terre des Cimmériens, car on dit que le pays qu'habitent aujourd'hui les Scythes était jadis aux Cimmériens, lesquels voyant qu'une grosse armée venait les assaillir, tinrent conseil et quittèrent le pays, où entrèrent les Scythes qui le trouvèrent désert. »

Hérodote donne de curieux détails sur les mœurs et coutumes des anciens Scythes :

« Parmi cette nation, dit-il, se trouvent des devins en grand nombre, qui font leur divination avec des branches de saule. S'ils sont convaincus d'imposture, on les tue. On remplit de bruyères un chariot auquel des bœufs sont attelés, on couche en travers les devins baillonnés, les pieds et les mains liés ; puis les Scythes mettent le feu aux herbes et se retirent par crainte des bœufs qui, parfois, brûlent avec les devins, mais le plus souvent, leurs attelages brûlés, fuient fort échaudés.

« Les sépultures de leurs chefs sont en un lieu appelé Gerrhes, à quarante journées de navigation sur le Borysthène. Le roi mort, ils forment là une grande fosse carrée, ils chargent le corps du roi dans un chariot, après avoir vidé le ventre et l'avoir rempli de cyprès réduit en poudre, d'encens, de graines de persil et d'anis, puis recousu. Ils se coupent alors le bout de l'oreille, se font raser la tête, s'entaillent les bras, et, finalement, se traversent la main gauche de flèches. Le corps est ensuite promené dans tout le pays et les sujets sont tenus d'accompagner la dépouille royale d'une province à l'autre. Arrivés au lieu de la sépulture, ils fichent en terre des javelines de chaque côté du corps et placent dessus d'autres perches qui servent de plancher. Dans le vide qui reste, ils enferment une des femmes du chef qu'ils ont étranglée, son échanson, son cuisinier, des chevaux, des meubles, des vases d'or, puis ils couvrent le tout de terre et élèvent ainsi au-dessus un grand tertre.

« L'année révolue, ils prennent cinquante jeunes serviteurs du chef, les étranglent, ainsi que cinquante chevaux, remplacent les entrailles par de la paille, installent leurs chevaux embrochés de perches jusqu'à la tête sur des traverses de bois, les brident, les attachent à des pieux plantés en terre, puis mettent dessus les serviteurs empalés par l'échine du dos jusqu'au gosier. Ces cavaliers ainsi équipés et rangés autour du tombeau, ils se retirent. »

D'autres peuplades aussi sauvages étaient les voisins des cythes.

Il y avait les Tames, voisins de la mer Noire, vivant de pillage et de guerre ; les Androphages qui occupaient le nord de la Russie et vivaient dans les forêts ; les Thyssyètes, vivant surtout de chasse ; les Issédons, auxquels l'histoire prête cette étrange coutume : « Lorsque le père d'un homme meurt, tous ses proches parents lui amènent quantité de bétail qu'ils immolent et taillent en pièces avec le défunt ; puis, du tout mêlé, ils dressent un banquet. Quant à la tête, après qu'ils l'ont bien pelée et nettoyée, ils l'enchâssent en or pour leur servir de joyau. »

Signalons encore les Saurunates, dont les femmes montaient à cheval comme les hommes, et participaient aux combats comme aux chasses.

C'est à ces peuplades sauvages que remontent les Slaves, les Livoniens, les Finnois, les Esthimiens.

Les Slaves

Ce fut vers les dernières années du Ve siècle que les *Slaves* apparurent sur le territoire russe.

Ces Slaves se divisaient en trois branches :

Les *Slovènes* au centre,

Les *Antes* à l'est, dans le voisinage des Finnois,

Les *Vendes* à l'ouest, du côté de la mer Baltique.

Les Slaves, qui avaient été très longtemps asservis par les Goths, les Huns, avaient une vie calme et sédentaire.

Leur industrie se bornait aux objets de première nécessité et leurs villes ne se composaient guère que de cabanes cachées au milieu de marécages ou dans la profondeur des bois, ou disséminés en de grands espaces.

Ils étaient vêtus de peaux de bêtes ou de lambeaux d'étoffes tissées par leurs femmes. Tout en mangeant de la chair d'animaux, ils se nourrissaient surtout de millet et de lait.

Le Slave était très hospitalier.

Il recherchait les étrangers et les traitait bien, on vantait aussi la fidélité de sa parole, mais ces bonnes qualités avaient de terribles retours. A son état habituel d'apathie, succédaient bientôt des accès de

violence féroce ; alors il devenait sans pitié, et son imagination exaltée par l'enivrement du carnage lui fit inventer des supplices qu'on n'oublie plus, et qui sont demeurés jusqu'à nous comme une triste conquête de cruauté humaine. Le guerrier slave, marchant tête et poitrine nues, un long coutelas au côté, et dans la main un paquet de javelots dont le fer était empoisonné, ressemblait à un chasseur d'hommes. Pour lui, en effet, la guerre n'était qu'une chasse. Se battre en ligne, se former en rangs serrés, condamner ses mouvements à des combinaisons d'ensemble, était un art que son intelligence n'atteignait pas encore ; sa tactique, à lui, était celle des embuscades. Il excellait à se tapir derrière une pierre, à ramper sur le ventre parmi les herbes, à passer des journées entières dans une rivière ou un marais, plongé dans l'eau jusqu'aux yeux et ne respirant qu'à l'aide d'un roseau ; de là il guettait patiemment son ennemi pour s'élancer ensuite sur lui avec la souplesse et la vigueur des animaux qu'il semblait avoir pris pour modèle. . . . .

Le Slave (1), ennemi invisible et toujours présent, caché derrière toutes les broussailles et jusque dans les rivières, attendait la nuit pour faire ses surprises ; il fondait alors sur une ville, sur un village, sur une troupe en marche, et là où il avait passé il ne restait pas une âme vivante. Pendant longtemps il ne sut pas faire de prisonniers. Il apprit par expérience qu'il y avait souvent profit à épargner un être humain qui pouvait être racheté et qu'une mère, un enfant de famille riche ou le magistrat d'une ville avaient leur valeur en argent. Alors, au lieu de tuer tout, il emmena tout en captivité (2).

(1) Amédée Thierry. *Histoire d'Attila*.

(1) « Le Slave, ennemi invisible et toujours présent, caché derrière toutes les broussailles, et jusque dans les rivières, attendait la nuit pour faire ses surprises ; il fondait alors sur une ville, sur un village, sur une troupe en marche, et là où il avait passé il ne restait pas une âme vivante. Pendant longtemps il ne sut pas faire de prisonniers. Il apprit par expérience qu'il y avait souvent profit à épargner un être humain qui pouvait être racheté et qu'une mère, un enfant de famille riche ou le magistrat d'une ville avaient leur valeur en argent. Alors, au lieu de tuer tout, il emmena tout en captivité, et les malheureux prisonniers mouraient de fatigue et de misère sur les routes. Les Antes commettaient ces horreurs dans lesquelles ils furent encore dépassés par les Slovènes quand ceux-ci se joignirent à leurs expéditions. C'est aux Slovènes que les contemporains attribuent le supplice du pal. La civilisation romaine frémit à la vue de ces longues files de pieux garnis de corps agonisants qui restaient étalés sur les chemins comme les trophées de la barbarie. Avec les Bulgares, autres souffrances, autres terreurs ;

Au VII[e] siècle apparurent les *Varègues*, aventuriers de race scandinave, qui occupaient alors les rivages de la mer Baltique.

Les Slaves établis dans la Russie centrale et sur les bords du haut Volga, avaient appelé ces *Varègues* à leur aide. Trois frères vinrent s'établir dans le pays dont la défense leur était confiée. L'aîné, Rourik, s'établit à Novgorod, qui devint ainsi la première capitale des Slaves. Ses deux frères, Askold et Dir, descendirent jusqu'à Kiev où ils s'établirent.

Rourik eut pour successeur son frère Oleg qui installa sa résidence à Kiev et qui eut à son tour pour successeur son neveu Igor. Celui-ci voulut surprendre Constantinople, mais il fut battu et ses troupes anéanties.

A son retour en Russie, Igor fut surpris par les Drevlianes (1), peu-

sur leur passage les moissons étaient brûlées, les vergers détruits, les maisons rasées. Les ennemis pris dans le filet de guerre que le Bulgare tenait de la main gauche, celui-ci lançait son cheval au galop et traînait le filet contre terre au moyen d'une courroie attachée à l'arçon de sa selle jusqu'à ce que le malheureux prisonnier fut en morceaux. » (Amédée Thierry. *Histoire d'Attila*.)

(1) Voici un fragment du texte du *Chant d'Igor* ou *Récit de l'Expédition d'Igor*, dont l'auteur est inconnu (Voir le chapitre *Littérature*). C'est d'ailleurs un des premiers passages de la littérature russe :

« Le prince Igor mit le pied à l'étrier et chevaucha dans la vaste plaine. Le soleil se couvrit de ténèbres, la nuit réveilla les oiseaux au chant sinistre et les animaux féroces hurlant dans leurs repaires... les loups grondent au fond des cavernes, les aigles battant des ailes appellent aux ossements les bêtes fauves, et les renards glapissent devant les boucliers rouges des Russes... Le lendemain matin une aurore sanglante annonce le jour, du côté de la mer s'élèvent de sombres nuages capables d'obscurcir quatre brillants soleils ; de leur sein sortent des éclairs livides, le tonnerre gronde accompagné de torrents de pluie. Les lances se brisent, les sabres se faussent sur les casques des Polotsi, la terre tremble, les eaux se troublent, la poussière vole, les étendards frémissent. Les Polotsi s'élancent des bords du Don, des rivages de la mer ; de tous côtés, ils cernent les guerriers russes qui se retranchent derrière leurs boucliers rouges... Du matin au soir, du soir jusqu'à l'aurore, les traits acérés volent, les glaives résonnent sur les casques, les lances durcies retentissent sur cette plage inconnue. La terre, noircie sous les pieds des chevaux, est semée de membres et abreuvée de sang pour le malheur de la Russie ! Quel bruit, quel frémissement entends-je avant l'aurore ? Igor replie ses bataillons car il tremble pour Vsévolod, son frère chéri... Ils combattirent le premier jour, ils combattirent le second ; au midi du troisième tomba la bannière d'Igor. Les deux frères se séparèrent sur les bords de l'impétueuse Kaiala ; ici s'épuisa le vin sanglant, ici succombèrent les braves Russes ! ils avaient abreuvé leurs hôtes, et eux-mêmes tombèrent pour la patrie. L'herbe s'incline de douleur et les arbres se penchent vers la terre. Bientôt, frères, arriva l'heure fatale et le désert engloutit notre armée. »

plades sauvages occupant les territoires du haut Dniéper, chez lesquelles il était venu réclamer un tribut et qui l'écartelèrent en l'attachant entre deux arbres courbés jusqu'à terre, puis qu'ils lâchèrent brusquement.

La veuve d'Igor, Olga, gouverna au nom de leur fils. Elle se vengea d'abord de Drevlianes.

Un des premiers monuments de la Littérature Russe, la *Chronique du moine Nestor* (1), nous raconte ainsi avec simplicité comment cette reine sut habilement se venger :

« Olga fit venir les ambassadeurs et leur dit : « Soyez les bienvenus, « racontez-moi pourquoi vous êtes venus. » Les Drevolianes répondirent : « Nous avons tué votre époux ; il pillait et ravissait comme « un loup ; mais nos princes sont bons et fertilisent notre pays. Venez « épouser Mall notre prince. » Et Olga répondit : « Votre proposition « me plaît fort, car enfin je ne puis ressusciter mon mari. Je veux vous « traiter demain devant mes gens. Retirez-vous à présent sur vos « barques. Je vous enverrai chercher demain, et vous direz : Nous ne « voulons ni aller à cheval ni à pied, vous n'avez qu'à nous porter « dans nos barques ; et mes gens vous porteront sur leurs épaules, « et elle les renvoya dans leurs barques. »

« Pendant la nuit, Olga fit creuser un fossé large et profond devant une maison hors de la ville, et le lendemain elle vint dans cette maison et envoya chercher les ambassadeurs, et ils dirent : « Nous n'irons ni « à pied, ni à cheval, emportez-nous dans nos barques. » Ceux de Kiev répondirent : « Nous sommes vos esclaves, notre prince a été tué, et « notre princesse veut épouser le vôtre. » Les Drevolianes restèrent assis avec orgueil dans leurs barques, furent portés devant la maison où était Olga et on les jeta dans le fossé avec les barques, et Olga leur cria : « Ne vous trouvez-vous pas bien honorés ? » Ils eurent beau dire : « Pardonnez-nous la mort d'Igor ; » elle ordonna de les enterrer tout vifs et on combla la fosse.

« Puis Olga envoya aux Drevolianes et leur fit dire : « Préparez une « grande quantité d'hydromel dans l'endroit où vous avez tué mon « époux, afin que je pleure sur son tombeau et que je célèbre en son

(1) Voir *la Littérature.*

« honneur le repas des morts. » Les Drevolianes apportèrent beaucoup de miel et le brassèrent. Olga n'ayant pris avec elle qu'un petit nombre d'amis légèrement armés vint au tombeau de son époux et y pleura. Elle fit élever par ses gens une grande butte de terre, et quand ils l'eure n élevée, elle ordonna de faire le repas funèbre. Alors les Drevolianes se mirent à boire et Olga ordonna à ses gens de les servir, et les Drevolianes dirent à Olga : « Où sont nos amis que nous vous avons en-« voyés ? » Et elle répondit : « Ils viennent après moi avec les amis « de mon époux. » Et quand les Drevolianes eurent bien bu, elle ordonna à ses fidèles de les tailler en pièces, et ils en tuèrent cinq mille. »

Le fils d'Olga Siratoslav laissa trois fils : Oleg, Jaropolk et Vladimir. Deux d'entre eux furent tués et Vladimir resté seul reconquit toute la Russie Rouge, la Lithuanie et la Livonie.

Son fils Iaroslav (1) lui succéda et, sous son règne, Kiev arriva à

(1) Iaroslaf, qui avait d'abord eu Novgorod, vit plusieurs de ses frères assassinés par un neveu de Vladimir qui s'était emparé de Kiev. Après une guerre sanglante, il le chassa de cette ville et finit par rester seul maître de la Russie. Il la défendit énergiquement contre les incursions des Petchénègues qu'il anéantit, et contre de nombreuses hordes venues de l'Asie jusqu'aux plaines du Don. Il entreprit aussi une expédition contre Constantinople, mais les tempêtes de la mer Noire et le feu grégeois dispersèren ses troupes. 800 Slaves prisonniers furent conduits à Constantinople où ils eurent les yeux arrachés.

Kiev avait alors une importance considérable. C'était la première cité russe.

« Dans cette Russie morcelée et émiettée il subsistait, comme dans notre France des premiers Capétiens, quelque chose qui rappelait l'ancienne unité matérielle et qui maintenait une certaine unité morale. En France, c'était le prestige du « seigneur roi », couronné à Reims, et dont l'autorité, souvent bravée, était partout reconnue en principe. En Russie, c'était le fait qu'au-dessus de tous les États particuliers il y en avait un que l'on considérait comme moralement supérieur aux autres et qui seul portait le nom de *grande-principauté*, ayant pour chef-lieu Kiev, la glorieuse capitale de Vladimir et de Iaroslav. C'était aussi le fait que tous ces princes, sans exception, étaient du même sang et tous descendaient de Rourik. Tous, malgré l'acharnement de rivalités sanglantes, se considéraient comme des *frères* et reconnaissaient l'un d'entre eux, celui qui régnait à Kiev, comme leur *frère aîné*.

« C'était précisément pour conquérir ces glorieux titres de grand-prince de Kiev et de frère aîné de la famille russe qu'ils se livraient des batailles meurtrières. L'ambition de tout prince russe, c'était d'échanger son trône contre celui de Kiev : c'était pour lui comme une promotion, un avancement très envié et le couronnement de sa carrière. Chacun des concurrents armait ses amis et ses alliés, opposait ligue à ligue, appelant

l'apogée de sa grandeur. Il y fit bâtir la cathédrale de Sainte-Sophie, des temples et des monastères.

Ce fut sous son règne qu'eurent lieu les premières grandes relations franco-russes par le mariage de sa fille Anne avec le roi de France Henri Ier.

au besoin les étrangers, Hongrois ou Polonais, même les barbares de la steppe, Petchénègues, Torks, Polovtsi, ensanglantant le sol sacré et même les rues bénies de la « mère des villes russes ». En 1109, Kiev fut prise d'assaut par André Bogolioubski, prince de Sousdal, et pendant trois jours livrée au pillage. En 1320, elle fut encore saccagée par le prince de Tchernigof et ses alliés les Polovtsi. »

LA RUSSIE CHRÉTIENNE

Sommaire

Vladimir. — Les ambassadeurs. — Conversion au christianisme. Propagande en faveur de la religion nouvelle. — La ville de la victoire.

Vladimir monta sur le trône en 972 et régna jusqu'en 1025.

Ce fut lui qui devait réaliser le vœu de la princesse Olga, en opérant la conversion de la Russie au christianisme.

Vladimir avait envoyé des ambassadeurs chez les Bulgares, les Grecs et les Allemands.

Lorsqu'ils revinrent en Russie, les ambassadeurs racontèrent tout ce dont ils avaient été menacés, parlèrent avec mépris de la religion mahométane des Bulgares, avec un grand enthousiasme de la religion grecque.

A Byzance, l'empereur les avait conduits dans la cathédrale de Sainte-Sophie (1), où le patriarche, revêtu de ses habits sacerdotaux, célébrait le culte ; les superbes ornements du culte, l'odeur exquise de l'encens, l'harmonie du chant délicieux des chœurs, le silence solennel des fidèles, enfin la majesté sainte et mystérieuse des cérémonies, tout frappa les Russes d'admiration. Il leur sembla que ce temple était le séjour du Tout-Puissant lui-même, et qu'il s'y manifestait immédiatement aux mortels.

Vladimir, que l'on peut comparer à notre Clovis, embrassa le christianisme, à la suite de ces récits et épousa la princesse Anne, sœur des Empereurs Grecs, Basile et Constantin. Il éleva des temples en l'honneur du Christ, protégea les pauvres et fonda des écoles.

Vladimir eut ensuite à soutenir des luttes contre les peuplades voisines, les Petchénègues.

(1) Voir notre *Histoire de l'art chrétien* (Blond et Barral, éditeurs, 2 vol.)

Ces luttes ont donné lieu à des légendes dont nous trouvons le récit dans la *Chronique du Moine Nestor* (1). « L'armée des Petchénègues était de l'autre côté du fleuve. Leur prince invita Vladimir à se rendre sur le rivage, et lui proposa de vider la querelle par un combat singulier entre deux champions, choisis dans les deux armées. Vladimir accepta cette condition et ordonna à ses hérauts de parcourir le camp afin d'appeler les combattants.

« Il ne s'en présenta pas un seul, ce qui affligea beaucoup le prince Russe.

« Enfin, il vit venir à lui un vieillard qui lui dit : « Je suis parti pour « la guerre avec quatre fils, mais j'en ai encore un, et c'est le plus jeune, « qui est resté à la maison. Depuis son enfance, personne n'a pu le ter- « rasser. Un jour qu'il était en colère contre moi, il déchira une peau de « buffle très épaisse. Seigneur, vous pouvez lui ordonner de combattre les « Petchénègues. » Vladimir envoya chercher aussitôt le jeune homme, qui fit venir un buffle pour donner une preuve de sa force.

« L'animal, irrité au moyen d'un fer rouge, s'élança contre lui ; aussitôt il le saisit et lui arracha du flanc un grand morceau de chair.

« Le lendemain, le Petchénègue paraît : c'était un géant énorme, qui se mit à rire quand il aperçut la petite stature de son adversaire.

« Cependant on choisit le lieu du combat et les deux champions en viennent aux mains.

« Le Russe saisit le Petchénègue dans ses bras nerveux, l'étouffe et le jette mort à ses pieds.

« Aux cris répétés de victoire, l'armée du prince se précipite sur les troupes petchénègue effrayées, et qu'une fuite précipitée peut sauver à peine. En mémoire d'un évènement aussi heureux, ce prince, transporté de joie, bâtit sur les bords du Troubège une ville qu'il appella *Péréiaslavle* ou *Ville de la Victoire*.

« Il récompensa le jeune athlète et son père, en leur accordant la dignité de boyards et retourna triomphant à Kiev. »

Vladimir, que les Russes honorent comme un saint, eut pour successeur Iaroslav (1015-1054).

(1) Voir le chapitre sur la *Littérature*.

LA RUSSIE AU XVe SIÈCLE

Ivan III le Rassembleur de la Terre Russe

Sommaire

Le Tzar Ivan III dit le Rassembleur de la Terre Russe. — L'Empire de Russie au XVe siècle. — Les armes de Russie. — Le premier grand Tzar de Russie. — Ivan IV le terrible.

Ivan III (1462-1505) fut le véritable créateur de la Rus sie. Il mérita les surnoms de *Grand* et de *Rassembleur de Terre Russe.*

Dès sa naissance, un vieux moine de Novgorod avait prédit de hautes destinées au fils de Vassili : « Je vois, avait-il dit, cet enfant s'illustrer par des faits d'armes glorieux. Il soumettra les princes et les peuples, mais malheur à nous ?

« Novgorod tombera à ses pieds et ne se relèvera plus ! »

« Ivan III, dit M. Rambaud, à qui un règne de quarante-trois ans allait permettre de réaliser ce que la Russie attendait de lui, était un prince impérieux, froid calculateur, le type accompli des princes sousdaliens et moscovites. Nullement belliqueux, il laissa douter s'il avait du courage.

Il fut victorieux en Lithuanie, en Livonie, jusqu'en Sibérie, sans presque sortir de son Kremlin. Son père avait connu les grandes routes et y avait rencontré maintes fâcheuses aventures ; mais Etienne de Moldorie disait d'Ivan : « Ivan est un homme étrange ; il est tranquille chez lui et triomphe de ses ennemis, et moi, continuellement à cheval, je ne puis défendre mon pays. »

C'est le mot d'Edouard III à propos de notre Charles V.

Ivan lassait, épuisait ses ennemis par les négociations et par l'attente, n'employant la force qu'au dernier moment. Sa dévotion se mélangeait d'une bonne dose d'hypocrisie. Il pleura sur ses parents mis à mort par lui, comme Louis XI sur la mort du duc de Guyenne.

Né despote, il avait, suivant Koranisine, pénétré le secret de l'autocratie, et devint comme un dieu redoutable au yeux des Russes. Un regard de lui faisait évanouir les femmes. Quand il s'endormait après son repas, c'était merveille de voir le respect effrayé des boyards pour le sommeil du maître.

Il était prodigue de supplices et de tortures pour les rebelles, même du plus haut rang : il fit mutiler les conseillers de son fils, fouetter en place publique l'archimandrite d'un puissant monastère et le prince Kitchtomski, brûler vif dans une cage de fer sur la Moskova deux Polonais qui avaient conspiré contre lui. On lui donnait déjà ce surnom de *Terrible* que son petit-fils devait porter encore plus justement.

Ivan annexa le territoire de Novgorod à sa principauté en 1470.

Son œuvre principale, c'est d'avoir affranchi la Russie du joug des Tatars (1). S'étant allié avec le Khan un chef des Tatars de Crimée, il refusa de payer le tribut annuel aux envoyés du Khan d'Astrakhan.

Il les fit mettre à mort à l'exception d'un seul auquel il dit : « Pars, va trouver ton maître, raconte-lui ce que tu as vu, et dis-lui bien que s'il a l'audace de troubler mon repos, je lui réserve le sort qu'ont subi son envoyé et son ambassadeur. »

Le Khan d'Astrakhan, Akhmet, voulut venger cette injure et envoya une armée. Les troupes russes et les siennes se trouvèrent en présence, mais, par une raison inexplicable, les deux troupes furent prises chacune

(1) Voici ce que l'on disait des Mongols qui avaient envahi le Russie :

« Les têtes de ces barbares sont grosses et disproportionnées avec leur corps ; ils se nourrissent de chair crue et même de chair humaine ; ce sont des archers incomparables ils portent avec eux des barques de cuir avec lesquelles ils passent tous les fleuves ; ils sont robustes, impies, inexorables : leur langue est inconnue à tous les peuples qui ont quelque rapport avec nous. Ils sont riches en troupeaux de moutons, de bœufs, de chevaux si rapides qu'ils font trois jours de marche en un jour. Ils portent par devant une bonne armure, mais aucune par derrière pour n'être jamais tentés de fuir. Ils nomment khan leur chef, dont la férocité est extrême. Leur nombre est si grand qu'ils semblent menacer le genre humain de sa destruction. Quoiqu'on ait déjà éprouvé d'autres invasions de la part des Tartares, la terreur était plus grande cette année parce qu'ils semblaient plus furieux que de coutume ; aussi les habitants de la Gothie et de la Frise redoutant leurs attaques ne vinrent pas cette année comme ils le faisaient d'ordinaire sur les côtes d'Angleterre pour charger leurs vaisseaux de harengs : les harengs se trouvèrent en conséquence tellement abondants en Angleterre qu'on les vendait presque pour rien. »

(Matthieu, Paris.)

de panique et l'on vit ce spectacle curieux de deux armées, fuyant l'une devant l'autre sans être poursuivies.

Ce fut de cette façon peu héroïque que se brisa le joug Mongol sous lequel la Russie avait gémi pendant plus de trois cents ans. Ivan III avait eu, comme roi Louis XI, sa bataille de Monthléry.

Il y combattait beaucoup moins que lui, mais sut en tuer bien davantage.

La Horde, attaquée par les Khans de Crimée, devait survivre peu de temps à sa décadence. Akhmet fut massacré par un des siens (1).

Avec les Lithuaniens, Ivan conclut un traité qui reculait ses frontières jusqu'à la Soja, affluent de la rive gauche de Dniéper.

En 1492, il épousa la princesse Sophie, fille de Thomas Paléologue, descendant des Européens de Constantinople, qui s'était réfugié à Rome. Ce fut alors qu'Ivan III se considérant par suite de cette alliance comme l'héritier des empereurs de Constantinople et des Césars de Rome, prit pour armes *l'Aigle à deux têtes.*

Ivan III mourut en 1505. Son fils Vassili lui succéda. Il agrandit la Russie de nouveaux territoires et en particulier de celui de Pskoff.

Pour se venger des Tatars de Crimée, qui avaient envahi la Russie. Vassili IV établit sur le Volga, à Makarief, une foire destinée à faire tomber celle de Kazan.

Cette foire fut plus tard transportée à Nigini-Novgorod où elle existe encore et où elle est une des plus importante de l'Europe.

Vassili IV eut une cour brillante.

Humble à l'église où il restait toujours seul, près du mur, appuyé sur un bâton, Vassili aimait la magnificence dans toutes les autres assemblées solennelles, surtout dans les audiences qu'il donnait aux ambassadeurs étrangers. Pour leur donner une grande idée de la nombreuse population de la Russie, de la richesse de ses habitants, ainsi que de la gloire et de la puissance du grand prince, le jour de leur présentation, on fermait toutes les boutiques, on suspendait les travaux et les affaires. Les citoyens, revêtus de leurs plus beaux habits, se pressaient en foule autour des murs du Kremlin. On faisait venir les enfants boyards de

(1) A. Rambaud.

toutes les villes voisines, les troupes étaient sous les armes, et les officiers les plus distingués allaient à la rencontre des ambassadeurs. Dans la salle d'audience, remplie d'une multitude de spectateurs, régnait le plus profond silence.

Les boyards étaient assis sur des bancs, couverts d'habits enrichis de perles, avec des bonnets fort élevés.

Les dîners du grand prince se prolongeaient quelquefois jusqu'à la nuit. On disposait plusieurs rangs de tables dans la grande salle : les frères du prince ou le métropolitain occupaient les places d'honneur auprès du monarque, et plus loin se plaçaient les seigneurs et les officiers, parmi lesquels on voyait aussi quelquefois de simples soldats qui s'étaient signalés par des actions d'éclat. Au milieu, ou sur une table plus élevée, brillait un grand nombre de vases d'or, de coupes, de tasses, etc.

Le premier plat se composait toujours de cygnes rôtis. On présentait des coupes remplies d'Unalwisie et d'autres vins de Grèce.

Le monarque, en signe de faveur, envoyait lui-même les mets à quelques-uns des convives; alors ils se levaient et le saluaient. Les autres en faisaient autant à leur égard, et il fallait le remercier encore par des salutations particulières. Afin de chasser l'ennui, il était permis aux convives de converser librement entr'eux, car Vasili aimait une conversation inspirée par la gaieté et la décence, libre de toute contrainte (1). »

La Cour de Russie au XVI[e] siècle

SOMMAIRE

Tableau de la Cour de Russie au XVI[e] siècle. — Au Kremlin. — Les fêtes. — A table. — La vie de Cour.

Le Tzar habitait au Kremlin avec sa cour, qui était très souvent un foyer d'intrigues, mais tout rentrait dans l'ordre quand le souverain paraissait avec un éclat qui étonnait même les ambassadeurs étrangers.

(1) Karamnie.

Les yeux fermés, disent les contemporains, on croirait que le palais est désert; cette multitude de grands dignitaires couverts d'or est muette et comme sans mouvement. Ils sont assis sur des bancs et forment plusieurs rangs, depuis la porte jusqu'au trône où se tiennent les jeunes gardes du corps en vêtements blancs, de velours ou de satin, garnis d'hermine; ils ont de grands plumets blancs sur la tête, deux chaînes d'or qui se croisent sur leur poitrine et tiennent des cimeterres précieux levés sur leurs épaules, comme s'ils étaient toujours prêts à frapper.

Aux repas solennels donnés par le Tzar, le service se fait par deux ou trois cents officiers du Palais, habillés d'étoffes d'or, portant des chaînes d'or sur la poitrine et des bonnets de renard noir sur la tête.

Lorsque le souverain s'assied sur une estrade élevée de trois marches, seul à la table d'or, les dignitaires servants lui font une profonde révérence et deux à deux défilent pour aller chercher les plats.

En attendant, on présente de l'eau-de-vie. Sur les tables, il n'y a rien que du pain, du sel, du vinaigre, du poivre, des couteaux et des cuillers; on n'y voit ni serviettes, ni assiettes.

On apporte à la fin plus de cent plats auxquels le cuisinier goûte devant le maître d'hôtel. Le grand-maréchal du Palais les goûte une seconde fois devant le Tzar qui lui-même envoie aux convives des morceaux de pain, des mets de sa table, des vins, de l'hydromel; à la fin du repas, il leur distribue de sa propre main des prunes sèches de Hongrie. Chaque convive, en s'en allant, reçoit encore un plat entier de viandes ou de pâtés.

Quelquefois les ambassadeurs étrangers dînent à leur hôtel de la table copieuse du Tzar; un des principaux dignitaires se rend chez eux pour leur annoncer cet honneur et il dîne avec eux.

Quinze ou vingt serviteurs entourent son cheval, des strélitz richement vêtus portent la nappe, les salières, etc.; d'autres, jusqu'à deux cents, le pain, l'hydromel et une grande quantité de plats d'or et d'argent, chargés de différents mets.

Les détails suivants, extraits des papiers officiels, donnent une idée du luxe et de la friandise de ce temps. En 1599, on fournissait au Palais, pour la table de l'ambassadeur d'Autriche, sept pintes de Romanée, autant de vin du Rhin, de muscat, de vin blanc de France, du vin de Canarie, d'Alicante et de Malvoisie; douze cruches du meilleur hydromel

de cerises, et d'autres de la première qualité; cinq seaux d'hydromel de groseille, de genièvre, de fleurs de cerisiers à grappes, etc., soixante-cinq seaux d'hydromel de framboise, de celui que buvaient les boyards et les princes.

En fait de vivres, on livrait huit plats de cygnes, huit de cigognes avec des légumes, quelques coqs au gingembre, des poules désossées, des coqs de bruyère au safran, des gélinottes aux prunes, des canards au concombre, des oies au riz, des lièvres au vermicelle et aux navets, des cervelles de daim, des soupes de safran blanches et noires, de citron et de concombre, du pain blanc, des pâtés avec de la viande, du fromage et du sucre; des crêpes, des gâteaux, des blancs-mange, de la crème, des noisettes, etc.

Les Tzars voulaient étonner les étrangers par une telle abondance et ils y parvenaient.

On retrouvait également l'ancien luxe de l'hospitalité des Slaves dans les maisons des particuliers à Moscou.

Il n'y avait point d'hôtes avares pour leurs convives; aussi le reproche d'ingratitude le plus offensant était-il : « Tu as oublié mon pain et mon sel ». Ces copieux repas, ces longues méridiennes, et le peu d'exercice que faisaient les gens de distinction et les riches produisaient en eux cet embonpoint qui passait alors pour une qualité. Etre un homme fort et puissant signifiait avoir des droits au respect; mais cet embonpoint ne les empêchait pas de vivre jusqu'à quatre-vingt, cent et cent vingt ans.

Il n'y avait que la cour et les grands qui consultassent les médecins étrangers. Quoiqu'il y eût aussi des apothicaires, les Russes, excepté les nobles, n'avaient point de confiance en leurs remèdes. Les gens du commun se servaient ordinairement d'eau-de-vie dans laquelle ils mettaient de la poudre à canon, de l'oignon et de l'ail pilés, après quoi ils employaient les bains. Ils ne pouvaient souffrir le musc, ni les pilules; quant aux lavements, ils en avaient une telle répugnance qu'on ne put jamais la vaincre, même dans les cas les plus désespérés.

« Celui qui, après avoir été malade à toute extrémité et avoir reçu l'Extrême-Onction, relevait d'une grande maladie, portait jusqu'à sa mort un vêtement pareil à celui des moines.

« Parmi les divertissements de cette époque, voici la description que l'on fait d'un combat d'ours, plaisir favori de Téodor.

« Les chasseurs du Tzar, tels que les gladiateurs romains, affrontent la mort pour amuser le souverain par leur art dangereux. On tient ordinairement en cage des ours sauvages pris dans des filets ou dans des fosses.

« Au jour et à l'heure fixés, la cour et une foule immense se rassemblent devant le théâtre où doit se livrer le combat. Cette place est entourée par un large fossé, pour la sécurité des spectateurs et afin que ni l'animal ni le chasseur puissent échapper l'un à l'autre.

« C'est là que paraît l'intrépide combattant, armé seulement d'une pique, et qu'on lâche l'ours qui, dès qu'il l'aperçoit, se dresse sur les pattes de derrière, rugit, et la gueule ouverte, se précipite sur lui.

« Le chasseur reste immobile, regarde, vise, et d'un coup porté de toutes ses forces, il enfonce sa pique dans le corps de l'animal, et cherche avec son pied où appuyer l'autre bout contre terre. L'ours irrité, blessé, s'enferre de plus en plus ; il arrose la pique de sang et d'écume, cherche à la briser, à en ronger le bois, et, ne pouvant y parvenir, il tombe ; il expire en poussant un dernier rugissement étouffé.

« Le peuple, qui jusqu'à cet instant a gardé le plus profond silence, fait retentir la place du bruit de ses acclamations, et l'on mène le vainqueur en triomphe dans les caves de la cour, pour boire à la santé du souverain.

« Celui-ci se trouve heureux de cette seule récompense, et peut-être un peu plus d'avoir échappé à la fureur de l'ours qui, en cas de maladresse ou de défaut de force du combattant, prendrait une cruelle revanche, en mettant d'abord la pique en pièces, et en le déchirant lui-même en un instant, avec ses dents et ses griffes (1). »

(1) Karamsine.

LES ROMANOF

Sommaire

L'avènement des Romanof sur la terre de Russie. — Michel Romanof. L'origine des relations entre la Russie et l'Europe Occidentale.

La *Russie Moderne* date de l'avènement des Romanof.

Le fondateur de la dynastie, Michel Romanof (1613-1645), était issu d'une famille alliée aux descendants de Rourik.

Il monta sur le trône à peine âgé de quinze ans.

Il eut à surmonter de graves difficultés dès le début de son règne, car il lui fallut lutter à la fois contre les Suédois qui s'étaient emparés de Novgorod la grande et belle Carélie, contre les Polonais qui fomentaient des troubles et contre les Grands qui profitaient de sa jeunesse pour s'insurger.

Il signa avec la Pologne une trêve de 14 ans. Son père le Métropolite Philarète, qui se trouvait entre les mains des polonais fut de la sorte mis en liberté. Il fut nommé Patriache et grâce à lui les boyards révoltés furent mis à la raison.

Son fils Alexis (1645-1676) qui lui succéda régna 31 ans. Il réprima aussi quelques émeutes, reconquit Kiev, Smolensk et tous les territoires appartenant à la Pologne. Les Turcs furent obligés de le respecter et les cosaques de l'Ukranie se placèrent sous sa protection.

Alexis fonda les académies de Kiev et de Moscou.

Ce fut sous son règne qu'eut lieu la correction des livres saints par le Patriarche Nicon. Cette correction fut l'origine d'un schisme. Ayant vu que des fautes grossières, de nombreuses erreurs s'étaient glissées dans les copies des manuscrits slaves, le Patriarche avait convoqué un *concile national*.

Ce concile décida que la correction des livres saints serait faite conformément aux textes originaux. Cette réforme ne fut pas admise



LA STATUE DE PIERRE-LE-GRAND PAR FALCONNET

par tous, notamment par les *raskolniks* ou *vieux croyants*, et cette secte a encore aujourd'hui de nombreux adhérents.

Le fils aîné et le successeur d'Alexis, fut Téodor. Il ne régna que six ans (1676-1682).

Il avait laissé deux fils et plusieurs filles.

L'un des fils, Ivan, était malade et incapable d'être empereur. Les boyards proclamèrent Tzar, l'autre fils, Pierre, sous la régence de sa mère Natalie.

Ce fut ce Pierre que l'histoire connaît sous le nom de Pierre Ier, dit *Pierre-le-Grand*.

*
* *

C'est sous Michel Romanof que des relations sérieuses commencèrent à s'établir entre la Russie et l'Europe Occidentale.

Le roi de Suède, Gustave-Adolphe, qui allait commencer en Allemagne ses brillantes campagnes, voulut s'assurer l'appui de la Russie contre la Pologne ; il estimait en effet que l'alliance du Pape, du roi de Pologne et de l'Empereur d'Allemagne était aussi dangereuse pour la Russie que pour lui-même. Un traité d'amitié et de commerce fut conclu entre les deux pays.

Michel Romanof, avait, pour lui faire connaître son avènement au trône et lui demander son appui contre la Suède et la Pologne, envoyé un représentant au roi de France, Louis XIII.

En 1629, un ambassadeur français, Deshayes Cournesmin, arriva dans la ville de Moscou et proposa au Tzar une alliance politique.

« Sa Majesté tzarienne, disait-il, est la tête des pays orientaux et de la foi orthodoxe. Louis, roi de France, est la tête des pays méridionaux ; que le tzar contracte avec le roi amitié et alliance, il affaiblira d'autant ses ennemis. Puisque l'empereur ne fait qu'un avec le roi de Pologne, il faut que le tzar ne fasse qu'un avec le roi de France. »

Cette négociation malheureusement n'eut pas de suite.

TROISIEME PARTIE

LES RUSSES ET LES FRANCAIS

A TRAVERS LES SIÈCLES

HENRI Ier DE FRANCE ET LA PRINCESSE ANNE DE RUSSIE

SOMMAIRE

Une première et réelle alliance. — Le moine Gerbert. — Lettre de Hugues Capet. — Iaroslaw Wladimir. — Ses filles. — La princesse Anne. — Henri Ier. — Les ambassadeurs. — Toussaint du Plessis. — Le Sire de Chalignac. — L'arrivée en France. — A Reims.

L'illustre Gerbert, le futur pape Sylvestre II, nous a conservé la lettre écrite par le roi Hugues Capet, pour la demande en mariage de la princesse russe Anne :

« Aux empereurs orthodoxes Basile et Constantin, Hugues, par la grâce de Dieu, roi des Français,

« La noblesse de votre naissance et la gloire de vos grandes actions nous exhortent et nous obligent à vous aimer ; elles donnent à votre alliance un prix inestimable et nous la font rechercher avec ardeur. Cette amitié très sainte, cette alliance très légitime, nous la demandons sans aucun désir d'entrer en partage de vos Etats, ni de vos richesses. Si vous nous l'accordez, elle fera de nos biens les vôtres ; elle aura pour vous-même une utilité incontestable. En effet, nul Gaulois, nul Germain n'osera, malgré nous, insulter les frontières de votre Empire. Pour assurer ces avantages et cimenter cette alliance, comme nous avons un fils unique, roi lui-même, et que nous ne pouvons trouver une épouse de son rang à cause de l'affinité qui nous lie avec les rois nos voisins, nous vous demandons pour lui la main d'une fille de votre Saint-Empire. Si cette proposition est agréable à vos oreilles sérénissimes, faites-nous le savoir par vos rescrits impériaux ou par des députés, et nous ferons partir des ambassadeurs qui traiteront directement cette affaire avec vos Majestés. »

*
* *

Iaroslaw Wladimirotrich était monté sur le trône en 1018. Il continua

glorieusement la tâche qui lui était transmise par son père. Ses troupes ayant été victorieuses en Pologne, un de ses fils s'avança jusqu'au Bosphore de Thrace.

Il enleva la Russie rouge à Micislas, et se fit craindre de ses voisins.

Ce roi aimait les arts, il sut embellir les églises et les palais en attirant auprès de lui des artistes peintres, sculpteurs et mosaïstes. C'est sous son règne que fut publié le premier code russe, les *Rouskaïa pravada*. La renommée même en était parvenue aux oreilles d'Henri 1er.

Il y eut une circonstance toute autre qui contribua aussi à rapprocher le roi de France de l'ancêtre des Tzars russes. En 1041, un moine de Cluny, le roi Casimir de Pologne, se fit relever de ses vœux par le Pape. Il reprit possession de son trône, où il fit asseoir à ses côtés l'une des sœurs d'Iaroslaw, la princesse Marie.

Casimir était presque un Français. Tout concourait donc au rapprochement de la France et de la Russie.

Iaroslaw avait trois filles : Elisabeth, fiancée à Harold, prince de Norwège; Agmound, qui épousa André 1er, roi de Hongrie, et la *princesse Anne*.

La princesse Anne avait l'âme pieuse, l'esprit rêveur et doux des races slaves, ainsi qu'en font foi les chroniques, en leur fruste et naïf langage.

« Le roi Henri prit pour femme Anne, la fille au roi russien... Icele dame pensait plus aux choses à venir qu'aux choses présentes ; dont il en vint qu'elle fit estorer à Senlis une église en l'acor Saint-Vincent... »

On connaît les noms des ambassadeurs d'Henri auprès d'Iaroslav. C'étaient le sire de Chaunis, Goscelin de Chalignac et Gautier Saveyr, l'évêque de Meaux.

Dans son *Histoire de l'église de Meaux*, Toussaint du Plessis raconte que l'évêque avait été choisi à cause de la grande réputation dont il jouissait à la cour; son nom signifiait *Sage* ou *Savant*, car il avait beaucoup étudié, beaucoup pensé et beaucoup écrit. Il possédait, dit-il, la prudence et la gravité nécessaires à la haute et délicate mission dont il était chargé. En un mot, c'était la Sagesse.

Le sire de Chalignac, c'était la Force! Il chevauchait aux côtés de Saveyr pour le protéger contre les embûches de la route.

Il y avait un troisième ambassadeur qui devait donner un coup de main au premier. C'était Roger II, évêque de Châlons-sur-Marne.

Les ambassadeurs restèrent en route plusieurs années, car la route était longue et hérissée de périls de toutes sortes...

Le mariage d'Henri Ier et de la princesse Anne eut lieu en 1051.

D'après les auteurs de la *Gallia Christiana*, la reine fut sacrée et bénie à Reims, le même jour que Liesbat de Cambrai fut sacré évêque (1).

Que dût penser la « doulce princesse » Anne, quand les ambassadeurs du Roi de France arrivèrent à la Cour d'Iaroslav et durant le long voyage qu'elle dut faire à travers la Germanie.

« Accoutumée à la tranquillité du palais paternel, où les femmes, même de sang royal, filaient la quenouille à l'écart, elle dut être troublée de l'aspect de ces contrées inconnues, de ces peuples dont elle ne comprenait pas la langue, même de cette nation inconnue, dont le hasard la faisait reine, de cette « doulce France », des chansons de geste...

« Paris n'était pas grand à l'époque où l'évêque de Meaux le montra du doigt à la jeune fiancée, du lieu où ils s'étaient arrêtés pour attendre le roi. La Seine enveloppait de son ruban argenté l'île sombre de la cité. Le courant berçait à peine quelques bateaux amarrés. Les fortes tours du Palais se miraient dans l'eau, coupée à droite et à gauche par la ligne unie du Petit-Pont et du Grand-Pont. Et c'était un enchevêtrement inextricable de toits, au travers desquels on ne distinguait pas les rues étroites. Des églises faisaient jaillir leur dôme géant; et, tout autour, collées à leurs flancs, grimpant le long de leurs contreforts, montant jusqu'aux gargouilles, s'échafaudaient une multitude de bâtisses, de formes bizarres, dans un désordre sans nom, comme si on les eût jetées là, pêle-mêle, les unes au-dessus des autres, auprès de la majesté des temples.

« Sur les deux rives, les constructions s'espaçaient; les couvents formaient des groupes distincts au milieu des arbres, où l'on apercevait par fragments les arcades régulières du cloître. A l'extrémité de la cité, la verdure touffue du jardin royal, que continuaient par delà la Seine, le

(1) D'après une note du jésuite Bolland dans les *Acta Sanctorum*.

jardin des Thermes et les ombrages du castel de Vauvert, don du roi Robert le Pieux à la reine Berthe...

« La princesse regardait tout cela, curieuse de cette ville ajourée, suivant des yeux les indications données par l'évêque.

« Elle était vêtue du costume, assez barbare encore, de sa patrie : une robe de drap rouge, sous laquelle dépassait une seconde robe de soie, aux amples manches bordées de drap d'or. Au cou, le large collier de perles, où tintait l'extrémité de ses longs pendants d'oreilles. Aux pieds, les frêles bottes de maroquin rouge et jaune, qu'elle portait à Kiev. Sur la tête, ayant quitté son voile, la haute toque de renard noir, coiffure des vierges nubiles... Autour d'elle, des paysans s'assemblaient, étonnés, quittant leur champ, s'écartant craintivement des hommes d'armes à demi couverts de sauvages peaux de bêtes ; ils ne savaient pousser aucun vivat ; ils ôtaient dévotement leur pauvre bonnet de drap et fixaient leurs regards sur les yeux rêveurs de la « fille de Russie », la souhaitant, en leur âme, compatissante et douce.

« Des jeunes filles, par groupes, chantaient pour sa bienvenue de naïves cantilènes. Des enfants, parfois, venaient baiser, en jouant, le bas de sa traîne. Et, là-bas, vers Paris, un murmure montait ; les gens de la cité laissaient leurs travaux, les marchands leurs boutiques ; on venait acclamer l'arrivante. Plus près, paraissant et disparaissant entre les arbres, une troupe de cavaliers, où le soleil mettait des scintillements d'or et d'où montait avec la brise, argentin dans le sourd trottement des chevaux, le cliquetis des éperons et le froissement des épées sur les selles ; c'était le roi de France, avec sa cour et sa suite, qui venait à la rencontre de sa lointaine fiancée... (1) »

(1) Henry Buteau.

LE TZAR PIERRE Ier DIT PIERRE-LE-GRAND

L'arrivée de Pierre-le-Grand en France

Sommaire

Le Tzar Pierre-le-Grand. — Son arrivée en France. — Le gentilhomme de Lebry. — Le récit de Saint-Simon. — Les réceptions et les fêtes. — Une idée de Pierre-le-Grand. — Une Académie. — Influence française.

1° L'arrivée de Pierre-le-Grand en France

De nombreux récits ont été donnés de l'arrivée de Pierre-le-Grand en France.

Le gouvernement du roi de France était très préoccupé de ce voyage.

Des instructions furent adressées au subdélégué de M. l'intendant à Dunkerque le 3 avril 1717.

« Il doit arriver vers le 14 de ce mois, à Dunkerque, monsieur, un seigneur étranger pour passer ensuite à Calais.

« Je m'adrese à vous en l'absence de M. l'intendant, pour vous informer des intentions de monseigneur le duc d'Orléans sur les mesures qu'il est nécessaire de prendre à cette occasion.

« Son Altesse royale veut que ce seigneur et sa suite, composée de vingt personnes principales et d'environ vingt domestiques, soient logés à Dunkerque ; et l'on prétend que la maison qui était ci-devant occupée par les intendants de la marine serait propre à cette usage, si elle est meublée d'une manière convenable.

« Il sera nécessaire que le seigneur dont il est question, étant logé dans le principal appartement, il y ait, au second étage et dans d'autres lieux convenables de la même maison, quelques chambres honnêtement meublées pour les personnes les plus considérables de sa suite.

« Il sera nécessaire que vous preniez aussi des mesures pour disposer

de voitures honnêtes et propres pour vingt personnes principales et de chevaux et chariots pour vingt domestiques de la suite, seulement pour le voyage de Dunkerque à Calais ; mais comme ce seigneur pourrait préférer la voie des canaux, sur des barques tirées par des chevaux à cette fin, tant pour lui que pour ceux qui l'accompagnent et les domestiques, il est bon que vous disposiez toutes choses. »

Ce mystérieux était le « Czar de Moscovie, » comme on disait alors.

Un gentilhomme de la maison du roi, de Liboy, fut chargé de se rendre près de Sa Majesté et de préparer son arrivée.

Le gentilhomme ordinaire Liboy fut aussitôt aux prises avec toutes sortes de difficultés (1). D'abord on avait cru faire assez en mettant à sa disposition la somme de douze cents livres par jour pour défrayer ses hôtes.

La suite de Pierre Ier, se composait d'une soixantaine de personnes. De Liboy, dans une note des Archives, en donne la liste.

Premier ordre : Le grand prêtre ; le prince Kourakine (2): le baron de Chafirof, vice-chancelier ; le prince Dolgorouki ; Boutourline, lieutenant général ; Tolstoï, conseiller privé ; Jagoujineski, général adjudant et chambellan ; Narychkine, adjudant ; Areskine, conseiller privé et médecin ; Makarof, secrétaire du cabinet ; Volkof, secrétaire ; Olsoufief, maréchal de la Cour ; Soltykof ; Ostermann, conseiller de chancellerie ; Effim Jagoujinski. Lefort, chambellan ; Sava Vladiscavovitch, Ragoujinski, plus cinq personnes toujours de la suite (3). »

(1) Un jour Liboy écrivait : « Il n'est pas possible de faire entendre raison à personne de cette cour pour aujourd'hui ; c'est le jour de leur Pâques, et pour en célébrer le mystère avec plus de dignité, ils se sont tous enivrés, hors Sa Majesté tzarienne qui, dit-on, ne boit jamais jusqu'à perdre la raison. Quand ils auront dormi, si je puis en tirer quelque chose de positif, j'aurai l'honneur de vous le faire savoir. »

(2) Ce prince de Kourakine était l'ambassadeur du tzar en Hollande. Il était à peu près le seul de la troupe qui parlât bien le français. En sa qualité de diplomate, il « traitait les moindres minuties avec chaleur et comme très grandes. » Il se montrait difficile surtout, sur la table, sur les rations, etc. Il avait commencé par exiger qu'on lui remit par écrit l'attestation que si son maître n'était pas traité avec les honneurs royaux, c'était parce qu'il ne l'avait pas voulu.

(3) On n'avait jamais vu de gens aussi cérémonieux et à un certain moment l'infortuné gentilhomme de Liboy annonçait, qu'il craignait de voir « rompre « ce voyage à propos de berline. Il écrivait : « Cette petite cour est fort changeante, irrésolue et, du trône à l'écurie, fort sujette à la colère. »

Quant au second ordre, il comprenait des Tolstoï, des Tatischtchef, etc., et en outre un chirurgien ; Jean Velten, maître de cuisine ; trois cuisiniers ; un lieutenant ; cinq sergents ; deux soldats ; sept chanteurs ; huit domestiques.

Le prince de Kourakine était l'ambassadeur du czar en Hollande. C'était à peu près le seul de la troupe qui parlât le français.

Le czar l'entendait mal ou ne voulait pas l'entendre.

Or, ce Kourakine, en sa qualité de diplomate, « traitait les moindres minuties avec chaleur et comme très grandes. »

Les instructions données à de Liboy lui prescrivaient de se rendre compte des véritables intentions des Russes.

Il écrit :

« Jusqu'à ce moment, je n'ai pénétré nul motif juste du voyage du czar qu'une simple curiosité et un peu d'inquiétude naturelle ; j'entrevois quelques desseins vagues d'établir un commerce, mais je doute que ce soit le point de vue... Je ne suis point encore parvenu à m'apercevoir d'une espèce de conseil ou de conférence d'affaires sérieuses, à moins qu'on en ait traité en gobelottant. »

Les exigences de Pierre Ier tourmentent fort de Liboy qui ne sait comment lui donner satisfaction :

« Le czar ne se trouvait pas bien d'une chaise à deux ; il voulait qu'on lui fît un brancard dans lequel serait porté le corps de sa chaise. Voilà, pour le présent, la voiture dans laquelle il veut faire son voyage. Mais ce qu'il y a de plus particulier, c'est qu'il prétend aller aussi vite dans ce brancard qu'avec une chaise de poste. Après lui avoir expliqué que c'était impossible, ou qu'en outre les chevaux de paysans n'étant point accoutumés à porter de pareilles voitures, il pourrait bien être culbuté, ces raisons ne l'ont point touché, et il a voulu qu'on exécutât ses ordres.

« Ainsi, demain, il se mettra en route dans cet équipage.

« Tous ces changements-là me font enrager... Toutes les mesures que l'on prend deviennent inutiles. Il est impossible, Monseigneur, de vous dire le jour qu'il arrivera. »

On devait s'arrêter à Amiens et à Beauvais, mais le Czar traversa ces deux villes sans s'arrêter et alla camper presque dans des villages.

Enfin, il arriva à Paris ; laissons la parole à Saint-Simon.

Le Récit de Saint-Simon

Le maréchal de Tessé attendit un jour le tzar à Baumont à tout hasard pour ne pas le manquer. Il arriva le vendredi, 7 mai, sur le midi. Tessé lui fit la révérence à la descente de son carrosse, eut l'honneur de dîner avec lui et de l'amener le jour même à Paris.

Il voulut entrer dans Paris dans un carrosse du maréchal, mais sans lui, avec trois de ceux de sa suite. Le maréchal le suivoit dans un autre. Il descendit à neuf heures du soir au Louvre, entra partout dans l'appartement de la reine-mère. Il le trouva trop magnifiquement tendu et éclairé, remonta tout de suite en carrosse et s'en alla à l'hôtel de Lesdiguières, où il voulut loger. Il en trouva aussi l'appartement qui lui était destiné trop beau et tout aussitôt fit tendre son lit de camp dans une garde-robe.

Ce monarque se fit admirer par son extrême curiosité toujours tendante à ses vues de gouvernement, de commerce, d'instruction, de police; et cette curiosité atteignit à tout et ne dédaigna rien dont les moindres traits avoient une utilité suivie, marquée, savante, qui n'estima que ce qui méritoit de l'être, en qui brilla l'intelligence, la justesse, la vive appréhension de son esprit.

Tout montroit en lui la vaste étendue de ses lumières et quelque chose de continuellement conséquent. Il allia d'une manière tout à fait surprenante la majesté la plus haute, la plus fière, la plus délicate, la plus soutenue, en même temps la moins embarrassante quand il l'avoit établie dans toute sa sûreté avec une politesse qui la sentoit, et toujours avec tous et en maître partout, mais qui avoit ses degrés suivant les personnes. Il avoit une sorte de familiarité qui venoit de liberté ; mais il n'étoit pas exempt d'une forte empreinte de cette ancienne barbarie de son pays qui rendoit toutes ses manières promptes, même précipitées, ses volontés incertaines, sans vouloir être contraint, ni contredit sur pas une. Sa table souvent peu décente, beaucoup moins ce qui la suivoit, souvent aussi avec un découvert d'audace et d'un roi partout chez soi, ce qu'il se proposoit de voir ou de faire toujours dans l'entière indépendance des moyens qu'il falloit forcer à son plaisir et à son mot. Le désir de voir à son aise, l'importunité d'être en spectacle, l'habitude d'une liberté au-dessus de tout lui faisoit souvent préférer les carrosses de

louage, les fiacres mêmes, le premier carrosse qu'il trouvoit sous sa main de gens qui étoient chez lui et qu'il ne connaissoit pas. Il sautoit dedans et se faisoit mener par la ville ou dehors. Cette aventure arriva à Madame de Matignon qui étoit allée là bayer, dont il mena le carrosse à Boulogne et dans d'autres lieux de campagne, qui fut bien étonnée de se trouver à pied. Alors c'étoit au maréchal de Tessé et à sa suite, dont il s'échappoit ainsi, à courir après, quelquefois sans le pouvoir trouver.

C'étoit un fort, un grand homme, très bien fait, assez maigre, le visage assez de forme ronde, un grand front, de beaux sourcils, le nez assez court, sans rien de trop, gros par le bout ; les lèvres assez grosses, le teint rougeâtre et brun, de beaux yeux noirs, grands, vifs, perçants, bien fendus ; le regard majestueux et gracieux quand il y prenoit garde, sinon sévère et farouche avec un tic qui ne revenoit pas souvent, mais qui lui démontait les yeux et toute la physionomie, et qui donnoit de la frayeur. Cela durait un moment avec un regard égaré et terrible, et se remettoit aussitôt. Tout son air marquait son esprit, sa réflexion et sa grandeur, et ne manquoit pas d'une certaine grâce. Il ne portoit qu'un col de toile, une perruque ronde brune, comme sans poudre, qui ne touchoit pas ses épaules, un habit brun juste au corps, uni, à boutons d'or, veste, culotte, bas, point de gants ni de manchettes, l'étoile de son ordre sur son habit souvent déboutonné tout à fait, son chapeau sur une table et jamais sur sa tête, même dehors.

Dans cette simplicité, quelque mal voituré et accompagné qu'il pût être, on ne s'y pouvoit méprendre à l'air de grandeur qui lui étoit naturel.

Ce qu'il buvoit et mangeoit en deux repas réglés est inconcevable, sans compter ce qu'il avaloit de bière, de limonade et d'autres sortes de boissons entre le repas, toute sa suite encore davantage ; une bouteille ou deux de bière, autant et quelquefois davantage de vin, des vins de liqueur après, à la fin du repas des eaux-de-vie préparées, chopine et quelquefois pinte. C'était à peu près l'ordinaire de chaque repas. Sa suite, à sa table, en avalait davantage, et (ils) mangeoient tous à l'avenant à onze heures du matin et à huit heures du soir. Quand la mesure n'étoit pas plus forte, il n'y paroissoit pas. Il y avoit un prêtre aumônier qui mangeoit à la table du Tzar, plus fort de moitié que pas un, dont le Tzar qui l'aimoit, s'amusoit beaucoup. Le prince Hurakin alloit tous les ours à l'hôtel de Lesdiguières, mais il demeura logé chez lui.

Le Tzar entendoit bien le françois, et, je crois, l'auroit parlé s'il eût voulu ; mais, par grandeur, il avoit toujours un interprète. Pour le latin et bien d'autres langues, il les parloit très bien. Il eut chez lui une salle des gardes du roi, dont il ne voulut presque jamais être suivi dehors. Il ne voulut point sortir de l'hôtel de Lesdiguières, quelque curiosité qu'il n'y eût reçu la visite du roi.

Le samedi matin, lendemain de son arrivée, le régent alla voir le czar. Ce monarque sortit de son cabinet, fit quelques pas au-devant de lui, l'embrassa avec un grand air de supériorité, lui montra la porte de son cabinet et, se tournant à l'instant sans nulle civilité, y entra. Le régent l'y suivit, et le prince Kurakin après lui, pour leur servir d'interprète. Ils trouvèrent deux fauteuils vis-à-vis l'un de l'autre, le tzar s'assit en celui du haut bout, le régent dans l'autre.

La conversation dura près d'une heure, sans parler d'affaires, après quoi le tzar sortit de son cabinet, le régent après lui, qui avec une profonde révérence médiocrement rendue, le quitta au même endroit où il l'avoit trouvé en entrant.

Le lundi suivant, 10 mai, le roi alla voir le tzar, qui le reçut à sa portière, le vit descendre de carrosse, et marcha le front à la gauche du roi jusque dans sa chambre où ils trouvèrent deux fauteuils égaux. Le roi s'assit dans celui de la droite, le czar dans celui de la gauche, le prince Kurakin servit d'interprète.

On fut étonné de voir le czar prendre le roi sous les deux bras, le hausser à son niveau, l'embrasser ainsi en l'air, et le roi à son âge, et qui n'y pouvait pas être préparé, n'en avoit aucune frayeur.

On fut frappé de toutes les grâces qu'il montra devant le roi, de l'air de tendresse qu'il prit pour lui, de cette politesse qui couloit de source et toutefois mêlée de grandeur, d'égalité de rang, et légèrement de supériorité d'âge ; car tout cela se fit très distinctement sentir (1). Il loua fort le roi, il en parut charmé et il en persuada tout le monde. Il l'embrassa à plusieurs reprises.

(1) Golikoff tient de Néplonief, témoin oculaire, les paroles que prononça Pierre : « Je souhaite de tout mon cœur que votre Majesté, parvenue à sa majorité, règne avec gloire et bonheur. Peut-être alors nous serons l'un à l'autre des amis utiles. » Et, sans le mettre à terre, le czar, ce géant de deux mètres de taille, dit en souriant : « Je porte toute la France dans mes bras. »



L'ENTREVUE DE TILSITT

Le roi lui fit très joliment son petit et court compliment, et M. du Maine, le maréchal de Villeroy, et ce qui se trouva là de distingué fournirent la conversation. La séance dura un petit quart d'heure.

Le tzar accompagna le roi comme il l'avoit reçu et le vit monter en carrosse.

Le mardi 11 mai, le tzar alla voir le roi entre quatre et cinq heures. Il fut reçu du roi à la portière de son carrosse, et conduit de même, eut la droite sur le roi partout. On était convenu de tout cérémonial, avant que le roi l'allât voir. Le tzar montra les mêmes grâces et la même affection pour le roi, et sa visite ne fut pas plus longue que celle qu'il en avait reçue ; mais la foule le surprit fort.

Il étoit allé dès huit heures du matin voir les places Royale, des Victoires et de Vendôme, et le lendemain il fut voir l'Observatoire, les manufactures des Gobelins et le jardin du roi des simples. Partout là il s'amuse beaucoup à tout examiner et à faire beaucoup de questions.

Le jeudi 13 mai, il se purgea et ne laissa pas l'après-midi d'aller chez plusieurs ouvriers de réputation.

Le vendredi 14, il alla, dès six heures du matin, dans la grande galerie du Louvre, voir les plans en relief de toutes les places du roi, dont Asfeld avec ses ingénieurs lui fit les honneurs. Le maréchal de Villars s'y trouva aussi pour la même raison avec quelques lieutenants généraux.

Le lendemain samedi, il se jeta dans un carrosse de louage et alla voir quantité de curiosités chez les ouvriers.

Le 16 mai, jour de la Pentecôte, il alla aux Invalides, où il voulut tout voir et tout examiner partout. Au réfectoire, il goûta la soupe des soldats et leur vin, but à leur santé, leur frappant sur l'épaule et les appelant camarades.

Il admira beaucoup l'église, l'apothicairerie et l'infirmerie, et parut charmé de l'ordre de cette maison. Le maréchal de Villars lui en fit les honneurs. La maréchale de Villars y alla pour le voir, comme bayeuse.

Il sut que c'était elle, et lui fit beaucoup d'honnêtetés.

Lundi 17 mai, il dîna de bonne heure avec le prince Ragotzi qu'il en avoit prié, et alla après voir Meudon, où il trouva des chevaux du roi pour voir les jardins et le parc à son aise. Le prince Ragotzi l'y accompagna.

Mardi 18, le maréchal d'Estrées le vint prendre à huit heures du matin, et le mena dans son carrosse, à sa maison d'Issy, où il lui donna à dîner et l'amusa fort le reste de la journée avec beaucoup de choses qu'il lui fit voir touchant la marine.

Mercredi 19, il s'occupa de plusieurs ouvrages et ouvriers.

Mme la duchesse de Berry et Mme la duchesse d'Orléans, à l'exemple de Madame, envoyèrent le matin complimenter le czar par leurs premiers écuyers.

Elles en avoient toutes trois espéré un compliment ou même une visite.

Elles se lassèrent de n'en point entendre parler, et à la fin se ravisèrent. Le tzar répondit qu'il irait les remercier. Des princes et princesses du sang, il ne s'embarrassa pas plus que des premiers seigneurs de la cour, et ne les distingua pas davantage. Il avoit trouvé mauvais que les princes du sang eussent fait difficulté de l'aller voir, s'ils n'étoient assurés qu'il rendroit une visite aux princesses du sang, ce qu'il rejeta avec grande hauteur tellement qu'aucune d'elles ne le vit que par curiosité, en voyeuse, esccepté Mme la princesse de Conti, par hasard. Tout cela s'expliquera par la suite.

Jeudi 20 mai, il devait diner à Saint-Cloud où M. le duc d'Orléans l'attendait avec cinq ou six courtisans seulement, mais un peu de fièvre qu'il eut la nuit l'obligea le matin de s'envoyer escuser.

Vendredi 21, il alla voir la duchesse de Berry au Luxembourg, où il fut reçu comme le roi.

Après sa visite, il se promena dans les jardins. Mme la duchesse de Berry s'en alla cependant à la Muette pour lui laisser la liberté de voir toute sa maison qu'il visita fort curieusement.

Comptant partir vers le 16 juin, il demanda des bateaux pour ce temps-là à Charleville, dans le dessein de descendre la Meuse.

Samedi 22, il fut à Bercy, chez Pajat d'Ons-en-Bray, principal directeur de la poste, dont la maison est pleine de toutes sortes de raretés et de curiosités, tant naturelles que mécaniques. Le célèbre P. Sébastien, carme, y étoit.

Il s'y amusa tout le jour, et y admira plusieurs belles machines.

Le dimanche 23 mai, il fut dîner à Saint-Cloud, où M. le duc d'Orléans l'attendoit ; il vit la maison et les jardins qui lui plurent fort, passa, en s'en retournant, au château de Madrid qu'il visita, et alla de là, voir

Mme la duchesse d'Orléans au Palais-Royal, où parmi beaucoup de politesses, il ne laissa pas de montrer un grand air de supériorité ce qu'il avait bien moins marqué chez Madame et chez Mme la duchesse de Berry.

Lundi 24, il alla au Tuilleries de bonne heure, avant que le roi fut levé. Il entra chez le maréchal de Villeroy, qui lui fit voir les pierreries de la couronne. Il les trouva plus belles et en plus grand nombre qu'il ne pensoit, mais il dit qu'il ne s'y connaissoit guère. Il témoignoit faire peu de cas des beautés purement de richesse et d'imagination, de celles surtout qu'il ne pouvoit atteindre. De là, il voulut aller voir le roi qui, de son côté, venait le trouver chez le maréchal de Villeroy.

Cela fut compassé exprès pour que ce ne fut point une visite marquée, mais comme de hasard. Ils se rencontrèrent dans un cabinet, où ils demeurèrent.

Le roi, qui tenait un rouleau de papier à la main, le lui donna et lui lui que c'était la carte de ses Etats. Cette galanterie plut au tzar, dont la politesse et l'air d'amitié et d'affection furent les mêmes, avec beaucoup de grâce mais de majesté et d'égalité.

L'après-dînée, il alla à Versailles, où le maréchal de Tessé le laissa au duc d'Antin, chargé de lui en faire les honneurs. L'appartement de Mme la Dauphine était préparé pour lui, et il coucha dans la communication de Mgr le Dauphin, père du roi, qui fait à cette heure des cabinets pour la reine.

Mardi 25, il avoit parcouru les jardins et s'était embarqué sur le canal dès le grand matin, avant l'heure qu'il avait donnée à d'Antin pour se rendre chez lui. Il vit tout Versailles, Trianon et la Ménagerie. Sa principale suite fut logée au château. Ils menèrent avec eux des demoiselles, qu'ils firent coucher dans l'appartement qu'avoit Mme de Maintenon, tout proche de celui où le czar couchait.

Bloin, gouverneur de Versailles, fut extrêmement scandalisé de voir ainsi profaner ce temple de la pruderie, dont la déesse et lui, qui étoient vieux, l'auroient été moins autrefois. Ce n'étoit pas la manière du czar et de ses gens de se contraindre.

Mercredi 26, le czar, qui s'amusa fort tout le jour à Marly et à la machine, manda au maréchal de Tessé, à Paris, qu'il y arriveroit le lendemain matin, à huit heures, à l'hôtel de Lesdiguières, où il comptoit le

trouver. et qu'il le mèneroit en lieu de voir la procession de la Fête-Dieu. Le maréchal lui fit voir celle de Notre-Dame. Le défrai de ce prince coûtoit six cents écus par jour, quoiqu'il eût beaucoup foit diminuer sa table dès les premiers jours. Il eut un moment envie de faire venir à Paris la czarine qu'il aimoit beaucoup; mais il changea bientôt d'avis. Il la fit aller à Aix-la-Chapelle ou à Spa, à son choix, pour y prendre des eaux en l'attendant.

Dimanche 30 mai, il partit avec Belle-garde, fils et survivancier de d'Antin pour les bâtiments, et beaucoup de relais pour aller dîner chez d'Antin, à Petit-Bourg, qui l'y reçut et le mena l'après-dînée voir Fontainebleau où il coucha, et le lendemain à une chasse de cerf. de laquelle le comte de Toulouse lui fit les honneurs. Le lieu lui plut médiocrement. et point du tout la chasse où il pensa tomber de cheval. il trouva cet exercice trop violent, qu'il ne connaissoit point. Il voulut manger seul avec ses gens au retour, dans l'île de l'Etang de la cour des Fontaines. Il revint à Petit-Bourg, seul dans un carrosse, avec trois de ses gens. Il parut dans ce carrosse qu'ils avoient largement bu et mangé.

Mardi 1er juin, il s'embarqua au bas de la terrasse de Petit-Bourg, pour revenir par eau à Paris. Passant devant Choisy, il se fit arrêter, et voulut voir la maison et les jardins. Cette curiosité l'obligea d'entrer un moment chez Mme la princesse de Conti, qui y était. Après s'être promené, il se rembarqua, et il voulut passer sous tous les ponts de Paris.

Jeudi 3 juin, octave de la Fête-Dieu, il vit de l'hôtel de Lesdiguières la procession de la paroisse de Saint-Paul. Le même jour, il alla coucher encore à Versailles qu'il voulut revoir avec plus de loisir ; il s'y plut fort, et voulut aussi coucher à Trianon, puis trois ou quatre nuits à Marly, dans les pavillons les plus près du château, qu'on lui prépara.

Vendredi 11 juin, il fut de Versailles à Saint-Cyr, où il vit toute la maison et les demoiselles dans leurs classes. Il y fut reçu comme le roi. Il voulut aussi voir Mme de Maintenon qui, dans l'apparence de cette curiosité. s'étoit mise au lit, ses rideaux fermés, hors un qui ne l'étoit qu'à demi. Le tzar entra dans sa chambre, alla ouvrir les rideaux des fenêtres en y arrivant, puis tout de suite tous ceux du lit, regarda bien Mme de Maintenon tout à son aise, ne lui dit pas un mot ni à elle, ni à lui, et sans lui faire aucune sorte de révérence, s'en alla. Je sus qu'elle

en avoit été fort étonnée et encore plus mortifiée, mais le feu roi n'étoit plus. Il revint le samedi 12 juin à Paris.

Le mardi 15 juin, il alla de bonne heure chez d'Antin, à Paris. Travaillant ce jour-là avec M. le duc d'Orléans, je finis en une demi-heure ; il en fut surpris et voulut me retenir. Je lui dis que j'aurois toujours l'honneur de le trouver, mais non le czar qui s'en alloit, que je l'avois point vu, et que je m'en allois chez d'Antin bayer tout à mon aise. Personne n'y entroit, que les convives et quelques dames avec Mme la Duchesse et les princesses ses filles, qui vouloient bayer aussi. J'entrai dans le jardin, où le czar se promenoit. Le maréchal de Tessé, qui me vit de loin, vint à moi, comptant me présenter au czar. Je le priai de s'en bien garder et de ne point s'apercevoir de moi en sa présence, parce que je voulois le regarder tout à mon aise, le devancer et l'attendre tant que je voudrois pour le bien contempler, ce que je ne pourrois plus faire si j'en étois connu. Je le priai d'en avertir d'Antin, et avec cette précaution je satisfis ma curiosité tout à mon aise. Je le trouvai assez parlant, mais toujours comme étant partout le maître. Il rentra dans un cabinet, où d'Antin lui montra divers plans et quelques curiosités, sur quoi il fit plusieurs questions. Ce fut là où je vis ce tic dont j'ai parlé. Je demandai à Tessé si cela lui arrivoit souvent, il me dit plusieurs fois par jour, surtout quand il ne prend pas garde à s'en contraindre. Rentrant après dans le jardin, d'Antin lui fit raser l'appartement bas, et l'avertit que Mme la Duchesse y étoit avec des dames qui avoient grande envie de le voir. Il ne répondit rien et se laissa conduire. Il marcha plus doucement, tourna la tête vers l'appartement où tout étoit debout et sous les armes, mais en voyeuses. Il les regarda bien toutes et ne fit qu'une très légère inclination de la tête à toutes à la fois sans la tourner le long d'elles, et passa fièrement ; je pense à la façon dont il avoit reçu d'autres dames qu'il auroit montré plus de politesse à celles-ci, si Mme la Duchesse n'y eût pas été, à cause de la prétention de la visite. Il affecta même de ne s'informer pas laquelle c'étoit, ni du nom de pas une des autres. Je fus là près d'une heure à ne le point quitter et à le regarder sans cesse. Sur la fin, je vis qu'il le remarquoit ; cela me rendit plus retenu dans la crainte qu'il ne demandât qui j'étois.

Comme il allait rentrer, je passai en m'en allant dans la salle où le couvert étoit mis. D'Antin, toujours le même, avoit trouvé moyen

d'avoir un portrait très ressemblant de la czarine, qu'il avoit mis sur la cheminée de cette salle, avec des vers à sa louange, ce qui plut fort au czar dans sa surprise. Lui et sa suite trouvèrent le portrait fort ressemblant.

Le roi lui donna deux magnifiques tentures de tapisseries des Gobelins. Il lui voulut donner aussi une belle épée de diamants, laquelle il s'excusa d'accepter ; lui, de son côté, fit distribuer environ soixante mille livres aux domestiques du roi qui l'avoient servi, donna à d'Antin et aux maréchaux d'Estrées et de Tessé à chacun son portrait enrichi de diamants, cinq médailles d'or et onze d'argent des principales actions de sa vie. Il fit un présent d'amitié à Verten et pria instamment le régent de l'envoyer auprès de lui, chargé des affaires du roi qui le lui promit.

Mercredi 16 juin, il fut à cheval à la revue des deux régiments des gardes, des gens d'armes, chevau-légers et mousquetaires. Il n'y avait que M. le duc d'Orléans, le tzar ne regarda presque pas ces troupes qui s'en aperçurent.

Il fut de là dîner-souper à Saint-Ouen, chez le duc de Tresmes, où il dit que l'excès de la chaleur, de la poussière et de la foule de gens à pied et à cheval lui avoit fait quitter la revue plutôt qu'il n'auroit voulu. Le repas fut magnifique.

Jeudi 17, il alla pour la seconde fois à l'Observatoire, et de là souper chez le maréchal de Villars.

Vendredi 18 juin, le régent fut de bonne heure à l'hôtel de Lesdiguières dire adieu au tzar. Il fut quelque temps avec lui, le prince Kurakin en tiers.

Après cette visite, le tzar alla dire adieu au roi aux Tuileries. Il avoit été convenu qu'il n'y auroit plus entre eux de cérémonies. On ne peut montrer plus d'esprit, de grâces, ni de tendresses pour le roi que le czar en fit paroître en toutes ces occasions, et le lendemain encore que le roi alla lui souhaiter à l'hôtel de Lesdiguières un bon voyage, où tout se passe ainsi sans cérémonies.

Dimanche 20 juin, le tzar partit et coucha à Livry, allant droit à Spa où il étoit attendu par la tzarine, et ne voulut ête accompagné de personne, pas même en sortant de Paris. Le luxe qu'il remarqua le surprit beaucoup ; il s'attendrit en partant sur le roi de France, et dit qu'il voyoit avec douleur que ce luxe la perdroit bientôt. Il s'en alla charmé

de la manière dont il avait été reçu, de tout ce qu'il avait vu, de la liberté qu'on lui avoit laissée, et dans un grand désir de s'unir étroitement avec le roi, à quoi l'intérêt de l'abbé Dubois et de l'Angleterre fut un funeste obstacle dont on a souvent eu et on a encore grand sujet de repentir.

On ne finirait point sur ce tzar si intimément et si véritablement grand, dont la singularité et la rare variété de tant de grands talents et de grandeur diverses feront toujours un monarque digne de la plus grande admiration jusque dans la postérité la plus reculée, malgré les grands défauts de la barbarie de son origine, de son pays et de son éducation. C'est la réputation qu'il laissa unanimement établie en France, qui le regarda comme un prodige dont elle demeura charmée.

Le tzar avoit une passion extrême de s'unir avec la France.

Rien ne convenoit mieux à notre commerce, à notre considération dans le Nord, en Allemagne et par toute l'Europe. Ce prince tenoit l'Angleterre en brassière par le commerce et le roi Georges en crainte pour ses Etats d'Allemagne. Il tenoit la Hollande en grand respect et l'empereur en grande mesure. On ne peut nier qu'il fit une grande figure en Europe et en Asie et que la France n'eût infiniment profité d'une union étroite avec lui. Il n'aimoit point l'empereur, il désiroit de nous dépendre peu à peu de notre abandon à l'Angleterre, et ce fut l'Angleterre qui nous rendit sourds à ses invitations jusqu'à la messéance lesquelles durèrent encore longtemps après son départ.

* * *

Pierre-le-Grand aimait son peuple. Il existe à ce sujet une anecdote curieuse conservée dans une chronique du temps (1) :

« Lorsque le tzar eût fait la conquête de l'Esthuanie et pris la ville de Revel, il ne se contenta pas de faire réparer l'enceinte et les défenses du port ; il voulut encore former un vaste jardin de plaisance dans un endroit fort agréable qui est vis-à-vis.

« Rien n'y fut oublié, larges étangs parsemés d'îles, jets d'eau, sta-

(1) « Nul monarque, nul pasteur de peuples, pour employer le terme qui convient le mieux à un souverain moscovite de cette époque, n'a plus que lui mérité le surnom de *Grand* que l'histoire impartiale n'a pas hésité à lui conserver. »

(E. FLOURENS.)

tues ; et outre cela un beau palais accompagné d'ailes et bâti à l'italienne. Enfin, en l'honneur de l'impératrice, il nomma l'endroit Val-de-Catherine. Quelques années après et lorsque tout était achevé depuis longtemps, repassant à Revel avec l'impératrice, il alla loger au château. Comme il ne voyait personne se promener dans les belles allées couvertes et autres endroits charmants de ces jardins, il en fut fort étonné, et, trouvant une sentinelle à l'entrée, il lui demanda pourquoi cette belle promenade était si déserte. — « C'est, dit le soldat, que nous ne laissons entrer personne ! — Comment ! reprit vivement le tzar, et quel imbécile vous a donné ces ordres ? — Ce sont nos officiers. — Mais, voyez quelle sottise ! s'écriait le monarque, ces gens-là s'imaginent que j'ai fait faire une vaste promenade pour moi tout seul et non pas pour tout le monde ! » Dès le lendemain, Pierre-le-Grand fit publier dans la ville, au son du tambour, que l'entrée de Catherinenthal était permise à tout le monde ; qu'il était libre à chacun d'aller s'y divertir et qu'enfin la garde de ce jardin n'était faite que pour y empêcher tout désordre et toute dégradation, soit des arbres, soit des autres choses qui s'y trouvaient (1). »

II° Une Académie Russe

Influences françaises

Pierre Ier mourut sans avoir vu s'accomplir l'un des projets qu'il avait le plus volontiers étudié durant son passage à Paris, et dont il s'était entretenu par écrit et verbalement avec Leibniz : la création d'une vaste académie, comportant une académie proprement dite composée de douze membres, une université divisée en trois sections, et un gymnase dont le personnel se recruterait à raison de quatre adjoints ou élèves par académicien, disposition empruntée en partie à la constitution de nos anciennes académies des sciences et des inscriptions, à cette différence près que deux élèves devaient être autochtones et les deux autres étrangers. Le plan élaboré par Blumentrost, médecin ordinaire de Pierre-le-Grand, aboutit le 28 janvier 1724 à acte de fondation, aussitôt sanctionné par le Sénat ; mais Pierre mourut, jour pour jour, un an plus tard

(1) De nos jours, les parcs et les jardins des châteaux impériaux sont toujours ouverts au public.

(28 janvier 1725), avant que les académiciens recrutés par ses soins et ceux de Blumentrost et de Christian Wolff ne fussent rendus à Pétersbourg. La première séance de l'Académie se tint le 27 décembre 1726, en présence de Catherine Ire, et l'institution, modifiée, il est vrai, par des règlements ultérieurs, n'a pas cessé, depuis tantôt deux siècles, d'attester sa vitalité.

Les premiers noms français que l'on peut relever sur les plus anciennes listes sont ceux du célèbre astronome Joseph-Nicolas Delisle (1688-1768), de son frère et élève, Louis Delisle de la Croyère, mort pendant une expédition scientifique au Kamstchatka en 1741, de l'anatomiste J.-G. Duvernoy (1691-1759), enfin d'un fils de réfugié.

Pierre-Louis Le Roy, professeur d'histoire et précepteur des fils de Biren et de Schouvalof, dont un petit volume de poésies diverses très médiocres (Amst., 1757, in-8), présente néanmoins un certain intérêt historique, car plus d'un de ses contemporains et compatriotes y est cité : tels que le joaillier Panzié, dont on a d'intéressants mémoires personnels sur son séjour en Russie ; le peintre gascon Caravaque, Mme de Foligny, femme du directeur de l'Ecole des pages ; Mme J.-N. Delisle, etc.

A cette date, Elisabeth Pétrona, fille de Pierre et de Catherine, a pour favori avoué Ivan-Ivanovitch Schouvabof (1727-1797), près de qui le seul titre de Français est une recommandation, et dont l'impériale princesse, malgré les exigences d'une politique hostile à notre pays, partage les sympathies et les engouements. Aussi, lors de la fondation de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg (1758), les premiers professeurs nommés sont Louis-Joseph Le Lorrain pour la perspective, Cuvillier pour la peinture, Nicolas-François Gillet pour la sculpture et Vallin de La Mothe pour l'architecture ; c'est aussi à La Mothe que sont dus, entre autres travaux, la façade et le vestibule du palais de l'Académie construite sur les quais de Vassili-Ostrof. Louis Tocqué réside à Pétersbourg de 1757 à 1758 ; il y peint les portraits d'Elisabeth, de Michel Voranzof, de Cyrille Razoumofsks, tous gravés par Schmidt-Michel Moreau, alors âgé de dix-sept ans, qui avait suivi Le Lorrain en qualité d'adjoint, résigne sa place de professeur de dessin aussitôt après la mort de son maître (1759). Lagrenée succède à Le Lorrain et joint aux titres de ses prédécesseurs celui de premier peintre de l'impératrice, titre justifié par un bon portrait.

QUATRIÈME PARTIE

QUELQUES SUCCESSEURS DE PIERRE-LE-GRAND

ELISABETH ET LA FRANCE

SOMMAIRE

Des mémoires. — Catherine 1re. — La fille d'Ivan V. — Un tableau. Elisabeth et la France

A Pierre-le-Grand succéda sa femme Catherine, sous le nom de Catherine 1re. Le margrave de Dayreuth a tracé, dans ses *Mémoires*, ce curieux portrait de la Tzarine : « La Tzarine était petite, trapue, fort brune, sans grâce, ni maintien: il suffisait de la voir pour en comprendre la basse extraction. A sa toilette, on l'aurait prise pour une comédienne allemande ; sa robe taillée à l'ancienne mode, chargée d'argent et de saleté, avait été achetée à quelque juif. Elle était ornée de pierreries sur la poitrine, où un dessin extravagant représentait un aigle double, dont les plumes étaient d'un or très bas et mal monté. Une douzaine de décorations, avec autant de portraits de saints et de reliques. pendaient au revers de son habit, et, en résumant, lorsqu'elle remuait, la faisaient ressembler ni plus, ni moins, qu'à un mulet. »

Son règne dura deux ans, de 1725 à 1727.

Elle eut pour successeur Anna Ivanowa (1730-1740), fille d'Ivan V, et nièce de Pierre-le-Grand.

« Les habits noirs étaient proscrits à sa cour, raconte le prince Dolgoroukof, tout le monde portait des couleurs voyantes ; l'on n'apercevait que bleu-clair, vert-pâle, jaune, rose. Des vieillards, comme le prince Tcherkavski ou le vice-chancelier Ostermann, arrivaient au palais en habit couleur rose tendre. » Peu importe, avec le temps le goût se forme et les Allemands préparaient la voie aux Français.

« Les mœurs étaient encore bien grossières. Anne s'amusait d'ignobles bouffonneries, Minstein dit qu'elle aimait les comédies italiennes et allemandes à cause des coups de bâton. Nolynski, un ministre, souf-

fletait et battait le poète Trédiakovski. On se plaignait qu'à l'armée les officiers supérieurs obligeassent les médecins militaires à leur servir de cuisiniers et de coiffeurs. Pierre II venait seulement de supprimer les poteaux sur lesquels on exposait les têtes ou les quartiers des suppliciés.

« Sagoujinski, procureur général du Sénat, s'enivrait jusqu'à invectiver grossièrement le vieil Ostermann devant l'impératrice, qui en riait aux éclats. Soltykof, gouverneur de Moscou, dénonçait le fonctionnaire Tchokirine qui « oubliant qu'il était dans la maison de Sa Majesté, avait refusé de s'enivrer. »

« L'impératrice donne l'exemple d'un luxe effréné, inouï en Russie, ruineux dans un pays pauvre. Jusqu'alors, les plus grands seigneurs et les plus grandes dames ne prenaient aucun souci des caprices de la mode. On changeait de vêtements quand ils devenaient vieux; on portait sans honte ceux des parents et des grands parents.

« Sous Anna, Minstein nous dit qu'un courtisan ne fait grande figure avec 2 ou 3.000 roubles de revenus; les marchands de modes s'enrichissent en deux ou trois ans ; « on porte son patrimoine, le prix de villages entiers, sur son dos ; on joue gros jeu au pharaon et au quinze; on court entendre les comédiens italiens envoyés par le roi de Pologne. Dans ce luxe, dont la Cour d'Anna éblouissait la Russie, il y avait un mélange de barbarie antique et de mauvais goût allemand, qui faisait sourire les étrangers venus d'Occident. Pour une femme bien mise, dix étaient ridiculement ajustées. Chez les hommes, dit Manstein, « l'habit le plus riche était souvent accompagné de la perruque la plus mal soignée, une très belle pièce d'étoffe se trouvait gâtée par un tailleur maladroit, car, si tout réussissait dans l'habillement, on manquait par les équipages : un homme superbement vêtu arrivait dans un méchant véhicule traîné par deux rosses. »

La Tzarine, qui avait tristement passé sa jeunesse dans son duché de Finlande, cherchait une compensation sur le trône de Russie.

Anna Ivanowa prit part à la guerre de succession de la Pologne en faveur d'Auguste III, roi de Saxe, contre le beau-père du roi de France, Stanislas Leczinski. Stanislas, assiégé dans Dantzig par une armée russe, fut obligé de s'enfuir.

Ivan VI (1740-1741), petit neveu d'Anna, lui succéda. Celui-ci eut



L'EMPEREUR NICOLAS

pour successeur Elisabeth. Avec elle, le parti national triomphait du parti allemand.

La nouvelle Tzarine avait fait le rêve de devenir reine de France, et à deux reprises différentes, Pierre 1er et Catherine avaient proposé de l'unir au roi de France Louis XV.

Son rêve ne fut pas réalisé; mais malgré cela, Elisabeth conserva toujours de grandes sympathies pour la nation Française, dont elle avait espéré épouser le roi.

La Tzarine envoya même à Paris des étudiants russes, et la langue française et les usages français furent introduits en Russie.

Il faut rappeler que lors de la guerre de Sept-Ans, Elisabeth, qui échangeait une correspondance directe avec le roi Louis XV et détestait Frédéric II, roi de Prusse, entra dans l'alliance franco-autrichienne.

Dans cette guerre, les troupes russes se firent connaître et battirent les troupes du roi de Prusse.

La mort de la Tzarine, en 1762, sauva seule le roi de Prusse qui était attaqué à la fois par la Russie, l'Autriche et la France.

Sous Elisabeth, des réformes furent faites à la législation qui reçut des adoucissements. Ceux qui échappaient à la flagellation étaient envoyés, le nez ou les oreilles coupés, aux travaux de la couronne.

L'emploi de la torture fut restreint aux cas les plus graves. Si le code civil n'avançait pas, un code de procédure et un code criminel furent admis. La police avait fort à faire pour maintenir un peu d'ordre dans cette rude société; Moscou et Saint-Pétersbourg ressemblaient à des bois mal famés; les voleurs n'avaient rien perdu de leur adace; l'un d'eux, Vanka Kaïne, la Cartouche russe, est devenu le héros de tout un cycle de chansons. Il fallut des Oukazes pour défendre de nourrir des ours dans les deux capitales et de les laisser rôder la nuit dans les villes de province. Le gouvernement restait impuissant contre le brigandage des grandes routes : des pirates capturaient des navires sur le Volga, des bandes armées livraient bataille aux troupes régulières.

Pierre III, fils d'Anna Pétronna et neveu d'Elisabeth, lui succéda. Ce fut un grand admirateur de Frédéric II et il s'entoura d'Allemands.

Son enthousiasme pour le roi de Prusse était si grand, que, ayant reçu le bonnet de lieutenant général des armées prussiennes, il fit tirer le canon, et s'écriait dans une de ses orgies : « Buvons à la santé du roi

de notre maître! il m'a fait la grâce de me confier un régiment à son service; j'espère qu'il ne me donnera pas mon congé: vous pouvez l'assurer que, s'il l'ordonne, j'irai faire la guerre à l'enfer avec tout son empire. »

Une révolution le força à abdiquer en faveur de sa femme Catherine qui régna sous le nom de Catherine II, et que l'histoire a baptisée *Catherine la Grande*.

L'IMPÉRATRICE CATHERINE II ET LA FRANCE

SOMMAIRE

L'impératrice Catherine II, dite la Grande. — Ses relations avec la France. — Elle s'entoure d'écrivains et d'artistes français. — Falconnet. — Diderot.

Sous Pierre III, l'influence française s'efface pour renaître avec une fureur nouvelle sous Catherine II.

Alors l'influence française se fit sentir dans toutes les branches de l'esprit des hautes couches princiales de la Russie et y régna en amie, ajoutons jamais en usurpatrice.

Les Français furent reçus à la cour de Catherine et nous allons dire avec quel honneur (1).

Les lettres françaises furent cultivées avec amour; leur philosophie libérale se fit sentir jusque dans la politique intérieure de la Russie, comme le prouvent les instructions de l'impératrice Catherine II au comte Soltikoff et les articles de *Petersemrgski Journal*.

L'attitude de l'impératrice Catherine envers la France fut clairvoyante et très habile. Elle sut faire taire toutes ses préventions quand l'Angleterre menaça la puissance russe, et de 1787 à 1791, elle commença à songer à mettre la France dans son jeu ; cette pensée est peut-être le motif véritable qui l'invita à envoyer le grand-duc Paul et sa femme (le comte et la comtesse du Nord) à Versailles.

En l'année 1788, à la veille de la Révolution, Catherine offrit encore, pour prix de l'alliance russe, un secours effectif contre l'Angleterre.

« La triple alliance de la France, de l'Autriche et de la Russie devenait la plus instante dans les avances des plus en plus pressantes du cabinet de Saint-Pétersbourg, une quadruple alliance entre les mêmes puissances, plus l'Espagne, et, cette fois-ci, elle visait l'Angleterre.»

(1) Disons qu'on ne vit pas les Français, comme les Allemands, briguer les places de l'Etat, profiter de leur situation pour s'ériger en domination triomphante.

C'est le 27 août 1766, que le prince Golitzin, ambassadeur de Russie auprès de la cour de France, transmettait au français Falconnet, sculpteur du roi et professeur à l'Académie royale de peinture et de sculpture, le dessein de l'impératrice Catherine II de lui confier la composition de la *statue équestre de Pierre-le-Grand.*

L'impératrice accordait à l'artiste 200.000 francs !

Falconnet emmenait avec lui M[lle] Collot, son élève, à qui il était accordé 1.000 roubles par mois. C'est cette artiste française qui modela la tête de Pierre-le-Grand, d'un caractère si expressif.

Le rocher qui forme le socle de la statue, a 37 pieds de long, 21 de large et 22 de haut ; il pèse 3.000.000 de livres. Son transport de Finlande à Saint-Pétersbourg est une des opérations les plus intéressantes, comme triomphe de l'audace humaine et de l'art mécanique.

Quand Falconnet fit part à Catherine II du projet de mettre comme piédestal à la statue équestre de Pierre-le-Grand, un rocher colossal, il vit autant de surprise chez les courtisans que de joie chez l'impératrice enthousiaste d'une conception aussi grandiose. Le prince Betzky, président de l'Académie des Beaux-Arts, déclarait au Sénat qu'il serait matériellement impossible de transporter un bloc aussi considérable. On s'arrêta au projet de composer le piédestal de plusieurs morceaux. Des recherches furent faites en Finlande dans ce but ; on découvrit à Cronstadt un bloc du quart environ de la dimension rêvée. L'amirauté et les ingénieurs officiels se refusèrent à le transporter, en raison des difficultés de l'opération.

Pendant les pourparlers engagés à ce propos entre les divers fonctionnaires de l'amirauté et les membres du comité du monument, un paysan apprit au comte Carbin de Ceffalmi, directeur du corps noble des Cadets de terre et des ingénieurs, qu'il avait trouvé un rocher immense dans un marais près du golfe de Finlande. Ce fonctionnaire fit part de la découverte à Falconnet et à Betzky, qui proposèrent de le briser en 4 ou 6 morceaux. Carbin offrit de se charger du transport du bloc intact ; sa proposition parut insensée ; tous les ingénieurs la repoussèrent comme telle.

Carbin insista et l'impératrice, sans se laisser arrêter par les objections, ordonna qu'on fournit à celui-ci tous les moyens d'exécuter son projet. Les ingénieurs officiels riaient sous cape d'une telle folie. Carbin

installa, près du marais, des cabanes, réquisitionna 400 ouvriers et se mit en devoir de justifier la confiance de Catherine II.

Il fit construire par ses charpentiers et ses forgerons des machines très ingénieuses et très simples pour tirer ce rocher du marais et pour l'amener sur le bord de la Néva. L'opération réputée impossible réussit à merveille et six semaines après le premier mouvement imprimé à cette masse énorme, le rocher reposait sur le bord de la Néva.

La partie la plus difficile de l'entreprise était faite. Toute la cour, les ambassadeurs étrangers, avaient assisté à l'opération devenue un rendez-vous mondain à la mode. L'amirauté fit construire un bateau de 180 pieds de long, 60 de large sur 17 de haut, pour y embarquer le colosse. On avait réussi, quand un accident, conséquence de l'incurie et de l'ignorance des ingénieurs de la marine, faillit tout compromettre.

En présence de l'imminence de la chute du bloc dans la Néva, l'amirauté déclara ne vouloir plus se charger de l'opération et abandonna la direction des travaux à Carbin. En six jours, l'ingénieur parvint à remettre à flot la barque et le rocher. Il requit deux vaisseaux pour soutenir et exciter sa conquête, et, le 21 septembre 1768, le rocher arrivait devant le Palais d'Hiver et était débarqué sur l'emplacement du monument de Pierre-le-Grand, aux acclamations d'une foule immense. Le transport avait coûté 79.000 roubles.

Les chroniques du temps signalent les regrets unanimes qu'on eut de voir enlever à ce colosse de granit ses formes primitives, qu'il ait été taillé, poli et réduit ainsi à la moitié de sa grandeur : « A présent, disait-on, c'est un petit rocher écrasé sous un géant colossal et le Tzar qui venait de là contempler son empire, plus vaste encore qu'il ne l'avait conçu, peut à peine voir dans le premier étage des maisons de son voisinage. » Néanmoins, aujourd'hui, le monument paraît encore gigantesque et les Russes en sont très fiers. Il faut admirer fort dans sa simplicité et sa grandeur l'inscription française et russe, placée sur le rocher, en caractères de bronze, des deux côtés de la statue :

« Catherine II à Pierre-le-Grand. »

Elle est dans le caractère de l'œuvre de Falconnet.

La *France tire un grand honneur au point de vue artistique* de ce monument, un des plus beaux de ce genre qui existent au monde (1).

*
* *

Catherine, par l'intermédiaire de Grimm et de Diderot, amène commande sur commande aux artistes français : elle demande une *Diane* à Houdon ; commande des paysages à Vernet et à Chaudin ; un plafond à Vien pour élever le grand escalier de Tzarskoïe-Sièlo ; une décoration artistique pour la salle de l'ordre de Saint-George, au peintre sur émail, de Mailly (qui demande 36.000 livres de son travail et eut bien de la peine à se faire entièrement payer).

En 1790, elle envoie à Grimm son portrait « en bonnet fourré, » elle lui écrit :

« Voilà encore de quoi serrer dans votre muséum ; le mien, à l'Ermitage, consiste dans les tableaux et les loges de Raphaël, en 38.000 livres, quatre chambres remplies de livres et d'estampes, 10.000 pierres gravées, à peu près 10.000 dessins et un cabinet d'histoire naturelle contenu dans deux grandes salles.

« Tout cela est accompagné d'un charmant théâtre dans lequel on écrit et on entend à merveille et où on est complètement assis et sans vent coulis. Mon petit réduit est tel, qu'aller et revenir de ma chambre fait trois mille pas. Là, je me promène au milieu de quantité de choses que j'aime et dont je jouis, et ce sont ces promenades d'hiver qui m'entretiennent en santé et sur pied. »

Elle se met aussi en tête de vouloir faire beaucoup bâtir : Elle écrivit à Grimm (1) « que la fureur de bâtir chez nous est plus forte que jamais, et guère tremblement de terre n'a plus renversé de bâtiments que nous en élevons. »

Elle ajoute aussi ces réflexions mélancoliques :

« ... La fureur de bâtir est une chose diabolique ; elle dérive de l'argent, et plus on bâtit, plus on veut bâtir ; c'est certainement une maladie comme l'ivrognerie... »

L'acquisition de la bibliothèque de Diderot en 1765, dit M. Tourneux,

(1) Marius Vachon, *La Russie au soleil.*

(1) En 1779.

eut dans toute l'Europe lettrée un retentissement considérable. En tirant ainsi de peine un homme de génie dont, sans se ruiner, elle assurait le repos et dotait la fille, Catherine mettait un terme aux traverses et aux dangers que l'achèvement clandestin de l'Encyclopédie lui faisait courir chaque jour.

La Russie avait alors pour ambassadeur à Paris, le prince Dimitri Galitzine que Voltaire appelle quelque part « l'espion du mérite et de l'infortune. » C'était lui qui avait signalé à l'impératrice la gêne de Diderot ; ce fut lui encore qui, sur le conseil du philosophe, désigna Etienne-Maurice Falconnet comme l'artiste le plus capable de donner corps et vie au monument que Catherine voulait élever à son glorieux prédécesseur Pierre Ier. Les bases du traité furent promptement arrêtées de part et d'autre ; dès le mois de septembre 1766, Falconnet put partir pour Pétersbourg avec son élève favorite, Mlle Collot, et une équipe d'ouvriers recrutés par ses soins. Tout d'abord les choses marchèrent au mieux : Catherine admit aussitôt le statuaire dans sa familiarité, aplanit les premières difficultés inhérentes à une entreprise aussi colossale et ne dédaigna pas d'échanger durant plusieurs années avec l'artiste des billets où tantôt elle apaisa ses méfiances, tantôt le consultait sur une acquisition future ou sur un embellissement projeté, tantôt enfin s'informait avec une curiosité flatteuse des progrès de la maquette. La jalousie de Betzky, président de l'Académie des Beaux-Arts, qui suscitait à Falconnet d'incessantes tracasseries, le caractère irritable et soupçonneux du statuaire, les angoisses que lui causa la fonte de son groupe dont il dut surveiller lui-même l'exécution, ne tardèrent pas à lui rendre odieux le séjour de Saint-Pétersbourg, et de son côté l'impératrice, prévenue ou lassée, ne lui donnait plus que de loin en loin quelques marques d'intérêt ; si bien que Falconnet, abreuvé de dégoûts, n'assista point à l'inauguration de son œuvre et qu'il était rentré depuis cinq ans en France quand, le 23 août 1782 les derniers voiles tombèrent aux applaudissements de la foule et au fracas des mousqueteries.

Diderot n'avait pas toujours la main heureuse ; il crut faire merveille en obtenant du prince Galitzine que l'économiste Pierre-Paul Le Mercier de La Rivière fût invité à se rendre en Russie pour y appliquer les théories de son gros livre : *De l'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*.

Arrivé à Pétersbourg en 1767, durant un séjour de l'impératrice à Moscou, La Rivière installa pompeusement des bureaux dans le palais qu'il avait loué, manifesta très haut son opinion sur des réformes selon lui indispensables, et se fit une foule d'ennemis, au premier rang desquels il faut citer Falconnet.

Vainement Diderot proclamait dans une de ses lettres au vindicatif sculpteur, que « Montesquieu a connu les maladies et que celui-ci (La Rivière) indiquait les remèdes. » Après quelques audiences, Catherine invita La Rivière à chercher ailleurs un champ d'expériences : « Il nous supposait à quatre pattes, écrivait l'impératrice à Voltaire, et très poliment il s'était donné la peine de venir de la Martinique pour nous dresser sur nos pieds de derrière. » Catherine n'entendait pas raillerie sur ce chapitre. On en eut de nouveau la preuve quand parut le *Voyage en Sibérie*, de l'abbé Chappe d'Autriche (1768, 3 vol. in-4° et atlas). Chargé par notre Académie des sciences d'aller observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le Soleil (1761) et même gratifié par l'impératrice Elisabeth, à son passage à Saint-Pétersbourg, d'une somme de 1.000 roubles, Chappe joignit à la relation scientifique de son expédition, diverses observations sur la constitution, l'état actuel et l'avenir de la Russie.

Catherine vit dans ces remarques communiquées, dit-on, à l'abbé par le baron de Breteuil, le marquis de l'Hôpital et un ambassadeur suédois, l'influence personnelle de Choiseul et en conçut la plus violente irritation. Si l'on ne peut lui attribuer avec certitude le pamphlet intitulé : *Antidote ou Examen d'un mauvais livre superbement imprimé*, etc. (Amst. 1771-1772, 2 parties in-8) non plus qu'une *Lettre d'un Scythe franc et loyal à M. Rousseau*, auteur du journal de Bouillon (Amst., 1771, in-8), il est hors de doute que ces deux réfutations ont été directement inspirées par elle et que plus d'une page de l'*Antidote* porte son empreinte.

Elle dut recourir à d'autres armes pour empêcher la divulgation des *Anecdotes sur la révolution de Russie en 1762*, que Rulhière lisait à qui voulait les entendre et dont les révélations intempestives devaient être conjurées à tout prix. Ni l'intervention assez molle de Diderot dans l'affaire, ni la menace d'un embastillement arraché par M. de Chotinski, ministre de Russie en France, à Sartines, ni l'offre d'un nouveau poste politique en Russie même, ni des propositions pécuniaires offensantes, ne purent déterminer Rulhière à jeter au feu son manuscrit ; tout ce que

l'impératrice obtint fut qu'il s'engageât par serment à ne le point publier tant qu'elle vivrait, et, de fait, les *Anecdotes* ne virent le jour qu'en 1797 au lendemain de la mort de Catherine, que Rulhière avait depuis six ans précédée dans la tombe.

Cette négociation laborieuse à peine conclue, et tandis qu'il lui fallait réparer les dommages causés par la peste de Moscou, réprimer la révolte de Pougatchef, prendre sa part des luttes qui aboutirent au démembrement de la Pologne et engager contre les Turcs toute une série de campagnes, Catherine trouve assez de temps pour traduire, avec quelques-uns de ses favoris, le Bélisaire de Marmontel et assez d'argent pour enlever à la France la galerie de Crozat, baron de Thiers, premier noyau du splendide musée actuel de l'Ermitage. C'est Diderot qui se charge, cette fois avec succès, des pourparlers préliminaires, et c'est au cours d'un entretien avec les héritiers de Crozat que lui échappe une répartie significative ; comme le comte de Broglie, frère du Maréchal, lui demandait en regardant son habit noir « depuis quand il était en deuil des Russes. — Si j'avais à porter le deuil d'une nation, Monsieur le comte, je n'irais pas la chercher si loin. » Bientôt, cédant enfin aux sollicitations de Falconnet et de Grimm, et aux inspirations de sa sincère reconnaissance, il entreprit le voyage ou plutôt le pèlerinage de Saint-Pétersbourg. Il en revint, chose rare, avec la même ferveur. Durant ce séjour qui, pensait-il, durerait quelques semaines et qui se prolongea cinq mois (septembre 1773, février 1774), il vit librement l'impératrice presque chaque jour, et de ses entretiens sont sortis de nombreux feuillets, comme il les appelait, où il condensait les réflexions, les aveux ou les conseils provoqués par cette causerie. L'un de ces feuillets, encore inédit, trouvera ici sa place toute indiquée, car Diderot y préconise un soin que les souverains et les hommes de génie soucieux de leur gloire n'ont en aucun temps dédaigné.

Sur les gens de lettres en France

« Il n'y a presque pas un homme de lettres en France, excellent, médiocre, mauvais, qui ne pense à faire un hommage de ses productions à Votre Majesté Impériale.

« J'ai souvent été leur commissionnaire : il est difficile que Votre

Majesté Impériale ait eu pour tous ces pauvres diables-là plus de mépris que moi.

« Cependant je pense qu'il serait bien de leur ordonner un mot de réponse par l'un de vos secrétaires ; ils s'en tiendraient et avec juste raison si honorés.

« Il n'est si mince auteur en France qui ne soit remercié de son ouvrage s'il s'avise d'en adresser un exemplaire au roi ou au ministre. Quant aux bons auteurs, je crois la chose presque indispensable. Les grands hommes font les grandes actions, mais ce sont les grands auteurs qui les immortalisent.

« Il y eut certainement des héros avant Achille et Agamemnon, mais leur mémoire est restée ensevelie dans la nuit des temps, parce qu'ils ont manqué d'une bouche sacrée qui les célèbre.

« L'historien transcrit le fait à la postérité, l'orateur le célèbre, le poète le chante et le statuaire le représente.

« Ces hommes sont les trompettes de la Renommée : sans eux, ou les faits s'oublient, ou la tradition qui altère tout, les rend fabuleux.

Grimm avait accompagné Diderot en Russie. De ce premier voyage (il en fit un second en 1777) date ce rôle de « factotum » et de « souffre-douleur » qui lui valut la confiance de l'impératrice et qui, si l'on juge par les deux volumes de lettres qu'a publiés M.-J. Grot, n'était point du tout une sinécure.

Sans titre officiel bien défini, Grimm fut à Paris, durant vingt ans, le dispensateur des grâces de Catherine et le trésorier chargé de solder ses fantaisies ou ses bienfaits.

Souvent aussi c'est par sa plume qu'elle remercie de la dédicace d'un livre ou de l'envoi d'un tableau.

C'est encore par ses soins qu'elle acquiert la bibliothèque de Voltaire et pensionne le fidèle Wagnière chargé de reclasser les livres dans l'ordre (ou plutôt dans le désordre) qui les groupait à Ferney. Plus heureux que ceux de Diderot, aujourd'hui disparus et qui, selon une clause du contrat de 1765 débarquent à Saint-Pétersbourg quelques mois après sa mort, ces fidèles compagnons de lutte et d'étude qu'on ne peut, malgré leur délabrement, feuilleter sans émotion, sont aujourd'hui placés à la

Bibliothèque Impériale, dans une rotonde dont la statue assise de Voltaire, chef-d'œuvre de Houdon, occupe le centre.

A peine Panckoucke a-t-il annoncé une nouvelle édition préparée sur les manuscrits acquis des héritiers, que Catherine donne l'ordre à Grimm de souscrire à cent exemplaires. Un moment même elle songe à faire reconstruire dans l'un de ses parcs le château de Ferney. Mais peu à peu sa ferveur se calme ; ce qu'elle veut avant tout, c'est qu'on n'imprime point, telles quelles, les lettres à Voltaire, et qu'on lui en restitue les originaux. Elle ne dissimule pas sa méfiance et son dédain pour l'entrepreneur de l'édition de Kehl, Beaumarchais, qui s'est pourtant simplement substitué à Pankoucke. Elle refuse jusqu'à l'hommage que Moreau le Jeune veut lui faire des estampes destinées à cette édition.

*
* *

Le comte de Ségur nous a tracé le tableau qui suit de la vie d'intérieur de l'impératrice à Tzarskoïe-Siélo (1) : « Catherine II, dit-il, eut l'extrême bonté de me montrer elle-même toutes les beautés de cette magnifique maison de plaisance, dont les eaux limpides, les frais bocages, les pavillons élégants, la noble architecture, les meubles précieux, les cabinets lambrissés en porphyre, en lapis-lazuli, en malachite, avaient un air de féerie et rappelaient aux voyageurs qui les admiraient les palais et les jardins d'Armide. La liberté complète, la gaieté de la conversation, l'absence de tout ennui et de toute gène auraient pu me faire

(1) Sa nature était essentiellement bonne : Le fait s'impose par l'indulgence dont elle fit preuve envers ses serviteurs. « Ses domestiques sont ses enfants gâtés. On connaît l'histoire du ramoneur. Toujours tôt levée pour travailler plus à son aise dans le silence des heures matinales, l'impératrice se plaît parfois à allumer elle-même son feu pour ne déranger personne. Un matin, en faisant flamber ses fagots, elle entend dans la cheminée des cris perçants suivis d'une bordée d'injures. Elle comprend ce qui arrive, et d'éteindre vite le foyer et d'adresser humblement ses excuses au malheureux petit ramoneur qu'elle a manqué de faire griller. La légende a conservé par milliers des traits semblables. »

Un jour, la comtesse Bruce, entrant dans la chambre de toilette de l'impératrice, trouve Sa Majesté seule, à moitié habillée et se croisant les bras dans l'attitude de quelqu'un qui prend en patience une attente forcée. Comme elle s'étonne, Catherine lui explique son cas : « Que voulez-vous, mes femmes de chambre m'ont toutes abandonnée. Je venais d'essayer une robe qui allait si mal que j'en ai pris de l'humeur ; alors elles m'ont plantée là... et j'attends qu'elles soient défâchées. »

croire, en détournant mes regards de la majesté imposante du palais de Tzarskoïe-Siélo, que j'étais à la campagne chez les particuliers les plus aimables. M. de Gohenzel y montrait la plus intarissable gaieté, M. Titz-Herbert, un esprit fin et orné; le général Potenskin, une originalité « qui le rendait toujours nouveau, même dans ses fréquents moments d'humeur et de rêverie. L'impératrice causait familièrement sur tous les sujets hors la politique. Elle aimait à entendre des contes, se plaisait elle-même à en faire, et si par hasard la conversation languissait un peu, le grand-écuyer Marychknie, par des folies un peu bouffonnes, rappelait inévitablement le rire et les saillies..... »

LE FILS DE CATHERINE II EN FRANCE

SOMMAIRE

Le fils de Catherine II en France. — Une belle réception. — A Chantilly. Dans les écuries.

Nous avons vu Catherine II accorder nombre de faveurs à la France ; aussi n'y a-t-il rien d'étonnant de la voir envoyer à Paris son fils, plus tard Paul Ier, venu sous le nom de Comte du Nord, pendant l'été de 1780.

Les fêtes données au jeune prince par la reine Marie-Antoinette, à Versailles, furent splendides.

Mais ce fut surtout le duc de Bourbon qui eut le talent d'émerveiller le Comte du Nord par la splendide réception qu'il lui fit à Chantilly.

Le dîner était presque à sa fin, lorsque le duc de Bourbon proposa au prince Russe, d'une façon négligée, sans paraître y attacher d'importance, une chasse à courre dans la forêt de Chantilly. En pleine nuit, cela lui parut original.

Sur un signal donné par le duc de Bourbon, deux cents chevaux sellés apparaissent dans la cour, et les meutes tenues en laisse.

Les dames se mettent de la partie.

On pénètre dans la forêt, aux incertaines clartés de la lune et des étoiles.

Tout à coup les taillis s'illuminent comme par enchantement et des milliers de vives lumières surgissent à travers les arbres.

— C'est le soleil de minuit, ne put s'empêcher de murmurer le Comte du Nord.

Le cerf débusqué, aveuglé au flamboiement de six mille torches tenues par des hommes à la livrée des ducs de Bourbon, fait tête, découd les chiens, s'élance à travers les lignes de feu, poursuivi par les cavaliers lancés à sa suite en un galop fantastique, court aux étangs, plonge et

se livre, finalement, à l'hallali joyeusement sonné parmi les lueurs mobiles des torches.

Le souper fut servi dans les belles écuries du château de Chantilly, transformées pour la circonstance en salle de festin, et la stupeur du Comte du Nord ne fut pas médiocre, lorsque, les rideaux des tentes écartés, il put voir, autour de lui, deux cents chevaux dans leurs stalles, tandis que, du dôme illuminé, descendirent les enivrantes symphonies d'un orchestre fort habilement dissimulé.



LA PRISE DE SÉBASTOPOL

UN PRINCE FRANÇAIS AU SERVICE DE LA RUSSIE

(XVIIIe siècle)

Sommaire

Souvenirs du xviiie siècle. — Un gentilhomme de France au service de la cour de Russie. — Un paladin français.

La Russie était devenue, au xviiie siècle, la terre promise des chercheurs d'aventures ; elle séduisait rapidement l'un des plus brillants des aventuriers, le prince de Nassan-Siegen.

En dépit de son nom allemand, ce prince était natif de la Picardie. Il avait une mère française et sa grand'mère était une Mailly de Nesle. Il se considéra d'ailleurs toute sa vie comme un *sujet français*, et il n'alla jamais servir sous un drapeau étranger sans la permission des rois de France.

Ce fut pour ainsi dire un *français russophile*. Après avoir fait le tour du monde avec Bougainville et essayé de fonder à son profit un *royaume français* dans le Dahomey, il se maria avec une princesse polonaise, ce qui lui fournit l'occasion d'intervenir dans les affaires de la Pologne, de prendre parti pour le roi Stanislas Poniatowski contre les confédérés de Bar, ce qui fixa de suite sur lui l'attention bienveillante de Catherine.

Lorsqu'il arriva en Russie, il s'occupa tout d'abord de gagner les bonnes grâces du tout-puissant ministre de Potenski. Ce fut lui qui proposa à M. de Ségur, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et, par par son intermédiaire, au cabinet de Versailles, le plan d'une quadruple alliance entre la Russie, l'Autriche, l'Espagne et la France, pour tenir en échec la Prusse et l'Angleterre, également intéressées à empêcher le démembrement de l'Empire Ottoman.

Cela se passait en 1787, à la veille de notre Révolution, quand la

France, ruinée par une crise financière, ne pouvait plus songer aux affaires extérieures.

Les Turcs ayant pris l'initiative des hostilités, le prince français prit place à la tête d'une escadre chargée d'évoluer dans les eaux du lac Dniester et d'enlever si possible aux Turcs la place-forte d'Oczakof. Le prince se couvrit de gloire. « Nassan-Siegen, dit le prince de Ligue son ami, est devenu Nassan-*Sieger* (*le vainqueur*) par ses exploits. »

L'impératrice Catherine le gratifia de la patente de vice-amiral, du collier de Saint-Georges, d'une épée enrichie de diamants, avec un cadeau de belles et bonnes terres. Ce Français russifié devint même un objet de jalousie pour les véritables Russes, et les Suédois ayant menacé d'attaquer Cronstadt et Saint-Pétersbourg, ce fut lui qu'on chargea de chasser leur flotte de la Baltique. Il s'en tira encore avec bonheur et honneur, et l'impératrice Catherine le combla encore des témoignages de la confiance la plus glorieuse et de la reconnaissance la plus fructueuse et la plus sincère. C'est ce Français qui assura à Catherine la conquête de la Crimée et lui prépara celle de la Finlande.

Ce héros, ce *paladin français* était choyé partout : à Varsovie, à Vienne, à Kiev, à Saint-Pétersbourg, aux soirées de l'Ermitage. Il joue dans toutes les comédies et il en écrit même à ses heures. Il aurait été le plus heureux des héros de France, si la Révolution n'était venue mettre des nuages dans le bleu d'azur où il vivait.

« Les nouvelles de Paris, écrivait-il à la date du 1er août 1789, m'ont fait une peine extrême, j'aime le roi et beaucoup le comte d'Artois. Vous jugerez combien je souffre de les voir dans la situation où ils sont. M. Necker a bien joué le roi et le ministère tremblant qui a perdu la France ; car je crains que ce malheureux pays ne tombe dans l'anarchie la plus complète. »

Comme on le voit, la reine de Nassan-Siegen était aussi un peu prophète!

CINQUIÈME PARTIE

LES RUSSES ET LA FRANCE AU XIXe SIÈCLE

La Russie et la France sous Paul Ier

Sommaire

Le successeur de Catherine II. — La campagne de Russie. — Russes et Français. Paul Ier. — Un article du *Moniteur*.

Le successeur de Catherine II fut Paul Ier. Il était d'une humeur fantasque. Sans être cruel, il fit beaucoup de malheureux, étant aussi prompt à châtier qu'à grâcier, aussi prodigue d'exils en Silésie que de faveurs inattendues.

En 1799, la prise de Malte par les Français, ainsi que l'expédition d'Egypte, décidèrent Paul Ier à entrer dans la coalition formée par l'Autriche, l'Angleterre et le royaume de Naples contre la France.

C'était la première fois que Russes et Français allaient se mesurer sur le champ de bataille et connaître leur valeur.

L'armée russe était sous le commandement de Souvarof.

Ce général avait vaincu les Turcs et les Polonais, il était d'une grande bravoure.

Moreau avait échappé aux poursuites de Souvarof; Macdonald, commandant de l'armée de Naples, remontait vers l'Apennin pour le rejoindre. Russes et Français se rencontrèrent sur les bords de la Trebbia (1). La bataille dura trois jours (17-19 juin); Macdonald fut battu et dut se retirer en Toscane. Masséna, général en chef de l'armée d'Helvétie, allait aussi se mesurer avec Souvarof.

« Ce fut une étrange apparition que celle de la première armée moscovite au milieu des Alpes, de ces robustes fantassins agiles sous un lourd équipement minutieusement imité des vieux Prussiens de Frédéric, et marchant tour à tour au lugubre roulement des grosses

(1) Affluent de la rive droite du Pô.

caisses de tambours détendues et à la cadence des chants argentins dont les strophes retentissaient par peloton de la tête à la queue des colonnes ; de ces cosaques à la laideur étrange, vêtus d'un large pantalon, d'une sale et courte tunique, coiffés d'un bonnet de pelisse ; une longue et forte lance et un petit fouet à la main, un sabre, quelquefois un ou deux pistolets à la ceinture, un fusil à fourchette à bandoulière ; accroupis sur un cheval de chétive apparence, mais d'une force et d'une vitesse incroyables ; pour bride un licou ; souvent un ou deux chevaux en liberté à la suite du leur. On les voyait, épars dans une contrée, l'explorer en peu de jours avec une sagacité exercée dans les steppes, retrouver leur chemin à travers tous les détours et ne pas s'égarer dans les forêts (1).

Le 25 septembre, Masséna attaqua Zurich. L'armée russe, surprise, fut coupée en deux. C'est ici le moment de rappeler un acte mémorable pour la gloire de l'armée russe : un corps de grenadiers, qui avait épuisé toutes ses munitions, refusa de se rendre et se laissa tuer sur les rangs.

Le lendemain 26, Korsakoff voulut reprendre l'offensive ; mais ses troupes, non exercées à ce genre de peine dans un pays de montagnes, furent obligées de battre en retraite sur Schaffouse, laissant 6.000 tués et 10.000 prisonniers avec 100 pièces de canon. Les fourrures des vaincus servirent de triplices à nos soldats, qui, suivant l'expression du *Moniteur*, « se couvrant par dérision de peaux de renards et d'ours, paraissaient des habitants du Kamtchatka. »

La victoire de Zurich sauva la France de l'invasion. « Bonaparte n'a pas eu de plus glorieuse bataille, car les victimes qui assurent le salut d'un pays valent mieux que celles qui n'ajoutent qu'à sa puissance ou à la gloire de ses chefs (2). »

La retraite de Souvarof, après la bataille de Zurich, fut une retraite héroïque, qui lui fit plus d'honneur qu'une grande victoire.

C'est après avoir traversé le *Trou d'Uri*, dans la vallée de la Rauss, que Souvarof écrivait à Paul 1er : « Dans ce royaume de l'épouvante,

(1) Jeanne de Miller, *Histoire de la Confédération suisse.*

(2) Duruy.

à chaque pas s'ouvraient à côté de nous des abîmes, comme des tombes qui nous attendaient. Des nuits sombres dans les nuées, des tonnerres qui ne se taisaient pas, les pluies, les brouillards, le bruit des cataractes, le fracas des avalanches, énormes masses de rochers et de glaces qui se précipitaient des hauteurs, les torrents qui entraînaient parfois les hommes et les chevaux dans l'abîme, le Saint-Gothard, ce colosse qui voit passer les nuages au-dessous de lui, nous avons tout surmonté, et, dans ces lieux inaccessibles, l'ennemi n'a pas tenu devant nous. Les paroles manquent pour décrire toutes les horreurs que nous avons vues et au milieu desquelles la Providence nous a gardés. »

Au commencement du siècle, en 1801, l'alliance franco-russe, pour la première fois, devint un fait acquis (1). Mais la mort tragique de Paul Ier et les intrigues de l'Angleterre, modifiant les évènements, amenèrent une prompte rupture.

Le *Moniteur*, organe du gouvernement français, est suffisamment explicite à cet égard :

Un plan très habile ayant pour but de renverser la puissance anglaise dans les Indes, fut sérieusement discuté entre le Tzar Paul Ier et Bonaparte. L'expédition devait se composer, pour une part, d'une

(1) Exposé de la situation de la République, présenté au corps législatif le 1er frimaire an X.

« Paul Ier avait aimé la France, il voulait la paix de l'Europe, il voulait surtout la liberté des mers. Sa grande âme fut émue des sentiments pacifiques que le Premier Consul avait manifestés ; elle le fut depuis de nos succès et de nos victoires ; de là les premiers liens qui l'attachèrent à la République.

« Huit mille Russes avaient été faits prisonniers en combattant avec les alliés ; mais le ministère qui dirigeait alors l'Angleterre avait refusé de les échanger contre des prisonniers français. Le gouvernement s'indigna de ce refus ; il résolut de rendre à leur patrie de braves guerriers abandonnés de leurs alliés : il les rendit d'une manière digne de la République, digne d'eux et de leur souverain. De là, des nœuds plus étroits et un rapprochement plus intime.

« Tout à coup, la Russie, le Danemarck, la Suède, la Prusse s'unissant, une coalition est formée pour garantir la liberté des mers ; de grandes, de vastes opérations se préparent ; mais Paul Ier meurt subitement.

. . . .

« La paix avec la Russie a été signée, et rien ne troublera désormais les relations de deux grands peuples qui, avec tant de raisons de s'aimer, n'en ont aucune de se craindre, et que la nature a placés aux deux extrémités de l'Europe pour « être le contre-poids au Nord et au Midi... »

armée combinée franco-russe de 70.000 hommes. Les 35.000 Français, qui devaient être commandés par Masséna, partis des bords du Rhin, descendraient le Danube dans des navires fournis par l'Autriche, remonteraient le Don jusqu'à Piati Sobiankaia, franchiraient le Volga à Tzaritzine, le descendraient jusqu'à Astrakhan, et, de là, traversant la Caspienne sur des vaisseaux russes, se rendraient à Astérabad, sur le territoire persan, où les attendrait l'armée russe. L'armée combinée se porterait ensuite par Hérat et Kandahan, sur le haut Indus, et commencerait les batailles.

Ce projet, en marge duquel se trouvent les objections de Bonaparte réfutées par l'Empereur de Russie, entre dans les détails les plus minutieux. Il compte 20 jours pour descendre le Danube, 55 jours pour atteindre Astérabad, 45 jours pour arriver à l'Indus ; total, 120 jours, des bords du Rhin à ceux du Sindk.

Des aérostateurs, des artificiers, un corps de savants, analogue à la mission d'Egypte, accompagneraient l'expédition.

Le gouvernement français enverrait des objets précieux, produits de nos industries nationales, qui, distribués à propos aux princes de ces contrées, donneraient à ces peuples la plus haute idée de l'industrie et de la puissance de la France.

Dans le même temps, une armée russe, réunie dans le Caucase, marcherait sur l'Indus par Viluva et Burkhara, et, de là, se porterait sur le Gange (1).

La reine de Naples et la Russie

Sommaire

Au commencement du siècle. — Le Tzar et la République française. Première alliance pacifique.

Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler l'incident suivant, qui montre ce qu'ont été ces relations, au commencement du siècle, entre le Tzar Paul I[er] et la République française.

(1) Lettres de Paul I[er], janvier et février 1801.

Peu de temps après les victoires remportées par Bonaparte et Desaix à Marengo, et à Hohenlinden par Moreau, la reine Caroline, se souvenant que, dans la campagne précédente, les armées de la Russie avaient puissamment contribué au rétablissement du trône de Naples et craignant, à juste titre, la prochaine invasion du royaume des Deux-Siciles par l'armée française, dont le commandement était confié à Murat, se rendit à Saint-Pétersbourg pour solliciter l'intervention de Paul Ier.

Elle pensait que le Tzar s'efforcerait par ses relations amicales avec la France, de sauvegarder ce qu'il devait considérer comme son œuvre personnelle.

La souveraine s'embarqua donc à Palerme pour se rendre à Saint-Pétersbourg, « nouvelle reine de Sabba, quittant sa cour pour visiter un autre Salomon, » d'après l'expression d'un journal allemand.

Ce voyage, elle l'entreprenait, d'ailleurs, au moment où l'Angleterre et l'Autriche pressaient à Naples les préparatifs d'une nouvelle guerre contre la France.

Paul Ier ne pouvait être que flatté d'une démarche ainsi faite par une princesse de la famille des Habsbourg dans la saison la plus rigoureuse, malgré la distance, pour implorer sa protection. Aussi envoya-t-il immédiatement à Paris son grand veneur, le général Lewachew, comme ministre plénipotentiaire spécialement chargé de représenter le nouveau médiateur.

Le salut du royaume de Naples ne dépendait plus que de cette puissante et amicale intervention, car les Autrichiens l'avaient laissé en dehors de l'armistice de Trévise et les Anglais n'avaient point fourni les renforts qu'ils avaient promis.

L'envoyé russe fut reçu à Paris avec éclat et Bonaparte, intéressé à faire connaître de toute l'Europe la bonne intelligence qui l'unissait au plus puissant des monarques du Nord, s'empressa d'accepter la médiation de ce dernier. Il ordonna aussitôt à Murat, qui allait marcher contre les Etats pontificaux, occupés par l'armée napolitaine, de suspendre les opérations actives.

Il informa le ministre de la guerre que le représentant du Tzar devait bientôt se rendre à Naples en passant par la ville de Rome, lui enjoignit de recommander au général Brune, commandant en chef de l'armée d'Italie, de tout disposer « pour que M. Lewachew soit partout reçu

avec honneur, escorté et défrayé tant qu'il se trouvera sur le territoire occupé par les armées françaises. »

Le ministre plénipotentiaire du Tzar se mit alors en route pour Naples ; les mêmes honneurs qui avaient signalé son arrivée lui furent rendus à son départ. D'après un chroniqueur du temps, « son voyage à travers les départements de la France fut une espèce de marche triomphale, qui se continua alors même qu'il fut arrivé en Italie. »

Murat, qui reçut lui-même le général Lewachew à Bologne, s'empressa de renchérir sur ces témoignages de sympathie, au grand ébahissement des Italiens, stupéfaits de la soudaine harmonie de deux Etats dont les soldats se combattaient avec tant d'acharnement peu de temps auparavant sur ce même théâtre de guerre où commandaient Souvarow et Joubert.

Le général français se rendait alors à Florence avec une partie de ses troupes.

Quand le général Lewachew qui le suivait, arriva dans le chef-lieu du grand-duché de Toscane il trouva, à son arrivée, toute la ville pavoisée et illuminée comme pour une fête ou un triomphe.

Le soir, au spectacle, comme on saluait l'envoyé du Tzar avec un drapeau russe, il y joignit lui-même un drapeau français et s'écria :

« *Que les deux plus grandes nations de l'Europe soient unies pour la paix du monde et le bonheur de l'humanité !* »

Souvenirs d'Eylau

Sommaire

Les Russes et les Français en 1806. — La grande bataille d'Eylau. — Un récit. — L'entrevue de Tilsitt.

En 1806, une nouvelle rencontre devait avoir lieu entre les Russes et les Français.

L'armée russe n'avait pas encore dépassé la Vistule que Napoléon s'était emparé de Berlin. Alexandre avait voulu se venger d'Austerlitz et s'était allié à la Prusse.

Napoléon marcha à la rencontre des Russes et après quelques combats établit son quartier général à Varsovie. Remontant ensuite vers le Nord, il attaqua les Russes dans la plaine d'Eylau.

Cette bataille d'Eylau fut une des plus sanglantes du siecle.

On était au 8 février 1807. La terre était couverte de neige. Napoléon avait établi son quartier général dans le cimetière d'Eylau. Mitraillés par 71 pièces de canons russes, 4.000 Français sont tués. Augereau lui-même est blessé et l'infanterie russe arrive à quelques pas de Napoléon qu'elle va faire prisonnier. Murat, qui est le chef de la cavalerie, est appelé au quartier général : « Murat, lui dit Napoléon, me laisseras-tu dévorer par ces Russes-là ! » Et il lui donna l'ordre de rassembler 80 escadrons et de charger à fond de train sur l'infanterie.

« Murat part au galop, réunit les escadrons, puis les fait passer entre le cimetière et Rothenon, à travers ce même debouché par lequel le corps d'Augereau avait déjà marché à une mort presque certaine. Les dragons du général Grouchy chargent les premiers, pour déblayer le terrain et en écarter la cavalerie ennemie. Ce brave officier, renversé par son cheval, se met à la tête de sa seconde brigade, et réussit à disperser les groupes de cavaliers qui préservaient l'infanterie russe. Mais pour renverser celle-ci, il ne faut pas moins que les gros escadrons vêtus de fer du général d'Hautpoul. Cet officier, qui se distinguait par une habileté consommée dans l'art de manier une cavalerie nombreuse, se présente avec 24 escadrons de cuirassiers, que suit toute la masse des dragons. Ces cuirassiers, rangés sur plusieurs lignes, s'ébranlent et se précipitent sur les baïonnettes russes. Les premières lignes, arrêtées par le feu, ne pénètrent pas, et se replaçant à droite et à gauche, viennent se reformer derrière celles qui les suivent pour charger de nouveau. Enfin, l'une d'elles est lancée avec plus de violence, à travers laquelle cuirassiers et dragons pénètrent à l'envi les uns des autres. Comme un fleuve qui a commencé à percer une digue, l'emporte bientôt tout entière, la masse de nos escadrons ayant une fois entamé l'infanterie des Russes, achève en peu d'instants de renverser leur première ligne. Nos cavaliers se dispersent alors pour sabrer. Une affreuse mêlée s'engage entre eux et les fantassins russes.

« Ils vont, viennent, et frappent de tous côtés des fantassins opiniâtres. Tandis que la première ligne d'infanterie est ainsi culbutée et hachée,

la seconde se replie sur un bois, qui se voyait au fond du champ de bataille.

« Il restait là une dernière réserve d'artillerie.

« Les Russes la mettent en batterie et tirent confusément sur leurs soldats et sur les nôtres, s'inquiétant peu de mitrailler amis ou ennemis, pourvu qu'ils se débarrassent de nos redoutables cavaliers. Le général d'Hautpoul est frappé à mort par un biscaïen.

« Pendant que notre cavalerie est ainsi aux prises avec la seconde ligne de l'infanterie russe, quelques parties de la première se relèvent çà et là pour tirer encore. A cette vue, les grenadiers à cheval de la garde, conduits par le général Lepic, l'un des héros de l'armée, s'élancent a leur tour, pour seconder les efforts de Murat. Ils partent au galop, chargeant les troupes d'infanterie qu'ils aperçoivent debout et, parcourant le terrain en tout sens, complètent la destruction du centre de l'armée russe, dont les débris achèvent de s'enfuir vers les bosquets de bois qui lui ont servi d'asile.

« Durant cette scène de confusion, un tronçon détaché de cette vaste ligne d'infanterie s'était avancé jusqu'au cimetière même.

« 3 ou 4.000 grenadiers russes marchant droit devant eux, avec ce courage aveugle d'une troupe plus brave qu'intelligente, viennent se heurter contre l'église d'Eylau et menacent le cimetière occupé par l'état-major impérial.

« La garde à pied, immobile jusque-là, avait envoyé la canonnade pour rendre un coup de fusil. C'est avec joie qu'elle voit naître une occasion de combattre.

« Un bataillon est commandé : deux se disputent l'honneur de marcher. Le premier dirigé, en ordre, par le général Dorsenne, obtient l'avantage de se mesurer avec les grenadiers russes, les atteint sans tirer un coup de fusil, les joint à la baïonnette, les refoule les uns sur les autres, tandis que Murat apercevant cet engagement, lance sur eux deux régiments de chasseurs commandés par le général Bruyère.

« Les malheureux grenadiers russes, serrés entre les baïonnettes des grenadiers de la garde et les sabres de nos chasseurs, sont tous pris ou tués, sous les yeux de Napoléon, et à quelques pas de lui (1). »

(1) Thiers.

Le général en chef russe, Bennings, profite de la nuit pour battre en retraite, laissant 30.000 Russes sur le champ de bataille.

L'impression du champ de bataille fut si horrible que Napoléon disait dans son rapport : « Qu'on se figure, sur un espace d'une lieue carrée, 9 ou 10.000 cadavres, 4 ou 5.000 chevaux tués, des lignes de sacs russes, des débris de fusils et de sabres, la terre couverte de boulets, d'obus, de munitions, 24 pièces de canons auprès desquelles on voyait les cadavres des conducteurs tués au moment où ils faisaient des efforts pour les enlever ; tout cela avait peu de relief sur un fond de neige. »

Le 14 juin, devait avoir une grande bataille, celle de Friedland, où les Russes eurent une vingtaine de mille de tués. Cette victoire de Friedland eut pour résultat la paix de Tilsitt.

*
* *

Lors de l'entrevue des deux Empereurs à Tilsitt (1), parut une chanson de De Piis dont voici quelques couplets :

Ils se sont embrassés !
Telles sont les nouvelles.
Dites-m'en de plus belles
Si vous en connaissez.
Ils se sont embrassés !

Ils se sont embrassés !
Que la plus grande joie
Sur nos fronts se déploie !
Vous, Anglais, pâlissez :
Ils se sont embrassés !

. . . .

Ils se sont embrassés !
Leurs regards débonnaires
Au feu de leurs tonnerres
Semblaient dire : Cessez !
Ils se sont embrassés !

Ils se sont embrassés !
Qu'ont fait alors nos braves,
Et les Russes, plus graves,
Par l'exemple pressés ?
Ils se sont embrassés !

(1) En 1807.

Ils se sont embrassés !
Je veux voir à la fête,
Que sans doute on apprête,
Partout ces mots tracés :
Ils se sont embrassés !

Ils se sont embrassés !
Ce refrain pacifique
Vaut un poème épique,
Et nous en dit assez.
Ils se sont embrassés ! (1)

Un banquet franco-russe en 1807

Sommaire

Une manifestation franco-russe en 1807. — Après Tilsitt. — Un banquet. — Relations amicales.

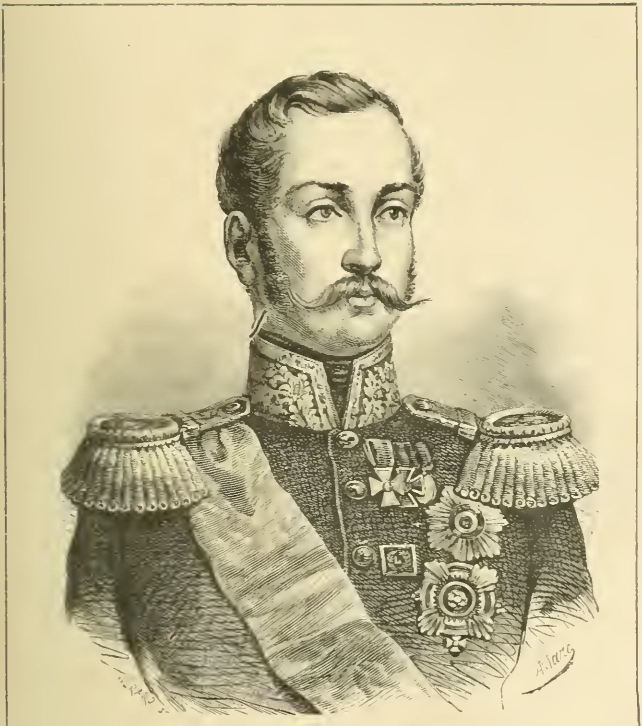
On sait que, même lorsqu'ils étaient en guerre et se combattaient sur les champs de bataille, les Russes et les Français fraternisaient, le verre en main. Dans ses intéressants *Cahiers*, le capitaine Coignet, un de ces vieux braves de la Grande Armée, raconte de quelle façon *Napoléon régala la Garde Russe*, après la bataille de Friedland. Voici ce curieux épisode qui a tant d'attrait et qu'il est intéressant ici de se rappeler :

« Le 19 juin, nos troupes se trouvèrent en face des Russes qui avaient passé le Niémen et détruit tous les ponts. Le fleuve n'est pas large dans cet endroit ; il coule au bas d'une belle rue très large, qui traverse Tilsitt et qui est fermée par une espèce de caserne, où la Garde russe était logée pour faire le service du souverain. Celui-ci était campé au bout d'un lac, sur la droite de la ville.

« Napoléon arriva sur le Niémen avec la cavalerie ; les Russes étaient de l'autre côté, sans pain ; nous fûmes obligés de leur faire passer des vivres qui nous coûtaient des courses de six à sept lieues.

« Enfin, le 19 juin, un envoyé de l'Empereur de Russie passa le fleuve pour parlementer ; il fut présenté de suite au prince Murat, puis à

(1) *Œuvres choisies de A. P. A de Piis*, tome IV, Paris, Brasseur aîné, 1810).



LE TZAR ALEXANDRE II

Napoléon, qui répondit tout de suite, car il donna l'ordre de nous tenir prêts en grande tenue pour le lendemain.

Le lendemain, arrive un prince de Russie, et les ordres furent donnés partout de prendre les armes pour recevoir l'Empereur de Russie, devant toutes les troupes en grande tenue. On dit qu'on allait faire un radeau sur le fleuve, et que les deux Empereurs allaient se voir pour faire la paix. Dieu! quelle joie pour nous! Tout le monde était fou.

Les officiers étaient parmi nous pour que rien ne manque à notre belle tenue; les queues bien faites et bien poudrées; les buffleteries bien blanches. Défense de s'éloigner. Lorsque tout fut prêt, nous eûmes l'ordre de prendre les armes à onze heures, pour nous porter sur le fleuve.

Là nous attendait le plus beau spectacle que jamais homme verra sur le Niémen.

Sur le milieu du fleuve, se tenait un radeau magnifique, garni de belles tentures très larges, et sur le côté, à gauche, une tente; sur les deux rives, une belle barque richement décorée et montée par les marins de la Garde.

Napoléon arrive à une heure, et se place dans sa barque avec son état-major.

Les Empereurs partirent de même; ils avaient chacun les mêmes degrés à monter et le même trajet à parcourir, mais le nôtre arriva le premier sur le radeau. On voit ces deux grands hommes s'embrasser comme deux frères revenant de l'exil. Ah! quels cris de joie des deux côtes!

Le lendemain, nous recommençâmes la même manœuvre pour recevoir le roi de Prusse: heureusement que le grand Alexandre était là pour prendre sa défense; il avait l'air d'une victime. Dieu! qu'il était maigre, le vilain souverain! Mais il avait une bien belle reine.

Cette entrevue entre les trois souverains fut courte, et il fut convenu que notre Empereur leur donnerait dans la ville le logement et la table. C'était glorieux, après les avoir bien rossés. Mais pas de rancunes. La ville fut donc partagée par moitié sous les armes, dans la belle rue de Tilsitt, sur trois rangs de chaque côté.

Napoléon alla au-devant de l'Empereur de Russie au bord du fleuve, avec des chevaux de selle pour faire monter l'Empereur et les princes;

mais le roi de Prusse n'y était pas ce jour-là. Quel beau coup d'œil que ces souverains, princes et maréchaux, avec le fier Murat qui ne cédait en rien en beauté à l'Empereur de Russie, tous dans le plus beau costume. L'Empereur de Russie vint devant nous et dit au colonel Frédéric :

— Vous avez une belle garde, colonel.

— Et bonne, sire, dit-il à l'Empereur, qui répondit :

— Je le sais !

Le lendemain, Napoléon les régala d'une belle revue de sa Garde et du troisième corps commandé par le général Davoust, dans une plaine à une lieue de Tilsitt. Ce fut un beau jour. La Garde était brillante comme à Paris, et le corps de Murat ne laissait rien à désirer (toute sa troupe en pantalon blanc). Après la revue de ces trois souverains, on nous fit défiler par division ; on commença par le troisième corps ; puis les grognards (c'était un rempart mouvant).

L'Empereur de Russie, le roi de Prusse et tous leurs généraux saluèrent la Garde à chaque division qui passait.

On donna l'ordre de se préparer pour donner un repas à la Garde russe, et de faire des tentes très longues et larges avec toutes les ouvertures sur la même ligne et des plantations de beaux sapins. La moitié des nôtres partirent avec des officiers pour en chercher, et l'autre moitié firent les tentes. On donna huit jours et huit lieues de pays en arrière pour se procurer des vivres. On partit en bon ordre, et, le même jour, les provisions étaient chargées.

Le lendemain, on arrivait au camp avec plus de cinquante voitures chargées, et les paysans pour les conduire. Ils se prêtèrent de bonne grâce à cette réquisition, et ils furent renvoyés tous contents. Ils croyaient bien que les voitures traînées par des bœufs resteraient au camp, mais elles furent congédiées de suite, et ils sautaient de joie.

Le 30 juin 1807, notre repas était sur table à midi. On ne peut pas voir des tables mieux décorées, avec des surtouts en gazon garnis de fleurs. Au fond de chaque tente, deux étoiles et les noms des deux Empereurs tracés en fleurs, avec les drapeaux français et russes. Nous partîmes en corps pour aller au-devant de cette belle Garde, qui arrivait par compagnie ; nous prîmes chacun notre géant par-dessous le bras, et comme ils n'étaient pas aussi nombreux que nous, nous en avions un

pour deux. Ils étaient si grands que nous pouvions leur servir de béquilles. Moi, qui étais le plus petit, j'en tenais un seulement; j'étais obligé de regarder en l'air pour lui voir la figure; j'avais l'air d'être son petit garçon.

Ils furent confus de nous voir dans une tenue si brillante. Il fallait voir nos cuisiniers, bien poudrés, en tabliers blancs, pour servir. On peut dire que rien ne manquait.

Nous plaçâmes nos convives à table, entre nous, et le dîner fut bien servi.

Il fallait voir la gaîté qu'il y eut parmi tout le monde ! Ces hommes affamés ne purent se contenir ; ils ne connaissaient pas la réserve que l'on doit observer à table.

On leur servit à boire de l'eau-de-vie ; c'était la boisson du repas, et, avant de la leur présenter, il fallait en boire, et leur rendre le gobelet en fer-blanc qui contenait un quart de litre ; son contenu disparaissait aussitôt ; ils avalaient des morceaux de viande gros comme des œufs à chaque bouchée. Ils se trouvèrent bientôt gênés ; alors, nous leur fîmes signe de se déboutonner en en faisant autant.

Les voilà qui se mettent à leur aise ; ils étaient serrés dans leur uniforme par des chiffons pour se faire une poitrine large.

Il nous arrive deux aides-de-camp, — un de notre Empereur et un de l'Empereur de Russie pour nous prévenir de ne pas bouger, que nous allions recevoir leur visite.

Les voilà qui arrivent, du signe de la main notre Empereur indique que personne ne bouge ; ils font le tour de la table, et l'empereur de Russie nous dit :

— Grenadiers, c'est digne de vous ce que vous avez fait !

Après leur départ, nos Russes, qui étaient à leur aise, recommencèrent à manger de plus belle ; puis un de nos farceurs voulut se déguiser en Russe et fit quitter à un d'eux l'uniforme, ils échangèrent leurs vêtements et partirent bras dessus bras dessous.

Campagne de Russie et Campagne de France

Sommaire

L'armée française en Russie. — Premières victoires. — A Moscou. — Paroles russes. — Incendie de Moscou. — Retraite de Russie. — Alexandre Ier en France.

Des revirements entre l'union des Russes et des Français devaient se faire. L'année 1811 se passa en vives discussions entre les deux empereurs, Alexandre et Napoléon, d'une part au sujet du royaume de Pologne et d'autre part au sujet d'un ukase des douanes prohibant les marchandises françaises.

On se prépara des deux côtés à la guerre et la Campagne de Russie commença en mars 1812.

Les premiers succès furent pour l'armée française qui remporta plusieurs victoires sur l'armée russe et qui finit par arriver aux portes de Moscou.

Le comte de Ségur nous a laissé un brillant tableau de l'impression de joie que ressentit l'armée française à la vue de Moscou : « Napoléon monte à cheval à quelques lieues de Moscou. Il marchait lentement, avec précaution, faisant sonder les bois et les ravins, et gagner le sommet de toutes les hauteurs pour découvrir l'armée ennemie. On s'attendait à une bataillle ; le terrain s'y prêtait, des ouvrages étaient ébauchés, mais tout avait été abandonné, et l'on n'éprouvait pas la plus légère résistance.

« Enfin, une dernière hauteur reste à dépasser ; elle touche à Moscou, qu'elle domine ; c'est le *Mont du Salut*.

« Nos éclaireurs l'eurent bientôt couronné. Il etait deux heures ; le soleil faisait étinceler de mille couleurs cette grande cité. A ce spectacle, frappés d'étonnement, ils s'arrêtent, ils crient : « Moscou ! Moscou ! » Chacun alors presse sa marche ; on accourt en désordre, et l'armée entière, battant des mains, répète avec transport : « Moscou ! Moscou ! »

comme les marins crient : « Terre ! terre ! » à la fin d'une longue navigation.

« A la vue de cette ville dorée, de ce nœud brillant de l'Asie et de l'Europe, de ce majestueux rendez-vous où s'unissent le luxe, les usages et les arts des deux plus belles parties du monde, nous nous arrêtâmes saisis d'une orgueilleuse contemplation. Quel jour de gloire était arrivé ! Comme il allait devenir le plus grand, le plus éclatant souvenir de notre vie entière ! Nous sentions qu'à ce moment toutes nos actions devaient fixer les yeux de l'Univers surpris, et que chacun de nos moindres mouvements serait historique. »

Hélas ! la joie devait faire place à la tristesse, quand l'armée française entra dans Moscou désert, le 14 septembre. Le lendemain, les Russes mirent le feu à la ville, et Napoléon dut quitter précipitamment le Kremlin, où il s'était établi.

Pendant que Napoléon installait son état-major au couvent d'hommes du Miracle ou *Tchoudo-Sabov* (1), dans les faubourgs et les villages environnants, la muse populaire improvisait ces strophes :

« Avec notre mère Moscou, — ne badine pas, ouvre l'œil ! — Tu es venu chez nous avec ta tête. — Tu auras de la peine à en tirer les talons. — La poigne russe n'est pas tendre ; — si elle t'attrape à la nuque, — tu en auras de l'éblouissement, eusses-tu sept empans dans le front. — Elle ne te laissera ni peau, ni souffle. — Elle secouera tes os comme dans un sac. — Tu verras trente-six chandelles, — les étincelles te jailliront des yeux, — Quand le Russe, avec sa trique, — te renfoncera ton tricorne sur le front ! »

Napoléon était à peine installé au Kremlin que le feu fut mis à la ville qui devint un enfer épouvantable (2).

(1) Dans ses jours de remords, Ivan le Terrible venait prier dans ses nuits sombres et silencieuses.

(2) « Alors, dit le général de Ségur dans son *Histoire de la Campagne de Russie*, s'offrit le spectacle le plus lamentable que l'imagination puisse se figurer.

« Une grande partie de la population de Moscou, par la crainte que causait notre arrivée, était demeurée cachée dans l'intérieur des maisons : elle en sortit du moment que l'incendie eut pénétré dans ses asiles. On voyait tous ces infortunés, tremblants, sans proférer la moindre imprécation, tant la stupeur rendait leur douleur muette, sortir de leurs retraites, emportant avec eux leurs effets les plus précieux. Les vieillards, encore

Ce fut le gouverneur de la ville, Rostopchin qui avait allumé cet épouvantable incendie qui dura cinq jours. Les habitants se sauvèrent dans les environs, où la plupart périrent de misère. La Grande Armée n'avait plus pour quartier d'hiver qu'un amas de décombres.

Napoléon perdit plus d'un mois à négocier avec le Tzar qui repoussa ses propositions de paix.

Pendant ce temps, Kutosof, établi à Kalonga (1), menaçait nos communications. Il fut battu par Murat à Winkowa (2).

Puis, l'hiver, l'adversaire le plus redoutable arrivait à son tour.

« Votre guerre est finie avait dit le vieux Kutosof aux Français, et la nôtre commence. »

Il n'y avait plus de temps à perdre, et c'était déjà bien tard.

Napoléon ordonna la retraite le 19 octobre 1812. Elle ne devait être terminée que le 9 mars 1813 (3).

plus accablés par la douleur que par les années, rarement pouvaient suivre leur famille, et beaucoup pleurant sur la ruine de leur patrie, se laissaient mourir auprès de la maison qui les avait vu naître. Les rues, les places publiques et surtout les églises étaient remplies de malheureux qui, couchés sur le reste de leur mobilier, gémissaient sans donner le moindre signe de désespoir ; on n'entendait aucun cri, aucune querelle. Le vainqueur et le vaincu étaient également abrutis, l'un par l'excès de fortune, l'autre par l'excès de misère.

« L'embrasement poursuivant ses ravages eut bientôt atteint les plus beaux quartiers de la ville. En un instant, tous les palais que nous avions admirés pour l'élégance de leur architecture et le goût de leur ameublement furent ensevelis sous des torrents de flammes. Leurs superbes frontons, décorés de bas-reliefs et de statues, venant à manquer de support, tombaient avec fracas sur les débris de leurs colonnes. Les églises, quoique couvertes en tôle et en plomb, tombaient aussi, et avec elles ces dômes superbes que nous avions vus la veille tout resplendissants d'or et d'argent. Les hôpitaux, où se trouvaient plus de 12.000 blessés, ne tardèrent pas à être incendiés ; la scène qui s'offrit alors révoltait l'âme et la glaçait d'effroi ; presque tous ces malheureux périrent, et l'on voyait le peu de vivants qui respiraient encore se traîner à moitié brûlés sous des cendres fumantes ; d'autres gémissaient sous des monceaux de cadavres, les soulevaient avec peine pour chercher à revoir la lumière. Bientôt le feu eut gagné la totalité des quartiers de Moscou et la ville entière ne forma plus qu'un immense bûcher.

(1) Sur l'Oka.

(2) Sur la rive gauche de la Néva.

(3) On peut juger de l'acharnement apporté des deux parts à la lutte et des difficultés inouïes que présentaient les opérations dans cette campagne par ce passage d'une lettre de Napoléon à son frère Joseph, alors roi de Naples, qui se plaignait des souffrances de son armée en Italie :

« Mes officiers d'état-major ne se sont pas déshabillés depuis deux mois et quelques-

L'armée était décimée et ne comptait plus que 80.000 hommes, 12.000 chevaux, 600 canons et 200 caissons. Et, pour comble de malheur, il y avait plus de 50.000 non combattants.

*
* *

La campagne de Saxe revint de nouveau mettre en présence Russes et Français.

Chose curieuse, pendant la campagne de Saxe, ce fut Alexandre qui fut le plus acharné après Napoléon. Ce fut lui qui fit manquer les négociations engagées à Francfort après la bataille de Dresde (26-27 août) et qui n'aboutirent pas plus que celles de Prague. Le Tzar voulait venger l'entrée des Français à Moscou par celle des Russes à Paris. Mais s'il est alors le plus acharné, il se montra le plus humain après la victoire et le moins dur envers la France vaincue.

A son entrée en France, il avait adressé les paroles suivantes à son armée : « Oublions le mal que les Français nous ont fait ; portons chez eux, non la vengeance et la haine, mais l'amitié, une main tendue pour la paix. La gloire du Russe est de terrasser son ennemi en armes, de combler de bienfaits son ennemi désarmé, la population paisible. »

L'écrivain russe, Truguenef, attaché en 1815 au quartier général de l'armée alliée d'occupation, alors installé à Nancy, avait déjà constaté, à cette époque, les bons rapports qui s'établirent entre les Russes et les habitants Lorrains.

« Les soldats russes, dit-il, se conduisirent envers les Français infiniment mieux que les soldats allemands. — Que de fois n'ai-je pas entendu les citoyens de Nancy et des environs dire qu'ils regardaient comme leur enfant le soldat russe logé chez eux ! Leur confiance en lui était telle qu'ils lui mirent entre les mains les clefs de la maison, qu'ils

uns depuis quatre mois ; j'ai moi-même été quinze jours sans ôter mes bottes. Nous sommes au milieu de la neige et de la pluie, sans vin, sans eau-de-vie, sans pain, mangeant des pommes de terre et de la viande, faisant de longues marches et contremarches, sans aucune espèce de douceur et nous battant ordinairement à la baïonnette et sous la mitraille, les blessés obligés de se retirer en traîneau, en plein air, pendant cinquante lieues.

« Nous faisons la guerre, ajoutait-il, dans toute son horreur. »

lui confièrent le soin de veiller sur les petits enfants, et le soldat russe les aidait volontiers dans leurs travaux domestiques. Aussi quand le bruit se répandit à Nancy que la ville devait être évacuée par les Russes et occupée par les Bavarois, les habitants dirent qu'ils aimeraient mieux avoir à loger dix Russes qu'un Bavarois. »

La fin du règne d'Alexandre I[er] fut attristée par une de ces catastrophes terribles qui jettent la terreur dans toute une nation. « Le 19 novembre 1824, un ouragan épouvantable soufflant de l'Ouest et du Sud-Ouest, avec une extrême violence, s'opposa à l'écoulement de la Néva, la repoussa dans son lit et la fit remonter jusqu'à Saint-Pétersbourg, où elle s'éleva à une hauteur de quatre mètres au-dessus de son niveau habituel. Non seulement la ville presque entière se trouva ainsi submergée, mais, dans plusieurs quartiers, l'eau envahit les maisons, inonda le rez-de-chaussée et arriva jusqu'au premier étage ; elle entraîna les chevaux et les voitures circulant dans les rues, enleva les ponts et arracha de terre une multitude de petites maisons en bois. Les campagnes des environs furent comme rasées ; à Cronstadt, un vaisseau de ligne désarmé fut lancé par-dessus les habitations jusque sur le marché ; rien ne résista au choc impétueux de ces flots déchaînés. Dès huit heures du matin, le canon d'alarme s'était fait entendre ; l'eau monte de minute en minute jusqu'à quatre heures du soir. L'Empereur, revenu depuis peu d'un voyage de plusieurs milliers de verstes qu'il avait poussé jusque dans les steppes des Kirghiz, se vit tout à coup comme assiégé dans son palais. Il courut vers le balcon qui donne au Nord sur la Néva ; là, bientôt entouré de toute sa famille, comme lui émue jusqu'aux larmes, il eut la douleur de voir le fleuve, remontant vers sa source, traîner à ses pieds des cabanes, quelquefois encore remplies de leurs habitants qui appelaient du secours, des amas de bois de construction et de chauffage, des débris de toute nature amoncelés, des chevaux et d'autres animaux domestiques s'épuisant à lutter contre le torrent, des barques sombrant sous le poids des malheureux qui s'y étaient réfugiés et qui cherchaient vainement un port d'abordage où ils puissent se mettre à l'abri et sécher leur corps transi de froid.

A la vue d'une telle désolation, le monarque, au désespoir, se tordit les mains et leva les bras vers le ciel pour invoquer son assistance. En attendant, lui-même s'offrit comme instrument. Après avoir mandé

près de lui des hommes résolus en qui il mettait sa confiance, tous accourus déjà au Palais d'Hiver, après leur avoir donné ses ordres pour que de prompts secours fussent portés dans toutes les directions, il se jeta dans une chaloupe, visita les lieux les plus maltraités et n'hésita pas à exposer sa vie à mille dangers pour diminuer le nombre des victimes. Sa présence ranime les courages abattus : il stimule le zèle des uns, adresse aux autres des paroles de consolation parties du cœur, pourvoit aux besoins les plus pressants et promet de ne pas s'en tenir là. En effet, il s'impose immédiatement des sacrifices pécuniaires considérables, et son exemple, il faut le dire à l'honneur des Russes de toutes les classes, fut noblement imité.

Bien des pertes furent réparées, bien des misères soulagées : mais le rapport officiel même porte le nombre des morts à 450.

Les provisions pour l'hiver détruites, des valeurs de plusieurs millions de sucre, chanvre, laines, coton, sel, etc., totalement anéanties et un grand nombre d'habitations mises hors de service.

Des milliers d'infortunés, sans toit, sans moyen de réchauffer leurs membres glacés (car un froid de dix degrés Réaumur survint aussitôt), erraient dans les rues jonchées de débris. Les maisons les plus solidement construites restèrent imprégnées d'une humidité saline et couvertes de cristallisations qui attestent que ce n'était pas le fleuve, mais la mer, qui les avait visitées dans ce jour néfaste ; les fondations étaient en partie ébranlées, et si l'eau s'était soutenue quelque temps à la même hauteur, beaucoup d'édifices se seraient infailliblement écroulés (1). »

(1) Schnitzler. *Histoire intime de la Russie.*

LA RUSSIE ET LA FRANCE PENDANT LA RESTAURATION

Le duc de Richelieu et la Russie

Sommaire

Le duc de Richelieu partisan d'une alliance avec la Russie. — Un appui. Charles X.

SOUS CHARLES X

On sait que les souverains actuels de la Russie sont des Holstein-Golberth qui ne descendent que par les femmes de la dynastie des Romanoff; mais, en revanche, ce sont des Capétiens directs. Ceci explique en grande partie les liens étroits qui les attachaient à la Restauration. Aussi, l'on sait qu'il existait à cette époque une alliance secrète sans laquelle Charles X, contrecarré par l'Angleterre, n'aurait jamais osé entreprendre la conquête de l'Algérie, ce dernier legs de l'ancien régime au nouveau.

En 1821, un des hommes d'Etat les plus considérables de la Restauration, le duc de Richelieu, exposait nettement combien l'alliance franco-russe serait préférable à la décevante politique de l'alliance anglaise qui devait trouver, quelques années plus tard, de si nombreux partisans.

Voici des pages bien peu connues qui sont extraites d'un rapport personnel de M. de Richelieu. Elles ajoutent encore au témoignage des historiens sur les services rendus à la France par l'Empereur Alexandre Ier, en 1815.

On sait que le duc de Richelieu fut, de 1815 à 1818, ministre des affaires étrangères et président du Conseil. Rappelé au ministère en février 1820, il y demeure jusqu'en décembre 1821. Ses ennemis, qui le renversèrent alors, s'accordaient à lui reprocher ce qu'ils appelaient

« *son dévouement à l'Empereur de Russie.* » M. de Richelieu, tout en se faisant honneur de ce reproche, s'en expliquait comme il suit :

« Il faut que je dise quelques mots de ce reproche banal qui se trouve toujours dans la bouche de ceux qui se déclarent mes ennemis. C'est celui d'un dévouement si absolu à l'Empereur de Russie, que je suis toujours prêt à lui sacrifier la France et ses plus chers intérêts. Je ne nie point que je suis attaché à ce pays, où j'ai passé vingt-cinq ans de ma vie, où j'ai trouvé un asile dans les temps malheureux et une existence honorable ; à un souverain qui m'a constamment comblé de ses bontés et honoré de sa bienveillance particulière. Mais dans quelle circonstance aurais-je pu lui sacrifier les intérêts de la France, si même j'avais été capable de cette lâcheté? Avons-nous été en mesure de lui rendre des services, et a-t-il eu besoin d'en réclamer de notre part depuis l'époque des Cent Jours et depuis celle où j'ai été appelé à la tête des affaires? N'est-ce pas à lui plutôt que nous avons été obligés d'avoir recours pour échapper aux exigences rigoureuses et aux prétentions sans bornes des autres puissances? Je possède une carte, titre d'honneur et de gloire, dont je ne me séparerai jamais : elle me fut donnée par l'Empereur Alexandre après la signature du traité du 20 novembre ; il me l'avait fait voir plusieurs fois pendant les négociations, et quand nous nous séparâmes, il m'en fit présent avec les paroles les plus touchantes. Sur cette carte, est tracée la *ligne des provinces qu'on voulait arracher à la France ! ce que l'appui seul de l'Empereur Alexandre permit à empêcher.* Cette ligne comprenait une partie de la Franche-Comté, toute l'Alsace, une grande partie de la Lorraine et des Trois-Evêchés, Nancy, Servan, Mézières, Givet, tout le Hainaut, et la Flande française jusqu'à la mer. On sait à quoi furent réduits les sacrifices qui nous furent imposés !

« Lorsqu'il fut question de diminuer l'armée d'occupation de 30.000 hommes, c'est à l'Empereur Alexandre que nous avons dû cet allègement ; c'est encore lui qui prévint et écarta toutes les difficultés, lorsqu'il s'agit de l'évacuation de notre territoire, avant même l'expiration des trois premières années. Toutes les facilités que nous obtînmes pour l'acquittement de la contribution de guerre et la liquidation des créances étrangeres, nous les devons à son influence. Qu'avons-nous fait et pu faire pour lui en compensation de si grands

services? Je le dis hautement, en défiant hardiment de me contredire : Rien, absolument rien! L'Empereur lui-même, fidèle jusqu'au scrupule à la quintuple alliance, et craignant par-dessus tout d'être accusé de préférence pour l'une des puissances qui en font partie, aurait refusé toutes les avances que nous aurions pu lui faire depuis que nous nous sommes rendus à nous-mêmes.

« Cependant, je dois dire ici toute ma pensée : Si la quintuple alliance venait à être dissoute, s'il fallait avoir recours à des alliances séparées, et choisir entre l'Angleterre et la Russie, j'avoue que je n'hésiterais pas un moment et que je conseillerais de se lier avec la Russie de préférence.

« Séparées l'une de l'autre par d'immenses espaces, que la frénésie seule d'un conquérant enivré de sa fortune pourrait essayer de franchir, *la France et la Russie ne peuvent jamais avoir de motifs de se nuire; leurs intérêts ne sont jamais en opposition, aucune rivalité ne peut exister entre elles, la prospérité de l'une ne peut faire du tort à l'autre, et la réunion de leurs forces suffit pour maintenir la paix du monde.* . . . . . .

. . . .

« Jamais union de la France avec l'Angleterre ne saurait être durable, ni porter aucun fruit; celle avec la Russie, au contraire, peut être également utile aux deux nations, et ce n'est qu'à cette condition que les alliances peuvent être solides. Au reste, cette question n'existe pas pour le moment, et c'est à maintenir la quintuple alliance, seul moyen de préserver le monde de l'invasion des principes révolutionnaires, qu'il faut s'attacher aujourd'hui. Toute autre pensée serait chimérique ou ne pourrait avoir que des suites funestes. Cette digression m'a un peu écarté de mon sujet ; j'ai été bien aise de répondre une bonne fois à ces allégations si absurdes, au reste, que c'est presque un bonheur de n'avoir à repousser que des reproches de cette nature. »

Russes et Français à Navarin

SOMMAIRE

Les causes de la bataille de Navarin. — Les Russes et les Français alliés · Héroïsme des marins russes

Nicolas Ier fut pendant tout son règne (1825-1855) le champion résolu de l'autocratie. « Né le 6 juillet 1796, quatre mois seulement avant la mort de Catherine II, il avait reçu son éducation, conjointement avec le grand duc Michel, sous la direction de sa mère, mais à une époque d'agitation continuelle. L'esprit militaire s'est de bonne heure annoncé chez lui ; cependant on ne peut dire qu'il se soit livré à une étude profonde, même de l'art de la guerre, et les précepteurs qui, sous la direction du général Mathieu Lambsduf, noble cornlandais, étaient chargés de son instruction dans toutes les branches du savoir, n'eurent guère à se louer de ses progrès. Doué, comme sa nation, du génie de l'imitation, il était plus habile à contrefaire les personnes de la cour, soit pour le ciré, soit pour le maintien, qu'à saisir les distinctions scientifiques ou à pénétrer le sens des textes grecs et latins. Les deux jeunes princes s'amusaient l'un l'autre à mille espiègleries (1). »

On sait que cette bataille de Navarin eut lieu sous son règne, le 20 septembre 1827.

Des conditions avaient été arrêtées par le traité de Londres du 6 juillet 1827. Les trois puissances Russie, France et Angleterre avaient imposé d'abord un armistice que la Grèce accepta, mais que la Turquie viola, après avoir promis de l'observer, ce qui amena la lutte courte, mais sanglante de Navarin.

L'escadre anglaise était commandée par sir Edouard Codington : l'escadre française avait pour chef l'amiral de Rigny, et l'escadre russe était placée sous les ordres de l'amiral de Heydon. La flotte turco-égyptienne

(1) Schnitzteer.

était commandée par Ibrahim, fils de Mohamed-Ali, et se trouvait enclavée dans le port de Navarin.

On se croyait à la veille d'un armistice ; des coups de feu tirés par les marins turcs furent cause de l'embrasement général.

A la bataille de Navarin, *Russes et Français*, libérateurs de la Grèce asservie, *combattaient côte à côte pour une cause noble et sainte*. Ce jour-là, le pavillon de saint Georges flotta à côté des couleurs françaises, dans l'éclatante fraternité de la victoire.

La bataille de Navarin eut pour effet l'affranchissement de la Grèce. Le sang russe mêlé au sang français a été la semence de l'indépendance hellénique (1).

C'est un souvenir bon à rappeler que celui de cette bataille, où Français et Russes combattirent côte à côte pour la liberté d'un peuple. Les traits d'héroïsme, dans cette journée, ne se comptent pas, raconte Alfred Rambaud. Le général Bydanovitch rend hommage à la bravoure des nôtres, amiral, officiers ou marins. Je ne relèverai dans son récit que ce qui concerne les siens. *Dazof*, que conduisait Lezarof, fut si maltraité par l'artillerie ottomane, que plus tard il fallut le rayer des contrôles ; on le fit se survivre à lui-même dans une série de successeurs, tous appelés *Pamiat Azow* (*Souvenir de l'Azof*) (2).

Sur l'*Azof*, on avait vu le lieutenant Bontimef, le bras fracassé par un boulet, s'obstiner à rester à son poste et y subir l'amputation ; tout à coup, il s'arrache aux opérateurs pour aller contempler l'explosion du vaisseau amiral turc. Un autre, le capitaine-lieutenant Baranof, comme il appliquait le porte-voix à ses lèvres, se le vit arracher par un biscaïen, qui lui brise les dents et lui casse le poignet droit ; il demande un nouveau porte-voix et de la main gauche l'approche de sa bouche ensanglantée. Le sous-officier Taukine, le bras cassé, refuse l'aide de ses compagnons pour descendre à l'ambulance, disant qu'il regrettait seulement la perte de son bras droit parce qu'il ne pouvait

(1) Le seul et unique survivant de tous ceux qui ont participé au combat de Navarin est actuellement l'amiral comte Heydon, digne fils de celui qui commandait à Navarin l'escadre russe.

(2) Le troisième lancé en 1888 a été notre hôte à Toulon.



LE TZAR ALEXANDRE III

plus faire le signe de la Croix pour remercier Dieu de cette grande victoire sur les infidèles.

« Les vaisseaux russes avaient beaucoup souffert, car, pour venir prendre position, ils avaient à passer sous le feu, déjà commencé, des batteries que les Turcs avaient sur le littoral. L'entrée en ligne des Russes s'était produite au moment le plus critique pour les Français et les Anglais « Dieu soit loué, » s'écria Codington, quand il les vit paraître et éteindre le feu des batteries à terre. A leur tour, les Français rendirent aux Russes un grand service ; c'est un de nos vaisseaux, le *Breslau*, commandé par de la Bretonnière, qui dégagea l'Azof, serré de près par trois frégates turques. »

« Le capitaine du *Gangout*, Amiof, voyant approcher de son bord une frégate turque transformée en brûlot, la prévint en l'abordant vigoureusement, et l'homme qui allait mettre le feu fut tué, la mèche à la main. L'*Alexandre Nerski* captura une frégate. Sur une autre, on voyait Smikine, le capitaine, qui blessé grièvement, s'était fait attacher à un mât, et qui continuait à commander, agenouillé sur le pont et se tenant à un câble.

. . . .

« Nicolas 1er comble de distinctions les trois amiraux ; il écrivit à de Rigny la lettre la plus flatteuse pour lui et pour la valeur qui, de tout temps, a distingué la nation française. »

Dans son grand ouvrage : *La France Ancienne et Moderne* (1), Armand Carrel s'exprime comme suit :

« Le gouvernement de la Russie n'est plus ce qu'il était en 1812 ; il tient à présent entre ses mains les destinées de l'Europe. »

Le but principal de la Russie fut toujours d'accroître sa prépondérance en Europe (2).

Elle a conservé une grande influence en Allemagne.

La France lui est attachée par les liens de la reconnaissance ; car elle n'a pas oublié que, bien qu'il fût son ennemi, Alexandre s'est montre magnanime et généreux.

En 1832, M. Thiers était pour l'alliance anglaise ; mais il ne put

(1) Paris, 1820.

(2) Aujourd'hui, la prépondérance est véritable et bien assise.

s'empêcher de reconnaître qu'à cette époque déjà l'alliance avec la Russie avait beaucoup de partisans en France.

Voici un court extrait de son livre : la *Monarchie de 1830* (1) !

« ..... Nous avons eu l'Angleterre pour amie et médiatrice. A cela, certains politiques font une objection : la Russie, disent-ils, est plus naturellement notre alliée que l'Angleterre ; les territoires étant plus éloignés, les intérêts ne sont pas contraires, et, par exemple, ajoute-t-on, la Russie nous aurait laissés prendre la Belgique, l'Angleterre, jamais... »

En 1840, Balzac donnait l'opinion suivante sur l'alliance franco-russe.

Nous la puisons dans la *Revue Parisienne*, qu'il avait fondée à cette époque et dont il était le directeur :

« ..... Chez elle, la Russie est presque invincible ; hors de chez elle, elle serait battue. Ni le centre, ni le midi de l'Europe ne se laisseront subjuguer. Le péril pour le monde était dans une alliance entre la Russie et la France.

« L'alliance anglaise a été *un moyen* ; l'alliance russe est *un but*.

« Il n'y a que l'alliance russe qui donne à la France une politique. M. de Lamartine a parlé en homme de génie, et il est évident qu'il est pour l'alliance russe, *la seule qui puisse faire avoir à la France et la Belgique et le Rhin* (1).

(1) Paris, Mesnier, 1831.

(1) *Revue Parisienne*, nº du 25 septembre 1840, page 385.

SIXIÈME PARTIE

RUSSES ET FRANÇAIS

SOUS NICOLAS Ier et ALEXANDRE II

SOUVENIRS DE LA GUERRE DE CRIMÉE

La guerre de Crimée

SOMMAIRE

La guerre de Crimée. — Ouverture des hostilités. — Le siège de Sébastopol. — La lutte. — Le rapport du commandant en chef. — La prise de Sébastopol. — Le maréchal Canrobert. — Nicolas et Alexandre II.

La guerre dite de Crimée eut lieu en 1854.

La Russie ayant émis des prétentions sur la Turquie et les principautés danubiennes, une alliance se fit entre la France et l'Angleterre.

Le 20 janvier 1854, l'Empereur Napoléon III adressa une lettre autographe au Tzar, où il lui proposait de conclure un armistice. Sur le refus du Tzar, la guerre est résolue.

L'armée d'Inert fut placée sous le commandement en chef du maréchal Saint-Amand. Les hostilités s'engagèrent sur tous les points : dans la mer Noire, dans la Baltique, sur le Danube et dans l'Océan Pacifique.

Le 22 avril, les amiraux Dundas et Hanolin bombardèrent le port militaire d'Odessa.

Les deux flottes se portèrent ensuite devant Sébastopol, où la flotte russe était renfermée.

La guerre débuta par les victoires de l'Alma, de Balaclava, et d'Inkerman.

Mais c'est surtout au siège de Sébastopol que les troupes, sous les commandements de Pélissier, Canrobert, Mac-Mahon, se distinguèrent (1).

(1) « La Crimée, où l'on opérait cette descente hardie, est une presqu'île de 23.000 kilomètres carrés, située entre les embouchures de deux fleuves, le Dniéper et le Don. Elle est rattachée à la Russie du Sud par l'isthme de Pérékop, que des bancs de sable mettent à l'abri d'une attaque par mer. Pays de plaines, de marais et de pâturages dans toute la partie Nord, la Crimée présente, au contraire, dans le Sud, une région montagneuse entre-

Le 8 septembre 1855, un assaut général fut ordonné contre le fort Malakof.

« A midi juste, dit le général Pélissier dans son rapport, toutes nos batteries cessèrent de sonner pour reprendre un tir plus allongé sur les réserves de l'ennemi.

« A la voix de leurs chefs, les divisions de Mac-Mahon, Dulac et Lamotte-Rouge sortent des tranchées. Les tambours et les clairons sonnent la charge, et nos intrépides soldats se précipitent sur les défenses de l'ennemi. Ce fut un moment solennel.

« La première brigade de la division Mac-Mahon, le 1er zouazes en tête, suivi du 7e de ligne, ayant à sa gauche le 4e chasseurs à pied, s'élance contre la face gauche et le saillant de l'ouvrage Malakoff.

« La largeur et la profondeur du fossé, la hauteur et l'escarpement des talus rendent l'ascension extrêmement difficile pour nos hommes ; mais enfin, ils parviennent sur le parapet garni de Russes qui se font tuer sur place, et qui, à défaut de fusils, se font armes de pioches, de pierres, d'écouvillons, de tout ce qu'ils trouvent sous la main.

« Il y eut là une lutte corps à corps, un de ces combats émouvants, dans lequel l'intrépidité de nos soldats et de leurs chefs pouvait seule leur donner le dessus. Ils sautent aussitôt dans l'ouvrage, refoulent les Russes qui continuent de résister, et, peu d'instants après, le drapeau de la France était planté sur Malakof pour ne plus en être arraché.

coupée de vallées accidentées au fond desquelles coulent plusieurs rivières, l'Alma, la Katcha, la Tchernaïa, cette dernière se jetant au fond de la baie de Sébastopol. La situation de cette ville comme établissement maritime est à bon droit estimée, et l'on trouverait peu de havres en Europe aussi complètement appropriés aux besoins d'une grande flotte. Un bras de mer d'une largeur imposante s'est creusé un lit profond sur la côte occidentale de la Crimée ; il pénètre dans les terres jusqu'à une distance de deux lieues. Point de rochers dangereux, point d'écueils dans ce magnifique bassin ; l'entrée, qui est d'un abord convenable, est défendue par des fortifications redoutables dont la puissante artillerie balaierait sans peine toute la largeur du goulet. Une fois dans cette grande baie, en regardant la côte du Sud, on remarque quatre anses spacieuses d'un abri sûr et d'un abord si facile que l'une d'elles, la baie des vaisseaux, permet aux navires de guerre de venir mouiller sans danger à quelques toises de la côte. Juste entre deux de ces anses est élevée la ville de Sébastopol, dont le nom grec signifie la ville auguste. Les hautes collines qui défendent la rade présentent, aussi loin que la vue peut s'étendre, l'aspect d'une éternelle désolation : Cette côte est aride et nue, elle n'a pas usurpé le surnom tartare d'Ak Tiar, blanc rocher ! » (Deminoff, *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée.*)

« A droite et au centre, avec ce même élan qui avait renversé tous les obstacles et refoulé au loin l'ennemi, les divisions Dulac et de Lamotte-Rouge, entraînées par leurs chefs, s'étaient emparées du petit redan du carénage et de la cantine, en poussant même jusque sur la seconde enceinte en construction.

« Partout nous étions en possession des ouvrages attaqués. Mais ce premier et éclatant succès avait failli nous coûter bien cher.

« Frappé d'un gros éclat de bombe au côté droit, le général Buquet avait dû quitter le champ de bataille. J'avais confié le commandement au général Dulac, qui a été parfaitement secondé par le général de Limiers, chef d'état-major au 1er corps.

« Le génie, qui avait marché avec les colonnes d'assaut, était déjà à l'œuvre, comblait les fossés, ouvrait des passages, jetait des ponts.

« La seconde brigade du général de Mac-Mahon s'avançait rapidement pour le renforcer dans Malakof. Je fis le signal convenu avec le général Simpson pour l'attaque du grand redan, et un peu plus tard pour l'attaque de la ville.

« Les Anglais avaient 200 mètres à franchir sous un terrible feu de mitraille. Cet espace fut bientôt jonché de morts; néanmoins, ces pertes n'arrêtaient pas la marche de la colonne d'attaque, qui arrivait en se dirigeant sur la capitale de l'ouvrage.

« Elle descendit dans le fossé, qui a près de cinq mètres de profondeur, et, malgré tous les efforts des Russes, elle escalada l'escarpe et enleva le saillant du redan. Là, après un premier engagement qui coûta cher aux Russes, les soldats anglais ne trouvèrent devant eux qu'un vaste espace libre criblé par les balles de l'ennemi, qui se tenait abrité derrière des traverses éloignées. Ceux qui arrivaient remplaçaient à peine ceux qui étaient mis hors de combat.

« Ce n'est qu'après avoir soutenu pendant près de deux heures ce combat inégal, que les Anglais se décidèrent à évacuer le redan; ils le firent en si ferme contenance que l'ennemi n'osa pas s'avancer sur leurs pas.

« Cependant, à la Garde, au signal convenu, les colonnes de la division Levaillant, commandées par les généraux Couston et Trochu, se précipitaient, tête baissée, sur le flanc gauche. Malgré une grêle de balles et de projectiles, et après une lutte très vive, l'élan et la vigueur de ces

braves troupes triomphèrent d'abord de la résistance de l'ennemi, et malgré les difficultés accumulées devant elles, elles pénétrèrent dans les deux ouvrages. Mais l'ennemi, replié derrière des traverses massives, tenait ferme partout. Une fusillade meurtrière partait de toutes les crêtes ; des pierres démasquées au moment même, et des canons de campagne amenés sur plusieurs points vomissaient la mitraille et décimaient les nôtres. Enfin, un retour offensif, fait par de nombreuses colonnes russes, força nos troupes à abandonner les ouvrages qu'elles avaient enlevés, et à se retirer dans nos places d'armes avancées.

« La possession de Malakof nous était cependant énergiquement disputée. Au moyen des batteries de la maison des croix, de l'artillerie, de ses vapeurs, de canons de campagne amenés sur des points favorables et des batteries du Nord de la rade, l'ennemi nous inondait de mitraille, de projectiles de toute nature, et portait le ravage dans nos rangs. Le magasin à poudre de la batterie russe de la Pobine venait de faire explosion, en augmentant nos pertes et en faisant disparaître un moment l'aigle du 91e.

« Bon nombre d'officiers supérieurs et autres étaient blessés ou tués ; les généraux de Saint-Pol et de Marolles sont morts glorieusement, et les généraux Mellinet, de Pontevès, Bourbaki avaient été blessés à la tête de leurs troupes. Trois fois les divisions Dulac et de Lamotte-Rouge s'emparent du redan et de la cantine, et trois fois elles sont obligées de se replier devant un feu terrible d'artillerie et devant les masses profondes qu'elles trouvent devant elles. Cependant, les deux batteries de campagne en réserve descendent au trot, franchissant les tranchées, s'établissent audacieusement à demi-portée de canon, et parviennent à éloigner les colonnes ennemies et les vapeurs. Une partie de ces deux divisions, soutenues dans cette lutte héroïque par les troupes de la Garde, qui s'est couverte de gloire dans cette journée, s'établit alors sur toute la gauche de cette cantine, d'où l'ennemi ne la chassera plus.

« Durant ces combats renouvelés de la droite et du centre, les Russes redoublaient d'efforts pour reconquérir Malakoff. Cet ouvrage, qui est une sorte de citadelle en terre de cent cinquante mètres de largeur, armé de 62 pièces de divers calibres, couronne un mamelon qui domine tout l'intérieur du faubourg de Karabelnaïa, pris de revers le redan attaqué par les Anglais, n'est qu'à 1.200 mètres du port du sud, et menace non

seulement le seul mouillage resté aux vaisseaux, mais encore la seule voie de retraite des Russes, le pont jeté par eux d'une rive de la rade à l'autre.

« Aussi, pendant les premières heures de cette lutte des deux armées, les Russes renouvelèrent-ils constamment leurs tentatives... Formés en colonnes profondes, ils assaillirent par trois fois la gorge de l'ouvrage, et trois fois ils furent obligés de se retirer, et avec des pertes énormes, devant la solidité de nos troupes.

« Après cette dernière lutte, qui se termina vers cinq heures du soir, l'ennemi parut décidé à abandonner la partie, et ses batteries seules continuèrent jusqu'à la nuit à nous envoyer quelques projectiles qui ne nous firent pas beaucoup de mal.

« L'ennemi, désespérant de reprendre Malakoff, venait de s'arrêter à un grand parti ; il évacuait la ville. Vers la fin du jour, j'en avais eu le pressentiment, j'avais vu de longues files de troupes et de bagages défiler sur le port en se rendant sur la rive nord ; bientôt des incendies, se manifestant sur tous les points, levèrent tous nos doutes. J'aurais voulu pousser en avant, gagner le pont et fermer la retraite à l'ennemi, mais l'assiégé faisait à tout moment sauter ses défenses, ses magasins à poudres, ses édifices, ses établissements. Ces explosions nous auraient détruits en détail, et rendaient cette pensée inexécutable ; nous restâmes en position, attendant que le jour se fît sur cette scène de désolation (1).

« Le soleil, en se levant, éclaira cette scène de destruction, qui était bien plus grande encore que nous pouvions le penser ; les derniers vaisseaux russes, mouillés la veille encore dans la rade, étaient coulés ; le pont était replié ; l'ennemi n'avait conservé que ses vapeurs qui enle-

(1) « La situation des soldats russes n'était guère bonne ; les abris leur manquaient, les pluies abondantes avaient rempli d'eau les nombreuses excavations causées par les projectiles, et les communications avec la ville étaient devenues fort difficiles. Astreints à un service périlleux et fatigant, vivant dans la boue, souffrant du manque de vêtements, ils étaient très éprouvés par le choléra, les fièvres et la dysenterie. Néanmoins, encouragés par l'exemple de leurs officiers qui partageaient leurs privations, ils supportaient ces épreuves avec résignation. Lorsqu'on voulut relever les marins qui occupaient le bastion n° 4 depuis le commencement du siège, ils réclamèrent l'honneur de rester au poste qui leur avait été confié. » (MARCHAL, *Guerre de Crimée*.)

vaient quelques fugitifs et quelques Russes exaltés qui cherchaient encore à promener l'incendie dans cette malheureuse ville (1).

« Mais bientôt, ces quelques hommes, ainsi que les vapeurs, furent contraints de s'éloigner et de chercher un refuge dans les anses de la rive nord de la rade.

« Sébastopol était à nous. »

Le 16 août, 40.000 Russes descendaient dans la vallée de la Tchernaïa, et voulaient franchir le pont de Tracktri. Les soldats français, accourus à l'aide des soldats sardes, battirent en écharpe le pont de Tracktri ; bientôt les Russes, attaqués de tous côtés, se retirèrent dans le plus grand désordre, laissant sur le champ de bataille 7.000 hommes hors de combat.

* * *

Jusqu'au mois de novembre, les troupes alliées s'attachèrent à ruiner complètement la puissance militaire de la Russie en Crimée et sur la mer Noire. Une expédition navale des Français dans le Liman de Dniéper détruisit les ouvrages des places de Tasman, Famagones, Kinburn et Otclakoff.

* * *

L'Empereur Nicolas était mort avant la fin de la guerre. S'il ne vit pas la chute de Sébastopol, il pressentit du moins l'échec de sa politique.

(1) « Le soir même, après une reconnaissance qui lui démontra l'impossibilité de reprendre Malakoff, le prince Gortchakof donnait l'ordre d'évacuer la partie sud de la ville et de transporter de l'autre côté de la baie tout ce qui pouvait être enlevé à l'ennemi. A sept heures, la retraite commença. Les troupes, en quittant les fortifications, avaient laissé dans les magasins à poudre des mèches allumées de différentes longueurs, de manière à amener des explosions successives et à inquiéter l'ennemi. Trente-cinq magasins sautèrent ainsi graduellement, et la ville entière fut livrée aux flammes.

« L'enceinte présentait un aspect effroyable.

« Sur la terre bouleversée par de récentes explosions gisaient çà et là des affûts brisés, des cadavres russes et français écrasés, de lourds canons de fonte renversés dans le fossé par une force inouïe, à moitié enterrés dans le sol et pour toujours muets, des bombes, des boulets, des éclats de poutres, et encore des cadavres de soldats en capotes bleues ou grises qui semblaient secoués par de suprêmes convulsions et qu'éclairait par instants le feu rouge des explosions retentissant dans l'air. » (Tolstoi, *Scènes du siège de Sébastopol.*)

« Quand, de sa villa de Péterkof, il put suivre les évolutions de la flotte ennemie, quand il entendit s'élever contre lui la voix immense de la nation jusqu'alors silencieuse, alors ce cœur orgueilleux saigna. L'*Empereur de fer* se brisa. Il voulut mourir. Un jour de février 1855, malade déjà d'une forte grippe, il sortit sans pelisse par un froid de 23 degrés. Son médecin, Karrel, tenta de s'y opposer : « Vous avez rempli votre devoir, répondit l'Empereur, laissez-moi remplir le mien. » D'autres imprudences aggravèrent son état. Il donna ses dernières instructions à son héritier ; lui-même dicta cette dépêche, qu'il fit expédier dans les grandes villes de Russie : « L'Empereur se meurt ! » Le 2-14 mars, il expira (1). »

*
* *

Dès le mois de novembre 1855, l'annexion de la Suède à la politique des alliés avait réduit le Tzar à un véritable isolement politique. La cour de Vienne ayant fait alors de nouvelles ouvertures à celles de Paris et de Londres pour reprendre la voie des négociations, la Russie y adhéra.

Un armistice fut conclu jusqu'au 21 mars, et il fut décidé qu'un congrès se réunirait à Paris pour régler les conditions d'un équilibre général.

Des délibérations de ce congrès sortit le traité du 30 mars 1856.

Par ce traité, la Russie renonçait à tout protectorat sur les principautés danubiennes, et à toute intervention dans leurs affaires intérieures.

La mer Noire était déclarée neutre, ouverte à la marine marchande de tous les pays, fermée aux bâtiments de guerre, même des puissances riveraines ; aucun arsenal militaire ou maritime ne pouvait être établi sur son littoral ; les Russes et les Turcs ne pouvaient y avoir que des bâtiments de guerre légers pour la surveillance des côtes.

Une dernière convention, signée en faveur de la Suède, stipulait la neutralité des îles d'Alaud, et interdisait aux Russes d'y élever aucune fortification.

*
* *

L'absence de haine se manifesta merveilleusement pendant cette

(1) A. Rambaud.

guerre de Crimée. « Nos officiers furent traités dans les villes russes avec bienveillance et respect. Sur les vaisseaux de la rade, les officiers de la garnison faisaient avec eux la conversation et leur servirent de partenaires aux jeux.

« Les prisonniers russes n'eurent pas non plus à se plaindre de nous. On leur donnait une somme égale à celle de nos militaires du même grade, outre le secours que leur faisait parvenir leur gouvernement.

« Leurs soldats étaient nourris comme les nôtres ; seulement ils trouvaient le pain trop blanc et regrettaient le pain noir du village et du régiment (1). »

*
* *

Rappelons qu'à la suite de la guerre de Crimée, le maréchal Canrobert fit élever à Malakoff un monument, un tombeau fraternel des deux grandes nations. Les Russes ne l'ont pas oublié, aussi ont-ils envoyé, en décembre 1893, la dépêche suivante au maréchal :

« Paris. Maréchal Canrobert.

« Sébastopol, 20 décembre.

« Unis par la victoire, réunis par la mort : pour les soldats, c'est la « gloire : pour les braves, c'est la destinée.

« Cette inscription touchante sur l'éternel monument de la noblesse et de la grandeur du peuple français, érigée par eux à Malakoff sur le tombeau fraternel des deux grandes nations, est toujours présente dans nos cœurs aujourd'hui, le jour de l'anniversaire de la bataille de Sinop, prélude célèbre de la grande épopée du siège et de la défense de Sébastopol, également glorieuse pour tous les combattants.

« Les marins de la mer Noire, rassemblés à Sébastopol, prient Votre Excellence de transmettre à la France le toast le plus sincère qu'ils portent pour la prospérité *de la plus noble, la plus généreuse et la plus grande nation, la nation française*. Vive la France !

« *Les contre-amiraux :*

« Dicor, Lavror, Ivasoinzer. »

(1) A. Rambaud, *Moscou et Sébastopol.*

Le maréchal s'est empressé de communiquer ce télégramme au chef de l'Etat et d'adresser par dépêche, aux amiraux, la réponse suivante :

« Sébastopol.

« Contre-amiraux Dicor, Lavror, Ivasoinzer.

« Paris, 3 décembre 1893.

« Le maréchal Canrobert remercie très profondément Son Excellence et les marins de la mer Noire réunis à Sébastopol, le jour de l'anniversaire de la bataille de Sinop, des vœux chaleureux qu'ils lui adressent pour la France.

« Il s'est empressé de la transmettre au chef de l'Etat.

« Son pays recevra, avec vive joie, ce nouveau témoignage de haute estime et de chaude sympathie que seules peuvent engendrer de loyales et grandioses luttes entre deux puissantes nations.

« En ce qui le concerne, le vieux maréchal remercie très vivement la noble nation russe du culte dont elle entoure le monument élevé à Malakoff à la mémoire de ceux qui, par leur sang, préparèrent l'union de leurs deux peuples dans les mêmes sentiments.

« Il adresse à Leurs Excellences ses vœux personnels les plus ardents pour S. M. le Tzar, la famille impériale, la grande nation russe et les marins et soldats, si braves et si chevaleresques.

« MARÉCHAL CANROBERT. »

*
* *

Le fils de Nicolas, Alexandre II, monta sur le trône de Russie, en pleine guerre de Crimée.

Il arrivait à peine âgé de trente-sept ans, au moment où l'Empire était dans une triste situation. L'entente ne pouvait se faire, la guerre de Crimée allait continuer.

Alexandre II fut tué le 13 mars 1881 par les nihilistes et fut victime de son dévouement. Une bombe avait été lancée contre sa voiture et deux soldats de son escorte ayant été blessés, le Tzar, descendant de voiture, avait voulu leur porter secours. Un nihiliste, Ryssakof, lança alors une bombe aux pieds du Tzar. La bombe brisa les deux jambes d'Alexandre, lui ouvrit le ventre et lui fit de nombreuses blessures à la tête.

« L'histoire de Russie, dit M. Anatole Sarcey-Beauchère, après comme avant Pierre-le-Grand, a enregistré bien des morts tragiques et de sanglantes catastrophes. Bien des tzars ont péri de mort violente dans des révolutions de palais, l'Empereur Alexandre II est le premier qui soit tombé dans la rue. Il a été tué un an à peine après le jour où la Russie célébrait le 25e anniversaire de son avènement et récapitulait toutes les réformes accomplies dans ce quart de siècle.

Ce fut son fils aîné, Alexandre III, qui lui succéda.

La Marine Russe au siège de Sébastopol

Des Héros

Sommaire

La marine russe âme de la Défense. — Les amiraux Nakhimof, Kornilof, Stomine. — Le clergé russe au début du siège. — Quelques héros. — La gloire russe. — Belles pages de l'histoire de la marine russe.

Ce furent les chefs de la marine russe qui devinrent, dans Sébastopol assiégée, l'âme de la défense. Ils étaient trois : l'amiral Nakhimof, le vice-amiral Kornilof, le contre-amiral Stomine. Et autour d'eux toute une élite : leurs commandants de vaisseau, de frégate, de corvette. Kornilof, avec Stomine comme chef d'état-major, devait garder les forts du Nord, et l'amiral les forts du Sud.

Et *comme le Russe n'oublie jamais Dieu*, Kornilof, au début du siège, ordonna au clergé de parcourir en procession ses lignes de défense et de bénir les habitants de la ville assiégée et ses défenseurs ; il les suivait lui-même à cheval, haranguant les matelots et les soldats : « Enfants, leur disait-il, nous devons nous battre contre l'ennemi jusqu'à la dernière extrémité ; chacun de nous doit mourir sur place. Quiconque osera parler de retraite, tuez-le ; si je vous ordonne la retraite, tuez-moi ! »

Le bombardement général commença le 17 octobre. Ce qui marqua cette journée pour les Russes d'un souvenir ineffaçable, ce fut la mort du brave Kornilof.



L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

Vaillant officier, se prodiguant toujours, il n'avait cessé, durant la journée, de se montrer et de parcourir tous les points de la ligne de défense.

Comme le lieutenant Gendre (1) lui faisait remarquer qu'il avait déjà tout vu et l'engageait à rentrer, il lui répondit : « Que diraient de moi les soldats si, dans un jour comme celui-ci, ils ne me voyaient pas ? » Et à un autre officier, il disait aussi : « C'est un devoir de conscience pour moi que de voir au champ d'honneur et à l'œuvre nos héros. »

Le bastion central avait eu à supporter l'effort des batteries françaises. Nakhimof y avait été blessé.

Kornilof l'avait rapidement serré dans ses bras et était accouru au Grand-Redan, qui venait d'être sérieusement endommagé par les Anglais et de la tour de Malakof, presque rasée par les obus. Là il eut un moment de folie héroïque. Du sommet du mamelon, sans descendre de cheval, sa silhouette se profilant hardiment sur le ciel, il regardait attentivement les batteries anglaises, quand un de leurs boulets lui fracassa une jambe. Il considéra fixement les officiers qui s'empressaient pour le relever et leur dit : « Je m'en remets à vous pour la défense de Sébastopol. Pas de reddition ! » Les chirurgiens jugèrent sa blessure mortelle, mais il mit deux grandes heures à mourir. Sa fin fut celle d'un héros, d'un soldat et d'un chrétien.

« Dites à tous, répétait-il, qu'il est doux de mourir quand la conscience est pure. »

A la fin, il dit encore :

« Mon Dieu, bénissez l'Empereur et la Russie ; sauvez Sébastopol et la flotte ! »

Puis, un de ses lieutenants étant venu lui annoncer que les batteries anglaises avaient été réduites au silence, il fit un effort pour se soulever, cria deux fois : Hourra ! et mourut.

Le tzar Nicolas Ier ordonna, pour honorer sa mémoire, que le *bastion Malakoff* prendrait désormais le nom de *bastion Kornilof*, et c'est ainsi que les historiens russes l'ont toujours désigné.

Stomine lui succéda et fut aussi vaillant et brave que lui. Nuit et

(1) Gendre. *Sébastopol et Kornilof.*

jour sur la brèche, ses officiers ont raconté qu'il avait passé six mois sans presque se dévêtir. Nombre de fois il fut blessé et contusionné.

Il faut lire, dans les lettres adressées à ses frères, l'amour qu'il portait à cette flotte de la mer Noire, à cette héroïque cité, à ses braves marins.

Le 28 octobre, il écrivait à son frère cette lettre où il parle de la journée du 25 septembre :

« Je ne te décrirai ni le bombardement, ni l'assaut, ni la bataille : tout cela, tu l'apprendras par les relations officielles. Mais ce que je peux te dire, c'est que je ne puis assez admirer nos matelots, nos soldats, nos officiers. Un pareil dévouement, un tel héroïsme, qu'on les cherche donc, la lanterne à la main, chez les autres nations.

« Ce qu'il a pu tomber de projectiles sur nos marins qui faisaient le service des batteries, personne jusqu'à présent n'aurait pu s'en faire une idée. Il y a eu pour nous des coups bien malheureux qui, parfois, emportaient la moitié des servants ; eh bien ! avant que l'ordre en fût donné, des volontaires étaient à leur poste pour remplacer les blessés et les morts. Le bombardement a duré de 6 heures du matin à 7 heures du soir. Eh bien ! pendant tout cela, pas un matelot ayant gardé ses membres n'a souffert qu'un des volontaires prît sa place ; et cependant ceux-ci, sans relâche, avec des larmes dans les yeux, suppliaient qu'on leur donnât place auprès des canons. En un mot, pour te donner une idée de cette exaltation de bravoure chez nos hommes et chez nos officiers, il faudrait rédiger une *Iliade*, et je n'en ai ni le temps ni les moyens. Je vis dans la tranchée. Quand l'ennemi aura terminé ses préparatifs, il y aura de nouveau un bombardement général, et ensuite l'assaut. Comment se terminera celui-ci ? C'est dans les mains du Très-Haut. Notre affaire à nous, c'est de bien nous battre, et que Dieu nous assiste ! Comment te décrire l'enfer de bombes et d'obus que l'ennemi a déversés sur nous, des hauteurs qui commandent les nôtres, ce qui leur permettait de tuer à coup sûr, tandis que nous distinguions à peine des embrasures !

« Après un quart d'heure passé sous cet orage de feu, nous avions déjà remplacé par de nouveaux les canons endommagés. Ah ! notre brave jeunesse ! Le cœur s'épanouissait et en même temps se serrait douloureusement, à voir leurs exploits, qu'ils payaient presque toujours

bien cher. Dans mes batteries, pas un officier qui n'ait été blessé ou contusionné deux ou trois fois, et, pour peu que ce fût possible, tout de suite ils revenaient à leur poste. Les projectiles ennemis ne m'ont pas épargné : le 6 (18 octobre), j'ai été blessé à la main, contusionné à la poitrine ; le 7, blessure à la tête ; mais, grâce à Dieu, j'ai pu rester à mon poste. Ma main, j'ai été trois semaines sans pouvoir m'en servir pour écrire ; à la poitrine, je ressentais des élancements, et dans ma tête j'avais un bruit. »

Il disait parfois : « Celui qui suivra du plus près Kornilof, c'est moi. » Et il ajoutait en riant : « D'ailleurs, je me suis depuis longtemps inscrit au *Débet ;* je vis maintenant sur le compte des Anglais et des Français. »

Ces pressentiments ne devaient point le tromper, car, le 23 mars 1855, sur le bastion de Malakoff, contre lequel tiraient maintenant les batteries françaises, l'amiral fut atteint par un boulet qui lui emporta la tête.

On ne retrouva que quelques fragments de la croix de Saint-Georges qui pendait à son cou et quelques lambeaux du large ruban qui la soutenait.

Le survivant des trois amiraux, Nakhimof, recueillit les tristes débris pour les envoyer à son frère. Constantin pleura sur son vieux compagnon d'armes, sur cette « nouvelle victime tombée pour la rédemption de Sébastopol, » comme il dit dans son rapport au tzar Nicolas.

Nakhimof lui aussi avait fait le sacrifice de sa vie depuis longtemps. Dès le mois de mars 1855, il avait écrit à la veuve de Lazoref pour lui exprimer le désir d'être enterré auprès de son chef, dans la petite église de Saint-Vladimir déjà à moitié démolie par les projectiles des flottes alliées.

« Maintenant, Nakhimof avait à inspecter seul la ligne entière des défenses. Dès lors, de tous les bastions, tous les jours, on voyait un vieux, en uniforme de marine, avec de grosses épaulettes, une cravache à la main, chevauchant sur un cheval cosaque et accompagné d'un cosaque pour toute escorte. Comme certains de nos héros marins des sièges de 1870-1871, il montait mal, raconte M. Alfred Rambaud ; un pantalon sans sous-pieds remontait jusqu'aux genoux, laissant voir ses caleçons et ses tirants de bottes. Arrivé près d'un bastion, il mettait pied à terre et commençait sa tournée dans les batteries. A son appa-

rition, un murmure courait parmi les servants : « Paul Stépanovitch ! » Les braves se sentaient plus braves, plus joyeux aussi. Le plus hardi des matelots-canonniers, tout en chargeant et refoulant, s'écriait : « Bonjour, Paul Stépanovitch ; cela va-t-il bien aujourd'hui ? — Très bien, comme tu vois, » répondait l'amiral d'un ton joyeux, et il continuait sa visite. Parfois, il interpellait les hommes : « Est-ce qu'on aurait oublié Sinope ? — Faites excuse, Paul Stépanovitch ! Si, on s'en souvient ! Et le Turc, donc ! Il en est encore à se frotter les reins. »

Dans ses tournées, soit hasard, soit de parti pris, c'était aux endroits les plus dangereux, les plus découverts, ceux où les officiers mêmes avaient soin de se défiler en passant, que Nakhimof s'arrêtait le plus volontiers pour recevoir des rapports, donner des ordres, braquer sa lunette. Si on lui faisait observer respectueusement qu'il s'exposait : « Ne dites donc pas de bêtises, répondait-il d'une voix brusque ; croyez-vous qu'ils iront pointer le canon contre un homme isolé ? » Si quelque officier russe essayait de le faire passer à l'abri derrière les gabions : « Jeune homme, lui disait l'amiral, vous êtes excusable parce que vous ne savez pas encore qui vous conduisez. Je m'appelle Nakhimof et je n'entends pas qu'on me cache dans un trou... Veuillez passer par le mur extérieur. » Venait-on lui annoncer que les Anglais avaient établi une nouvelle batterie, par laquelle on serait pris à revers : « Mauvaise affaire ! » disait-il tranquillement. Et en manière de consolation, il ajoutait : « Du reste, ne vous tourmentez pas ; vous savez bien que tous nous laisserons ici nos os (1). »

Le jour de la Pâque russe de 1855, fut par exception très calme. Pas un coup de canon ; il semblait que les assiégeants voulussent par courtoisie laisser à leurs adversaires un peu de repos pour vaquer à leurs dévotions. Après l'office, on voyait les matelots russes se balancer — c'est un divertissement national chez les Russes — dans des balançoires qu'ils avaient installées près des bastions. Nakhimof vint les voir, échangea le baiser de Pâque, à pleine bouche, avec les marins de service. Puis il leur dit : « Enfants, faites bien attention, il ne faut pas

(1) Beaucoup de récits de témoins oculaires sur Nakhimof sont consignés dans le *Sévastopolski Sbornik*, collection publiée en 1871-1874, sous les auspices du grand-duc héritier (aujourd'hui Alexandre III).

s'enivrer aujourd'hui ; nous avons toujours l'ennemi sur le cou, et des renforts arrivent pour nous aider à le chasser ; chassons-le d'abord, et alors vous pourrez vous enivrer, et moi je m'enivrerai avec vous (1). »

C'était un vieux loup de mer dans toute l'acception du mot. Malgré cela, il avait un cœur excellent, il était même d'une grande tendresse. Le chirurgien Hübbenet a raconté que souvent, parmi les blessés de son ambulance, il en remarqua qui avaient dans leur lit des « douceurs, » telles que des fruits, du tabac et même des fleurs. Et quand, étonné, il leur demandait qui leur avait procuré tout cela, ils répondaient : « C'est Nakhimof qui nous a envoyé cela ! »

Un autre chirurgien, le docteur Zémann, raconte aussi que souvent l'amiral payait de ses propres deniers des médicaments pour les blessés russes.

Comme puissant témoignage de la tendresse de son bon cœur, pourquoi ne citerait-on pas ses propres paroles ? Avant l'ouverture du siége de Sébastopol, il recommandait vivement à ses officiers de se mettre en garde contre le résultat d'une certaine éducation, par trop étrangère aux mœurs russes, qui empêchait les chefs de comprendre le matelot et le soldat russes, de les apprécier à leur juste valeur, de les aimer comme ils méritaient de l'être. Nakhimof leur disait :

« Vous croyez que le matelot ne sait pas remarquer cela? Il voit ces choses-là bien mieux encore que les gens de notre monde. Nous savons mieux parler, et lui mieux regarder. C'est une supériorité qu'il a sur nous. Et, dites-moi, comment marchera le service, quand tous les subordonnés verront clairement que leurs chefs ne les aiment pas, qu'ils les méprisent ? Voilà la vraie raison pour laquelle, sur beaucoup de vaisseaux, rien ne réussit, et pourquoi de jeunes officiers essaient d'agir uniquement par la crainte. Certainement, à l'occasion, la crainte a du bon ; mais avouez qu'il n'est guère naturel qu'un matelot travaille désespérément, pendant des années, uniquement par la crainte. Il a besoin d'être encouragé par la sympathie ; il faut qu'il ait de l'amour pour son métier ; et alors, avec une nation comme la nôtre, on obtient des merveilles... Il est temps que nous cessions de nous regarder

(1) Souvenirs du docteur Hübbenet, chirurgien dans les ambulances de Sébastopol. *Rousskaïa Starina*, 1880.

comme des seigneurs propriétaires, et les matelots comme des paysans serfs. Le matelot, sur un navire de guerre, c'est le principal moteur, et nous ne sommes, nous les officiers, que les régulateurs de son effort. C'est le matelot qui monte les voiles, qui pointe les canons sur l'ennemi ; c'est lui qui, s'il le faut, se précipite à l'abordage : nous pouvons tout obtenir de lui si nous n'agissons pas en égoïstes, si nous ne considérons pas le service comme un moyen de satisfaire à nos ambitions, et nos subordonnés comme les marchepieds de notre avancement. Le matelot, voilà celui qu'il nous faut relever, instruire, accoutumer à la bravoure et à l'héroïsme, si nous sommes vraiment des fils de la patrie..... Quand le service laisse à désirer sur certains vaisseaux, c'est que les officiers affectent des manières de seigneurs et méprisent le matelot, oubliant que chez le *Moujik* il y a de l'intelligence, de l'âme et du cœur aussi bien que chez nous. »

Voilà le langage d'un brave homme, d'un grand cœur. Aussi, matelots et soldats adoraient-ils Nakhimof. Un exemple entre mille : Après l'assaut du 18 juin, un soldat du régiment Diébstch-Zobolkenski était étendu, tout mutilé et mourant, au pied du bastion Malakoff. Voyant un officier qui passait d'un pas rapide, il l'appela : « Que veux-tu, mon ami, lui demande l'officier ; voyons, parle vite ! — Est-ce que l'amiral Nakhimof n'est pas tué ? — Non ! — Gloire à Dieu ! maintenant je puis mourir tranquille. »

L'amiral n'était pas encore tué ; mais son tour ne devait pas manquer d'arriver. Il sentait bien, comme il le disait d'ailleurs lui-même, qu'il vivait « sur le compte des Anglais et des Français. »

« Le 22 juillet 1855, il faisait sa tournée quotidienne sur le bastion Malakoff ; les batteries des alliés ne tiraient pas, mais incessante était la fusillade. Nakhimof, malgré les supplications de ses officiers, s'approcha du parapet, ajusta sa longue-vue, et se mit à considérer les travaux des assiégeants. Ses épaulettes d'or, que jamais il ne quittait, attiraient les balles, comme un rayon de miel attire les guêpes. Une balle vint siffler à ses oreilles et s'enfonça dans les sacs à terre : « Ils tirent bien, dit tranquillement Nakhimof, mais ils ne touchent pas. » Une autre balle le toucha ; elle l'atteignit à la tempe gauche et pénétra dans le cerveau. Nakhimof tomba, fut emporté à l'ambulance, et, sans recouvrer connaissance, traîna jusqu'au lendemain. Son cercueil, drapé

du pavillon de l'*Impératrice-Marie*, fut conduit à cette petite eglise où l'attendaient ses compagnons d'armes défunts.

« Ainsi, tour à tour, le bastion Malakoff avait livré les trois héros de la mer Noire : Kornilof, la jambe fracassée d'un boulet ; Stomine, la tête emportée ; Nakhimof, le crâne troué d'une balle. Et combien d'autres étaient tombés parmi les officiers de marine et les matelots !

. . . .

« Quand Sébastopol succomba, la flotte de la mer Noire mourut une seconde fois. Après la prise de Malakoff par les mains des défenseurs mêmes de Sébastopol, tout flamba, tout sauta, tout croûla, et la ville, et les arsenaux, et les forts, et les marins jusqu'alors préservés... Complète fut la ruine : rien ne restait plus, sinon l'héroïque tradition qui se maintint dans les rares survivants du siège et qui devait refaire la flotte qui sortirait un jour des cendres de celle-là. »

Les sympathies franco-russes en Crimée

Souvenirs de 1856

SOMMAIRE

Fragments des *Mémoires* inédits du général de division Lacretelle. — En 1856. — En vue d'un armistice. — Cessation momentanée des hostilités. — Une capture de cosaques. — Echanges de bons procédés. — Fraternisation. — Une réception par le général russe. — Sympathies. — Une princesse. — Magnifique réception.

Nous donnons ici quelques feuillets détachés des *Mémoires* inédits que le général de division Lacretelle a laissés et qui, suivant les dernières volontés du vaillant soldat, ne devaient paraître que dans quelques années.

Ces fragments des souvenirs du général de Lacretelle se rattachent aux derniers coups de fusils échangés en Crimée entre les Russes et les Français, et montrent que c'est sur les champs de bataille de cette

campagne que se sont manifestées les premières sympathies entre les deux peuples, qui aboutissent aujourd'hui à leur union.

I

. . . .

... Le 1er mars (1), j'étais informé que des pourparlers avaient lieu en vue d'un armistice, et j'avais l'ordre de continuer le service d'avant-postes, en évitant tout acte d'hostilité.

Nous occupons les crêtes tous les jours, du matin au soir, afin qu'il soit bien établi qu'elles sont à nous.

Le 2 mars, on m'amène une patrouille de plusieurs cosaques, qu'un sergent a fait prisonniers dans une reconnaissance.

Je fais au sergent une remontrance, en lui rappelant que l'ordre a été donné d'éviter tout acte d'hostilité.

— C'est vrai, mon colonel, mais ils ne se gardaient pas, et je les ai trouvés si bien en prise, que je n'ai pu y résister.

Je donne l'ordre de les traiter en amis, de leur faire faire un bon repas, et je les fais conduire aux postes avancés, où on les met en liberté.

Le lendemain, vers midi, les postes avancées me font prévenir qu'un parti de cavalier russe assez considérable se montre sur les crêtes. Il ne peut être question d'un acte d'hostilité ; l'ordre de les éviter a été renouvelé le matin même.

Je fais monter à cheval mon escadron de chasseurs d'Afrique, et vais à la rencontre des Russes.

Nous les trouvons sur le plateau, et nous nous arrêtons en face d'eux, à la distance de cent mètres.

Un de leurs officiers s'avance vers moi.

— M. le commandant X..., qui est avec cette reconnaissance, vous prie de venir lui parler.

— Dites au commandant X... que le lieutenant-colonel commandant les avant-postes français est ici, et qu'il va mettre pied à terre pour l'attendre.

Un instant après, le commandant, ayant aussi fait mettre pied à terre à sa troupe, s'avance seul, et je vais au-devant de lui.

(1) 1856.

Je pensais bien qu'il était envoyé pour demander des explications sur l'enlèvement de leur patrouille, qui avait eu lieu l'avant-veille. Je ne me trompais pas. Je lui explique cette méprise, que nous avons été les premiers à regretter.

— Mais, commandant, ajoutai-je, ça nous a fourni une occasion de témoigner combien nous sommes heureux de n'être plus vos ennemis et de commencer avec vous des relations amicales. Vos soldats sont en route en ce moment pour rejoindre leur régiment. Je suis certain qu'ils ne se plaindront pas de la manière dont ils ont été traités parmi nous.

J'avais donné, en effet, avec l'ordre de les traiter en amis, celui de leur faire accepter quelques objets qui pourraient leur faire plaisir.

Un sous-officier de chasseurs d'Afrique m'ayant demandé à les accompagner à leur départ, je l'avais autorisé à prendre avec lui quelques chasseurs et à les conduire jusqu'aux crêtes.

Le commandant, témoignant combien il était heureux de nos procédés envers leurs soldats.

— Il me semble, lui dis-je, que nous avons ici une belle occasion de montrer quels sont nos véritables sentiments. Nous avons subi une guerre dans laquelle Russes et Français se sont conduits avec honneur. Ils y ont trouvé de nouveaux motifs d'estime réciproque, et leur sympathie mutuelle s'en est accrue. Voulez-vous que nous permettions à nos soldats de se mêler ? Je suis certain que ce sera un vrai plaisir pour les nôtres de fraterniser avec leurs ennemis d'hier.

Un instant après, les deux groupes étaient confondus, et c'était un spectacle curieux que celui que nous avions sous les yeux : les chasseurs d'Afrique coiffés des bonnets des cosaques, échangeaient avec eux les gourdes d'eau-de-vie et la blague à tabac, et tous ces braves gens, qui ne parlaient pas la même langue, bavardaient avec entrain et semblaient se comprendre parfaitement.

Nous prenions plaisir à cette entrevue, et je la prolongeai pendant plus d'une heure.

Enfin, il fallut penser au retour, et mes officiers, qui étaient déjà avec les officiers russes dans les termes d'une vieille amitié, ne les quittèrent qu'avec mille promesses de se revoir bientôt.

Je fis un rapport détaillé des incidents de cette journée, qui, certes, ne manquaient pas d'intérêt.

Jusqu'au 17 mars, nous continuons de servir d'avant-postes ; nos patrouilles parcourent pacifiquement les montagnes sur le versant de la Tchernaïa, jusqu'aux crêtes inclusivement, et les patrouilles des Russes font leur service sur le versant de Bolbak.

Le 18, un parti de cavalerie russe descend par la route de Cordoue-Bell, et s'arrête à hauteur d'une de nos grand'gardes. L'officier qui le commande est chargé de me remettre une lettre du commandant des avant-postes russes.

Je vais au-devant de lui, et l'invite à descendre jusqu'à Orkousta ; je serais heureux de le recevoir chez moi, lui et son escorte. Il ne se croyait pas autorisé à pousser jusque-là ; mais, après quelques insistances de ma part, il céda, et nous descendons vers le village.

C'était un capitaine de hussards de la Garde impériale, détaché, me dit-il, auprès du commandant des avant-postes, avec plusieurs autres, pour apprendre la guerre.

Il était escorté de 250 cavaliers environ et d'un certain nombre d'officiers qui avaient demandé à l'accompagner. Je prends connaissance de la missive qu'il me remet : le colonel Oklobgia m'écrivait une lettre de simple courtoisie et de bon voisinage. Le capitaine m'informa aussi verbalement que le colonel Oklobgia venait d'être promu au grade de général.

Tandis que nous descendions vers Orkousta, j'avais envoyé en avant un jeune lieutenant très actif et intelligent pour préparer la réception de nos hôtes. Il y a deux cantinières à Orkousta ; il va faire main-basse sur tout ce qu'elles ont de vin et de liqueurs ; il préparera du punch, du vin chaud pour tous les officiers, et les compagnies de chasseurs à pied hébergeront l'escorte et lui feront faire un repas copieux de rata et de café.

La réception dura deux heures, au milieu de la plus grande joie et de la plus franche cordialité.

C'était l'admirable explosion de sentiments longtemps contenus par un devoir rigoureux, et qui, maintenant, pouvaient se manifester librement.

Je ne pouvais m'empêcher de faire cette réflexion que rien de pareil ne se produisait dans nos relations avec les Anglais, nos alliés.

La plus grande politesse avait toujours existé, mais une politesse froide ; et les officiers anglais, sauf de rares exceptions, n'avaient jamais eu d'intimité avec les nôtres.

. . . .

. . . .

II

. . . .

Le 23 avril, le général d'Autemarre, pour reconnaître les avances des Russes et répondre aux nombreuses visites que j'avais reçues, me donna l'ordre de rendre visite moi-même au commandant de leurs avant-postes.

Il me recommande d'entourer cette démarche d'un certain appareil, de prendre pour escorte l'escadron de chasseurs d'Afrique, et d'emmener avec moi tous les officiers montés de la division qui voudront m'accompagner.

Je leur donne un rendez-vous à deux jours de là, et, le 30 avril, à huit heures du matin, je quitte Orkousta avec l'escadron de chasseurs et une trentaine d'officiers.

Nous passons par le col de Cordoue-Bell et descendons sur le Dolbeck par la route de Koklozi et Yeni-Sala...

A Koklozi, un poste commandé par un officier est sous les armes.

A Yeni-Sala se trouve un deuxième poste, tous deux nous rendent les honneurs à leur passage, et, ensuite, se joignent à notre escorte.

A ce dernier poste m'attendait, en outre, un jeune officier, qui s'avance vers moi et se présente sous le nom de Roumanoff.

— Mon colonel, je suis envoyé au-devant de vous par le général Oklobgia, avec ordre de vous servir de guide et d'interprète, et de vous accompagner partout où vous voudrez.

— Allons !

C'était un jeune homme de manières distinguées, qui connaissait Paris et parlait parfaitement le français.

— Monsieur Roumanoff, je serai enchanté de marcher en votre compagnie. Je vais faire une visite au général Oklobgia, et je me place sous votre direction.

En approchant de la rivière, je remarque que plusieurs détachements, dont les campements sont voisins, se tiennent sous les armes.

— Monsieur Roumanoff, c'est sans doute l'heure de l'appel qui se fait dans ces détachements ?

— Non, mon colonel ; ils ont reçu l'ordre de prendre les armes à votre approche, et de vous rendre les honneurs à votre passage.

Nous traversons la rivière au pont du Capan, et trouvons, au-delà, le régiment de Smolensk-réserve, en bataille sur le bord du chemin.

Un officier supérieur s'avance, m'adresse quelques paroles en russe et me remet un papier.

— Monsieur Roumanoff, voulez-vous me traduire ce que vient de dire monsieur et m'expliquer ce qu'est le papier qu'il me présente ?

— Mon colonel, monsieur est le major du régiment de Smolensk ; il vous remet la situation et le rapport de la journée et vous prie de passer la revue du régiment.

Smolensk-réserve est un régiment d'élite, qui porte la grenade sur ses gibernes. Je passe lentement devant son front, et fais compliment au major sur l'attitude et l'air martial de ses soldats.

Ce n'était que justice : avec leurs longues barbes et leurs figures bronzées, ces braves gens étaient bien la représentation des rudes défenseurs de Sébastopol.

Nous montions les pentes qui conduisent à Aügiil ; un groupe de cavaliers se montre en avant de nous :

— Mon colonel, voici le général Oklobgia qui vient au-devant de nous.

Je m'arrête, et fais mettre pied à terre à tous les miens ; le général russe en fait autant ; et nous avançons l'un vers l'autre.

— Mon général, je suis heureux d'être des premiers à vous apporter des paroles de paix ; je me fais l'interprète de l'armée française, en vous assurant de notre profonde sympathie et de la joie avec laquelle nous vous tendons les mains.

— Mon cher colonel, les sentiments que vous m'exprimez au nom de l'armée française sont aussi ceux de l'armée russe ; et croyez bien que nous nous réjouissons, comme vous, de la signature de la paix.

Nous laissons le temps aux officiers de se serrer la main et d'échanger les premières paroles de politesse, et nous remontons à cheval :

— Mme Oklobgia, dit le général, est venue me rejoindre dès les premiers jours de l'amnistie ; je vais avoir l'honneur de vous présenter à elle.

Nous arrivons à Aügiil, et mettons pied à terre devant la maison occupée par le général. Mme Oklobgia est une jeune femme de vingt-deux ans, appartenant à la famille Orbéliani, qui régnait en Georgie avant l'annexion de cette province à l'empire russe. Elle porte le costume national de son pays, costume si élégant et si riche, qu'elle rehausse encore par sa grâce et par l'éclat de sa beauté.

Roumanoff ne me quitte pas et me sert d'interprète :

— Colonel, me dit-elle, promettez-moi d'apprendre le russe, pour que nous puissions, une autre fois, causer sans interprète.

Je le promis. Mais le russe n'est pas une langue répandue en Occident et qu'un Français ait l'occasion d'apprendre. Je n'en ai jamais su le premier mot, et, d'ailleurs, je n'ai pas eu la fortune de revoir de nouveau la princesse.

Sur une plate-forme qui s'étend en avant d'Aügiil, de grandes tables ont été dressées avec des tréteaux et des planches, et sur ces planches, et sur ces tables, des rafraîchissements attendaient mon escorte ; d'autres tables sont préparées, non seulement pour les officiers français, mais pour les officiers russes qui sont venus en très grand nombre, même de campements éloignés. S'attendant à une visite, ils avaient demandé au général Oklobgia de les faire prévenir et étaient accourus pour voir les Français et passer quelques heures avec eux.

Le lunch était largement servi. J'étais assis à côté de la princesse, et Roumanoff, un peu en arrière, remplissait son office d'interprète. Quoique cette manière de converser ne fût pas très commode, la princesse se montrait femme de beaucoup d'esprit et d'amabilité.

— Colonel, vous avez fait passer à mon mari de bien mauvaises nuits ; mais je ne vous en veux pas, et ne pense plus qu'au plaisir d'être en paix avec vous.

Mais la journée s'avançait. Je voulais regagner mes cantonnements avant la nuit. Je pris congé de la princesse, du général et de quelques personnages qui m'avaient été présentés. L'un d'entre eux, le comte Koulchou-Bey, descendant d'une famille princière de Tartarie, m'engagea à ne pas quitter le pays sans l'avoir visité.

— Je ne vous conseille pas, me dit-il, d'aller à Simféropol, quoique se soit la capitale de la Crimée ; c'est une ville moderne qui ne vous offrirait pas d'intérêt ; mais allez à Batchi-Serai, l'ancienne capitale des Klaves de la Tartarie ; elle a conservé son cachet et son originalité.

Je lui promis de suivre son conseil.

— Eh bien ! je ne sais pas, et vous ne savez pas non plus, probablement, quand vous mettrez ce projet à exécution ; mais j'ai des propriétés et une habitation sur la route que vous devez suivre. Promettez-moi de vous y arrêter. Je vais donner l'ordre à mon intendant de se tenir prêt à vous recevoir.

Les adieux sont terminés ; je vais me mettre en selle.

A ce moment, le général Oklobgia s'avance et m'offre un magnifique sabre cosaque ; le damasquinage de la poignée et des garnitures du fourreau est d'un travail merveilleux ; la lame est d'une trempe incomparable.

C'était un souvenir précieux ; mais que donner en échange d'une arme d'aussi grand prix ? Un sabre est une arme de service en usage chez tous les officiers montés ; il n'est vraiment pas digne d'être offert en échange de celui que j'ai reçu. Mais j'ai d'assez beaux pistolets. Je les tire de leurs fontes et je les offre au général.

Enfin, je me mets en route.

Pendant cette visite, un maréchal des logis de chasseurs d'Afrique, M. Achet, qui avait un modeste talent de dessinateur, avait pris des vues et dessiné quelques groupes sur son album.

A la demande du général Oklobgia, qui voulait lui faire faire un portrait de la princesse, je lui donnai la permission de rester auprès de nous aussi longtemps qu'on aurait besoin de lui.

Je doute qu'il ait pu faire une œuvre digne de son modèle. Après son retour, il fit pour moi deux croquis du général et de sa femme. Je les ai gardés et ils me rappellent une époque et des incidents auxquels je me reporte toujours avec plaisir.



LE TZAREWITCH

SEPTIÈME PARTIE

CHEZ NOS AMIS LES RUSSES

LA FAMILLE IMPERIALE DE RUSSIE

Sommaire

La famille impériale. — Ses membres. — Le tzar Alexandre III. — Sa vie. Son intérieur. — L'impératrice.

Le Tzar. — L'impératrice de Russie. — Les membres de la famille impériale.

Alexandre III Alexandrovitch, Empereur et autocrate de toutes les Russies, tzar à Moscou, Kiew, Vladimir, Novgorod, Astrakan, de Pologne, de Sibérie, de la Chersonnèse, Taurique, seigneur de Pskow, grand-duc de Smolensk, de Lithuanie, Wolhymie, Podolie et Finlande, prince d'Esthonie, Livonie, Courlande, etc., etc.

Né à Saint-Pétersbourg, le 10 mars/26 février 1845, fils de l'Empereur Alexandre II Nicolaïevitch et de Marie, née princesse de Hesse et du Rhin ; succéda à son père le 13/1 mars 1881.

Chevalier de l'ordre espagnol de la Toison d'Or, de l'Aigle noir, etc.

Marié à Saint-Pétersbourg, le 9 novembre/28 octobre 1866, à Maria Féodorovna, auparavant Dagmar, princesse de Danemark, née le 26/14 novembre 1847, fille de Christian IX, roi de Danemark.

Enfants :

1° Nicolas Alexandrovitch, tzarewitch, grand-duc héritier, né à Saint-Pétersbourg le 18/6 mars 1868, ataman de toutes les troupes cosaques. Chevalier de l'ordre espagnol de la Toison d'Or ;

II° Le grand-duc George-Alexandrovitch, né à Tzarskoïe-Sela, le 9 mai/27 avril 1871.

III° La grande-duchesse Xémé-Alexandrovina, née à Saint-Pétersbourg le 6 avril/25 mars 1875 ;

IV° Le grand-duc Michel-Alexandrovitch, né à Saint-Pétersbourg, le 5 décembre/23 novembre 1878 ;

V° La grande-duchesse Olga-Alexandrovina, née à Péterhof, le 13/1 juin 1882.

LE TZAR ALEXANDRE III

Né le 10 mars 1845, du mariage d'Alexandre II avec la princesse Marie de Hesse, il n'était pas destiné à monter sur le trône. L'héritier présomptif etait par droit de naissance son frère Nicolas Alexandrovitch. Ce dernier, au moral comme au physique, était la vivante image de son père. Nature douce, élégante et faible, il eût continué les traditions d'Alexandre Ier et d'Alexandre II. Au contraire, le second fils, énergique et calme, doué d'un esprit de suite peu commun, ainsi que d'une irréductible volonté, incarnait un type nouveau parmi les souverains de Russie.

La cour de son père était encombrée d'aventuriers allemands auxquels il ne dissimulait pas son mépris. Ceux-ci se vengeaient en le dénigrant. Une circonstance douloureuse lui permit bientôt de déployer les hautes facultés de son esprit. Je veux parler de la mort de son frère aîné, survenue inopinément à Nice, en 1866. Dès la première heure, le jeune grand-duc sut faire face aux difficultés de sa nouvelle position et se plier en même temps à ses dures exigences. Elevé seulement pour devenir un bon général d'armée, il dut apprendre le métier d'empereur. On pouvait craindre que ce retard exerçât sur lui une influence mauvaise; mais il travailla avec tant d'ardeur et montra une intelligence si profonde que les Russes se rassurèrent bientôt et que les Allemands se prirent à trembler pour tous les abusifs privilèges dont ils jouissaient.

Le grand-duc héritier habitait à cette époque le palais Anitchkoff, avec sa charmante jeune femme la princesse Marie-Sophie-Frédéric Dagmar. Le roi de Danemark, qui s'entend aux beaux mariages, avait jeté son dévolu pour la plus aimée de ses filles, sur le prince Nicolas. Lorsque la mort rompit ses projets, il ne se laissa point abattre et sollicita la main du prince Alexandre. On dit, — est-ce une légende? — que celui-ci, charmé par la grâce précoce, l'air souriant et doux, le regard

clair et tendre de la princesse Dagmar l'avait ardemment enviée dans le secret de son cœur, à son malheureux frère. Toujours est-il que, par amour ou par convenance, ce mariage ne rencontra d'opposition d'aucun côté, et qu'aujourd'hui encore, les plus heureux ménages bourgeois pourraient être jaloux de l'union intime et de l'affection égale de ce ménage impérial.

On devine qu'au palais Amtchkoff, l'Allemagne comptait peu de sympathies. La princesse Dagmar y avait, en effet, apporté sa part de rancune.

Ame fière, incapable de pardonner l'outrage fait à son père, elle professait à l'égard de la nation entière, et particulièrement pour Guillaume et Bismarck, une haine réfléchie qui se manifesta d'une façon éclatante à plusieurs reprises, une fois, entre autres, en 1870.

Chez le grand-duc héritier, tout le monde jouissait d'une grande liberté. Il n'y avait qu'une défense, mais formelle, celle de ne jamais y parler allemand.

Pour un mot, un seul mot, on y était mis à l'amende, et le produit de cette cagnotte était envoyé aux ambulances françaises. Or, un soir, Alexandre II, que de funestes conseillers abusaient encore, se rendit au palais et dit devant ses fils et sa belle-fille.

— Wilhelm, des glückliche Kerl, noch eine Schlacht genonnen ! (Guillaume, l'heureux diable, a encore gagné une bataille !)

— Cent roubles ! s'écria la princesse impétueusement.

— Comment cela ?

— C'est l'amende pour avoir parlé l'allemand ici. Nous envoyons cet argent aux blessés français. Ils seront contents de vous.

Alexandre II avait un faible pour la jeune femme : il paya. Peut-être Nicolas Ier l'eût-il mise aux arrêts.

On sait dans quelles terribles conditions le Tzar monta sur le trône. Je ne veux pas, au bruit des fêtes qui se préparent, revenir sur cette page sanglante.

Alexandre III a 48 ans. Sa ressemblance avec l'empereur Nicolas, le plus brave des hommes, est frappante. Il a la même taille : près de six pieds ; la même colossale stature. Dans les grandes fêtes du palais d'Hiver point n'est besoin de le connaître. En le voyant, on le devine.

Personne, jamais, n'a mieux porté le manteau impérial. Et, néan-

moins, il n'est point du tout l'homme des pompes fastueuses, du glacial apparat des cours. A l'encontre de ses prédécesseurs, par un trait de caractère qui le rapproche d'Alexandre Ier, il hait la représentation.

Aux magnificences de ses palais de Saint-Pétersbourg, il préfère la vie simple de Gatschina.

Il est, par hygiène et par goût, un des plus déterminés chasseurs de la Russie entière.

Le gibier de plume ou de poil lui prend presque tous ses loisirs. Il lui arriva même, une fois, au château de Fresdenborg, chez son beau-père, le roi Christian, d'entraîner si loin sa jeune belle-sœur, la princesse Waldemar, que, lasse à n'en pouvoir plus, elle se mit à pleurer et lui reprocha amèrement cette course insensée. « Très déconfit, raconta la baronne Staffre, Alexandre III se demandait ce qu'ils allaient devenir, car il ne fallait pas songer à se procurer une voiture dans le petit hameau de pêcheurs où ils avaient échoué. Enfin, prenant une résolution énergique, il enleva dans ses bras robustes la légère jeune fille et la porta comme une enfant jusqu'à la station d'Elseneur. »

Les anecdotes sur sa simplicité et sa bonte abondant, d'ailleurs, au point d'être devenues banales, je n'en devrais citer aucune ; mais que l'on permette, en finissant, d'en conter deux où se révèlent l'esprit de justice et la minutie avec laquelle il étudie les affaires de l'Etat en même temps que la fine réserve, le rare bon sens qu'il garde dans l'exercice de son pouvoir absolu.

« Dans les premières années de son règne, dit M. Notovitch, les grands raffineurs qui, presque tous, appartiennent à l'aristocratie, firent habilement déposer un projet de règlement au moyen duquel leurs bénéfices annuels devaient s'accroître de quelques dizaines de millions au détriment du consommateur.

« La veille de la ratification, un des principaux intéressés, le comte Bobrinski, dansant à la cour avec Sa Majesté l'impératrice, eut la fâcheuse inspiration de solliciter son concours pour obtenir la signature du projet. Mais cette intervention n'obtint pas du tout le résultat espéré.

« Le premier mot de l'Empereur fut pour dire à l'impératrice qu'il ne saurait admettre son ingérence dans les affaires de l'Etat ; le second, pour promettre qu'il étudierait le projet.

« Il l'étudia si bien qu'il refusa et que les contribuables échappèrent au danger qui les menaçait. »

Alexandre III, du reste, s'il lit tous les rapports de ses ministres avec la plus grande attention, n'impose cependant sa volonté que lorsque sa religion peut être suffisamment éclairée ; il ne croit pas que le pouvoir absolu donne l'université des connaissances.

C'est ainsi que le ministre des travaux publics lui soumettant un jour les plans d'un pont à construire sur le Dniéper, l'Empereur admira les croquis, puis les jeta dans un coin.

— Mais la ratification de Votre Majesté est nécessaire, hasarda le ministre.

— Comment, ma signature !

Suis-je ingénieur ? Est-ce que je puis répondre de la solidité d'un pont ? C'est aux spécialistes à ratifier, je ne signerai qu'après eux.

Le ministre emporta les croquis inquiet, bouleversé, la mort dans l'âme. Il ne reconnaissait pas à ce trait les principes d'autocratie qu'il était accoutumé à servir.

Aussi bien, et c'est la conclusion de ces lignes, Alexandre III est une figure à part que l'on ne peut rapprocher d'aucune autre parmi les soixante-dix souverains qui ont régné sur la Russie.

Le pouvoir qu'il exerce est le même que celui de ses prédécesseurs, plus vaste peut-être, non moins absolu : mais c'est la façon dont il en use qui est nouvelle.

Encore quelques années de patience et de labeur, les résultats en apparaîtront plus clairement encore. La moisson dont nous voyons les magnifiques promesses aura tout entière levé.

LA TZARINE MARIA FIODOROVNA

La tzarine Marie-Louise-Frédérique Dagmar, quatrième enfant du roi Christian IX, de Danemark, est née à Copenhague, le 26 novembre 1847. Les pourparlers diplomatiques, la raison d'Etat lui avaient tout d'abord désigné pour mari le grand-duc Nicolas, fils du tzar Alexandre III et héritier de la couronne impériale.

Lorsque celui-ci mourut à Nice, où il était en villégiature, la princesse fut fiancée au nouveau tzarevitch ; c'est ainsi qu'elle est devenue impératrice et la femme du souverain aujourd'hui notre allié.

Cette union, préparée et amenée par la diplomatie, a été consacrée par l'amour. L'impératrice a, en effet, pour son impérial époux, une affection profonde et un dévouement dont elle a donné souvent de nombreuses preuves. Et, non contente d'être l'épouse aimante et aimée, elle est la plus tendre des mères.

Epouse dévouée jusqu'au sacrifice de sa vie, elle le prouva bien le jour où, se promenant avec le Tzar dans les jardins de Gatchina, une femme, surgissant de derrière un massif de verdure, se précipita vers l'Empereur. Croyant à un attentat, la Tzarine se jeta entre cette femme et le Tzar : « Tuez-moi, s'écria-t-elle, mais lui, épargnez-le ! »

La pauvre femme, hélas ! n'avait point de si noires intentions : elle avait voulu simplement intercéder en faveur de son mari, qui se nommait Barisoff, ancien directeur de la Banque de Torida, et qui venait d'être condamné à la déportation en Sibérie pour malversations.

Mère incomparable, Maria Fiodorovna vit la vie de famille la plus intime que l'on puisse imaginer, présidant les repas de ses enfants, réglant elle-même leurs jeux, surveillant les soins qui leur sont donnés.

Le peuple a pour elle une estime et une profonde vénération ; c'est que le jour où elle changea de religion pour embrasser la foi orthodoxe,

ainsi que le prescrivent les lois de l'Empire, ce jour-là, elle déclara n'avoir plus, désormais, d'autre patrie que celle qu'elle venait d'adopter ; on la vit alors se conformer aux usages de sa nouvelle patrie, et apprendre la langue russe avec, comme professeur, son confesseur Zanicheff, aujourd'hui grand-aumônier de la cour.

Les Russes, faciles à émouvoir, sont reconnaissants de tout cela à leur tzarine ; ils vénèrent tout ce qui l'approche, et saluent pieusement, dans les vitrines du palais impérial, les vêtements qu'elle portait le jour du sacre.

La Tzarine est fort jolie, toute mignonne, toute frêle : elle a des mains d'enfant, des pieds minuscules : avec cela, douce de caractère, très bonne, très charitable, très pieuse.

Maria Fiodorovna a aussi un goût très vif pour les arts et en particulier pour l'École française. Elle aime aussi les antiquités et possède une curieuse et unique collection de terres cuites de Tanaga.

Nous avons dit qu'elle était très charitable. Elle dirige avec son secrétaire un véritable ministère de la charité et elle favorise principalement les établissements créés par l'impératrice Marie, mère du tzar Nicolas Ier.

Aujourd'hui, l'impératrice de Russie, Maria Fiodorovna, reçoit les vœux de ses sujets qui l'adorent, depuis le plus riche seigneur jusqu'au plus pauvre, plus humble paysan ; mais il nous faut ajouter aussi que les hommages de tout un autre grand peuple vont aussi vers elle : nous voulons parler des hommages du pays de France.

L'ARMÉE RUSSE

SOMMAIRE

L'armée en Russie. — Le chef suprême. — Les forces militaires. — Les divisions. — L'infanterie russe. — Les drapeaux.

L'armée

LE CHEF SUPRÊME

Le chef suprême de toutes les forces militaires de l'Empire russe, c'est le Tzar.

Son escorte personnelle est composée par des cosaques.

LES FORCES MILITAIRES

On peut faire deux grandes divisions des forces militaires de l'Empire russe :

1° *L'armée permanente ;*

2° *La milice* ou *Opoltchénié*.

L'armée permanente comprend les troupes actives et les troupes de réserve, de dépôt, les cosaques et les irréguliers.

La milice est destinée à compléter les troupes permanentes.

LES CIRCONSCRIPTIONS MILITAIRES

On divise le territoire de la Russie en treize circonscriptions militaires.

Ces circonscriptions sont celles :

De Saint-Pétersbourg,
De Finlande.

De Vilna,
De Varsovie,
De Kiev,
De Moscou,
Du Caucase,
D'Odessa,
De Kazan,
De l'Amour,
D'Omsk,
D'Irkoutsk,
Du Turkestan.

Il faut y ajouter le territoire des *Cosaques du Don* qui jouit d'une administration spéciale.

L'INFANTERIE RUSSE

L'infanterie russe possède deux propriétés en apparence contradictoires, dont l'une du moins semble parfois faite pour nuire à l'autre.

Cette infanterie est à la fois inébranlable dans la défense et pleine d'élan dans l'attaque.

C'est d'elle qu'un adversaire illustre a pu dire qu'il fallait deux coups de fusil pour abattre un Russe, le premier pour le tuer, le second pour le mettre à terre.

Leipzig, Sébastopol, Schipka ont démontré superlativement cette indomptable ténacité du fantassin russe. Quelle troupe dépassa jamais en héroïque opiniâtreté les grenadiers de Rajeski foudroyés à Wachan par la mitraille de l'artillerie de la garde de Napoléon, ou les braves qui défendirent Malakof lors de l'assaut du 8 septembre 1855, si ce n'est peut-être les soldats de Skolietov à la prise de Schipka du 25 au 26 août 1877?

Pendant trois jours, les régiments d'Orel et de Briansk (celui-ci survenu pendant le combat) et cinq bataillons bulgares résistèrent aux attaques furieuses et incessantes de 40.000 Turcs commandés par Suleyman-Pacha, marchant à la mort avec une persévérance indomptable et sans cesse relevés par des troupes fraîches. Les dernières réserves de la petite troupe russe étaient engagées, ses munitions étaient con-

sommées, les soldats ne luttaient plus qu'à coups de pierre ; les officiers, le désespoir dans le cœur, voyaient venir le moment de battre en retraite, quand soudain parut, le 23 au soir, Radatski avec un détachement de chasseurs amenés sur les chevaux des cosaques ; les défenseurs de Schipka étaient sauvés.

Le lendemain matin arrivait la brigade des 13e, 14e, 15e et 16e bataillons de chassseurs, puis les régiments de Jétamir et de Podolie conduits par Dragonnisori. Les Russes purent alors prendre l'offensive, puis dégager la position ; mais, dans cette terrible lutte, la brigade de Skolietov avait perdu 2.000 hommes, près de la moitié de son effectif : depuis trois jours elle n'avait pas eu un instant de repos. A peine les soldats avaient-ils pu manger, et l'eau leur manquait pour boire. La perte des Turcs fut évaluée à 5 ou 6.000 hommes (1). »

LES RÉGIMENTS DE LA GARDE

« Les 12 régiments de la Garde, dit M. Flourens, désignés par des noms qui sont restés célèbres dans l'histoire militaire de la Russie, ont pour chefs titulaires des princes de la famille impériale ou des souverains étrangers.

« L'Empereur est le chef de six de ces régiments.

« Les deux plus anciens, *Préobrajenski* (Transfiguration) et *Séménovski* remontent à l'année 1683. Préobrajenski a le privilège de monter la garde à la porte de la chambre du Tzar ; pour ce motif, les juifs sont rigoureusement exclus de ses rangs.

« Viennent ensuite : *Ismaïlovski* (1730) ; le régiment de *chasseurs ;* le régiment de *Moscou* ; le régiment de *grenadiers Palovski*, portant encore en grande tenue la coiffure en forme de mitre, qui lui a été donnée par Paul 1er ; les régiments de *Finlande*, de *Lithuanie*, de *Volhynie*, des *gre-*

(1) Flourens, *Alexandre III, son œuvre*.

nadiers de Keksholm, des *grenadiers de Saint-Pétersbourg*; les trois derniers forment la *Jeune Garde*; les autres appartiennent à la *Vieille Garde* (1). »

L'ARMÉE RUSSE ET LE TZAR

Il y a une étroite union entre le Tzar et ses soldats. Le Tzar et ses généraux sont les premiers à donner l'exemple des relations cordiales.

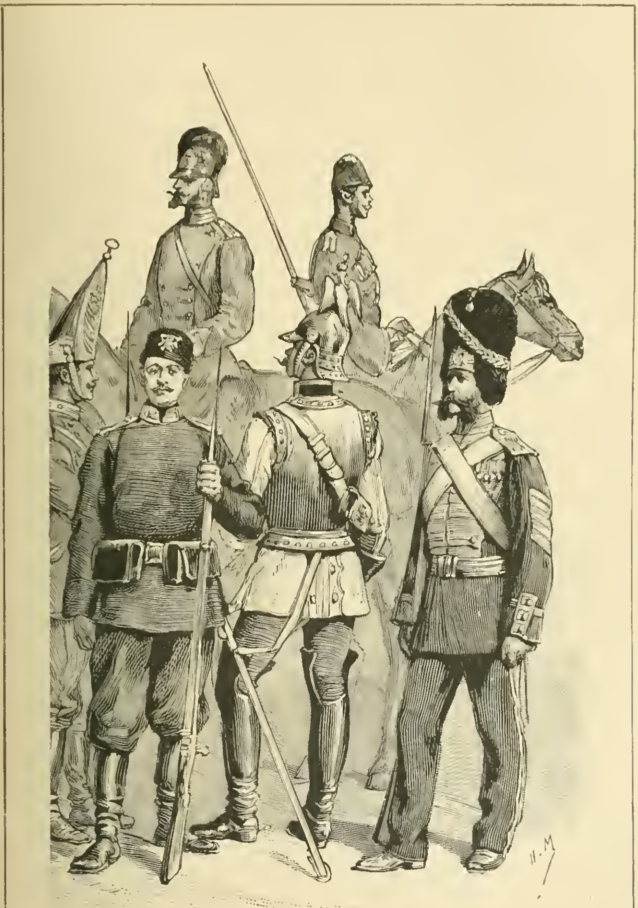
L'expression « *Bojé, Tzara Krani!* » « Dieu protège le Tzar! » revient souvent dans les conversations que les soldats tiennent entre eux.

Fréquemment, le titre de *Batiouchka, Petit Père,* est donné par les soldats à leurs chefs.

Lorsque l'Empereur arrive devant une troupe de soldats, il la salue toujours avec un *Zdorovo ; rebiata !* « *Bonjour, mes enfants !* » Et les soldats lui répondent : « Zdravié jelaiem ! » « Nous vous souhaitons de même ! »

A l'exemple du Tzar, les officiers font de même.

(1) La plupart des *régiments de grenadiers* ont pour chefs titulaires des princes russes et étrangers ou des généraux illustres, tels que Souvarov, Baulay de Tolly, Totleben. L'Empereur est chef du premier régiment (d'Ekaterinoslav).



SOLDATS DE L'ARMÉE RUSSE

LES DRAPEAUX RUSSES

L'Empire Russe a trois drapeaux :

1° Le *Drapeau Impérial.*

Ce drapeau porte l'écusson de Saint-Georges. Il est jaune, avec l'aigle noir à deux têtes.

2° *Le Drapeau national.*

C'est le drapeau le plus répandu en Russie. Il est tricolore comme le nôtre, mais il a ses trois couleurs bleu, blanc et rouge disposées horizontalement.

3° *Le drapeau de la marine.*

C'est le drapeau que les vaisseaux français ont hissé à leurs mâts lors de la visite de Cronstadt.

Ce drapeau est blanc avec la grande croix de saint André en bleu.

Devant les quatre drapeaux du premier régiment d'infanterie de la Garde, le Tzar se découvre, tandis que les drapeaux des autres régiments s'inclinent devant lui pour le saluer (1).

L'architecture russe, partie primitivement du style byzantin, se développa dans le même sens que les architectures des peuples de l'Orient.

Un des traits qui la caractérisent, c'est le *Dôme à Bulle*, que nous retrouvons dans l'Inde musulmane et la Perse.

Les édifices de Moscou nous en montrent un exemple. L'aspect de cette ville était complètement asiatique avant l'incendie de 1812 ; presque toutes les maisons étaient en bois. Malgré ses rues droites et larges

(1) Les drapeaux sont toujours portés par des sous-officiers.

et ses constructions modernes, la ville de Moscou montre encore aujourd'hui une physionomie unique avec les douze cents coupoles qui surmontent ses églises.

Les unes sont peintes en vert, les autres en rouge, d'autres sont recouvertes de fer-blanc, et quelques-unes de cuivre doré.

CHEZ LES MOUJIKS

Paysans russes

Sommaire

Les paysans russes ou moujiks. — Leur intérieur. — L'Isba. — Leur vie.
Les coutumes.

Un voyageur anglais a tracé ce vrai portrait du *moujik* :

« Toujours content, indolent, libre de désirs, il ne se soucie point de s'élever dans le monde. Pourvu qu'il ait de quoi vivre et faire vivre sa femme et ses enfants, pourvu qu'il puisse avoir, en payant ou à crédit, sa ration de *Vodka*, il ne demande rien de plus.

« Il ne se préoccupe ni du progrès de la civilisation, ni du confort occidental. Pour le reste, il aime son *petit père* le Tzar ; il craint Dieu et les méchants esprits des bois ; il observe scrupuleusement les fêtes et jeûnes : il s'accommode de sa femme, et reste parfaitement étranger aux autres choses de ce monde (1). »

C'est, comme on le voit, un véritable philosophe.

Presque tous les villages russes se composent d'une seule et grande rue. Les maisons sont en bois et presque toujours n'ont qu'un seul étage. Elles semblent jetées comme des dés de chaque côté du chemin ; les unes parallèlement à la rue, les autres obliquement posées, d'autres,

(1) Etude sur la Russie contemporaine dans la revue anglaise le *Temple Bar*, par M. Fred. Whishan.

enfin, tournant le dos aux passants. Un hangar, sur un côté de la cour, met à l'abri des intempéries les instruments et outils agricoles du cultivateur russe, du moujik, tels que chariots, charrues, traîneaux.

L'habitation du moujik, appelée *Isba*, se réduit, dans la plupart des cas, à une très grande chambre, qui sert à toute la famille à la fois de salle à manger et de chambre à coucher, et à un grenier.

Quelques habitations, celles des paysans à leur aise, ont parfois une seconde pièce ou logis particulier de la volaille et des chiens, qui vivent là pêle-mêle au milieu d'un tas de bûches, de défroques et d'objets de rebut.

La grande chambre où se tient toute la famille — au moins pendant l'hiver — se trouve diminuée en réalité par une grande construction en briques, le poêle ou four, qui est allumé nuit et jour pendant l'hiver et qui dégage une chaleur intense.

Toute la famille dort sur la plate-forme du poêle patriarcal.

Tout autour des murs, émaillés d'*Icones* (images saintes), court un banc, et une table occupe une encoignure.

Sur la façade ou sur le côté extérieur le plus apparent de l'habitation, un artiste, sans prétention aucune, a peint un emblème ancien : échelle, seau, hache, paquet de cordes, qui désigne l'outil ou l'instrument que le propriétaire du logis doit apporter quand un incendie s'est déclaré dans le village.

« En hiver, la cabane du paysan de la Grande-Russie est emplie d'un air incommode, presque irrespirable. Un rempart de fumier entoure la maison pour la tenir plus chaude. Les fenêtres enduites de mastic, quelquefois recouvertes de paille, empêchent l'entrée de l'atmosphère extérieure ; les haleines confondues de tous les membres de la famille, couchés sur le poêle ou sur les *polati* ou tables latérales, empestent le réduit : l'air du dehors ne pénètre par la porte rapidement entr'ouverte qu'au moment où les habitants sortent pour vaquer à leurs affaires.

« Des insectes se développent dans les boiseries de la cabane grand-russienne en telles multitudes que l'existence devient parfois tout à fait intolérable. Pour faire disparaître les cancrelats, il n'y a qu'un moyen, c'est de laisser la maison inhabitée et toutes les issues ouvertes pendant les journées les plus rigoureuses de l'hiver. Des paysans ont souvent

recours à ce remède héroïque : lorsque la terre gèle à pierre fendre, on les voit errer dans les bois près de leur demeure où siffle le vent.

« Les villages de la Grande-Russie sont des groupes de pauvres cabanes serrées les unes contre les autres, sans jardins qui les séparent ; même la plupart des villes sont de simples amas de constructions en bois, toujours à la merci de l'incendie. Les huttes en bois de sapin, revêtues de chaume hérissé, entourées de tas de paille et de foin, d'amas de branches et de copeaux, sont des bûchers tout préparés pour l'incendie qu'il plaira d'allumer à la première allumette de hasard. Le feu, telle est la fin naturelle de toute demeure de paysan. De même que, d'après la médecine scolastique, le corps humain doit se renouveler en entier de sept en sept ans, de même on a prétendu que la Russie avait sa période climatérique de sept années, pendant laquelle la flamme la rajeunit de village à village ; mais souvent dans les provinces de la Russie centrale, le « rajeunissement » est plus fréquent encore, et l'on cite des districts où le quart des maisons a brûlé pendant une seule année (1). »

Les fêtes de paroisse chez les Moujiks

Sommaire

Les fêtes de paroisse chez les paysans russes. — Plaisirs. — La religion. Le Braga. — Curieuses coutumes.

La vie des moujiks, des paysans, n'est guère variée. Dans cette existence monotone, ce sont les fêtes de paroisse célébrées vers la fin de septembre qui jettent un peu de variété.

« Pour célébrer une fête de paroisse à la vraie manière orthodoxe, il est nécessaire de préparer auparavant une grande quantité de *Braga*, — espèce de petite bière brassée à la maison, — et de cuire au four une abondante provision de *piroghi* (sorte de tourtes). Il faut aussi se

(1) Elisée Reclus.

procurer de l'huile et du *vodka* (eau-de-vie de seigle), en suffisante quantite. En même temps, la grande chambre de l'*izba* doit être nettoyée, le plancher lavé, les tables et les bancs grattés. La veille au soir, pendant que les *piroghi* cuisent au four, une petite lampe brûle devant l'*Icon* placé dans un coin de la chambre, et quelquefois un ou deux invités venant de loin arrivent afin d'avoir, le lendemain, une pleine journée de divertissements.

« Le matin, la fête commence par un long service à l'église, auquel tous les habitants assistent dans leurs plus beaux habits, excepté les matiniers et les jeunes femmes qui restent à la maison pour préparer le dîner. Vers midi, le repas est servi dans chaque izba à la famille et ses invités. En général, la nourriture du paysan russe est des plus simples et comprend rarement de la viande d'aucune sorte, non pas à cause de tendances végétariennes, mais seulement parce que le bœuf, le mouton ou le porc coûtent trop cher ; mais un jour tel que celui de la fête de la paroisse, il y a toujours sur la table, à dîner, une variété considérable de plats. Dans la maison d'un paysan à son aise, ce sera non seulement la sarpe aux choux et à la graisse et le *Kasha* — plat de farine de sarrasin — mais aussi du porc, du mouton et peut-être même du bœuf. La *Braga* sera versée en quantité illimitée, et plus d'une fois le *Vodka* sera passé de main en main. Quand le repas est fini, tous se lèvent ensemble, et, se tournant vers l'*Icone* placé dans le coin de la pièce, s'inclinent et se signent à plusieurs reprises. Les invités disent alors à leur hôte : « *Spazibo z a Kleb z a sol,* » c'est-à-dire « merci pour votre hospitalité » ou plus littéralement : « Merci pour le pain et le sel, » et l'hôte répond : « Ne soyez point mécontents, et armez-vous de nouveau pour la bonne chance, » ou peut-être exprimera-t-il la dernière partie de sa requête sous la forme d'un dicton rimé ainsi conçu : « Armez-vous ; que les poules puissent pondre, et les poules, les abeilles, multiplier ! » Tous les convives obéissent, et l'on fait alors circuler une autre tournée de *vodka*.

« Après dîner, les uns sortent se promener en babillant avec leurs amis, ou vont dormir dans quelque coin à l'ombre, pendant que ceux qui veulent se réjouir se rendent à l'endroit où la jeunesse du pays chante, joue et s'amuse de diverses façons.

« Quand le soleil descend à l'horizon, les invités les plus graves, les

plus posés, retournent chez eux ; mais beaucoup restent pour souper, et, à mesure que la soirée s'avance, les effets du vodka deviennent de plus en plus apparents.

« Des bruits de réjouissance tumultueuse s'entendent dans toutes les maisons, une grande partie des habitants et des invités apparaissent sur la route, à divers degrés d'ivresse. Quelques-uns jurent à leurs amis une éternelle affection, ou, avec des gestes flasques, haranguent d'un ton incohérent d'invisibles auditoires ; d'autres s'en vont chancelant çà et là, sans but, avec une expression de contentement abruti, jusqu'à ce qu'ils se laissent choir, ayant perdu toute conscience d'eux-mêmes.

« Ils resteront gisant à terre jusqu'à ce qu'un ami moins ivre les ramasse, ou plus probablement jusqu'à ce qu'ils se réveillent d'eux-mêmes le lendemain matin (1). »

(1) Makenzie Vallace, *la Russie*.

L'EMANCIPATION DES SERFS

Sommaire

L'œuvre glorieuse d'Alexandre II. — Un beau projet. — Le manifeste du 19 février 1861. — Le nombre de serfs. — Un moment solennel. — Les serfs affranchis au Palais d'Hiver. — Conséquences.

A Alexandre II était réservée la gloire d'accomplir l'œuvre glorieuse de *l'émancipation des serfs*. Au lendemain de la guerre de Crimée, une commission fut nommée pour préparer l'œuvre législative qui devait affranchir plus de 20 millions de serfs (1).

Soutenu par l'opinion publique, l'Empereur publia — le 19 février, 3 mars 1861, le manifeste de l'émancipation qui se terminait par ces mots : « Et maintenant, peuple pieux et fidèle, fais sur ton front le signe sacré de la Croix et joins tes prières aux nôtres *pour appeler les bénédictions du Très-Haut sur ton premier travail libre*, gage assuré de ton bien-être personnel, ainsi que de la prospérité publique. »

« D'après la volonté du Souverain, le manifeste fut publié à Saint-Pétersbourg et à Moscou, le 5 mars, un dimanche, dans les églises et à l'issue du service divin.

« On s'attendait à une grande émotion populaire. Chose étrange, mais digne d'admiration ! le silence du recueillement succéda à cette publication solennelle et d'une signification si évidemment nationale.

« Frappés comme d'étourdissement d'abord et saisis violemment, les

(1) Il y avait aussi 25.000.000 de serfs de la commune, qui pouvaient être considérés comme des hommes libres, ne dépendant que de l'Etat et astreints seulement à payer un fermage.

serfs de la veille avaient besoin de quelques moments pour se reconnaître et s'assurer que c'étaient bien eux qui avaient ainsi changé de condition.

« Puis, comprenant que leur chaîne était brisée et qu'ils étaient libres, ils épanchèrent leur joie au pied des autels et des saintes images, dignement, pieusement, sans aucune démonstration bruyante.

« Le lendemain, la jubilation commença ; on alla se porter les uns aux autres des compliments de congratulation, et, dans les rues, on ne voyait que des gens qui s'embrassaient, se félicitaient, se répandaient en joyeux discours.

« Un millier d'hommes alla assiéger l'entrée du Palais d'Hiver et solliciter la faveur d'aller voir la face du *père Empereur, leur libérateur,* leur providence.

Ensuite, quand le Tzar parut, il fut reçu par les plus vives acclamations de respect, de sympathie, de reconnaissance, et ceux qui étaient chargés de parler pour tous mirent à ses pieds « le pain et le sel » sur un riche plateau d'argent.

« Ainsi, les serfs furent non seulement libérés, mais encore rendus possesseurs de terre, mis sur le chemin de devenir propriétaires communaux.

En réponse à la question : « Qui effectua cette gigantesque réforme ? » nous pouvons dire que le principal mérite en revient sans aucun doute à l'Empereur. S'il n'eût pas possédé une très grande somme de courage, il n'aurait ni soulevé la question ni permis qu'elle fût soulevée par d'autres ; et s'il n'avait pas montré une décision et une énergie souveraine, la solution aurait été indéfiniment ajournée.

« Mais il ne faut point passer sous silence le rôle important joué par les nobles, leur conduite fut très caractéristique. Aussitôt que la question fut soulevée, un grand nombre de propriétaires se mirent à l'œuvre avec enthousiasme, et dès qu'il devint évident que l'émancipation était véritable, tous firent un holocauste de leurs anciens droits, demandèrent à être immédiatement affranchis de toute relation avec leurs serfs. Et quand la loi fut promulguée, ce furent les propriétaires qui la mirent loyalement à exécution....

« En dernier lieu, il faut se souvenir qu'une part de reconnaissance

re vient aux paysans pour la patience, la longanimité dont ils firent preuve dès qu'ils comprirent la loi.

« On peut donc dire, avec raison, que l'émancipation ne fut pas l'œuvre d'un homme, d'un parti, d'une classe, mais de l'ensemble de la nation (1). »

Grâce à cet acte du 19 février 1861, les paysans attachés à la glèbe furent élevés au rang de cultivateurs libres.

(1) Mackenzie Wallace, *la Russie*.

LA RELIGION CHEZ LES RUSSES

Sommaire

La religion en Russie. — Les sectes. — Le Tzar. — Le clergé orthodoxe — Divisions. — Le Saint Synode.

Les Français qui ont voyagé en Russie ou les Français qui ont eu le plaisir de voir des Russes en France ont été frappés vivement du caractère religieux des Russes. *Dans la vie russe, la Religion occupe une très grande place..*

Les Russes professent en majorité la religion chrétienne de l'Eglise grecque schismatique. C'est vers la fin du xe siècle que le christianisme fut introduit en Russie par Vladimir 1er, qui reçut le baptême et donna l'ordre à ses sujets de le recevoir, sous peine de mort. Aucun n'y manqua, paraît-il.

Une version slave des Saintes Ecritures, dont s'étaient servis les apôtres des Serbes et des Bulgares, Cyrille et Méchade, aida puissamment la diffusion de la foi nauvelle.

Dans ce grand Empire Russe, les religions sont presque aussi nombreuses que les populations : c'est l'*Eglise grecque schimatique* qui domine avec le Tzar pour chef : elle compte environ 70.000.000 de sectateurs.

Puis viennent les *Raskolniks,* catholiques grecs séparés de l'Eglise nationale et les *Grecs-Unis* (Dans le Liceuramé, la Pologne, la Petite Russie).

Les catholiques, répandus surtout en Pologne, sont au nombre de 9 millions.

Les protestants ont environ 4 millions de représentants.

Citons encore :

Les juifs avec 4 millions de sectataires ;

Les mahométans, 3 millions ;

Les bouddhistes (au nord de l'Oural), 80.000 ;

Les païens, 25.000.

Les *Guèbres*, en nombre assez restreint, sont presque tous confinés dans la presqu'île d'Apchiron.

La réunion de toutes les sectes qui, tout en procédant de la religion grecque orthodoxe, s'en séparent sur plusieurs points, constitue ce qu'on nomme le *Raskol* (1).

Jusqu'à la chute de l'Empire de Constantinople, le clergé russe recevait ses inspirations et même ses investitures du patriarche de Byzance, et jouissait, vis-à-vis du pouvoir temporel, d'une grande indépendance.

Après la ruine de l'Empire Byzantin, les patriarches de Kiev et de Moscou héritèrent en partie de cette autorité étrangère.

Le tzar Pierre-le-Grand remplaça le patriarche de Moscou par une assemblée d'évêques et de hauts dignitaires qui porta d'abord le titre de *Collège spirituel*, pour prendre plus tard celui de *Saint Synode* (*Sviatiéïchy piavitalstovuïouschy*), qu'elle garde encore de nos jours.

Aujourd'hui, l'Eglise russe est essentiellement nationale ; le Tzar est maître de la hiérarchie.

(1) Ce mot russe a exactement la signification du mot schisme.

« Par suite de circonstances diverses, notamment de l'ignorance des copistes, de graves erreurs, des interpolations bizarres, des contresens, s'étaient, depuis longtemps déjà, introduits dans les livres saints ; la liturgie avait été corrompue par l'ignorance et l'hérésie. L'isolement des églises, la difficulté des communications ajoutaient encore à l'anarchie. L'unité était compromise aussi bien au point de vue dogmatique qu'au point de vue liturgique. Un patriarche de Moscou, Nikone, résolut de la rétablir dans toute son intégrité. D'anciens manuscrits grecs et slavons furent rassemblés, des moines de Byzance et de l'Athos furent mandés, et ils comparèrent les versions slaves aux originaux grecs. Les livres liturgiques furent également examinés, les interpolations de l'ignorance et de la fantaisie effacées, un nouveau texte des missels fut imprimé, et le patriarche les fit adopter par un concile qui en imposa l'usage à tous les Etats moscovites. Le haut clergé et la noblesse soutinrent le patriarche ; le bas clergé et le bas peuple opposèrent une résistance invincible aux décisions du concile. D'après ceux-ci, le patriarche inaugurait le règne de l'Antechrist. Tel est le point de départ du *Raskol* ou du schisme. »

(Gustave Lejeal.)

Dans le catéchisme de la religion orthodoxe, le Tzar est appelé « le curateur et le protecteur de l'Eglise. » Il est oint du Seigneur.

Des membres de Saint-Synode nommés par le Tzar, trois sont inamovibles : Ce sont les métropolites de Kiev, de Moscou et de Saint-Pétersbourg. C'est ce dernier qui préside l'assemblée.

Près du Saint-Synode existe un représentant laïque du Tzar qui porte le titre de *Procureur général* ou *haut procureur* (1). C'est en quelque sorte le ministre du culte orthodoxe.

Les prêtres russes sont appelés Popes.

Le clergé russe se divise en deux parties ou classes :

Le *clergé noir* (tchernoi Doukhlovenstvo) ;

Le *clergé blanc* (Biéloë Doukhovenstvo).

Les Popes constituent le clergé blanc.

Le clergé noir comprend les moines parmi lesquels il est d'usage de choisir les hauts dignitaires.

(1) *Obev. Procourov.*

L'ÉGLISE EN RUSSIE

Sommaire

Les fêtes religieuses. — Le calendrier. — La Liturgie des fêtes russes. — La langue de l'Eglise. — La prière du peuple. — La foi. — Les titres des autorités ecclésiastiques. — Les moines russes. — Les fêtes de l'Empire. — — Les saints et les ordres russes.

Les fêtes religieuses sont plus nombreuses que les nôtres et ne coïncident pas avec les nôtres.

On sait d'ailleurs que l'Eglise comme la nation a conservé le calendrier de César, le calendrier Julien, tandis que nous avons adopté celui qu'institua le pape Grégoire XIII, d'après le vœu du concile de Trente.

Le compte du temps est donc en retard en Russie de douze jours sur le nôtre, et sera, l'an 1900, en retard de treize jours.

La liturgie des fêtes russes et de tous les offices de la religion orthodoxe est plus cérémoniaire que celle des catholiques.

Certaines maîtrises obtiennent dans le chant, sans le concours des instruments, de très beaux effets artistiques.

Il faut rappeler, à ce sujet, que l'hymne russe aujourd'hui si populaire en France n'est pas, comme beaucoup de Français le croient, une prière empruntée à la Liturgie orthodoxe, ainsi que le *Domine salvum fac regem* ou le *Gov Save the queen* (1).

C'est un chant civil.

La langue de l'Eglisse russe, le slavon ancien, diffère de l'idiome russe comme le français du moyen-âge s'éloigne du français contempo-

(1) Chant national de la Grande-Bretagne.



L'AMIRAL AVELANE

rain. On ne le parlerait pas, mais on le comprend parfaitement, en sorte qu'à l'église on écoute plus qu'on ne lit.

Quelle que soit la longueur de l'office, l'assistance tout entière, hommes et femmes, demeure debout jusqu'à la fin du service et prend, pieuse, part souvent au cérémonial, soit en se signant, soit en s'inclinant, soit en baisant la croix ou en portant un cierge.

On peut donc dire que le peuple russe est pénétré du sentiment religieux et le manifeste avec une grande simplicité ; il prie sans ostentation, sans s'inquiéter du public, s'occupant uniquement de sa foi.

A l'opposé des moines occidentaux qui ont la tête rasée ou tout au moins tonsurée, les moines russes portent les cheveux longs pendant sur les épaules et la barbe.

Il en est de même pour le clergé séculier.

Les deux clergés sont coiffés du même bonnet cylindrique : pour les moines, et, par conséquent, pour les évêques, une sorte de voile pend de cette coiffure et couvre le dos.

Le respect public emploie vis-à-vis des autorités ecclésiastiques les titres suivants :

1° Pour le métropolite, le titre de *Haute Eminence ;*

2° Pour l'évêque, le titre d'*Eminence ;*

3° Pour les abbés de monastères ou archimandrites le titre de *Haute Révérence ;*

4° Pour les prêtres, celui de *Révérence*.

L'évêque est toujours un vicaire qui continue, sous la mitre bombée, la règle de son ordre et même l'abstinence absolue du cloître.

L'évêque est choisi sans exception dans le *clergé blanc*, préparé dans les couvents et voué au célibat.

Le chiffre de ces moines n'atteint pas douze mille pour tout l'Empire.

Le plus grand nombre suivent la règle orientale de saint Basile. Ils se recrutent dans la nation entière et parfois dans la classe élevée. Le niveau de l'instruction et de la vertu est parmi eux communément élevé.

Les uns se livrent à l'étude, méditant leurs honneurs futurs.

Les autres, moins doués, s'occupent à la fabrication des images

saintes selon le type invariable, et, on pourrait dire, obligatoire des vieilles traditions.

Tou tes les fêtes de l'Empire sont bénies par la religion. Il faut même remar quer que tous les ordres russes sont placés sous l'invocation d'un saint : les ordres de Saint-André, de Saint-Alexandre, de Saint-Stanislas, de Sainte-Anne, de Sainte-Catherine, de Saint-Vladimir, de Saint-Georges.

POIDS ET MESURES

SOMMAIRE

Les poids et mesures. — L'unité de poids. — Les poids usuels. — Les mesures. Pour les pharmaciens.

Poids

L'unité principale est le *fount* (livre).

I° POIDS COURANTS

Dole	»	. . .	0 gr.	0.444
Zolotuik . . .	96 doléy	. . .	4	266
Loths	33 olotnika	. . .	12	797
Fount.	(livre de 32 loths)	. . .	0 kgr.	409
Poud	40 fountor	. . .	16	372
Bergovetz . . .	10 pouds	. . .	153	720

II° POIDS DES PHARMACIENS

Fount	(livre de 28 loths)		0 kgr.	35.813
Once.	1/12 de livre	. . . . .	29 gr.	84
Drachme	1/8 d'once	. . . . .	3	73
Snnpule	1/3 de drachme	. . . . .	1	24
Grain	1/20 de snnpule	. . . . .		62 mlgr

Mesures

I° MESURES DE LONGUEUR

L'unité principale est le *Sagène* ou *Brasse*.

L'unité des mesures itinéraires est la *Versta* de 500 sagènes, qui vaut un peu plus de 1 kilomètre.

Sagène.	7 pieds anglais	ou	2m	13356
Archine	1/3 de sagène	—	0	71119
Verchok	1/16 de sagène	—	0	04445
Versta	500 sagènes	—	1067	»

II° MESURES DE VOLUME

Sagène cubique	9m.c.	712
Archine cubique.	0	360

III° MESURES DE SUPERFICIE

Sagène carrée	4m.q.	50
Archine carrée.	0	50
Deciatina	1hect. 09ares 25cent	

IV° MESURES DE CAPACITÉ

1° *Pour les Liquides*

Chtof.		1litre.	5362
Vedro.	8 chtofor	1déc.	229
Botchka.	40 védros	4hect.	916

2° Pour les matières sèches

Garnetz	1/8 de tchetvérik	3 lit.	277
Tchetvérik.	(boisseau)	2 déc.	621
Osmine	4 tchetvériks	1 hect.	0486
Tchetverte.	2 osmnies	2	0992
Last.	12 tchetvertes	33	5552

MONNAIES

SOMMAIRE

Les monnaies. — Différents genres. — Les monnaies d'ancien système. — Le système nouveau. — Monnaies d'or, d'argent et de billon. — Les monnaies du duché de Finlande.

La monnaie de compte est le *rouble*.

Le rouble vaut 4 francs et se divise en 100 *kopeks*.

Le poids et le titre des monnaies a été modifié à partir de 1866, de manière à cadrer avec les monnaies françaises correspondantes. Comme il existe encore dans la circulation des pièces du système antérieur à 1866, nous donnons le tableau des pièces de monnaies de l'ancien système et celui des pièces du nouveau, avec le titre, le poids et la valeur approximative de chacune d'elles.

En dehors de cela, il a été créé, en 1877, par une loi monétaire du 9 août, une série spéciale au Grand-Duché de Finlande, dont les pièces équivalent à peu près à des pièces du système français.

La monnaie de compte de cette série est le *markka*, qui vaut 1 franc et est divisé en 100 *penni* (centimes).



ARRIVÉE DE L'ESCADRE RUSSE A TOULON

Tableau des Pièces de monnaies

I° SYSTÈME MONÉTAIRE ANTÉRIEUR A 1886

Or

Pièces	Valeur ou unités russes roubles	Titre	Poids		Valeur en monnaie française	
Impérial	10	0.916.66	13 gr.	090	41 fr.	32
Demi-impérial	5		6	545	20	66
Trois roubles	3		3	927	12	40

Argent

Pièces	kopeks	Titre	Poids		Valeur en monnaie française	
Rouble	100	0.868	20 gr.	735	3 fr.	99
Poltinnik	50		10	367	1	99
Tchetvertak	25		5	183	0	99
Abassis	20	0.500	4	079	0	80
Dvongrivenin	15		3	059	0	60
Grivenik	10		2	039	0	40
Pietak	5		1	019	0	20

II° SYSTÈME MONÉTAIRE DE 1886

Or

Pièces	roubles	Titre	Poids		Valeur en monnaie française	
Impérial	10	0.900	12 gr.	903	40 fr.	»
Demi-impérial	5		6	452	20	»

Argent

Pièces	kopeks	Titre	Poids		Valeur en monnaie française	
Rouble	100	0.900	20 gr.		8 fr.	»
Kopeks	50		10		2	»
25 —	25		5		1	»
20 —	20	0.500	3	600	0	40
15 —	15		2	700	0	30
10 —	10		1	700	0	20
5 —	5		0	900	0	10

Billon

	kopeks		
»	5	0	20
»	3	0	12
»	2	0	08
»	1	0	04

III° TABLEAU DES MONNAIES DU GRAND-DUCHÉ DE FINLANDE

1° Or

Pièces	Titre	Poids		Valeur nominale		au pair	
20 markkaa	0.900	6 gr.	452	20 fr.	»	20 fr.	»
10 —		3	226	10	»	10	»

2° Argent

Pièces	Titre	Poids		Valeur nominale		au pair	
2 markkaa	0.808	10 gr.	365	2 fr.	»	1 fr.	98
1 —		5	182	1	»	0	99
50 panni	0,750	2	549	0	50	0	42
25 —		1	274	0	25	0	21

CHASSES A L'OURS ET AU LOUP

SOMMAIRE

Les fourrures que nous portons en France. — Comment on s'y prend pour faire une adroite chasse à l'ours. — Trucs. — Pièges. — Le résultat. — Les fusils du Moujik. — Au loup! — En traineau. — Le chien serait utile.

C'est dans le Nord de la Russie que se pratique surtout la chasse aux ours. Et les superbes fourrures d'ours que nous voyons en France nous viennent de la Russie septentrionale. La chasse y est un divertissement favori des habitants.

« Le chasseur russe en quête d'un ours a quelquefois recours au stratagème suivant :

« Quand il a remarqué un sentier fréquenté par un de ces animaux, il cherche dans le voisinage trois arbres rapprochés les uns des autres et disposés de manière à former à peu près un triangle. Il est essentiel que les arbres soient assez gros pour que leurs branches réunies supportent le poids d'un homme, mais pas assez pour que chaque branche prise séparément puisse porter un ours.

« Le chasseur lie ensemble les rameaux situés vers la cime des trois arbres et se forme ainsi une sorte de cachette suspendue, puis il attache à un arbre voisin une clochette semblable à celles que portent les vaches et à laquelle est fixée une ficelle dont il tient l'extrémité. Ces préparatifs terminés, il grimpe comme il peut dans son réduit avec son fusil, et tire la ficelle. L'ours, entendant la clochette, croit flairer du biffteack et se glisse sans bruit vers l'endroit d'où provient le son. Quand il arrive au-dessous de la clochette et qu'il ne trouve pas de

vache, il tourne la tête en tous sens comme un moulin à vent, de la plus drôle de façon ; le chasseur attire son attention en faisant quelque mouvement ; aussitôt l'ours d'accourir et de lever le nez. C'est le moment de tirer, et si le fusil du paysan consent à partir (il rate une fois sur dix), le pauvre Martin est dans une mauvaise passe ; car le fusil contient très probablement, outre une double charge de poudre, quelque chose comme deux balles, un morceau de fer, un ou deux cailloux et peut-être la baguette par-dessus le marché.

« Si l'ours n'est que blessé, on en a pour longtemps ; il reste à guetter l'occasion de se venger, et le moujik est obligé d'attendre dans son arbre que l'animal veuille bien s'en aller, ou que ses amis viennent le délivrer.

« Les paysans surprennent parfois les ours dans leurs retraites d'hiver ; celles-ci se reconnaissent à la teinte différente de la neige qui cache l'entrée de la tannière, ou aux ouvertures que l'animal y pratique pour livrer passage à l'air. Une troupe de paysans armés de fusils, de bâtons, etc., cerne la retraite de l'animal endormi, et cherche à le réveiller par des cris ; au besoin, on le pousse avec une perche. Quand l'ours, engourdi et hébété, se décide enfin à se lever, il vient passer sa tête par l'ouverture de son antre ; toute la troupe fait alors feu, et chacun de s'enfuir ; au bout de quelques instants, on vient voir l'effet produit et on renouvelle l'attaque si la première décharge a été inutile. Mais les ours tués pendant l'hivernage ne valent pas la peine d'être pris. Ils sont d'une maigreur excessive et leur peau est toute dépouillée.

« La chasse au loup, telle qu'on la pratique en Russie, est véritablement passionnante aussi. Les chasseurs se placent dans un grand traîneau et se font précéder d'un second traîneau plus petit, monté par deux hommes, dont l'un conduit tandis que l'autre tient sur ses genoux un cochon vivant ; un autre cochon, enfermé dans un sac, est mis en réserve sous le siège.

« Derrière le grand traîneau pend une corde d'environ vingt mètres de longueur, à l'extrémité de laquelle est fixé un gros bouchon de foin qui rebondit sur la neige durcie à chaque mouvement de la corde, et imite ainsi assez bien les mouvements d'un animal vivant. Les deux traîneaux partent au galop ; ils évitent les bois et parcourent les plaines, dans les environs des villages ; l'homme placé dans le premier traîneau pince les

oreilles de son cochon, dont les cris retentissent au loin dans l'air glacé de la nuit.

« On a soin de choisir le moment du clair de lune, qui permet de distinguer les loups de fort loin. Ils paraissent, semblables d'abord à des ombres bondissantes; à mesure que leurs formes maigres et agiles se dessinent plus nettement sur la neige, l'émotion va croissant. Cependant, les traîneaux continuent leur course rapide, le cochon crie; s'il se taisait un seul instant, toute la troupe fauve s'évanouirait.

« Les loups approchent, ils aperçoivent le bouchon de foin qui danse sur le sol, et s'élancent tous ensemble en faisant retentir l'air d'aboiements saccadés et aigus qui répondent aux grognements du cochon.

« C'est l'instant critique; quelquefois les loups découvrent la supercherie et tournent court avant qu'on puisse les tirer; le plus souvent, ils ne peuvent résister à l'attrait du porc et s'avancent à portée de fusil. A un signal donné, les chasseurs font une décharge générale, et tout disparaît comme par enchantement, sauf les morts et les blessés. Il est assez difficile de viser juste dans ces circonstances, même en mettant à part la sensation toute nouvelle qu'on éprouve en se voyant chassé par son propre gibier.

« Les routes frayées dans la neige ne sont jamais parfaitement unies, et le traîneau est pour ainsi dire bercé par des cahots continus.

« C'est déjà une difficulté pour épauler; de plus, il faut tirer au galop; car, si on s'arrête, les loups fuient avec la rapidité de l'éclair.

« Le meilleur de tous les appâts est un chien vivant. Cet animal exerce sur le loup un attrait irrésistible. Si on pouvait dresser un chien à suivre un traîneau à vingt mètres de distance, à aboyer en courant, à se rapprocher peu à peu des chasseurs à mesure qu'il se sentirait menacé, on serait sûr d'exterminer tous les loups d'un canton (1). »

Quand nous nous servons en France de ces magnifiques fourrures russes, nous ne nous doutons guère que pour les avoir il faille tant de mal, d'adresse et de patience.

(1) Herbert Barry, *La Russie contemporaine.*

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE

SOMMAIRE

Le commerce et l'industrie en Russie. — Chiffres. — Ports et places de commerce. — Le commerce du naphte.

Le commerce extérieur de la Russie ne cesse de se développer, comme on peut le voir par les chiffres suivants :

Années	Exportation	Importation	Total	
1886	488	426	914	millions de roubles
1887	622	399	1.021	
1888	793	390	1.183	
1889	766	437	1.203	

Si l'on prend le relevé par pays de destination, on trouve en millions de roubles que les exportations ont été pour :

	1884	1889
Le Royaume-Uni.	152	257
L'Allemagne	182	190
La Hollande	47	45
La France.	39	35
L'Italie.	18	27
L'Autriche.	30	27
La Belgique.	22	24



LES OFFICIERS RUSSES AUX HALLES CENTRALES

Les importations ont été de :

	1884	1889
	—	—
Le Royaume-Uni.	123	95
L'Allemagne	175	124
La Hollande	6	4
La France.	18	18 (1)
L'Italie.	11	7
L'Autriche.	20	18
La Belgique.	9	7

« Forte de l'appui du marché français, la Russie a pu procéder victorieusement à toute une série de conversions, devenir indépendante de la Bourse de Berlin et émettre avec succès à Paris un emprunt de 500 millions de francs en 3 0/0 à 99 3/4, type nouveau en quelque sorte pour elle.

« Cet emprunt a été mis par le Crédit Foncier et les grandes institutions du Crédit de France (2). »

Le commerce des céréales est très grand en Russie. On ne peut guère opposer à la Russie, comme production, que les Etats-Unis d'Amérique.

Voici d'ailleurs la production moyenne comparée des deux concurrents, la Russie et les Etats-Unis :

	Millions de tchetverts	
	Russie	Etats-Unis
Froment.	37	79
Seigle	112	4,3
Avoine.	89	112
Orge.	22,5	10,4

L'exportation moyenne a été :

	Millions de ponds.	
	Russie	Etats-Unis
Froment.	130,8	213,9
Seigle	75,1	3,6
Avoine.	51,3	2,7
Orge.	43,4	0,9
Maïs.	21,9	81,2

(1) 13 millions en 1887 et en 1888.

(2) Arthur Raffalovich.

« La production du seigle prédomine en Russie, tandis qu'elle est insignifiante aux Etats-Unis ; cela tient à des conditions climatériques : tout le nord de la Russie et une grande partie de la zone centrale sont peu propices à la culture du froment. Toutefois, un autre facteur encore, c'est la persistance de l'isolement triennal, qui se maintient comme base du régime agricole russe, et le manque d'engrais dû à l'état arriéré de l'élevage du bétail.....

« Durant la période 1883-1887, l'Allemagne a pris 25,36 0/0 ; la Grande-Bretagne, 23,75 ; la Hollande, 12,33 ; la France, 9,350 ; l'Italie, 7,37 ; la Belgique, 6,34 0/0 des exportations de céréales russes.

« Mais une partie des grains russes importés en Hollande et en Belgique ne font que traverser le pays ; la Suisse est cliente de la Russie par l'intermédiaire de la France, de l'Italie et de l'Allemagne (1). »

Si nous considérons l'industrie des mines en Russie, nous voyons que le centre principal de la production de l'*or* est dans la Sibérie orientale, où la mise en exploitation dans le bassin de l'Amon des sables aurifères de la rivière Djalon est venue accroître la production.

Voici la production pour 1888 :

La Sibérie orientale.	La Sibérie occidentale.	L'Oural.
1252 ponds.	142 ponds.	666 ponds.

Cette production représente 21,65 0/0 de celle du monde entier.

L'*argent* est extrait surtout des mines de la Steppe Kirghise et dans les mines de l'Altiré.

L'exploitation du *platine* se concentre dans l'Oural, aux mines de Nijuitaguil, de Gorollagodat.

Deux usines établies à Saint-Pétersbourg sont employées à l'épuration du métal.

Les principaux centres producteurs du *cuivre* sont l'Oural et le Caucase.

Il existe en Russie 11 fonderies de cuivre.

Le *mercure* n'est exploité que sur un seul point, près de Nikitooke.

La Russie commence à l'exporter.

(1) Raffalovich.

Les mines de *zinc* n'existent qu'en Pologne : On en compte 12.

Il n'y a pas d'*étain*, il est tout importé de l'étranger.

Le *fer* donne lieu à une importante industrie.

On compte 20 mines de fer dans le Sud, 522 dans l'Oural, 63 en Pologne.

Il y a 132 usines produisant la *fonte*.

L'Oural tient la première place dans la fabrication de la fonte.

PORTS ET PLACES DE COMMERCE

Au moment où le commerce russe s'étend tous les jours, prend de grandes proportions avec la France et les autres nations européennes, il nous paraît utile de dire quelques mots des ports et places de commerce de l'Empire russe.

Les *principaux ports marchands* de la Russie sont :

1° Sur la mer Baltique : — Cronstadt, Saint-Pétersbourg, Revel, Narva, Habsal, Arensbourg, Riga, Windau, Liban, Pernan ;

2° Sur la mer Noire et la mer d'Azov : — Odessa, Akermann, Kherson, Eupatoria, Kertch, Théodosie, Redout-Kalé, Anapa, Berdiansk, Marioupol et Taganrog ;

3° Sur la mer Caspienne : — Bakou et Astrakan ;

4° Sur la mer Blanche : — Oneja et Arkhangel ;

5° Sur la mer d'Okhotsk : — Okhotsk.

En plus des ports que nous venons de citer, les principales places de commerce extérieur sont les suivantes :

Pour la Perse : — Tiflis.

Pour l'Autriche : Kiev, Poldolskoï, Kamenetz, Kluchenef.

Pour la France : — Riga et Odessa.

Pour la Chine et les villes de la Sibérie : — Nijni-Novgorod et Moscou.

Pour la Suède : Les villes de la Finlande.

Pour l'Allemagne : Wilna, Minsk, Miton et les villes de la Pologne.

Saint-Pétersbourg, Riga et Odessa sont les trois principales villes pour le commerce maritime. Elles ont les ports les plus commerçants, les plus achalandés, et font à la fois le commerce d'exportation et d'importation avec toutes les parties du monde.

Si, en même temps que le commerce, on envisage l'industrie, on trouve que c'est Moscou qui vient en tête des villes russes, puis Saint-Pétersbourg.

Le commerce du Naphte

Le pétrole ou naphte se recueille presque entièrement au Caucase, à Bakou ou les environs.

Depuis une dizaine d'années, cette exploitation a fait de très grands progrès, grâce aux nombreuses usines de la Compagnie Nobel, la plus considérable de toutes celles établies en Russie. Elle a extrait à elle seule, en 1889, plus de 700.000 tonnes de naphte (1).

Les pays qui reçoivent le plus de pétrole russe sont : l'Angleterre, l'Italie et l'Allemagne. La France ne vient qu'au quatrième rang.

En janvier 1892, le colonel de Bange et les autres officiers arrivés depuis peu à Saint-Pétersbourg reçurent un très cordial accueil dans les régiments russes qu'ils visitèrent chaque jour.

Le colonel de Bange fut reçu par le Tzar en audience particulière. L'Empereur lui fit l'accueil le plus bienveillant.

A la même époque, la Commission supérieure de l'Exposition française fit don, à la ville de Moscou, de six vases de Sèvres. Cinq furent destinés à orner la salle d'honneur du nouvel Hôtel de Ville, et le sixième fut offert au club des marchands, en souvenir de son hospitalité.

Le mois suivant, un service régulier de bateaux à vapeur fut organisé sur la ligne Helmigfus, le Havre et Bordeaux.

En mars, l'Empereur de Russie visita l'Exposition de peinture de l'Académie des Beaux-Arts. Il y fit l'acquisition d'un tableau de M. Bezgrof, représentant sa visite à l'escadre française dans la rade de Cronstadt.

En mai, le baron de Cambourg et M. Fery d'Esclands remirent au Tzar, au Palais d'Hiver, un joyau d'orfèvrerie ciselé à Paris, et représentant la descendance de l'empereur Nicolas.

Le Tzar accueillit avec bienveillance les deux Français qui assistèrent à la parade d'honneur, et furent retenus à déjeuner au palais.

A la même époque, l'aviso français le *Pétrel* arrivait à Sébastopol, venant de Théodosie. Avant son départ de cette ville, un grand dîner fut

(1) Ces tonnes ont produit, après épuration, 250.000 tonnes de pétrole raffiné. L'exportation totale de Bakou a été, en 1889, de 2.600.000 tonnes de pétrole brut ou raffiné.

offert à l'état-major et à l'équipage du bâtiment par le 52e régiment d'infanterie russe, colonel Dvanuisky.

Le même mois, l'Empereur conférait des décorations à plusieurs Français.

Il existe actuellement dans les troupes d'Orenbourg des cosaques d'origine française. La *Gazette officielle d'Orenbourg* a donné à ce sujet les renseignements suivants :

« Quand, après la retraite de Moscou, les villes centrales commencèrent à regorger de prisonniers français, on en dirigea un certain nombre sur les villes frontières ; un groupe de ces prisonniers fut envoyé à Orenbourg et établi dans les forteresses et les stanitsas (bourgs cosaques) de la province ; un aide de camp du maréchal Ney, le baron de Bourgoin, fut interné à Menzelinsk.

« La guerre finie, un ukase du 14 décembre 1815 ordonna le repatriement des prisonniers, mais un certain nombre déclarèrent vouloir se faire naturaliser ; parmi ces derniers, les Français domiciliés dans le district de Verochvé-Ouralsk, Antoine Sey, Charles-Joseph Bouchain, Jacques Binsillon, Antoine Wickler et Edmond Langlois demandèrent à entrer dans les troupes cosaques et furent incorporés à Orenbourg ; tous se marièrent avec des jeunes filles cosaques. »

D'après les derniers renseignements statistiques, on compte en ce moment dans les troupes cosaques trente-neuf descendants de ces Français.

LE BAGNE SIBÉRIEN

Sommaire

En Sibérie. — Le bagne sibérien. — Un curieux récit d'un diplomate français. La vie du bagne. — Mœurs curieuses. — Coutumes.

Le fond de la population européenne de la Sibérie, en dehors des fonctionnaires et des colons russes, se compose de déportés, divisés en deux classes :

Les condamnés de droit commun ;

Les déportés ou exilés politiques.

Les premiers se subdivisent eux-mêmes en plusieurs catégories : les plus coupables sont astreints au travail des mines, les autres sont employés à divers genres de travaux en plein air.

Quant aux exilés politiques, ils sont tenus de résider en des endroits déterminés, sous la surveillance de la police.

« Autrefois, les déportés, rivés à une longue chaîne, accomplissaient le voyage à pied, quelle que fût la distance, et parfois même deux années s'écoulaient à faire le trajet dans cette atroce condition. Depuis 1862, ils voyagent par les voies les plus rapides : chemins de fer, bateaux, voitures, tandis que les fers ne sont plus appliqués à nu sur la chair, et, en marche, ils sont enlevés. »

Un diplomate, qui a occupé une haute situation en Russie, réussit, il y a quelques années, à pénétrer dans un des bagnes silésiens, celui de Kara (1).

Voici la description qu'il en laisse :

« Entouré d'une enceinte de palissades hautes de 20 pieds, faites d'arbres équarris et appointés du haut, il a la forme d'un grand carré. Aux quatre coins, ainsi qu'à la porte d'entrée de la première cour, se tiennent de nombreuses sentinelles armées de fusils et de revolvers. En

(1) A une quarantaine de lieues en aval de Stretmsk, sur le Chilka.

entrant dans la cour — une sorte de préau — nous apercevons une dizaine d'individus en haillons, presque nus, vautrés au soleil ; ils ont l'œil hagard, l'air hébété ; leur maigreur et leur saleté sont extrêmes Mon kisck m'explique que ces forçats ne sont pas envoyés au travail journalier, soit parce qu'ils sont trop faibles, soit parce qu'ils n'ont pas de vêtements ; aussi sont-ils privés de la paye, qui permet aux condamnés d'améliorer leur nourriture et de se procurer les matériaux nécessaires pour faire leurs vêtements et leurs chaussures.

« Ce sont, je suppose, les viveurs de l'endroit ; ils ont mangé leurs souliers. Quelques-uns se promènent à grands pas cependant et en faisant des gestes désordonnés. L'un d'eux, aux yeux égarés, s'élance vers nous, tombe à genoux, lève des mains suppliantes et commence le récit de ses souffrances ; deux gardiens l'enlèvent et l'emportent. D'autres, hâves, tremblant la fièvre, la figure hideusement ravagée par les horribles marques du scorbut, les yeux ardents, sont accroupis sur des monceaux d'ordures ; ils balancent la tête en poussant des éclats de rire stridents en faisant sonner leurs chaînes. Quelques-uns, enfin, — ce sont les heureux, — arrivés au dernier degré de l'abrutissement, se peletonnent au soleil.

« Ce préau ressemble à celui d'une maison de fous.

« Tous les forçats ont un côté de la tête rasé deux fois par mois.

« A gauche, dans une cabane en planches, nous voyons la cuisine, adossée à la palissade. C'est un établissement primitif contenant quatre grandes chaudières. La cuisine est faite par les forçats. La seule nourriture que l'Etat donne, une fois par jour, au condamné, à 7 heures 1/2 du soir en été, à 6 heures en hiver, consiste en une soupe de gruau et en pain noir.

« Voici le règlement d'été du bagne :

« A 4 heures du matin, réveil.

« Départ pour la mine à 4 heures 1/2. Travail de 5 heures 1/2 à midi, sous la surveillance de soldats armés de fusils, de kosaks, le sabre à la main, et des gardes-chiourmes qui portent le revolver à la ceinture et une lourde canne à la main.

« De midi à 1 heure, repas. De 1 heure à 6, travail.

« Puis, retour au bagne, souper et coucher.

« Deux jours de repos par mois, le 1er et le 15.

« Le dimanche, messe à 4 heures 1/2 du matin.

« Il est alloué aux forçats pour ce travail de 12 heures, 10 kopecks, avec lesquels il peuvent ne pas mourir de faim.

« Le gouverneur a le droit de vie ou de mort sur les condamnés.

« Les officiers subalternes infligent, à leur bon plaisir, le fouet, la prison, le cachot. Le forçat échappé et repris est condamné à recevoir 200 coups de knout.

« Il faut un tempérament extraordinaire pour survivre à ce supplice. A la demande de mon kosak, le bourreau du bagne voulut bien avoir la complaisance de me donner cette petite représentation. Il posa au milieu de la cour un petit escabeau en bois, à quatre pieds très solides, reliés entre eux par des traverses en bois et soutenant une planche d'un demi-pouce d'épaisseur ; puis, après m'avoir demandé, en homme d'ordre, si je paierais l'escabeau, d'un seul coup de son knout (1) il fendit l'escabeau en deux comme il l'aurait fait avec une hache. — Il est juste d'ajouter que le bourreau, surtout quand il y a deux cents coups à donner, n'emploie pas la dixième partie de la force à laquelle il avait eu recours pour faire sa passe d'armes devant nous.

« Au milieu de la cour s'élève un bâtiment carré à deux rangs superposés de hautes fenêtres grillées. Les barreaux sont des lattes en mauvais état, sans aucune solidité. Il serait dangereux de s'y appuyer. La porte franchie, on se trouve dans un petit vestibule absolument nu, sauf un cadre de bois suspendu au mur : le règlement intérieur y est affiché. Une grille en fer sépare ce vestibule, dans toute sa longueur, d'un vaste corridor sur lequel s'ouvrent des portes, percées chacune d'un guichet grillé.

« Ce sont les portes des chambrées des forçats.

« Elles sont au nombre de douze et contiennent chacune 48 hommes. Au milieu, un poêle grossier où les forçats brûlent en hiver le bois qu'ils vont couper dans la forêt et qu'ils rapportent sur leurs épaules.

« Des deux côtés, contre les murs, un plan incliné en bois, le *tollar*, ou lit des forçats. Deux échelles mènent à deux rangées de tollars semblables, placées à trois mètres au-dessus des deux premières.

(1) Le *knout* est un manche en bois auquel sont fixées trois fines lanières de cuir détrempées dans du vinaigre et terminées par deux boules de plombs.

« Quatre fenêtres de large dimension éclairent la pièce : deux à hauteur d'appui, les deux autres au-dessus des premières.

« C'est là qu'on enferme les forçats après le dur labeur de la journée. Ils y trouvent leur maigre pitance. A 8 heures 1/2, un roulement de tambour annonce l'extinction des feux. Le silence est de rigueur; le règlement dit que le forçat doit dormir.

« Mais, vers 11 heures du soir, paraît-il (je tiens ces détails d'un ancien forçat, condamné politique, témoin oculaire de ces faits et digne de foi), vers 11 heures du soir, la scène change, les chambrées s'agitent sourdement, et une sentinelle attentive pourrait distinguer de fugitives lueurs qui filtrent entre les fentes des portes et les barreaux des fenêtres auxquels les forçats suspendent, en guise de rideaux, leurs vêtements troués et déchirés.

« C'est le jeu des forçats qui commence.

« L'eau-de-vie circule; elle est défendue au forçat sous les peines les plus sévères; les juifs, les Kosaks, la lui vendent au poids de l'or. Il donnerait les dix doigts de ses mains pour dix bouteilles de wodka.

« Silencieusement, on se passe de main en main la précieuse liqueur qui doit faire oublier les chaînes, le bagne, le knout et l'infamie. On place à terre une chandelle fumeuse. Etouffant le bruit de leurs voix, hideux dans leur sauvage nudité (leurs vêtements bouchant les fenêtres), exaltés par l'eau-de-vie, les forçats viennent s'accroupir à l'entour et jouent l'or qu'ils ont volé, dans la journée, à la mine. Cependant deux d'entre eux font faction à la porte. L'un à plat ventre, l'oreille collée au sol, guette comme un sauvage l'arrivée d'une ronde de nuit ou le pas de la sentinelle qui se promène dans le corridor; l'autre a le doigt appuyé sur le guichet, de façon à sentir le moindre frôlement qui trahirait les intentions d'un gardien par trop curieux.

« Alors se passent des scènes hideuses. Comment peindre ces faces de bandits et d'assassins penchés sur cet or brut que l'on vient de tirer des plus immondes cachettes?

« Ils sont là, muets, haletants; leurs poitrines nues se soulèvent, la sueur de leurs fronts penchés en avant arrose les enjeux. Ils s'observent; la passion du jeu, les angoisses de la perte, l'ivresse du gain qui s'ajoute à celle du wodka, les dangers de cette partie, allument dans les yeux

rougis des joueurs de sauvages éclairs, et la flamme de la chambrée qui vacille au souffle fiévreux de leur haleine, creuse des ombres et allume de sinistres reflets sur ces visages ravagés.

« Ils ne craignent ni délation, ni trahison; le traître, le délateur est condamné à mort par le tribunal des forçats. Nul ne peut échapper à leur justice. Au besoin, ils tueraient le coupable aux pieds du gouverneur. Les forçats volent tout l'or qu'ils aperçoivent en extrayant le sable ou la terre aurifère. Il ne reste à la commune que l'or qui apparaît après le broyage et le lavage des pierres ou du sable.

« Malgré toutes les précautions prises pour arriver à découvrir, à reprendre l'or volé et à punir voleurs et receleurs, l'administration n'est arrivée à aucun résultat. Le forçat sibérien est passé maître dans l'art de cacher le produit de ses vols et de le faire vendre par des complices, pris parmi les gardiens du bagne, aux juifs qui font métier d'acheter cet or, qu'ils vont revendre en Chine.

« Rien n'égale, par exemple, l'honnêteté qui préside aux transactions commerciales entre forçats et juifs.

« Malheur au juif qui tromperait ou volerait un forçat! Il serait, dans les vingt-quatre heures, dénoncé au tribunal des forçats, jugé, condamné et exécuté par eux.

« Les forçats ont leur code, leurs réglements particuliers, leurs mots d'ordre, de passe et de ralliement, leur langue à eux.

« Un forçat veut-il s'échapper, il en prévient le comité supérieur des forçats près duquel il fait valoir ses raisons.

« Le comité donne ses ordres. Les forçats prévenus, aident de tout leur pouvoir celui qui leur est ainsi recommandé. Tous s'unissent pour lui procurer ou lui faciliter l'évasion. Celle-ci, grâce à eux, réussit presque toujours.

« Le forçat s'échappe, soit la nuit par escalade, soit lorsqu'il fait la corvée du bois. Il a de l'argent, un couteau ou une hache; il sait très bien où retrouver, à peu de distance, les forçats évadés qui pullulent dans les forêts voisines; il est sûr, grâce aux mots de passe qu'il connaît, d'être accueilli en frère. Il part donc le cœur léger. Mais qu'il craigne les forçats s'il se fait reprendre!

« Chaque évasion étant un motif dont l'administration s'empare pour redoubler de rigueur, les forçats qui veulent bien pâtir pour la déli-

vrance d'un des leurs, se révoltent à l'idée de s'imposer des sacrifices pour un maladroit ou un lâche qui s'est laissé reprendre dans les environs. Ses deux cents coups de fouet ne sont rien en comparaison du châtiment que lui réserve le code des forçats, et auquel il survit rarement. Il est probable que le code des forçats a voulu prévenir les délations ou les aveux que le système russe sait très bien arracher aux coupables, autrement que par la persuasion.

« L'administration est au courant de tous ces usages, mais elle se reconnaît impuissante à y mettre un terme.

« Elle sait que les forçats volent l'or ; elle connaît les complices des voleurs, les receleurs, les juifs qui font ce commerce d'or prohibé en Russie, où la couronne en a le monopole.

« Un fonctionnaire de Kara m'a montré un sous-officier de Kosaks, à mine patibulaire, parent du mien sans doute, et me l'a désigné comme un des fournisseurs d'eau-de-vie des forçats, qui la paient plus cher que ne vaut le meilleur vin de France. Néanmoins, cet homme n'était pas destitué, et comme j'en exprimai mon étonnement :

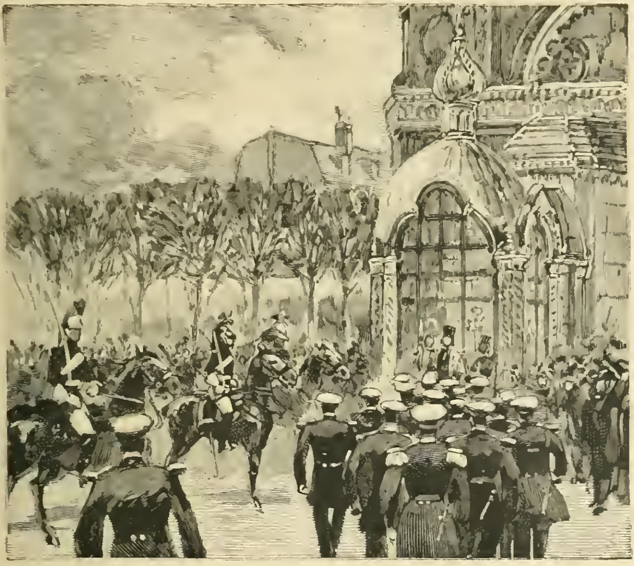
« — Que voulez-vous ? me dit le fonctionnaire ; d'abord on n'a jamais pu le prendre sur le fait ; puis celui que je mettrai à sa place ferait de même. Ce ne sont pas des honnêtes gens qui acceptent des postes de cette espèce.

« Je demandais à ce même employé pourquoi le gouvernement n'en finissait pas une bonne fois avec ces hordes de forçats échappés qui infestent les environs de Kara :

« Nous serions battus, me répondit-il ; nous n'avons ici que huit cents Kosaks de troupes, et il nous faudrait aller livrer bataille à douze ou quinze cents bandits cantonnés dans les forêts, dont ils connaissent tous les détours, et dans lesquelles nous ne nous sommes jamais aventurés ! »

HUITIÈME PARTIE

LA MARINE RUSSE



LES OFFICIERS RUSSES A L'EGLISE RUSSE A PARIS

AVANT-PROPOS

La marine russe ayant toujours occupé une très grande place dans l'histoire des relations franco-russes, nous lui consacrons un chapitre spécial et instructif.

PIERRE-LE-GRAND CRÉATEUR DE LA MARINE RUSSE

Sommaire

Le Tzar Pierre-le-Grand, créateur de la marine russe. — Le dévouement et l'énergie du Tzar. — Curiosités historiques. — Création de la flotte russe. — Le Tzar arrive en Hollande. — Son énergie au travail. — Récompense de ses travaux.

Le créateur de la marine russe fut certainement Pierre-le-Grand.

Il y avait bien eu, au x[e] siècle, des flotilles russes qui, descendant le Dniéper, traversant la mer Noire, allaient donner l'assaut à Byzance. Mais, du xi[e] au xvi[e] siècle, cet embryon de flotte avait disparu. En fait de marine russe, il n'y avait guère que des bateaux de pêche et des bateaux tout petits naviguant à la rame, dans les cours d'eau et les lacs de l'Empire.

Le père de Pierre-le-Grand, Alexis Mikhaïlovitch, avait bien eu l'idée de créer une flotte et ordonné de construire deux vaisseaux, mais le seul navire qu'il eut fini par faire construire, l'*Aigle*, fut brûlé un jour par le pirate Stenko-Razine.

En 1687 (Pierre avait alors quinze ans), un ambassadeur envoyé en France, Yacob Dolgoronki, raconta au jeune Tzar qu'il avait possédé dans le temps un *astrolabe*, mais qu'on le lui avait perdu ou volé. — Qu'est-ce que cela un astrolabe, lui demande Pierre. — C'est un instrument avec lequel on peut se rendre compte de la distance du point où l'on est à un autre lieu, sans avoir besoin d'aller à ce lieu. — Puisque tu vas en France, achète-moi cet instrument-là, dit le Tzar.

Dolgoronki partit en France, revint et apporta un astrolabe.

Mais comment se servir de cet instrument.

On s'adressa au médecin de la Cour, qui, ne sachant pas du tout de quoi il s'agissait, indiqua un savant hollandais, nommé Franz Timmermann, qui arriva, professa et démontra.

« Mais, dit le Hollandais au Tzar, pour comprendre cela, il faut savoir l'arithmétique et la géométrie. »

Le jeune Pierre apprit l'arithmétique et la géométrie et ne voulut plus se séparer de Timmermann, qu'il emmenait partout avec lui (1).

Un jour que tous deux rôdaient en la villa d'Ismaïlovo, où Pierre habitait avec sa mère Natalie, ils découvrirent une espèce de bateau qui ne ressemblait à aucun de ceux que le Tzar avait vus jusque-là : — Qu'est-ce que ce bateau ? demanda Pierre. — Ce n'est pas un bateau ; c'est un canot anglais. — A quoi cela sert-il ? — A faire le service entre les grands vaisseaux et le rivage. — En quoi est-il meilleur que nos bateaux ? — Il va à la voile, et peut marcher non seulement avec le vent, mais même contre le vent. — Contre le vent ? C'est impossible ! Mais il faut essayer. Connais-tu quelqu'un qui pourrait mettre ce canot en état et nous apprendre à le manœuvrer ? — Oui : mais c'est un Hollandais, Consten Brandt. — Qu'on aille le chercher tout de suite. — Brandt arriva, boucha les trous du canot, le nettoya, mit un gouvernail, ajouta un mât, des voiles, et sur la mignonne petite rivière Yazouza (2), il montra au jeune Tzar émerveillé comment on pouvait naviguer ce navire contre le vent. Pierre saute tout de suite sur le gouvernail, mais malgré son habileté il ne put bien manœuvrer. Le canot donnait tantôt sur une rive, tantôt sur une autre.

Pierre s'impatientait vite : — A quoi cela tient-il ? — A ce que la rivière est trop étroite et tortueuse ; il n'y a pas assez d'espace pour tirer des bordées. — Pierre fit alors transporter de suite ce canot — « le *grand-père de la Flotte Russe* » — d'Ismaïlovo sur l'étang de la Proriana.

Cela marchait déjà beaucoup mieux ; mais comme Pierre était ambitieux, il voulut aller opérer sur le lac de Péreïaslaol.

Là, il s'en donna à cœur joie. Sa mère l'ayant marié à Eudoxie Laponkhnie, il s'inquiéta peu de sa femme et passait son temps en bateau sur le lac. De là, il écrivait à sa mère : « Ton fils, ton petit

(1) Solovief. *Istoria Rossii*. D'après une espèce d'autobiographie de Pierre lui-même, laquelle se trouve aux *Archives de Moscou* dans les liasses ayant pour titre : Cabinet de Pierre-le-Grand.

(2) Affluent de la Moskova et qui s'y jette à Moscou.

Pierre, qui est au travail, te demande ta bénédiction. Grâce à tes prières, tout va bien ici... Mais, je t'en prie, fais-moi envoyer des câbles de 700 toises. Le plus tôt possible. Alors, quand tout sera en ordre ici, je pourrai revenir. »

Et il commande des vaisseaux en Hollande.

Il écrit encore à sa mère : « Aujourd'hui je ne peux pas t'écrire en détail, car j'attends les vaisseaux (de Hollande). Quand seront-ils ici ? Personne ne le sait, mais on les espère pour bientôt ? Quand ils seront ici et que j'aurai acheté ce dont j'ai besoin, je reviendrai, en voyageant nuit et jour. Mais fais-moi la grâce de me répondre sur ceci : Pourquoi t'affliger à mon sujet ? Ne m'as-tu pas écrit que tu me plaçais sous la houlette de la Mère de Dieu ; puisque j'ai un tel pasteur, pourquoi t'inquiéter ? Par son intercession, Dieu conserve non pas moi seulement, mais l'Univers entier. Sur ce, daigne me bénir. Ton fils indigne, Pétrouebks. »

En même temps, Pierre établissait un carénage à Arkhangel où il acheva deux vaisseaux.

Il baptisa le premier de ces vaisseaux le *Saint-Pierre*, avec lequel il se lança sur la mer Blanche. Là, il fut malheureusement assailli par une effroyable tempête. L'archevêque Athanase, qui se trouvait sur le navire, lui administra même les derniers sacrements. Mais un habile pilote russe, Antoine Tinsosféef, sauva tout le monde en poussant le navire dans une anse, près du monastère Pertonninski. En mémoire de ce miraculeux sauvetage, Pierre fabriqua, de ses propres mains, une croix d'une toise et demie de hauteur, qu'il planta sur le rivage avec cette inscription en hollandais : « Cette croix a été faite par le chkiper (1) Pierre, an du Christ 1694. »

Revenu à Arkhangel, Pierre lança le second navire le *Saint-Paul* et, en même temps, il créa, à Voronège, sur la Voronéga (2) un chantier de carénage, y établit comme maître de construction le Hollandais Peter Bass. Là, on construisit 66 navires portant 23.461 canons.

C'est vers cette époque qu'il alla travailler de ses mains sur les chantiers de Saardam. Lui, le Tzar, ne dédaignait pas de revêtir le

(1) On donne ce nom au capitaine de navire marchand ou maître d'équipage d'un navire de guerre.

(2) Affluent du Don.

costume de compagnon hollandais avec la hache et la varlope. Il faut lire sa curieuse correspondance avec le patriarche Adrien.

Le patriarche envoyait sa bénédiction à « nommé Pierre Mikhaïlof, » et le Tzar lui répondait : « Suivant la parole dite par Dieu à notre premier père Adam (1), je *travaille ;* non par besoin, *mais pour bien acquérir l'art de la mer*, afin que, solidement instruit, nous puissions, après mon retour, être victorieux des ennemis du nom de Jésus-Christ et, par sa grâce, libérateur des chrétiens qui vivent là-bas sous leur joug ; c'est ce que je poursuivrai jusqu'à mon dernier soupir. »

Il voulut ensuite aller en Angleterre pour voir comment les Anglais construisaient les vaisseaux. Une tempête terrible l'assaillit encore pendant la traversée ; ses matelots étaient dans la terreur. Pour leur donner du cœur au ventre, il leur cria : « Avez-vous vu jamais un Tzar de Russie se noyer dans la mer du Nord ? »

Il eut un premier succès avec sa flotille de la Baltique en 1701, car elle repoussa sept vaisseaux de guerre scandinaves. En 1703, il prit deux navires suédois, et il écrivait que c'était « une victoire inouïe ! »

En 1713, une flotte de 200 vaisseaux russes, sous les ordres de l'amiral Apraxine, s'emparait en Finlande d'Abo et de Helsingfors.

En 1714, Pierre battait la flotte suédoise à Hankiil et faisait prisonnier le contre-amiral Arascheld avec sa frégate et dix galères.

Pétersbourg et Cronstadt étaient devenus le centre d'une puissance navale déjà formidable.

Un jour que le Tzar recevait un ambassadeur suédois, après l'avoir promené à travers ses forteresses, ses arsenaux, lui avoir fait visiter ses vaisseaux, il lui dit :

« — Ton maître est un drôle de compagnon. Pourquoi se ruine-t-il

(1) On vit partout le Tzar menant l'existence d'un ouvrier, « s'accordant moins de [illegible] que le plus modeste contre-maître, scrutant et devinant les mauvaises volontés autour de lui.

« La journée finie, il allait, au déclin du jour, s'asseoir à la table boiteuse d'un cabaret en plein air, bâti sur un tertre, d'où l'on dominait l'ensemble des travaux. Là, essuyant la sueur de son front, harassé, il contemplait longuement les navires qui, petit à petit, surgissaient de l'assemblage confus des madriers et des planches.

« Alors une détente se faisait en lui, ses idées prenaient un tour plus riant, et, le verre à la main, au milieu de quelques amis dévoués, il s'entretenait de rêves futurs ; il se voyait déjà entrant dans le Bosphore à la tête de ses vaisseaux, saluant de ses canons la croix radieuse couronnant le faîte de Sainte-Sophie ! »

(VALENTIN DE GALOF.

à payer des espions ? Toi-même, tu peux voir ce qu'il y a chez moi ! Mes ambassadeurs, quand ils vont chez vous, on leur bande les yeux dans vos forteresses. Moi, au contraire, je te montre franchement ce qu'il y a ici. Je n'ai honte ni de mes forteresses, ni de ma flotte. »

« L'œuvre de Pierre-le-Grand, pour la marine, n'est comparable à rien dans l'histoire de M. Rambaud. C'est une création colossale sortie tout armée du cerveau d'un seul homme. Ce sont les rêves d'enfance de Pierre, ce sont ses ardentes aspirations d'adolescent, ce sont les ambitions tenaces de sa maturité, c'est son initiative propre et personnelle, c'est son travail continu, de l'intelligence, du bras robuste, de la main calleuse, qui ont appelé à l'existence cette flotte formidable sortie du néant, ces forteresses jaillies de marécages.

« Il y a là un effort prodigieux de constance et de génie. Pierre ressemble aux héros des temps fabuleux qui, d'un geste, brisaient les montagnes, faisaient éclore sous leurs pas des métropoles. Un Colbert n'a pas créé de rien les flottes de Louis XIV : avant lui, notre pavillon avait dominé sur les mers.

« Pierre-le-Grand, lui, a créé de rien, ou de presque rien..... On conçoit que pour des marins russes de notre siècle, Pierre soit resté « l'impérial héros marin, le fondateur de la flotte, » hors de comparaison avec les plus grands hommes de mer (1). »

(1) Quant à Pierre-le-Grand, il vivait au milieu de ces transformations étonnantes avec la simplicité la plus complète. « Dans sa maison de Pétersbourg, qu'un simple artisan trouverait aujourd'hui à peine convenable, tout son mobilier se réduisait à un lit, une chaise, une table, un tour et quelques livres. Hors de sa résidence, le pont d'un vaisseau, le plancher d'une cabane, la terre nue lui servaient de lit, parfois de la paille, sinon il appuyait sa tête sur son officier d'ordonnance couché en travers de lui. Ses vêtements sont en gros drap uni, sa chaussure solide et grossière a été plusieurs fois raccommodée, son entourage ne se compose que de quelques officiers d'ordonnance, le luxe en est banni, il se sert lui-même, se lève à quatre heures du matin et allume son feu de ses propres mains. On s'attend bien qu'un tel prince ait dédaigné la fastueuse étiquette des cérémonies diplomatiques ; il donnait une audience à cinq heures du matin à l'ambassadeur d'Autriche au milieu du désordre et des arrangements de son cabinet d'histoire naturelle. Quant au ministre de Prusse, il n'avait pu joindre le Tzar avec ses lettres de créance qu'à bord d'un vaisseau et même sur le hunier du grand mât où l'Empereur travaillait à la manœuvre. Invité à le rejoindre, l'Allemand s'excusa en alléguant son défaut d'habitude de ces réceptions aériennes. »

(De Ségur, *Histoire de Russie.*)

LES COSAQUES ET LA MARINE RUSSE

Sommaire

Le rôle des cosaques dans la renaissance de la marine russe. — Au xviie siecle. — Les vers de Lermontof. — Les galères. — « Chelnams. » — Les Turcs. — Un traité avec la République Zaparogue.

Les Cosaques

Puisque nous venons de parler de la marine russe, n'oublions pas de dire que les cosaques, que l'on considère de nos jours uniquement comme d'habiles cavaliers, furent pour quelque chose dans la renaissance de la marine russe.

Déjà au commencement du xviie siècle, les cosaques commerçants ou pillards descendaient les rivières et naviguaient sur la mer Noire. Ils semblaient vraiment se jouer des vagues dans leurs frêles esquifs. C'est certainement l'un de ces cosaques que le poète Lermontof fait ainsi parler :

Je guide ma nacelle,
Ma nacelle sans nom,
Sur la vague éternelle
Avec mon aviron.

Si la tempête gronde,
Les larges bâtiments
Se dispersant sur l'onde
Serrent leur voile aux vents,

Moi je dis au tonnerre
Qui roule au loin sur l'eau :
Malgré toi, jusqu'à terre,
Voguera mon bateau (1).

(1) Traduction Xavier Marmier.

Lorsque l'Etat russe eut à subir des désastres, les cosaques se formèrent, comme on le sait, d'émigrants dont l'humeur indépendante ne pouvait s'accommoder du joug des Lithuaniens, Tatars ou princes russes tatarisés, et qui se fixèrent dans les steppes presque déserts, près du Dniéper et du Don.

Leur groupe s'accrut des mécontents en fuite, et conserva toujours un caractère russe et orthodoxe. Leurs incursions étaient faites à la fois sur mer et sur terre.

Sitôt qu'une expédition était décidée, les cosaques élisaient un chef, puis, commençaient à construire des galères.

Ils les appelaient *Chelnams* et elles étaient vivement construites. Une cinquantaine d'ouvriers, et quinze journées étaient suffisants (1).

Une expédition se composait d'au moins une centaine de *Chelnams.*

A bord, l'ivrognerie était défendue. On ne pouvait toucher au vin sans l'autorisation de l'ataman. Ce dernier avait même le droit de faire jeter les ivrognes à la mer.

Les Turcs construisirent plusieurs forts pour se défendre des cosaques ; mais ceux-ci ne craignaient rien. Un jour, seize galères entrèrent rapidement dans le Bosphore et ravagèrent les rives jusqu'à l'enceinte même de Byzance.

En juin 1624, cent chelnams parurent en vue de Constantinople, pillèrent et incendièrent ses faubourgs pendant 6 heures, et cela devant le sultan impuissant.

Les Turcs étaient exaspérés. Aussi la lutte fut-elle des deux côtés sans merci. On faisait subir aux cosaques prisonniers les plus épouvantables tortures. Dans le jour, la chelnam ne pouvait guère échapper aux navires turcs, elle fuyait alors. Mais la nuit venue, elle revenait silencieusement auprès de son adversaire qu'elle menait à l'abordage.

Fatigué de ces luttes, le sultan conclut un traité avec la *République Zaparogue*, c'est-à-dire avec les cosaques du Dniéper, car avec les cosaques du Don la guerre ne cessa jamais.

Telle est la part que les cosaques avaient dans la marine russe quand parut Pierre-le-Grand et la naissance de la puissance russe.

(1) Ces galères, longues de 12 à 15 mètres, contiennent de 50 à 60 hommes. Elles avaient 20 rameurs et étaient armées de 5 à 7 falconnets.

*
* *

Actuellement ils forment un corps d'élite.

Il faut voir les cosaques, au moment où, frémissant d'impatience, brandissant leurs armes, ils attendent l'ordre de charger.

« Solides sur leurs étriers, les yeux luisants, la moustache hérissée, ils regardent leurs chefs.

« — Allons, les cosaques ! crient-ils (1).

« Le vacarme est alors effroyable. Les chevaux bondissent, les naseaux en feu, les crinières au vent, les queues fouettant l'air, les sabots rasant le sol et lançant des volées de cailloux, dont le fer fait jaillir les étincelles.

« Les cosaques, sabres et lances haut pointées sur l'ennemi, sont superbes d'entrain et d'allure. Leur cri sauvage fait frissonner tous les cœurs. Ils tombent, comme la foudre, sur les rangs ennemis. Le choc ne dure qu'un instant. On entend seulement un bruit d'acier, on voit miroiter des lames dans l'air, puis les cosaques disparaissent dans les colonnes enfoncées. »

(1) Dick de Lonlay.

UN FRANÇAIS AMIRAL RUSSE

SOMMAIRE

Une curiosité historique. — Le marquis de Traversay. — Sa vie. — Ses exploits. Au service de la Russie.

Puisque nous venons de parler de la marine russe, rappelons qu'un Français fut amiral russe.

« La Révolution française, disait l'empereur Alexandre Ier, a fait bien du mal. Je dois cependant lui savoir gré de m'avoir donné trois hommes tels que Richelieu, Traversay et Largeron. »

De ces trois émigrés, le marquis de Traversay, descendant d'une vieille famille du Poitou, est sans aucun doute celui qui rendit le plus de services à l'Empire du Tzar.

Alexandre II et surtout son fils Alexandre III sont les véritables créateurs de la puissance russe dans la mer Baltique. Mais il faut dire, avec justice, que c'est au marquis de Traversay que la Russie doit de dominer la mer Noire.

Ancien officier de la marine royale, le marquis de Traversay avait pris du service à la cour de Saint-Pétersbourg, lorsque l'œil exercé d'Alexandre Paulwitch distingua chez le noble et brillant officier émigré de remarquables qualités d'organisateur. Il s'empressa aussitôt de lui confier, après un stage fort court, le commandement en chef des flottes du sud de l'Empire.

C'est alors que le nouvel amiral russe commença l'établissement des formidables arsenaux de Sébastopol et de Nicolaïev, véritables boulevards de l'Empire, contre les invasions des Turcs et des pirates de l'Archipel.

Lorsque cette œuvre fut presque terminée, le Tzar rappela le marquis de Traversay à Saint-Pétersbourg et le nomma ministre de la marine.

En outre, pour reconnaître ses importants services, il voulut l'élever

à la dignité de prince. Mais le brillant officier refusa cet honneur, voulant, disait-il, garder le titre de marquis qu'il avait reçu du roi Louis XVI et qui devait servir à rappeler à ses descendants qu'il était né Français.

Cette descendance n'est d'ailleurs pas encore éteinte. Le petit-fils du marquis est mort, il y a peu de temps, à Kalish, où il servait comme général de brigade. La branche cadette est restée française. Un des enfants de cette branche, qui est colonel, a été présenté à l'amiral Avelane, lors de la visite de l'escadre russe en France. L'amiral s'est rappelé, en présence de l'arrière-petit-neveu, les souvenirs glorieux qu'évoque, en Russie, le nom de Traversay.

Ce mélange de races a d'ailleurs déjà occasionné une rencontre moins pacifique et plus piquante sous les murs mêmes de Sébastopol.

En effet, le comte de Traversay, aujourd'hui marquis, a fait la campagne de Crimée. Il a assiégé la ville qu'avait fortifiée un arrière-grand-oncle. En même temps, se trouvait dans l'armée russe un Traversay qui défendait la place.

A chacun de lutter avec énergie pour la défense de son drapeau.

C'était alors l'époque des légendaires estacades.

LA MARINE RUSSE CONTEMPORAINE

Sommaire

Organisation de la flotte russe. — Recrutement et armement. — La marine russe sous Alexandre III. — Le commandement. — La marine de guerre russe. — Les diverses flottes.

Au moment où la flotte russe vient de venir en France nous rendre visite, il nous paraît nécessaire de donner quelques indications sur son organisation et sa composition actuelle.

1° Organisation de la Flotte Russe

Avant 1870, le gouvernement accordait une subvention annuelle de près de quatre millions à la Compagnie des navigations à vapeur qui, sur cette mer, avait créé une flotte de transports de commerce aptes à être transformés rapidement en croiseurs, en cas de guerre ; c'était une façon de tourner le traité de Paris, qui limitait à six corvettes la flotte de guerre russe sur cette mer. Actuellement, cette flotte de guerre est devenue une force très sérieuse, destinée à s'accroître encore, dans un délai assez court.

En 1892, d'après le plan adopté pour les constructions navales (plan dont l'exécution a commencé en 1882, et a été, depuis, poussé vigoureusement), la flotte russe comprenait, sur la Baltique, 13 cuirassés de premier rang, 6 cuirassés de second rang, plus 16 monitors d'ancien type et 2 bâtiments protégés. La flotte de la mer Noire comportait 8 cuirassés de premier rang et, en outre, de nombreux navires qu'on peut réquisitionner en temps de guerre, notamment les paquebots de la Compagnie qui fait le service des ports russes du Pacifique, ainsi que de la Corée, du Japon et de la Chine, et ceux de la Compagnie de la mer Noire, en particulier les hauts bâtiments qui s'appellent l'Argonaute, la Constantina, la Veste, le Tzar, la Tzaretvna, la Tzariça.

2° Recrutement et armement

Le contingent annuel est d'environ 5.500 hommes pris parmi les conscrits âgés de vingt ans et domiciliés sur les territoires maritimes.

Le service est de quinze années, dont sept dans les équipages de la flotte, et huit dans la réserve.

Avec l'appel des différentes classes, la Russie pourrait mettre sur pied environ 35.000 marins en cas de guerre.

L'artillerie de marine comprend environ 4.000 sous-officiers et soldats.

L'infanterie de marine comprend environ 10.000 sous-officiers et soldats.

Les canons ont été pendant longtemps demandés à l'usine d'Essen. Actuellement, ils sont fabriqués à l'usine d'Oboukoff. La marine est armée du fusil Bendon, modèle n° 2.

Disons, en terminant, que le budget de la marine s'est élevé, pour l'année 1889, à la somme respectable de 159.600.000 francs.

3° La marine russe sous Alexandre III

Dès les premiers temps de son règne, l'Empereur Alexandre III tourna, d'une façon toute particulière, son attention vers la marine et vers les questions qui intéressent son développement. On sait que, dès le temps où il était tzarewitch, c'était déjà là un goût dominant chez ce prince passionné pour les sciences exactes, ainsi que pour l'histoire et la géographie, et qui, pour le dire en passant, connaît, comme peu de personnes en Europe, les œuvres des fameux voyageurs du Moyen-Age, depuis Benjamin de Rudèle jusqu'à Marco-Polo. Le prince rêvait pour la marine russe des destinées brillantes, et jugeait qu'on n'utilisait pas assez à cet égard, les immenses ressources de l'Empire, ainsi que les précieuses qualités de hardiesse des officiers et des matelots.

Un article anonyme, conçu dans cet esprit, et publié les 5-17 mars 1878 dans le *Golos*, fit beaucoup de bruit, et le retentissement en fut encore augmenté quand on sut qu'il émanait du prince lui-même. C'est à lui que l'on doit l'accroissement du nombre des torpilleurs et des croiseurs à marche rapide. C'est sous sa direction qu'eut lieu la souscription pour



LE MARÉCHAL DE MAC-MAHON

la flotte nationale, laquelle aboutit à l'achat de vaisseaux, en Amérique, par l'entremise du colonel Sémetchkine et du commandant Kotinsky.

Devenu Empereur, Alexandre III s'est inspiré des mêmes principes. On comprend combien a dû être féconde, dans cette partie du gouvernement, l'action de ce souverain d'un esprit si lucide et si ferme, si laborieux (il quitte parfois les bals impériaux pour aller travailler dans son cabinet) et si attentif à se tenir au courant de tout (on sait que le Tzar est le plus assidu lecteur du *Grajdanine*, de la *Pall Mall Gazette*, de la *Revue des Deux-Mondes* et du *Figaro*). Dans l'administration de la marine comme dans tout le reste, l'Empereur a fait prévaloir son goût particulier pour la simplification de la paperasserie, avec ce même esprit pratique qui faisait, que tsarévitch, il se contentait d'un seul officier d'ordonnance, et que, devenu souverain, il a réduit, dans une proportion si sensible, le nombre supérieur à un millier des dignitaires qui composaient la suite fastueuse et encombrante d'Alexandre II. En outre, pour ce qui concerne les marins, comme les soldats, comme les civils, il a déployé, en tout ce qui touche au personnel, cette humeur sereine, égale et bouillante, cette haute impartialité, qui commencent déjà à le faire surnommer Alexandre le Juste.

IV. La marine de guerre russe

La marine de guerre russe est actuellement divisée en quatre subdivisions :

1° Flotte de la Baltique ;
2° Flotte de la mer Noire ;
3° Flotille de Sibérie ;
4° Flotille de la mer Caspienne.

1° FLOTTE DE LA BALTIQUE

Cette flotte comprend :

4	cuirassés d'escadre à batterie ;
16	— — à tourelles ;
13	moniteurs à tourelles ;
114	torpilleurs ;
22	croiseurs ;
19	canonnières ;
7	yachts ;
14	transports.
209	navires.

2° FLOTTE DE LA MER NOIRE

4 cuirassés d'escadre à tourelles ;
2 navires circulaires ;
8 canonnières ;
80 torpilleurs ;
35 vapeurs ;
7 croiseurs ;
6 transports.

142 navires.

3° FLOTILLE DE SIBÉRIE

2 clippers ;
4 canonnières ;
17 vapeurs ;
6 torpilleurs.

29 navires.

4° FLOTILLE DE LA MER CASPIENNE

3 canonnières ;
9 vapeurs ;
8 transports ;
3 voiliers.

23 navires.

V. Le commandement

Après l'Empereur, le chef suprême de la flotte est le grand-duc Alexis.

Il est, en Russie, le grand-amiral. Mais, hâtons-nous de le dire, il ne s'agit point là, pour lui, d'une sorte de sinécure, et d'une fonction purement décorative, analogue à celle qui, sous Napoléon, fut (particularité assez ignorée) dévolue, avec le même titre de grand-amiral (parallèle à celui de connétable) à Murat, depuis, roi de Naples. Le grand-duc Alexis qui, observons-le en passant, est presque le sosie de l'Empereur son frère, a déployé, dans les soins que lui impose la dignité dont il est revêtu, l'activité la plus soutenue et la plus louable. C'est à lui qu'est due la création de la nouvelle flotte de la mer Noire, s

particulièrement redoutable, et l'augmentation considérable de celle de la Baltique.

En ce qui regarde le commandement proprement dit, l'on peut dire que l'influence de cette grande personnalité se fait sentir à tous les degrés de la hiérarchie.

Parmi les principaux collaborateurs du grand-duc Alexis, il convient de citer l'amiral Tchikacheff, l'amiral Kremer, chef d'état-major de la marine, l'amiral Masinoff, l'amiral Koznakoff, commandant l'escadre du grand Océan.

Il est un marin russe remarquable qui ne figure pas sur les contrôles de la flotte. Expliquons cette apparente énigme. On sait quel rôle peu développé, mais brillant, fut joué par les marins russes, au début de cette rude campagne de 1877, terminée au bourg de San-Stefane. Le gouverneur actuel de Nijni-Novgorod, M. Baranoff, qui commandait alors un petit vaisseau à vapeur, *la Vesta*, détruisit dans un combat, malgré l'infériorité extrême de son bâtiment, un des plus puissants cuirassés turcs. C'était là un véritable exploit naval. Disons, d'ailleurs, que s'il a quitté le service militaire actif, M. Baranoff, comme administrateur, a fait preuve de qualités éminentes, qui indiquent la richesse et la multiplicité de ses aptitudes.

VI. Les défenses maritimes

La Russie possède comme défenses maritimes de son littoral 32.400 kilomètres de côtes qui se répartissent sur sept mers différentes. Les ports de 1re classe sont :

Cronstadt,
Saint-Pétersbourg,
Nicolaïef,
Sébastopol,
Vladiwstok.

Les ports de 2e classe sont :

Sveaborg,
Revel,
Arkhangel,

Batoum.
Nicolaïef (en Sibérie, à l'embouchure du fleuve Amour),
Bakou.
Kagala (Oxus).

Le port de Cronstadt a une importance suprême en cas de guerre, car il est le chef de la capitale et protège les arsenaux et les manufactures d'armes qui entourent Saint-Pétersbourg. Les travaux couvrent près de 30 kilomètres.

Plusieurs lignes de forts sont armés de 92 canons de 11 et de 14 pouces. D'autres sont armés de près de 300 canons. En résumé, plus de 500 canons gardent les chenaux, sans compter les mines sous-marines et les nombreuses torpilles.

Sur la côte de Finlande, Helsingfors a sa magnifique rade couverte par le Sveaborg, superbe forteresse avec remparts taillés dans le roc vif.

Sur le golfe de Livonie, nous trouvons Riga (1), dont *le Dunamunde*, son avant-port, est défendu par plusieurs batteries.

Le fort Mithridate et le fort Todtaleber défendent l'entrée de la mer d'Azof.

La place de Toganrog défend le débouché du Don, sur l'estuaire duquel elle est placée.

On poursuit actuellement, très activement, le fort militaire de Liban (2).

L'île fortifiée de Gustave Vasa défend les golfes de Finlande et de Bothinie.

N'oublions pas la place forte de Viborg qui se trouve au fond d'une

(1) Bien qu'une barre gêne l'accès de son chenal, fermé en hiver par les glaces, Riga est en importance, après Pétersbourg et Odessa, le troisième port de la Russie. Un pont de bateaux et un viaduc de 745 mètres relient les deux rives de la Düna. Des ouvrages militaires en défendent les approches, mais la vieille citadelle a été rasée et l'ancienne muraille bastionnée a fait place à une promenade. Le cœur de la ville, où l'on voit le palais des chevaliers teutoniques (XVI[e] siècle), résidence actuelle du gouverneur et les hôtels des corporations ou guildes, a retenu sa physionomie médiévale. Les trois faubourgs, tout modernes, ont des rues larges et droites. Un parc public et un jardin impérial sont à citer. Onze puits artésiens et un aqueduc contribuent à approvisionner d'eau saine les habitants. Les guildes, investies de l'administration municipale, sont en possession de privilèges assez étendus.

(2) Sa création avait été décidée en janvier 1888.

baie très profonde et l'île fortifiée de Gustave Vasa qui se trouve en avant du sommet de l'angle que forment les golfes de Finlande et de Bothinie.

Le refuge des flottes russes se trouve au grand et bel arsenal maritime de Nicolaïef, non loin du port de Kesson.

VII. Ecoles de la marine

Les Ecoles pour les officiers de la marine russe sont :

1° *L'Académie navale* à Saint-Pétersbourg.

240 pupilles du gouvernement russe, choisis parmi les membres des familles aristocratiques, les fils d'officiers ou de fonctionnaires.

On en sort avec le titre de *garde-marine* (1).

A cette Académie, est attachée une école supérieure de guerre pour les enseignes et les lieutenants de vaisseau ;

2° *L'Ecole de navigation et d'artillerie.*

Cette école est établie à Cronstadt.

Les élèves, au nombre de 140, y font quatre années d'études et sortent officiers d'artillerie de marine ;

3° *L'Ecole du Génie maritime.*

Cette école se trouve à Cronstadt.

Elle est destinée à former des cadets pour le corps des constructions navales ;

4° *L'Ecole de Torpilles.*

Cette école est située aussi à Cronstadt.

Les officiers élèves qui sont désignés par l'inspecteur général du génie y suivent un cours de deux années.

*
* *

Rappelons, pour terminer, qu'il n'y a pas de commissaire dans la marine russe ; c'est un officier de vaisseau qui en remplit les fonctions à bord des bâtiments.

(1) Ce grade correspondant à celui d'aspirant de 2e classe de la marine française.

VIII. Les troupes de la marine

Les *troupes de la marine* comprennent les *troupes d'infanterie* et les *troupes d'artillerie.*

L'infanterie de marine comprend 521 officiers dont 3 lieutenants-généraux et 22.000 sous-officiers et soldats.

L'artillerie de marine comprend 206 officiers et 4.000 sous-officiers et soldats.

Le corps de santé comprend 209 médecins de différentes classes.



KIEV

UNE RENAISSANCE DE LA MARINE RUSSE

Sommaire

Le goût d'Alexandre III pour la marine. — Le grand-duc héritier. — Un voyage. — Le rôle actuel de la marine russe.

Le tzar Alexandre III a toujours eu le goût des choses de la mer. Son règne marquera dans l'histoire comme une véritable *Renaissance de la marine russe*. Alexandre III est sans cesse à la recherche des modèles de navires qui peuvent offrir la plus grande puissance de destruction possible avec la marche la plus rapide (1).

Le grand-duc héritier Nicolas Alexandrovitch n'a-t-il pas, lui aussi, le goût de la mer. Rappelons le beau voyage qu'il vient d'accomplir sur ce même *Souvenir de l'Azof*, un de nos hôtes de Toulon. Ce voyage a été raconté par le prince Oukhtomski, un des compagnons du Tzarévitch.

L'impérial marin, parti de la Baltique, a longé les côtes d'Angleterre, de la France, de l'Espagne, de l'Adriatique, visité la mer Ionienne, l'Archipel, la Grèce et l'Egypte jusqu'aux cataractes du Nil, puis l'Hindoustan, la Chine, le Japon où l'acte d'un fanatique sauvage a mis sa vie en danger.

Après avoir débarqué sur la côte russe de l'Océan Pacifique, le grand-duc a pu assister à la pose du premier rail pour le Transsibérien, et enfin revenir par l'Europe, en simple troïka, à travers l'immense Sibérie.

Dans ce voyage, dit M. A. Leroy-Beaulieu :

« On a vu le fils du Tzar orthodoxe, héritier de l'aigle de Byzance, reçu par un vassal du sultan, sous la garde de sentinelles anglaises ; le

(1) N'est-ce pas pour une de ces raisons qu'à Cronstadt, en 1891, il a voulu recevoir notre cuirassé le *Marceau* ; qu'en 1893, à Copenhague, il a tenu à visiter en détail nos croiseurs l'*Isly* et le *Surcouf*.

fils du Tzar blanc salué, dans leur salle de Dourbar (1), par les mararajahs (2) du Pjendjab et du Radjpontana, en passant en revue, sur la place de Bombay ou de Calcutta, aux sons du *Bojé tzaria Khrani*, les cipayes en turban de la reine-impératrice des Indes; le Cézarévitch russe débarquant au milieu des mandarins hypocritement obséquieux de l'invisible Fils du Ciel, et s'entretrenant, par interprète, avec les dignitaires tatars ou chinois, du maudit chemin de fer qui va bientôt, malgré elle, joindre la Chine à l'Europe.

« Ainsi, dit M. Rambaud, le goût des choses de la mer, un moment endormi sous Alexandre Ier, grandit, de génération en génération, dans la famille impériale de Nicolas Ier, le vainqueur de Navarin et de Sinope, à Alexandre III victorieux, avec de simples canonnières, de grands cuirassés turcs, à Alexandre III, qui, n'étant encore que Cézarévitch, provoqua une véritable révolution nautique. Combien sera-t-il plus vif chez leur futur successeur, le hardi commandant du *Pamirat Azova*.

Jusqu'alors, parmi ces princes de la famille impériale, c'étaient des oncles ou des frères qui prenaient en main le porte-voix : maintenant c'est l'héritier même du trône. Ainsi, les fastes de la flotte russe qui, à leur aurore, débutent par le « héros marin » Pierre-le-Grand, nous présentent en cette fin de siècle un grand-duc héritier affrontant les ouragans de la mer des Indes et les typhons du Pacifique. Reprenant le mot de son grand aieul, il aurait pu dire à ceux des siens qu'auraient effrayés les tempêtes : « Avez-vous jamais vu un futur empereur de Russie se noyer dans les mers de Chine? »

Rappelons-nous aussi les grands voyages d'exploration accomplis par les Russes. Ces grands voyages ont commencé avec le capitaine Behring (3) dès le temps de Pierre-le-Grand.

En 1803, les capitaines Lisianski et Krusanstem, sur les vaisseaux la *Néva* et l'*Espérance*, accompagnés des savants Horner et Tilesius firent le *premier voyage russe autour du monde*.

En 1815, le capitaine Kotzebue explore successivement les régions polaires du Sud, puis celles du Nord.

(1) *Dourbar*, lieu de réunion des chefs indiens.

(2) Grands chefs, rois des provinces de l'Inde.

(3) 1725-1728.

De 1822 à 1825, le capitaine Lezuef refit le tour du monde sur la frégate *Kreiser*. Parmi les officiers qui l'accompagnèrent, on en trouve qui, comme lui, parvinrent à l'amiralat, Nakkmof, Partiatine, Bouténief, l'un des héros de Navarin, Koupianof (1).

Actuellement, la marine russe a un triple rôle à remplir : il lui faut protéger Saint-Pétersbourg et l'embouchure de la Néva ; tenir en échec, dans la mer Noire, la flotte de la Turquie, si puissante autrefois, et défendre en même temps sa colonie si importante de la Sibérie orientale.

« Le premier de ces buts est rempli depuis de longues années ; elle n'a eu qu'à mouiller quelques lignes de torpilles qui, jointes au peu de profondeur des atterrages, au concours de l'armée de terre et surtout à la barrière infranchissable de Cronstadt, la rassurent complètement sur toute tentative efficace de débarquement.

« Le second et le dernier but ont été atteints par la construction de quelques cuirassés ou torpilleurs qui suffisent à empêcher toute sortie du Bosphore, et par le lancement de grands cuirassés de croisière, dont les essais ont été fort satisfaisants, ainsi que de grands croiseurs tels que l'*Amiral Kornilof* sorti des chantiers français. »

(1) Le voyage de la frégate *Kreiser* a été raconté par Dimitri Zavalldime dans la *Noria i Drewiaïa Rewis* (1877).

TABLEAU COMPARÉ DES GRADES DANS LES FLOTTES FRANÇAISE ET RUSSE

France	Russie
. . . .	Général-amiral.
Amiral.	Amiral.
Vice-amiral.	Vice-amiral.
Contre-amiral	Contre-amiral.
Capitaine de vaisseau	Capitaine de 1er rang.
Capitaine de frégate	Capitaine de 2e rang.
Lieutenant de vaisseau de 1re classe	Capitaine-lieutenant.
Lieutenant de vaisseau de 2e classe.	Lieutenant.
Enseigne de vaisseau	Michman.
Aspirant de 1re classe. . . . . Aspirant de 2e classe	Garde-marine.
Elève de l'Ecole Navale	Elève de Marine.

NEUVIÈME PARTIE

LES FRANÇAIS EN RUSSIE

SOUS ALEXANDRE III



VUE DE SAINT-PÉTERSBOURG

SOUVENIRS DE CRONSTADT

Sommaire

Alexandre III allié de la France. — La flotte française. — L'amiral Gervais. — Réception enthousiaste. — A Cronstadt. — A Moscou. — Le Tzar et la flotte française. — Un écrit de M. Flourens.

Alexandre III est aujourd'hui l'allié de la France. Cette alliance avait commencé moralement sous Alexandre II qui, s'apercevant de l'erreur commise par la Russie en laissant écraser la France en 1870 par l'Allemagne, s'opposa formellement, en 1875, à une nouvelle agression de la part de l'Allemagne. L'assassinat d'Alexandre II avait fait faire un rapprochement entre la Russie et la Prusse, mais les évènements de Bulgarie rompirent bientôt cet accord passager.

Peu à peu, la communauté des intérêts rapprochèrent encore davantage Russes et Français. Les sentiments de mutuelle sympathie se sont manifestés dans tout leur éclat lors de la *visite de l'escadre française à Cronstadt.*

Partie de Cherbourg, sous la conduite de l'amiral Gervais, notre flotte après avoir longé la mer Baltique, arriva le 23 juillet 1891 à Cronstadt. Elle fut aussitôt accueillie avec des transports d'enthousiasme par la population, toutes les autorités civiles et militaires.

De toutes parts retentirent les cris de : « Vive la France ! » auxquels nos marins répondaient par ceux de : « Vive la Russie ! Vive le Tzar ! » Le Tzar, accompagné de la Tzarine, de la reine de Grèce, des grandes duchesses, vint rendre visite à l'escadre française et donna un dîner de cent soixante couverts en l'honneur de l'amiral Gervais et de ses officiers, au château de Péterhof.

Partout les Français furent accueillis par des manifestations du même

genre. A Saint-Pétersbourg (1), une foule immense, composée de seigneurs, de riches marchands, d'ouvriers en costume de travail, se pressait sur les quais de la Néva pour acclamer longuement nos marins. Des centaines de mille de citoyens encombraient la Perspective Newski, des femmes agitaient leurs mouchoirs et lançaient des fleurs, saluant à l'envi nos compatriotes auxquels un magnifique banquet fut offert.

A la fin du dîner, le général Dournof, se levant, prononça les paroles suivantes : « Les Français ont pris Moscou, les Russes ont pris Paris. Plusieurs fois Français et Russes ont été des adversaires ; ils n'ont jamais été ennemis ! » Puis il porta un toast à l'armée française, toast accueilli par des acclamations vibrantes !

Au milieu de la nuit, le public, encore massé devant l'Hôtel de Ville, poussait des hourras, brûlait des feux de Bengale, jetait des chapeaux en l'air, chantait alternativement l'*Hymne Russe* et la *Marseillaise*.

Un déjeuner fut offert à l'amiral Gervais, dans la forteresse de Cronstadt, par les officiers de l'artillerie.

Après avoir bu à la santé du Tzar, de la Tzarine et des grandes duchesses, l'amiral Gervais, se levant de nouveau, dit : « Je bois à la brillante armée russe et je lui souhaite de tout cœur de se couvrir de nouveaux lauriers si Dieu l'appelait à défendre sa Patrie ! »

Le 5 avril, l'amiral Gervais, accompagné de cinquante officiers et de douze marins, se rendit à Moscou pour visiter l'*Exposition Française*.

Ce fut alors un nouvel enthousiasme, aussi grand que celui de Saint-Pétersbourg : les femmes du peuple, des paysans accourus en foule pour voir les Français poussaient à la fois des hourras et des cris étourdissants de : « Vive la France ! » Dans un banquet, auquel prenaient part soixante-dix Français et soixante-dix Russes, le général russe Tchernaïref s'écria : « Lorsque chez vous, on criera : Aux armes ! citoyens ! nous aussi, nous formerons nos bataillons, de la Vistule au Kamchatka ! »

Se levant à son tour, l'amiral Gervais répondit : « Après ce qui s'est

(1) L'enthousiasme fut si indescriptible, dans toutes les classes de la population russe, quand nos marins débarquèrent à Saint-Pétersbourg, et cela au point que le préfet de la ville, M. de Gresser, inquiet d'un mouvement populaire extraordinaire, téléphona à l'Empereur alors au Palais de Péterhof : « Sire, la ville est en révolution par l'arrivée de ces marins français, je n'attends que l'ordre de Votre Majesté pour tout faire rentrer dans l'ordre. » — « Cela va bien ainsi, répondit le Tzar, laissez-les continuer. »

passé à mes yeux, la France considère l'avenir avec une mâle confiance ! Vive le Tzar ! Vive la Russie ! » Puis, suivant la coutume russe, il brisa sa coupe au milieu des frénétiques acclamations des convives.

Jusqu'au moment du départ de la flotte, le 7 août, les marins français furent comblés de prévenances, de cadeaux, et c'est au milieu d'une émotion indescriptible qu'ils s'éloignent de Cronstadt.

« Les cris de *Vive la France ! Vive la Russie !* » dit M. A. Rambaud, ne sont pas de vaines clameurs, échos de l'enthousiasme d'un jour et qui s'oublient dès que les illusions sont éteintes. Ils révèlent un état d'âme qui préexistait chez les deux peuples ; ils leur font prendre conscience de leurs sentiments profonds. Ils sont le dernier terme d'une évolution commencée chez nous par tous ceux qui ont eu à cœur de faire connaître le passé de la Russie, ses tendances nouvelles, ses guerriers, ses littérateurs, ses penseurs, ses artistes, Skobelef et Dostoïevski, Gunko et Tolstoï, Armenkof et Rubesistein.

Ce n'est pas une armée seulement que nous acclamons : c'est une nation qui a pris sa part dans toutes les œuvres de civilisation, accru le patrimoine artistique et scientifique de l'humanité, ajouté une corde à la lyre européenne.

Cette rencontre de deux nations par les deux flottes, ces salves répercutées des roches de la Livonie aux granits de la Finlande, ces pavillons hissés dans l'enlèvement de leurs plis et appuyés par la voix du canon, c'est la réponse de la France et de la Russie à des provocations que jusqu'ici elles avaient dédaignées et qu'elles peuvent continuer à mépriser.

M. Flourens a raconté avec émotion, dans les lignes suivantes, les souvenirs de cette réception des Français :

« C'est un ballon captif qui, de Krassnaia Gorka, signale l'arrivée de la division française dans les eaux russes.

« Les Russes envoyèrent au-devant des nôtres un navire de guerre ; mais c'est par milliers que des barques de pêche ou de plaisance quittèrent Cronstadt pour venir à la rencontre de notre escadre.

« Toutes ces barques, gaiement décorées de verdure et de drapeaux, étaient chargées, à couler bas, de paysans qui criaient : « *Vive la France !* » ou encore : « *Soyez les bienvenus !* »

« Sur un vapeur couvert de feuillages, pavoisé aux couleurs russes et françaises, se trouvait la colonie française ; sur un autre, avait pris

place le chœur Slavianski, que nous avons vu en France, il y a quelques années, et qui entonna un chant de bienvenue sur l'air de la *Marseillaise*.

« Ce chant pouvait se traduire approximativement de la façon suivante : « Glorieux fils de France, que ce salut se transmette de génération en génération. Nous chantons votre venue, à vous les bien-aimés de notre patrie. Que vos étendards français se déploient sur notre capitale pour témoigner à jamais de l'amitié qui nous unit. »

« Jamais nos marins ne virent tant de fleurs que pendant leur séjour en Russie. Quand l'amiral Gervais débarqua pour la première fois à Cronstadt, une cinquantaine de petites filles l'attendaient au débarcadère. Une de ces enfants présenta à l'amiral un énorme bouquet, et toutes les autres, munies de corbeilles de fleurs, semaient ces fleurs sur le passage de l'amiral français et des officiers qui l'accompagnaient.

« Chaque matin, tous les navires recevaient des bouquets. La plupart des femmes qui montaient à bord pour visiter la flotte tenaient des fleurs à la main, qu'elles remettaient aux officiers et aux simples matelots.

« Les cadeaux offerts par les municipalités de Saint-Pétersbourg, de Cronstadt et de Moscou ou par les diverses sociétés de ces villes furent nombreux et furent goûtés de nos marins.

« De la municipalité de Saint-Pétersbourg, chaque bâtiment reçut un *ibbane*, sorte de pièce de table en argent, sur lequel étaient gravés les mots *nadobroujon pamialy* (souvenir d'amitié) ; en outre, l'amiral et chaque commandant ont reçu un vase émaillé, et chaque officier une coupe en argent.

« Lorsque le maire de Saint-Pétersbourg fit remise de ces objets, à l'issue du banquet municipal, il prononça les paroles suivantes : « Veuillez accepter de la part de la ville ces coupes personnelles d'ancien style russe. Elles portent les armes de la capitale, le nom de la personne qui doit les recevoir, et la date de votre visite. Espérons que chaque fois que vous les porterez à vos lèvres, vous vous souviendrez que dans le Nord lointain, il y a des amis de la France, il y a des cœurs qui pensent à vous ! »

« A Cronstadt, à Moscou, nos marins reçurent des cadeaux du même genre qu'à Saint-Pétersbourg, avec des profusions de bouquets, de fleurs et de couronnes. Dans chaque banquet, dans chaque solennité, dans chaque cérémonie, pour bien affirmer le caractère de franche et cordiale

hospitalité qui distinguait ces fêtes, les Russes ne manquaient pas d'offrir à l'amiral Gervais le sel et le pain traditionnels. Presque toujours, ces deux aliments symboliques lui étaient présentés sur des plateaux d'argent, d'un grand prix, dont il lui était fait le don généreux.

« Quant aux simples matelots français, les villes de Saint-Pétersbourg et de Moscou leur offrirent des porte-cigarettes ornés de vues de Saint-Pétersbourg, avec une centaine de cigarettes russes, ou des blagues à tabac avec le portrait du Président de la République.

« En arrivant à Moscou, où il était accompagné de 55 officiers et de 12 matelots, l'amiral Gervais trouva à la gare trente calèches attelées en troïka, avec des chevaux enrubanés aux couleurs franco-russes, qui le conduisirent, lui et son personnel, à Slavianski-Bazar, où des appartements avaient été retenus...

« Nous passons sous silence les énormes présents offerts aux officiers français, tels que plans de Saint-Pétersbourg, guides de Moscou, plans du Kremlin..., etc., mais nous ne devons pas oublier ces petits drapeaux russes mariés aux drapeaux français qu'on leur distribuait presque à chaque coin de rue, ou qu'on jetait dans leurs voitures avec des fleurs et des bouquets.

« Nous en avons assez dit pour montrer combien fut large, généreuse et significative la réception de nos marins sur les bords de la Néva.

« Alexandre III, accompagné de Sa Majesté la Tzarine, du grand-duc Alexis, commandant en chef de la marine russe, et de la famille impériale, vint visiter l'escadre française le 16 juillet ; ce fut là, sur le pont du vaisseau-amiral le *Marengo*, que s'accomplit le grand acte politique attendu.

« Les souverains furent reçus par l'amiral Gervais, chef de l'escadre, ayant près de lui le capitaine de vaisseau Comejolles, commandant le cuirassé ; l'ambassadeur de France, M. de Laboulaye, leur souhaita la bienvenue au nom de notre pays, et les remercia de l'honneur qu'ils daignaient faire à la flotte française.

« Au moment où le Tzar mettait le pied sur le pont du *Marengo*, le pavillon impérial russe fut hissé au gouvernail. L'Empereur passa en revue les troupes de l'équipage, tour à tour félicitant l'amiral Gervais de leur belle allure et adressant la parole aux marins français pour s'enquérir, avec cette sollicitude qui va au cœur des soldats, des campagnes qu'ils avaient faites et dont ils portaient les médailles.

« La famille impériale visita le *Marengo* en entier, puis passa à bord du *Marceau*, qu'elle visita également.

« A une heure, le Tzar reçut à déjeuner, à bord du grand yacht impérial, le *Derjawa*, l'amiral Gervais et les commandants des navires, M. de Laboulaye et le haut personnel de l'ambassade de France. C'est à déjeuner que fut, pour la première fois, exécuté devant Alexandre III notre hymne national, la *Marseillaise*. On sait que le Tzar écouta debout et découvert, lui, le chef suprême de l'Empire russe, ce chant officiel. On sait encore que, complétant cette manifestation significative, le Tzar se leva et porta un toast inoubliable au chef de l'Etat français et à notre marine (1).

« Faut-il également rappeler les télégrammes de cordiales félicitations échangés à cette occasion entre Alexandre III et le président Carnot? Rien ne manqua à cette haute affirmation des sympathies franco-russes ; le Tzar, nous le répétons, y prodigua les témoignages de ses sentiments personnels, et s'appliqua à favoriser l'éclatante expression de ceux de son peuple. »

(1) E. Flourens, *Alexandre III, sa vie, son œuvre.*

L'EXPOSITION FRANÇAISE DE MOSCOU

SOMMAIRE.

La France à Moscou. — Succès de l'Exposition. — Entreprise patriotique. — Visite du Tzar et de la famille impériale à l'Exposition française.

Une exposition exclusivement française fut ouverte à Moscou, le 15 mai, et clôturée le 18 octobre 1891.

Elle avait été autorisée par un ukase impérial, en date du 20 avril 1890, et installée dans le palais qui avait servi à l'Exposition russe de 1882.

Cette entreprise, quoique d'initiative privée, a pris un caractère national et patriotique.

Le classement général des produits se divisait en 9 groupes, à savoir :

1er groupe. — Œuvres d'art.
2e groupe. — Éducation, enseignement.
3e groupe. — Mobiliers.
4e groupe. — Tissus, vêtements.
5e groupe. — Industries extractives.
6e groupe. — Outillages. Industries mécaniques. Électricité.
7e groupe. — Produits alimentaires.
8e groupe. — Agriculture. Viticulture.
9e groupe. — Horticulture.

« Alexandre III, a écrit M. Flourens, décida du succès des efforts des organisateurs de l'Exposition française, par sa visite du 30 mai à Moscou.

. . . .

« Vers deux heures, emportés par une troïka attelée de chevaux noirs, et conduite par l'Empereur lui-même, l'Empereur et l'Impératrice, « Lui, l'image de la bonté dans la force, elle, l'idéal du charme féminin sous le diadème, » entrèrent dans l'Exposition française.

« Leurs Majestés étaient suivies par la grande-duchesse Kénie, l'aînée de leurs filles ; LL. AA. II., le grand-duc Serge, gouverneur de Moscou, la grande-duchesse Elisabeth et une brillante escorte. Alexandre III avait

amené, en outre, avec lui, le général Vannoski, ministre de la guerre, et le comte Dournowo, ministre de l'intérieur. La présence des deux ministres donnait à la visite de Leurs Majestés un caractère de solennité officielle qu'il y a intérêt à ne pas méconnaître.

« L'Empereur et l'Impératrice qui venaient d'arriver à Moscou où ils étaient réclamés de toutes parts par l'enthousiaste amour de leurs sujets, sollicités par les soins paternels qu'ils donnent aux grands établissements publics d'instruction et de bienfaisance qu'ils patronnent dans cette dernière capitale de l'Empire, ont consacré, le jour même de leur arrivée, leur première visite et leur après-midi tout entière à notre Exposition.

« Leurs Majestés ne se sont retirées qu'après avoir prodigué à nos exposants les plus gracieux encouragements et montré, par le choix de nombreuses acquisitions qui sont allées à Gatchina perpétuer le souvenir de notre Exposition, combien leur étaient agréables les produits de notre art et de notre industrie.

« Elles ont accepté, avec une noble simplicité, jusqu'aux humbles présents, jusqu'aux fleurs que les femmes les plus modestes de nos collaborateurs, des ouvriers employés à l'Exposition ont voulu offrir à l'Impératrice.

« Le soir, l'Empereur retenait à dîner, au palais du Kremlin, les membres, présents à Moscou, du comité supérieur de l'Exposition et les principaux exposants.

« Dans le cercle qui, d'après l'usage suivi à la cour de Russie, fut tenu après le dîner, Leurs Majestés surent trouver pour chacun un sourire aimable et quelques paroles de bienveillant intérêt.

« Les augustes souverains donnaient ainsi un éclatant témoignage de leur désir de renforcer encore les rapports amicaux des deux pays.

» Leur visite était plus qu'un acte de courtoisie ou de curiosité, c'était un grand acte politique. Alexandre III affirmait solennellement ses sympathies par le sentiment qui avait poussé les plus notables représentants de l'industrie et de l'art français à répondre à l'appel des promoteurs de l'Exposition. Sa Majesté Impériale voulait sans doute répondre aux prétentions de cette fameuse ligue de la paix dont les conséquences onéreuses pèsent si lourdement sur l'Europe. Elle montrait que la sécurité, le progrès, la prospérité industrielle, commerciale ne seraient garanties que par l'alliance franco-russe.

LES RUSSES EN FRANCE

(1893)

La visite de l'escadre russe en France

Sommaire

La visite de l'escadre russe en France. — A Toulon. — Les fêtes à Paris. — Réception enthousiaste. — Le livre d'or. — Les cadeaux. — La visite à l'archevêché. — Les étendards russes. — Le maréchal de Mac-Mahon et les officiers russes.

Au mois d'octobre 1893, le tzar Alexandre III, voulant encore donner à la France un nouveau témoignage de sa sympathie, envoya une escadre russe sous les ordres de l'amiral Avelane.

La réception faite aux Russes fut le digne pendant de la belle et touchante réception que les Russes avaient faite aux marins français sous les ordres de l'amiral Gervais.

Ce fut le 13 octobre 1893, à neuf heures du matin, que l'escadre russe fut signalée à une dizaine de milles des sémaphores de Toulon.

Une division légère française se porta à sa rencontre. Arrivé à petite distance de l'escadre russe, le *Davoust* salua le pavillon du contre-amiral Avelane de treize coups de canon, salut qui lui fut rendu coup sur coup par l'*Empereur Nicolas Ier*, tandis que les hommes placés dans la mâture et rangés à honneur sur les dunettes et passerelles, poussaient des hourras enthousiastes. Lorsque le *Davoust* fut à la hauteur du vaisseau amiral, les deux escadres stoppèrent, et des embarcations conduisirent à bord des navires russes le capitaine de vaisseau Maréchal, sous-chef de l'état-major général de la marine française.

Après les souhaits réciproques de bienvenue, les escadres reprirent leur marche pour faire route sur Toulon. La réception allait alors devenir triomphale.

La France a fait de son mieux pour témoigner sa sympathie

aux officiers russes et aux marins. S'autorisant de ce qui avait eu lieu en 1891 pour les siens à Cronstadt, elle a voulu que ses hôtes remportassent des souvenirs durables de leur visite.

La ville de Paris a admirablement bien fait les choses. Elle a offert la réduction de la statue de M. Coutan, la *Paix armée* (1). Cette statuette a été faite en argent pour l'amiral Avelane et en bronze pour chacun des commandants de l'escadre russe.

A chacun des 126 officiers on a offert une reproduction de la *Pensée* de Chapu.

En même temps, tous recevaient un exemplaire d'une médaille à l'effigie de la République par M. Chaplain, portant à l'envers une inscription commémorative avec le nom de chaque destinataire.

Les 232 marins n'ont pas été non plus oubliés : à chacun a été attribué un album de vues de Paris et une épingle de cravate en vieil argent.

A l'amiral Avelane, la ville d'Orléans a offert la *Jeanne d'Arc* due au ciseau de la princesse Marie d'Orléans (2), la ville du Havre un *Etienne Marcel* ; l'association des voyageurs de commerce a offert le *Repousseur*, œuvre du sculpteur Gaudez, représentant un artisan de la Renaissance occupé à marteler un anneau ; la ville de Marseille, la *Défense du foyer* ; le département des Hautes-Pyrénées, la *Jeune fille à la Fontaine*, gracieux marbre du sculpteur tarbais Mathet ; la ville de Toulon, une réduction en marbre du groupe de M. Puech, la *Sirène* (3) ; Châtellerault une épée ciselée ; la ville de Saint-Etienne un fusil ; Lorient une coupe d'argent ; etc., etc.

Rappelons que dès la première heure, la municipalité de Toulon avait fait exécuter, en or pour l'amiral, en argent et vermeil pour les autres officiers, des coupes en forme de demi-boulets, et soutenues par trois fusils liés en faisceau. C'est d'ailleurs avec l'une de ces coupes que l'amiral a répondu au premier toast qui lui a été adressé sur la terre de France.

Il faut donner une mention toute spéciale aux cadeaux faits par la ville

(1) L'original décore le square d'Anvers à Paris.

(2) Au musée du Luxembourg.

(3) L'original est au Musée de Versailles.

de Lyon. Ils consistent en dix magnifiques drapeaux, dont l'un est destiné au Tzar, le second à l'amiral, les autres aux vaisseaux de l'escadre, et en douze merveilleuses robes pour l'Impératrice, à qui Besançon avait déjà offert une montre-bijou avec couronne impériale et chiffres en brillants. Les Chambres syndicales de Lyon ont envoyé aux matelots deux mille trois cents foulards en soie, portant les armes de Lyon et les drapeaux des deux nations avec inscriptions.

Les aumôniers de la flotte ont reçu une croix pastorale avec inscriptions.

La Société des Femmes de France a distribué, pour être donné aux femmes, aux mères, aux filles et aux sœurs des matelots russes un *bracelet* dit « chaîne d'ancre, » aux chaînons alternés d'or mat guilloché et d'or rouge poli, fermé par un anneau à ressort supportant une médaille commémorative. Sur la face de la médaille, une branche d'olives rampe en relief entre deux écussons où sont gravés les mots : Cronstadt-1891, en caractères russes; Toulon-1893, en caractères français. Au revers, deux brins de myosotis sont assemblés par un mince ruban avec cette légende : « Souvenir des Femmes de France. »

Enfin, la LORRAINE a fait des libéralités vraiment sans pareilles envers la nation aimée.

Le chef de l'escadre russe a reçu l'épreuve unique d'un bronze, *La Soif*, par un artiste lorrain, M. Prouvé (Victor). Chacun des cinq navires s'est vu gratifié d'un service à punch. Enfin, la Lorraine a offert au Tzar un *Livre d'or* et une *table*, un chef-d'œuvre de M. Gallé (Emile), artiste lorrain.

A tous les marins de l'escadre, un portefeuille commémoratif a été envoyé; il contenait, imprimé dans les deux langues, l'envoi illustré du *Livre d'or* par M. Mézières, de l'Académie française, et l'adresse, pareillement illustrée, des fidèles Lorrains au peuple Russe.

Le Livre d'or

Le Livre d'or a été le plus merveilleux cadeau offert à la Russie. Cette revue remarquable mérite une description sommaire, car elle est unique en son genre.

L'adresse dit à son tour :

Les Fidèles Lorrains sont heureux de célébrer l'amitié qui lie les deux grandes nations européennes pour l'œuvre de paix et de justice.

Unis dans un même sentiment de fierté et d'allégresse patriotiques, ils saluent avec émotion l'arrivée d'une escadre russe dans la Méditerranée.

Les dix-sept cent treize communes, les cinq cent vingt sociétés et la presse de Lorraine ont signé sur ce *Livre d'Or*, donnant à la noble, à la vaillante Russie l'affirmation unanime de leur confiante, loyale et fraternelle affection. Vive la Russie ! Vive la France !

Ces textes reproduisent les deux pages initiales du *Livre d'Or* de la Lorraine, lequel constitue, avec la table édifiée pour le supporter, des dons à tous égards d'exceptionnelle importance.

Le *Livre d'Or*, comprend outre l'envoi et l'adresse ci-dessus : la signature du maire de chacune des communes des trois départements lorrains, avec le sceau de la mairie ; la signature de chaque Président de Société, avec le timbre ; la signature de chacun des directeurs de journaux lorrains ; enfin 77 dessins ou aquarelles signés d'artistes lorrains, tels que : Aubé, Bartholdi, Bettanier, Paul Colin, Curel, Eugène Feyen, Français, Friant, Emile Gallé, Garnier, Jacquot, H. Leroux, H. Lévy, Leroux, Camille Martin, de Meixmoron, Monchablon, Moyse, Petitjean, V. Prouvé, Revel, H. Royer, G. Save, Thinot, Vierling, Voisin, etc...

A ces dessins ont été joints plusieurs estampes anciennes de l'imagerie d'Epinal, entre autres une des premières feuilles des écrits sortis des presses vosgiennes, figurant des *Fantassins russes*, et datée de 1829.

Le *Livre d'Or*, composé de 223 feuillets, forme un album qui a été recouvert d'une somptueuse reliure due à MM. Victor Prouvé, Camille Martin, René Wiéner. Le revêtement est en maroquin du Levant. Sur un cartouche paraît la dédicace : *La Lorraine à la Russie, 1893*.

. Pendant toute une semaine, Paris suspendit presque sa vie de travail et d'activité pour témoigner au Tzar de Russie et à son peuple, par des manifestations d'une variété prodigieuse, ses sentiments de sympathie et d'amitié. C'est la haute signification des fêtes qui ont eu lieu en l'honneur de l'amiral et des officiers de l'escadre.

La sincérité et la généralité des manifestations ne peuvent être mises en doute, et l'amiral Avelane a vu juste lorsque, dans son adresse d'adieu

aux Parisiens, il parle « des témoignages innombrables de sympathie que lui et ses officiers ont reçus de toutes les parties du pays, aussi bien des corps constitués que des sociétés privées, aussi bien des grands que des humbles, des vieillards que des enfants. »

Ce n'est pas un accueil du bout des lèvres, un accueil diplomatique que les Parisiens ont réservé à nos amis du Nord. Comme l'a dit le capitaine Dicker, dans un dernier interview, « en visitant les quartiers les plus populaires, on voyait que partout on s'était ingénié de la façon la plus charmante à nous bien recevoir. Nous avons vu, là, exprimer des sentiments, un *enthousiasme* dont notre chef, l'amiral Avelane, a été lui-même très touché ; car, dans cette foule immense accourue à notre rencontre, la majeure partie de tous ces braves gens, hommes, femmes et enfants, étaient des besoigneux, ayant quitté l'atelier pour venir nous saluer et nous accueillir de leurs formidables acclamations », « spectacle inoubliable pour nous ! » ajoutait cet officier. Inoubliable, en effet, cette vague humaine, unie par une même pensée bienveillante, saluer des amis, inondant la chaussée, le trottoir, occupant toutes les fenêtres, sans autre préoccupation que d'apercevoir les Russes et de les acclamer longuement. Par instant, l'*Hymne russe* faisait entendre ses graves accents ; il passait comme un souffle religieux sur cette foule que réveillaient, quelques instants après, les vibrants accords de notre belle *Marseillaise*.

Durant tous ces jours, la rue avait mis sa belle parure de fête : aux fenêtres des palais comme aux fenêtres des plus humbles logis *flottait le drapeau national, marié au drapeau jaune à l'aigle noir du Tzar, au drapeau de la croix de Saint-André bleue de la marine, au drapeau national russe, bleu, rouge et blanc*, qui ressemble au drapeau français. Et ces *drapeaux* se retrouvaient à la tête des chevaux, des plus beaux comme des plus vilains équipages, à l'impériale de chaque omnibus, au coin de la voiture à bras.

Les murailles parisiennes disparaissaient sous ces affiches multicolores où se dépense aujourd'hui tant d'art décoratif : c'étaient l'affiche du musée Grévin (l'escadre russe à Toulon), l'affiche du panorama de Poilpot (le couronnement du Tzar) ; celle du biscuit Kremlin, du déjeuner franco-russe, du saint souvenir de Cronstadt, et combien d'autres encore.

Au nom de son Empereur, M. de Giers a exprimé la sincère gratitude du Tzar Alexandre « pour tous les organes du gouvernement ainsi que pour les représentants de toutes les classes de la société qui ont participé à la brillante et cordiale réception. »

Il y a, en effet, un fait saillant qui domine tout, c'est que les deux peuples ont marché d'eux-mêmes, sans mot d'ordre, et qu'ils ont ouvert la voie à leurs diplomates.

Le Tzar est allé vers la France en même temps que sa nation y allait elle-même, en esprit et en volonté, d'un bel élan, tout spontané. Le Souverain qui personnifie l'autorité dans tout ce qu'elle a de plus complet et de plus formidable, a su se pénétrer de l'opinion de la patrie ; il l'a comprise, doutée, car c'étaient ses sentiments à lui-même, puisqu'il ne fait qu'un avec sa nation.

*
* *

Dans la visite que les Russes viennent de faire en France en 1893, il y a deux choses que n'oublieront jamais les Français : ce sont la présence des officiers de la marine russe aux funérailles du maréchal de Mac-Mahon, un des généraux qui les avaient si vaillamment combattus à Malakoff et la visite qu'ils firent à l'archevêché de Paris.

Rappelons cette visite.

L'amiral Avelane voulait remercier tout d'abord, courtoisement, Mgr Richard, cardinal, d'avoir fait célébrer un *Te Deum* en l'honneur de l'arrivée de l'Escadre russe en France.

Deux voitures, dans lesquelles avaient pris place des officiers de la marine française, l'amiral Avelane et des officiers de la marine russe, les conduisirent à l'archevêché.

Au bas de l'escalier d'honneur, l'amiral Avelane et ses officiers furent reçus par M. l'abbé Odelin, vicaire général, et par M. le chanoine Trunes, secrétaire particulier de Son Eminence, qui les introduisirent dans le salon d'honneur, où se trouvait Mgr Richard, revêtu de la simarre et du manteau cardinalice et entouré de ses vicaires généraux, de Mgr d'Hulst, recteur de l'Institut catholique et député de Brest.

L'amiral Avelane présenta, en quelques mots respectueux, ses hommages à Son Eminence et lui présenta ensuite les officiers de la marine russe qui l'accompagnaient.

Son Eminence le cardinal Richard lui répondit qu'il était très heureux de pouvoir présenter à l'amiral les félicitations du Clergé de Paris, et ajouta que très grande était sa joie, ainsi que celle de ses prêtres, de pouvoir s'associer aux manifestations de sympathie dont l'arrivée de l'escadre russe à Toulon avait été le signal dans toute la France.

L'entrevue dura environ un quart d'heure pendant lequel des conversations bien cordiales s'engagèrent entre les officiers russes et les membres du Clergé présents.

Les officiers de la marine russe exprimèrent à plusieurs reprises le plaisir et l'émotion qu'ils ressentaient des manifestations si sympathiques et si enthousiastes qui les accueillirent partout.

L'amiral Avelane rappela en termes émus à Son Eminence le Cardinal combien grande avait été la joie en Russie lorsque, en 1891, le Cardinal, par une délicate attention, avait fait rendre à la Russie deux bannières saintes d'un grand prix, prises en 1855, à Eupatoria.

Ces deux bannières se trouvaient dans le Trésor de Notre-Dame, lorsque, au moment de la visite de Cronstadt, Mgr Richard les fit restituer à la Russie.

*
* *

Disons, ici, quelques mots au sujet de ces bannières.

Pendant l'Exposition de 1889, des Russes de distinction visitant le Trésor de Notre-Dame de Paris, remarquèrent deux bannières enlevées à Eupatoria, dans la guerre de Crimée.

Sur le désir exprimé par le gouvernement russe, l'archevêque de Paris fut heureux de rendre ces trophées à la nation amie.

On s'est demandé comment ces bannières, qui sont des emblèmes religieux, avaient pu tomber entre les mains de nos soldats sur le champ de bataille.

Voici l'explication qui a été donnée par un officier de l'état-major de l'amiral Avelane.

En Russie, *chaque régiment a un drapeau militaire et une bannière religieuse*.

Le drapeau militaire figure dans les parades et les manœuvres, en temps de paix, mais en temps de guerre, on ne déploie que la *bannière des icones*. Sans cette bannière, le soldat russe, qui est profondément

religieux, perdrait une partie de son courage et ne marcherait pas au combat avec la même foi et le même entrain.

*
* *

Rappelons aussi la conduite si noble que les officiers de la marine russe ont eue pour la mémoire du grand Maréchal de France, de Mac-Mahon, duc de Magenta, qui vint combattre les Russes à Sébastopol, où l'un des premiers il avait été sur la brèche.

Aussitôt la nouvelle de sa mort, l'amiral Avelane envoya à la maréchale un télégramme de condoléances et les obsèques nationales, qui avaient été ajournées, furent faites solennellement avant le départ des officiers russes et sur leur demande.

Les officiers de la marine russe, présents à Paris, déposèrent une magnifique couronne et s'associèrent au deuil de tous les Français. Leur attitude respectueuse a beaucoup ému tous ceux qui en furent témoins; c'est un titre de plus à notre reconnaissance et qui resserre encore les liens d'amitié qui nous unissent maintenant aux Russes.

La Jeunesse et l'Alliance Franco-Russe

La jeunesse de France, les élèves des lycées et des collèges voulurent participer à la reception des Russes. Nombreux furent les enfants de France qui envoyèrent à leurs camarades russes de touchants témoignages de sympathie.

Les jeunes russes ont répondu à ces beaux témoignages. Signalons à titre de curiosité une de ces réponses due à la jeunesse russe d'Odessa :

Le maire de Lyon a reçu la lettre suivante du maire d'Odessa :

Odessa, 14/20 octobre 1893.

« Monsieur le Maire,

« Interprète des sentiments de la jeunesse des gymnases et des écoles municipales de la ville d'Odessa, je me fais un plaisir, monsieur le maire, de vous adresser, simultanément avec ce pli, 100 exemplaires de la réponse de notre jeunesse municipale à l'appel ami et fraternel des

jeunes camarades français et de vous prier de vouloir bien les faire distribuer aux élèves des écoles de votre ville.

« Le maire de la ville d'Odessa,
« G. MARASLY. »

Voici cette poésie :

A nos petits Camarades français.

De la part des élèves des écoles et des gymnases municipaux d'Odessa.

En réponse au gentil message
Que votre cœur vous a dicté
Et qui pour nous sera le gage
D'une constante intimité,
A nos petits amis de France
Nous envoyons notre salut.
Nous voilà liés dès l'enfance,
N'oublions jamais ce début !
A nos aînés portant envie,
Nous trouvons tous leur sort heureux
Et nous lisons, l'âme ravie,
Ce que chez vous on fait pour eux.
A vous, témoins de l'entrevue,
Quand pourrons-nous, à notre tour,
Souhaiter tous la bienvenue
Et vous prouver tout notre amour?
Votre appel à travers l'espace
Est bien parvenu jusqu'à nous,
Dès à présent, quoi que l'on fasse,
Amis, nos cœurs sont avec vous.

Odessa, 14 octobre 1893.

DIXIEME PARTIE

A TRAVERS LA RUSSIE

LES GRANDES VILLES DE RUSSIE

Sommaire

Saint-Pétersbourg. — Moscou. — Le Kremlin. — Cronstadt. — Nijni-Novgorod. — Tiflis. — Varsovie. — Kharkov. — Kazan. — Kiev. — Kief. — Peterhof.

A Saint-Pétersbourg.

La capitale de la Russie, Saint-Pétersbourg est une ville qui a de grandes relations avec la France et qui possède une colonie française assez importante. C'est une ville intéressante (1).

Saint-Pétersbourg (2), en russe *Sankt-Peterbourg*, se trouve au fond

(1) C'est surtout en hiver que Saint-Pétersbourg est intéressant pour le voyageur. Mille traîneaux ou voitures montés sur patins glissent rapidement. Chacun est chargé de fourrures plus ou moins riches; le paysan, le marchand russe, l'ouvrier reprennent leurs pelisses et leurs hauts bonnets fourrés; tout change d'aspect. La Néva et tous les canaux, quelques semaines auparavant encore chargés de barques et de riches navires, ne portent plus que des traîneaux qui s'y croisent dans tous les sens. Le froid, qui saisit les hommes et les chevaux, semble donner des ailes à tous, et c'est un spectacle vraiment fantastique que celui de Pétersbourg surtout par une belle nuit d'hiver, quand le ciel si limpide du nord a allumé toutes ses étoiles et que les rues et les riches magasins de la Perspective Newski sont éclairés. On voit alors circuler comme des ombres dans les rayons de lumière qui arrivent de tous côtés, le piéton hâtif, le modeste traîneau de louage et les somptueux équipages des seigneurs avec leurs lanternes, dont les feux courent et se croisent sans cesse. Le bruit, amorti par la neige, n'est plus qu'un frottement sourd à peine sensible, et qu'interrompent de temps en temps les cris et les jurements des cochers.

L'été étant très court, tous les seigneurs vont le passer, les uns dans leurs terres, les autres dans les riches maisons de campagne qu'ils possèdent aux environs de Saint-Pétersbourg. C'est aux îles et dans les résidences impériales que se rendent les plus grands seigneurs. Ces îles n'étaient, il y a cent ans, que des marais ou des dunes formés par la Néva à son entrée dans le golfe de Finlande; mais le temps en a fait un lieu de délices pour la voluptueuse mollesse des grands.

(2) Des bords de la Néva au cœur même de la cité, soit que l'on regarde au nord l'île de la Forteresse, le vieux Pétersbourg, soit que l'on se tourne vers l'ouest en face de l'île Basile (*Vassilyi Ostrov*), soit enfin que, du quai Anglais ou du quai de la Cour, on s'oriente du côté de la terre ferme, au sud-est, l'aspect de l'impériale cité est féerique.

du golfe de Finlande, sur l'estuaire et les îles de la Néva. Comme superficie, elle a 104 kilomètres carrés et un périmètre de 47 kilomètres.

Sa population est d'environ 930.000 habitants.

Saint-Pétersbourg est le siège du Conseil de l'Empire, la résidence du Tzar, le siège du sénat du Saint-Synode, d'un archevêché orthodoxe et des administrateurs supérieurs de l'Empire.

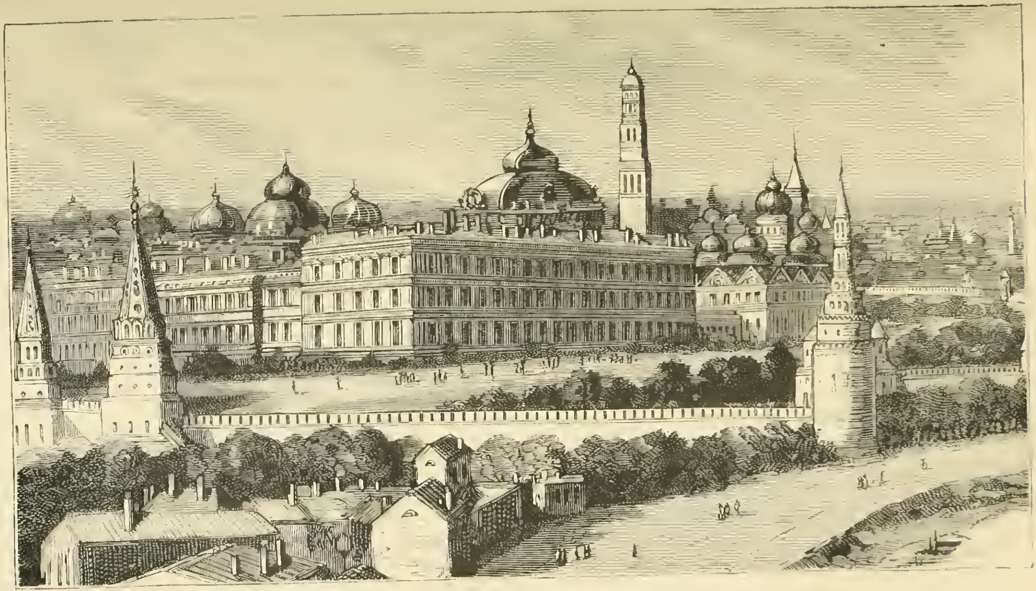
« Saint-Pétersbourg s'étend en éventail, le long des bras ramifiés de la Néva; la cité et les faubourgs qui se prolongent au loin vers le sud et sur la rive septentrionale de la Néva, recouvrent six grandes îles naturelles, bordées d'une centaine d'îlots, et une île artificielle en terre ferme, limitée au sud par le canal Fontanka. Le canal donne naissance au canal Muka, et de celui-ci se détache le canal Catherine, qui débouche dans le Fontanka, un autre canal plus éloigné du centre (quartier de l'amirauté), comme la plus grande section du port méridional de la ville : c'est le canal Obvodnyi, dérivé de la Neva et raccordé au canal Catherine. Le canal maritime, ouvrage vieux, part du quartier de Vawa (au sud des quartiers de Viezon et de Spook) et aboutit au port de Cronstadt.

« Tout dans Saint-Pétersbourg est sur une échelle colossale. Les rues, les places, les palais, les monuments publics, les églises, quels que puissent être leurs défauts, ont au moins le caractère de la grandeur et semblent avoir été destinés aux populations innombrables à venir, plutôt qu'appropriés aux besoins des habitants actuels. Sous ce rapport, la cité représente bien l'Empire dont elle est la capitale. Même les maisons privées sont bâties en îlots énormes, chacune d'elles contenant plus d'une vingtaine d'appartements séparés.

Partout un caractère de grandeur : fleuve large, impétueux et profond, dont les bras ramifiés semblent enserrer une ville flottante, coupée elle-même par de grands canaux ; des quais de granit encaissent les eaux de la Néva que le vent d'ouest fait remonter et parfois déborder en torrents furieux sur des avenues à perte de vue (prospekts); des rues spacieuses et symétriques, ou des places gigantesques comme celles du Champ-de-Mars et de l'Amirauté.

De tous côtés, sur ces places démesurées, sur ces rues larges de 15 à 30 et même 50 mètres, sur ces perspectives longues de plusieurs kilomètres, se pressent ou s'échelonnent des édifices et des monuments de proportions colossales, des églises aux formes byzantines et au type pittoresque, des palais princiers, des casernes, des musées, des hôpitaux construits sur un plan gigantesque, des maisons dont la bâtisse monstrueuse peut héberger 3.000 hommes.

(Lydie Paschkoff.)



VUE DE MOSCOU

« Cette coutume de bâtir de grandes maisons a rendu possible l'organisation d'un système de police spécial et efficace.

« Chaque maison a un *Dvornik*, ou portier qui est serviteur du propriétaire et, en même temps, agent de police. Il doit balayer et, en été, arroser la rue le long de la maison, veiller à ce que tous les locataires observent scrupuleusement la loi des passeports. La nuit, il doit rester dehors à faire office de veilleur de nuit. Le fait que ces hommes se couchent et s'endorment là d'habitude pendant les longues nuits d'hiver où le thermomètre peut descendre à trente degrés au-dessous de zéro, et qu'ils sont rarement gelés, sinon jamais, fournit une preuve éclatante de la merveilleuse capacité du Russe pour résister au froid extrême.

« Jadis, dit-on, ces veilleurs de nuit aidaient souvent la police en égarant et en volant les citoyens surpris la nuit.

« Mais toutes ces pratiques sont certainement devenues des choses du passé, et la police de Saint-Pétersbourg peut maintenant soutenir la comparaison avec celle des autres capitales de l'Europe. »

. . . : . . . . (1).

L'aspect de Saint-Pétersbourg est féerique, très pittoresque et très varié. Citons parmi les monuments, l'église de Saint-Isaac, l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, dont les caveaux renferment les sarcophages de tous les tzars, depuis Pierre-le-Grand, à l'exception de Pierre II, et dont la flèche est surmontée d'un ange de 6 mètres de hauteur; la cathédrale de Notre-Dame de Kasan ; le nouveau palais de Mikhaïloff, l'un des plus beaux monuments de la capitale; le palais d'hiver, le palais de l'Ermitage, le palais de marbre ou d'Olof; celui de Tarinde, donné par Catherine II à Potemkin ; le palais d'Arischkoff, sur la Perspective Newski, qui sert d'habitation à l'héritier présomptif de la couronne; la statue équestre de Pierre-le-Grand; la colonne d'Alexandre, l'obélisque de Romantizor, la statue de Souvarof, la Douane, la Bourse, la Banque. On y voit des académies de jeux, d'emblèmes, des sciences ; une bibliothèque publique de 900.000 volumes, de 30.000 manuscrits et de 75.000 estampes. La plus belle rue, la Perspective Newki ou Newski-Prospekt a 4.785 mètres de longueur.

(1) Mackenzie Wallace. *La Russie* (trad. de l'anglais par H. Dellenger).

Parmi les plus belles places, il faut citer celles du Champ-de-Mars, d'Isaac, du Sénat.

De magnifiques quais en granit bordent la Néva.

L'industrie consiste principalement en étoffes de soie, de coton, de fil, en indigos, rubans, galons, etc...

Moscou

« Comme effet général, comme impression, la vue de Moscou est bien supérieure à celle de Saint-Pétersbourg.

« De quelque côté qu'on promène le regard, on n'aperçoit qu'un immense amas de constructions de toutes formes et de toutes grandeurs, aux toits presque tous peints en vert ; çà et là disséminés, les nombreux couvents et les quatre cents églises aux mille coupoles vertes, bleues, dorées, étoilées, surmontées d'une forêt de croix qui brillent au soleil, et, remplissant les vides, une mer de verdure qui fait ressortir tous ces édifices. A mes pieds, j'avais le Kremlin, avec ses églises, ses palais, ses flèches, ses dômes, réunion de toutes les couleurs les plus vives, mêlées avec l'or et l'argent. Tel est l'aspect de Moscou, cette cité dont on dit avec raison qu'elle est plutôt une province qu'une ville ; véritable kaléidoscope pour qui la considère de la grande tour d'Iwan (1).

Un rapport du consul de France à Moscou signale en ces termes l'état de la situation industrielle dans cette ville :

« Depuis 1870, le nombre des établissements industriels ne s'est guère accru, si ce n'est pour la soierie, mais, par contre, leur importance a augmenté d'une façon considérable ; la production des articles de coton et de laine a presque doublé. Aujourd'hui, les industries dominantes sont : la filature de coton et de lin (la filature de laine peignée manque), le tissage du coton, du lin, de la laine, ainsi que de la soie, l'impression sur coton et sur laine ; la teinture du coton, de la laine, du lin et de la soie ; la draperie ordinaire ; l'industrie des meubles ; l'orfèvrerie fine et ordinaire ; les articles ordinaires en cuivre et autres métaux ; les objets religieux ; la papeterie et les papiers peints ordinaires, les fourrures ordinaires et les fourrures fines, etc...

(1) Lycklama.

« Que de progrès accomplis depuis dix ans !

« Cœur de Moscou, emblème vivant de la nationalité russe, le *Kremlin* s'élève sur une colline de 30 mètres et occupe une superficie de 40 hectares. Il date du xvᵉ siècle. Ses murailles crénelées, percées de cinq portes monumentales et flanquées de dix-huit tours, dominent un plan presque hexagonal. La porte Sainte est franchie par tout le monde, tête nue, même par le Tzar. Son enceinte vénérée comprend : le Grand Palais, le Trésor (nouvel arsenal), les cathédrales de l'Assomption, de l'Annonciation et de l'archange Michel, la Tour d'Ivan Veliky, la Reine des Cloches et le Roi des Canons, le Palais de Justice, le monastère des Miracles et celui de l'Ascension, l'église des douze Apôtres, la chapelle de la Vierge d'Ibérie...

« Près de la porte Nikolsky surmontée d'une tour octogonale que termine une flèche bleue, se voit un canon colossal. Près de la tour d'Ivan Veliky, octogonale et haute de 80 mètres, on admire une cloche monstrueuse la *Tzar-Kolokal*, pesant 202.000 kilogrammes. Une chute terrible l'a ébréchée.

« Moscou n'est plus la capitale, mais elle est toujours le cœur et le cerveau de la Russie. C'est la ville sainte qui conserve pieusement dans son sein le berceau de la dynastie et dont les innombrables coupoles aux vives et ondoyantes couleurs attestent aux yeux de l'étranger émerveillé la foi profonde du peuple russe et son attachement inébranlable à l'Orthodoxie. Moscou a mieux aimé s'incendier que de se livrer à la domination française. Mais, une fois libérée et victorieuse, elle a placé dans son Kremlin la statue équestre de Napoléon Iᵉʳ, et, dans son cœur, le souvenir ineffaçable de la Grande-Armée. *Aucune cité russe n'est plus profondément sympathique à la France, dans toutes les classes, depuis le simple moujik, jusqu'à l'altesse sérénissime.*

« C'est là, dans une société d'élite qui comptait, à côté de publicistes éminents comme Ketkoff, des généraux dont le patriotisme égalait le talent militaire, des diplomates fins et érudits comme le baron de Bulher... C'est donc presque être élevé en France que d'être élevé à Moscou. Mais, au sein même de cette grande cité, il y a comme nous le rappelions tout à l'heure, une colonie française qui se perpétue à travers les siècles, conservant intact au cœur l'amour de sa patrie. Cette colonie, qui ne demande au gouvernement français pour s'étendre et se

développer qu'une seule chose, un établissement d'enseignement secondaire où elle puisse élever ses enfants, auprès d'elle, dans la langue et dans le génie scientifique et littéraire de la grande patrie qui ne s'oublie pas, *est un puissant instrument de propagande pour les idées et les sentiments français* (1). »

Cronstadt ou Kronstadt

Cronstadt est une ville fortifiée de la Russie, qui est devenue célèbre à la suite de la réception de la flotte française commandée par l'amiral Gervais.

C'est une ville d'une soixantaine de mille habitants, dépendant du gouvernement de Saint-Pétersbourg.

Elle est située à 30 kilomètres de la capitale de la Russie.

C'est à la fois un port militaire et un port de commerce possédant des bassins à flot.

Beaucoup d'îlots situés devant la ville ont été transformés en forteresses pourvues de grands systèmes de défense : on peut citer notamment les forts de Cronschlots, Risbruck, Pierre-le-Grand.

La ville est très propre, coquette et bien pavée. Les monuments les plus remarquables sont tous des édifices publics, de construction moderne. Citons : l'amirauté, l'hôpital militaire, l'école des pilotes, la douane, etc.

Il y a des fabriques pour les constructions maritimes, de voiles, de cordages, etc. La navigation y est ouverte de mai à décembre pendant 90 jours.

Durant l'hiver, un service de poste au moyen de traineaux se fait entre cette ville et Saint-Pétersbourg.

La ville fut fondée par Pierre-le-Grand et considérablement agrandie sous le règne de Nicolas.

Nijni-Novgorod

Nijni-Novgorod (2) « cette grande cité marchande, avec ses trois mille boutiques de briques, surmontées de chambres garnies ou non, mais toutes à la disposition des étrangers, doit ressembler, pendant dix mois

(1) Flourens. *Alexandre III, sa vie, ses œuvres*, pages 136-137.

(2) Nouvelle ville d'en-bas.

de l'année, à une ville abandonnée ou maudite. On se tromperait en tout cas grandement, si l'on se représentait d'avance le marché de Nijni-Novgorod sous la forme d'une prairie couverte de huttes essentiellement provisoires en tuiles ou en planches. Une infinité de gros bourgs et même de villes maures sont bien loin d'avoir un aspect aussi moderne et aussi peu rural. En outre du champ de foire, s'élève la *Principale Maison*. Devant ce palais, d'extérieur modeste et sous lequel des galeries éclairées tout le jour au gaz sont réservées au trafic des pierres précieuses, malachite, jaspe, pupline, etc., s'étend un boulevard à la russe, comme on aurait à Moscou et à Kiev. Ce boulevard ne se compose pas d'une rue centrale pour les voitures, flanquée de deux allées latérales et plantées d'arbres pour les piétons. C'est au contraire l'allée du milieu qu'ombragent de jeunes arbres, tandis que chevaux et cavaliers vont et viennent sur les bas-côtés. Cette promenade élégante et verdoyante permet de gagner une assez vaste place carrée où une Germania sert de lieu de réunion à toute la gent prussienne.

« Toutes les rues qui composent ce grand caravansérail sont infailliblement parallèles, à moins qu'elles ne soient perpendiculaires les unes aux autres. Les voies obliques ou sinueuses n'ont nulle part droit de cite dans ce domaine pur de la ligne droite; j'arrive à croire qu'il en est tout à fait de même dans les pratiques commerciales de la place. N'étant pas pavées de cailloux comme celles où passe le tramway, elles forment des grèves de poussière volante tant que la pluie ne les a pas transformées en véritables et vastes cloaques. Il est vrai que dans ce cas un trottoir de planches, appelé *moste* avec raison, car c'est, en effet, plutôt un pont qu'un trottoir, longe au moins un côté de la rue et permet le passage du marécage de boue. Ce sont des rues moscovites par excellence. Des canaux traversent aussi la foire, et mettent en communication les eaux fluviales et les étangs qui brillent au soleil dans les prairies voisines. Les maisons ou maisonnettes ne comptent qu'un rez-de-chaussée et un modeste étage. Une toiture de zinc, inclinée et supportée en avant par de sveltes piliers de fonte, étend sur la tête des promeneurs une galerie ouverte qui se continue sans interruption tout le long des boutiques bien alignées. Beaucoup de ces boutiques ressemblent à des caves ou à des sous-sols au-dessus du sol. Le peu de lumière qu'envoie tour à tour Phœbus ou Phœbé y laisse cependant reconnaître des murs de

briques blanchis à la chaux. Des portes et des serrures transforment la nuit ces magasins bourrés de marchandises en forteresses inexpugnables pour les voleurs. Un excès de défiance et d'énormes cadenas sont, en effet, ici la meilleure sauvegarde du droit de propriété, car, malheureusement, parmi les travailleurs nomades qu'attire la foire, l'instinct de l'appropriation quand même et du communisme pratique semble très développé.

« Autant que possible, les marchandises ont été groupées, soit d'après leur analogie, comme substance, soit d'après leur communauté d'origine. Sur le quai de la Siberie abondent tous les produits de la Sibérie. Un des quartiers les plus originaux, c'est le *quartier chinois*. Ce qui est vrai dans la ville chinoise de Moscou ne l'est guère moins ici. Mais les pavillons y ont été construits à la chinoise, avec des marquises et des toits à cornes relevées. Quatre Chinois grotesques ou sévères y figurent accroupis aux quatre coins.

« En outre, au-dessus de ce toit, surgit un kiosque que surmonte une lanterne carrée, à jour et à pointes, surmontée elle-même d'une lampe effilée. Les fers bruts et ornés sont déposés à la belle étoile, sur le sable moelleux de la grande ile de l'Oka. Les *magasins de pelisses*, de *turloupes* et de *polors-choubske* se succèdent ailleurs sans interruption. Les ornements d'église et les images de piété ont leur cantonnement spécial.

« Quant aux cotonnades, dont les fabriques de Moscou et Ivano-Vorznesenske approvisionnent la Sibérie, le Turkestan, la Chine, et une bonne partie de l'Asie, l'affluence des produits et l'encombrement des dépôts ont obligé de les répartir entre deux localités qui ne sont pas contiguës.

« Aux Européens blasés qui ont pris l'habitude de se lamenter sur la disparition en Europe des derniers costumes originaux et nationaux, je me permettrai de recommander une promenade de quelques heures ici.

« A vrai dire, ce ne sont peut-être pas des types étrangers ou asiatiques qu'il faut s'attendre à y voir en majorité, non pas cependant qu'ils soient rares ou dépourvus d'originalité. Mais les Circassiens et les Géorgiens à double cartouchière sur la poitrine abondent aussi dans l'entourage militaire du tzar, et sur la *Perspective Nevski*, vous voyez

déjà de magnifiques cavaliers du Caucase chevauchant en longue robe de pourpre avec tout l'attirail de sabres et de poignards qui distingue leur brillant armement.

« Ce ne sont pas d'ailleurs des étrangers en Russie que ces guerriers du Caucase chantés par Lermonof, ce sont des Russes d'une province éloignée.

« Les Arméniens non russes, et les Persans, dont le teint est cuit par le soleil, promènent aussi un peu partout sur le territoire de l'Empire leur haut bonnet en astrakan, pointu comme un cône et légèrement renfoncé au sommet.

« Quant aux chinois, comme l'on sait, ce sont des maisons russes établies en Chine, dont beaucoup même ne font qu'exploiter leurs propres plantations, qui se chargent à présent de l'expédition et de la vente du thé. Ce qui attire et mérite peut-être le plus l'attention en fait de costumes inédits pour les Européens de l'Ouest, ce sont tout simplement ceux des Russes eux-mêmes. Encore les costumes féminins se font-ils bien vulgaires le long de ces magasins bourrés de toutes les séductions de l'indienne à bon marché, de toutes les imitations des étoffes de Chemnitz ou de Manchester.

« Vous n'apercevez pas dans toute la foire, autant de femmes parées de ce diadème cerclé de perles, de *kokochnike*, ni vêtues de cette robe haute dont la taille passe sur la gorge, qu'en vous promenant un quart d'heure a Veney, le nom du quai. Les seules femmes du peuple que vous rencontrerez, auront à peine elles-mêmes les bottes masculines et le fichu de rigueur noué sous le menton.

« Mais en revanche que de costumes d'hommes !

« Voici les *gymnasistes* ou collégiens venus pour jeter un coup d'œil sur la foire, et facilement reconnaissables à leur képi dont la partie supérieure pend par devant, et à leur tunique bleue avec ganse d'argent au collet.

« Un passepoil d'une nuance particulière désigne les élèves des écoles professionnelles.

« Çà et là apparaissent quantité d'officiers ou de *tchinovnike*, en casquette plate et en tunique de toile blanche, costume d'été très apprécié de tout ce qui a un rang dans la hiérarchie militaire ou civile, mais qui fait beaucoup plus songer aux sables brûlants du Turkestan qu'aux glaces de la Sibérie.

« Pêle-mêle avec cet uniforme sautent aux yeux les haillons des mendiants qui, après avoir débuté par le *Christa Radi* (1) obligé, nous poursuivent de leurs instances en franchissant bien vite les trois étapes de l'insinuation et de la cajolerie mendiante : *gaspadine, barine, batouchka* (2).

« Les travailleurs employés au transport et au déballage des mille et un sacs de spartané, de peau, de cuir cousu, de caisses en écorce, d'où sortiront tant de marchandises et de bénéfices, ne sont guère mieux vêtus que les mendiants de profession. La plupart portent une grande souquenille de bure brune, des chaussures dites *lapti*, faites d'écorce de bouleau, et des guêtres de feutre. Presque tous laissent flotter librement à l'air leur chevelure et leur barbe d'autant plus incultes l'une et l'autre qu'elles sont mieux fournies.

« Quelques vieillards seulement portent le vieux chapeau moscovite.

« Les Moujiks venus du côté de l'Est, de Kazan ou de Perm, pour profiter des hauts salaires de la foire, sont habillés d'une grande blouse en toile blanche, dont les entournures, le dos et la poitrine laissent voir de fort jolis dessins en galons de plusieurs teintes.

« Une calotte tatane, qui semble moulée sur leur crâne et qu'ornent des symétries de laine voyante, sert surtout de couvre-chef aux gens de Kazan, tandis que ceux de Perm accordent leur préférence, par tradition de famille et patriotisme de province, à un long chapeau blanc en feutre mou à peu près de la même forme que celui du Gilles ou du Pierrot de notre *comedien dell' acte*..... Rien, à notre sens, ne vaut, en fait d'élégance et d'originalité nationale, les innombrables *mietchanine* ou petits bourgeois qu'on voit passer sans cesse. Coiffés d'une casquette bien découpée en drap noir, ils ont jeté plus ou moins négligemment sur leur chemise rouge une longue redingote en drap noir dont les manches pendent sans emploi.

« Toutes les nuances du rouge se retrouvent sur ces chemises appelées sarotchki, le rouge sang de bœuf, vermillon, lie de vin, jus de cassis, garance, cochenille, pétale d'œillet des Chartreux, trèfle incarnat, sirop de framboises, mauve sauvage, coquelicot des blés, truite sau-

(1) Pour l'amour du Christ.

(2) Monsieur, maître, petit père.

monée, rouge brique, rouge homard cuit, toute la gamme du rouge y passe. Le rouge, en effet, c'est le beau ; et le beau, c'est le rouge (1). »

Tiflis, capitale de la Caucasie.

« Tiflis, le siège du gouvernement du Caucase, est pittoresquement bâtie en amphithéâtre sur les deux rives de la Koma, qui la traverse dans toute sa longueur. La ville se divise en deux parties bien distinctes : la ville russe et la vieille ville.

« La *ville russe*, de création tout à fait récente et qui occupe une partie de la rive droite, ne présente guère d'intérêt au voyageur. Elle s'étale le long d'un grand boulevard bordé de belles maisons en pierres avec de riches magasins à l'européenne. Le palais du grand-duc Michel, frère de l'empereur Alexandre II et gouverneur général du Caucase, est le plus important modèle d'architecture de la ville russe, bien qu'il n'ait rien de remarquable. Le jardin au milieu duquel il est construit est plus intéressant; il est parfaitement entretenu et planté de fort beaux arbres, en grand nombre.

« Devant le palais se trouve aussi un vaste square bien ombragé. Les rues bien alignées, bordées de trottoirs spacieux, éclairées au gaz, sont convenablement entretenues et arrosées. On se retrouve en pleine civilisation européenne, dans une ville que le gouvernement fait tous ses efforts pour transformer en vraie capitale.

« Si la ville européenne n'a rien de curieux, par contre, la ville ancienne est ce qu'il y a de plus intéressant, à ce point que nul ne fait plus attention à la ville neuve; elle disparaît complètement. Tiflis est construite en amphithéâtre dans un cirque immense, formé par des montagnes, admirable de ligne et de couleur. Lorsqu'on arrrive par la route d'Elisabethpol, on découvre la ville dans son ensemble; elle n'a que cent mille habitants, et au premier coup d'œil on lui en attribuerait le double; mais, les maisons n'étant qu'à un étage, chacune n'habite qu'un fort petit nombre de personnes, les maisons sont toutes à galeries et à terrasses, serrées les unes contre les autres, tant la pente paraît raide en certains endroits. Au centre de la ville, occupant le

(1) A. Lagrelle. *Le Volga, notes sur la Russie.*

milieu du tableau, la Koma, qui, bien que réputée grande rivière, a conservé toutes les allures d'un torrent impétueux et s'est creusé son lit dans le roc, entre deux immenses parois perpendiculaires et dominant le lit de la rivière d'au moins quarante mètres de hauteur.

« Les maisons, qui couvrent tout le plateau, sont en tuiles jusqu'au ras de cet effrayant précipice qu'elles dominent à pic; puis elles remontent tout autour de cet énorme cirque, jusqu'à une grande hauteur sur le versant des montagnes. A droite, une belle église romaine domine la Koma; d'autres églises, des clochers, des dômes blanchis à la chaux, des bains turcs, des monuments divers rompent la monotonie de ces milliers de maisons étagées les unes au-dessus des autres, bariolées de couleurs voyantes. A gauche, surplombant tout Tiflis et semblant la surveiller, les ruines colossales d'un vieux château, qui serait, suivant la légende, le château de la reine Tamara.

« Derrière le château, de l'autre côté du vallon, un cimetière avec ses marabouts blancs.

« Plus loin, au-dessus de la ville, pittoresquement attaché aux flancs de la montagne, le monastère de Saint-David. A droite, sur l'autre versant, d'immenses casernes. Comme arrière-plan, des montagnes magnifiques, au-dessus desquelles le Kasbeck et l'Elbrouz montrent leurs belles têtes blanches.

« Lorsqu'on s'avance dans la ville, laissant la Koma à sa droite, tout absorbé par les impressions enthousiastes, on est rappelé à la réalité par une barrière fermée, ce qui veut dire qu'il faut payer quarante kopeks par voiture pour les frais de chaussée.

« Après avoir passé cette barrière fiscale, on entre dans un faubourg, et, dès les premiers pas, on se trouve au milieu du bazar, non pas un de ces bazars réguliers, tirés au cordeau, abrités des rayons du soleil par des nattes bien tendues; rien de tout cela; ici, la fantaisie la plus déréglée est reine et maîtresse; c'est le bazar arménien où les maisons, qui n'ont jamais connu d'alignement, ondulent comme les flots d'une mer agitée.

« Les marchands s'emparent de la rue à qui mieux mieux pour exposer leurs marchandises; on y voit les produits les plus divers entassés les uns à côté des autres; et là, les marchands ne semblent pas dominés par cette apathie orientale qui les empêche de se déranger à l'approche

de l'acheteur; ils vous entourent, au contraire, vous appellent, vous pressent, vous entraînent avec une vivacité qui jure avec le turban ou le papak dont ils sont coiffés. Pour s'abriter du soleil, on a tendu partout des nattes, des loques invraisemblables.

« Quelle bousculade de gens et de bêtes! sans compter les porteurs d'eau qui vous heurtent avec les outres noires et gluantes qu'ils portent sur le dos.

« Les rues sont encombrées de charrettes, de chevaux, de bœufs, d'ânes, de chameaux, de marchands ambulants: c'est un mouvement, des cris, des hurlements, une poussière qui vous aveugle, des odeurs qui vous prennent à la gorge, par un soleil intense qui vous tape vigoureusement sur le crâne.

« A mesure qu'on avance, on a des échappées admirables : à droite, sur la Koma, à gauche sur les vallées en escalier montant au château; on est étourdi, ébloui, fasciné, et cette foire se prolonge ainsi sur une longueur d'au moins deux kilomètres. Par exemple, ces rues sont pavées de petits cailloux pointus qui vous martyrisent les pieds; sans compter qu'au beau milieu de ces rues, il y a, de ci, de la, des trous à vous faire rebondir jusqu'à la lune, si l'on passe en voiture; quant à arroser, personne n'y songea jamais.

« Trois ponts relient les deux côtés de la Koma : deux sont en fer, placés aux endroits où les roches sont les plus resserrées; l'autre en pierre, plus en amont dans la partie basse de la ville, au-dessous du quartier européen; l'un des ponts de fer relie le bazar tartare au bazar arménien.

« Le bazar arménien est un véritable labyrinthe; on se perd dans un dédale de malles, de passages couverts, de murs, et, comme si tout cela ne suffisait pas, il y a partout, sur votre passage, des boutiques ambulantes; c'est le nom qu'il convient de donner à des individus chargés comme des mules et qui vendent de tout; ce sont généralement de grands beaux gaillards taillés en Hercule! sur une épaule un manteau, sur l'autre des étoffes déployées à demi, autour du cou des colliers, des cravates, passés dans une demi-douzaine de ceintures, des kandjars, des pistolets, des couteaux; ajoutez en bandoulière, plusieurs fusils, sur les bras tout ce qu'ils peuvent y accrocher, et les mains pleines, tels sont ces Caucasiens qui vendent de tout, depuis un pain de savon ou

de l'eau de Cologne, des aiguilles, du fil, jusqu'à des montres à remontoir, une vieille bride, un revolver, un chapelet musulman, des papaks, que sais-je?... Et l'on en rencontre à chaque pas (1). »

Une ligne de chemin de fer, qui va de Poti à Bako passe à Tiflis et traverse toute la Transcaucasie du nord-ouest au sud-est.

Varsovie (2).

Varsovie est une ville populaire parmi les Français. Dans un grand nombre de livres dus à des Français on en a fait la description.

C'est la capitale de l'ancien royaume de Pologne.

Actuellement, Varsovie est le chef-lieu du gouvernement du même nom. Elle est située sur la rive gauche de la Vistule, à 1.041 kilomètres de Saint-Pétersbourg,

Elle possède environ 500.000 habitants (3).

Entourée d'une enceinte de murs et de fossés, elle est défendue par la citadelle Alexandre.

Malgré tous les malheurs dont la ville a été accablée, elle n'a cessé de croître et de s'embellir sous tous les rapports.

Elle est à la fois le siège du gouverneur général de la province de Pologne et le centre d'un grand commandement militaire.

Cette ville, très ancienne, primitivement capitale de la Mazovie, commença à acquérir une certaine importance lorsqu'elle devint, sous Sigismond II, en 1566, la capitale du royaume de Pologne.

En 1656, les Polonais y furent défaits par le roi de Suède, Charles X, et l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume.

La bataille appelée Bataille de Varsovie y dura trois jours.

Au troisième partage de la Pologne, Varsovie échut à la Prusse et devint la capitale de la Prusse méridionale.

En 1806, les Français y entrèrent et jusqu'en 1812, elle fut la capitale du duché de Varsovie, créé par Napoléon Ier en faveur du roi Frédéric-Auguste de Saxe.

(1) A. Kœchlin-Schwartz, *Un Touriste au Caucase.*

(2) *Varszava* en Polonais.

(3) Dont 275.000 catholiques.

En 1813, les Russes y entrèrent et elle fut définitivement cédée à la Russie en 1815 (1).

Varsovie possède un grand nombre de monuments parmi lesquels il faut mentionner spécialement : la cathédrale de Saint-Jean qui date du XIVe siècle; l'Université avec sa bibliothèque de 570.000 volumes; le palais Lazienski aux superbes jardins; le palais de Saxe; le château de Sigismond III dominant la Vistule; l'hôpital militaire; l'hôpital du Sacré-Cœur; la cathédrale grecque; l'académie de théologie catholique; l'école des beaux-arts et de musique; le palais d'Été (2), etc.

On y fabrique des instruments de musique, des meubles, de l'orfèverie, des draps, des lainages, des soieries.

Il s'y fait un grand commerce de grains, de bestiaux et de laines.

La Vistule est le siège d'une navigation très importante.

Kharkov ou Kharkof

Kharkov est une ville de la Russie d'Europe, chef-lieu du gouvernement de son nom. Elle est située au confluent de la Kharkov et du Popan.

Elle fut fondée en 1650 par Cluménlniki, latmen des Cosaques, pour arrêter les Tartares de Crimée. et agrandie par Catherine II, elle devint la eapitale de l'Ukranie.

C'est une ville industrielle, appelée à un grand avenir par le voisinage d'un beau bassin houiller.

(1) Tête de ligne de deux chemins de fer qui la mettent en communication avec les principales cités russes, autrichiennes et allemandes, Varsovie est bâtie en croissant sur la rive occidendale de la Vistule : elle se divise en vieille ville et ville neuve. Le faubourg de *Praga*, sujet aux inondations ainsi que d'autres quartiers riverains, s'étend sur la rive droite, réunie par un pont et un superbe viaduc à la rive opposée.

La citadelle Alexandre, qui a pour appui une tête de pont et des forts détachés, est située au nord. Dans le voisinage de la citadelle et du château, se groupent les casernes et les rues étroites de la vieille ville, gênées par les fortifications. Une population souffreteuse végète en ces quartiers peu salubres.

Au centre, d'où rayonnent des voies imposantes, bordées de beaux édifices, de palais aristocratiques, d'hôtels somptueux, se dresse le vaste château royal dont les jardins en terrasse côtoient le fleuve.

(2) C'est dans ce Palais d'Été, que Louis XVIII, alors comte de Provence, trouva un asile durant les mauvais jours.

Il y a quatre foires annuelles ; on y fait un grand commerce de chandelles, de savon, de peaux, de laines, de chevaux. Il y a des fonderies de suif, de grands lavoirs de laines, des fabriques de tapis, de cuirs, de chapeaux de feutre.

On y voit un évêché, une cathédrale, deux monastères, une bibliothèque de 100.000 volumes, une université fondée en 1804, des cabinets de minéralogie, de physique, un jardin botanique.

La population est d'environ 172.000 habitants.

Kazan

Ville de la Russie d'Europe, chef-lieu du gouvernement de Kazan (1).

Elle se trouve à 1.200 kilomètres au Sud-Est de Saint-Pétersbourg et possède 140.000 habitants.

Construite en grande partie en bois, elle possède une université et un gymnase, compte quarante-six églises, une cathédrale, un château et douze mosquées.

Elle fut fondée au XIIe siècle par une colonie tartare sous la domination de Baton-Khan.

L'église de Notre-Dame de Kazan possède une icone très vénérée.

L'industrie est très développée à Kazan ; il y a des vanneries très importantes, des fabriques de savon et de stéarine ; des fabriques de cuirs, des établissements pour l'épuration des suifs et de la cire ; des distillations d'eau-de-vie.

Cette ville est d'ailleurs un florissant entrepôt pour les marchandises de la Chine et de la Russie.

On y trouve à la fois des Russes, des Tatars, des Perses, des Arméniens, des Mongols, des Turcs.

Kiev ou Kief

Cette ville est située sur le Dniéper, au confluent de la Desna. Elle est le chef-lieu du gouvernemeut de Kiev et chef-lieu de corps d'armée. C'est une place forte.

(1) Ce gouvernement avait été fondé par Pierre-le-Grand en 1714.

Elle possède une population de 150.000 habitants, un archevêché, des tribunaux, une université de Saint-Vladimir, fondée en 1854, un arsenal. Comme monument religieux on peut citer : L'église de Saint-Grégoire, la cathédrale de Sainte-Sophie, le monastère Petclers-Koi qui possède des catacombes renfermant les tombeaux de 110 martyrs.

Son commerce est très étendu et s'accroît sans cesse depuis la fondation d'Odessa.

Elle possède des tanneries, des fonderies de cloches, des fabriques de produits chimiques, des distilleries.

Kiev est une des cités que les Russes considèrent comme *sainte*, et 600 églises y témoignent de son antique ferveur.

C'est à Kiev que le moine Nestor a écrit ses chroniques.

Un chemin de fer la relie à Moscou, à Varsovie et à Odessa.

Péterhof

Péterhof, c'est le *Versailles Russe*. Il s'y rattache des souvenirs français. « Péterhof est situé sur la côte sud du golfe de Finlande, au sommet d'une colline d'une centaine de mètres de hauteur. On ne peut imaginer un site plus ravissant et mieux disposé pour un palais de plaisance.

De la terrasse, le regard s'étend sur la mer et embrasse un horizon immense. A droite, Saint-Pétersbourg, émergeant de la Néva, à fleur d'eau, détache sur le ciel embrumé délicatement, les silhouettes légères et dorées du dôme de Saint-Isaac, de la flèche de la forteresse et de la pyramide aiguë de l'Amirauté. C'est une sorte de Venise, contemplée de l'Adriatique. A gauche, Cronstadt flotte au-dessus des vagues, comme un gigantesque vaisseau, dont la mâture est figurée par ses hautes tours, par ses clochers et par les cheminées de son arsenal, et autour duquel gravite une flotille d'îlots et de rochers convertis en forteresses blindées. En face, dans le lointain, s'étalent les côtes basses de la Finlande, vaste ourlet gris du golfe. Toute la colline est boisée et un parc considérable, presque une forêt, couvre le reste au Sud. »

Quand Pierre-le-Grand eut fondé Saint-Pétersbourg, il choisit cet emplacement incomparable pour y faire construire une résidence d'été ; de là le nom de Péterhof, maison de Pierre. Il en confia le dessin à l'architecte français Le Blond, qu'il tenait en haute estime et amitié.

L'édifice est de style moins imposant et moins sévère. Sans appartenir au genre rocaille, il a toute la fantaisie capricieuse et les profils tourmentés des dessins du commencement du dix-huitième siècle.

Le parc tient comme dix portions des eaux du parc de Saint-Cloud. Sur la façade Nord qui suit la mer, Le Blond a établi des cascades et des bassins agrémentés de figures mythologiques en plomb doré.

Ce qui fait le charme de Péterhof, ce sont ses arbres superbes, ses eaux abondantes et sa situation privilégiée. Une rivière, qui coule au-dessous du parc, alimente des bassins en grand nombre au bas de la colline et entretient partout une fraîcheur délicieuse, parfumée, même dans les jours les plus caniculaires de l'été.

Les arbres du parc de Péterhof ont une légende curieuse.

Pierre-le-Grand les aimait beaucoup et il avait ordonné qu'en construisant le Palais et en dessinant le Parc on en abattit aussi peu que possible.

Le prince Menschikof, était surintendant de Péterhof. Le favori du Tzar ne pouvait souffrir Le Blond, dont le crédit auprès de Pierre-le-Grand lui portait ombrage. Il cherchait toutes les occasions de le perdre dans l'esprit de son souverain.

Pendant une absence de Pierre-le-Grand, Le Blond, qui d'ordinaire conférait directement avec l'empereur de ses palais et de ses jardins, soumit à Menschikoff le projet de faire écrêter les arbres placés devant la façade de Péterhof, qui obstruaient complètement la vue de la mer. Menschikoff approuva fort le projet et engagea l'architecte à le mettre immédiatement à exécution. Le fourbe tenait sa vengeance. A peine de retour, Pierre-le-Grand fut informé par Menschikoff, que, profitant de l'absence de l'Empereur et en dépit des observations du surintendant, Le Blond avait fait couper un grand nombre d'arbres de Péterhof, sous un prétexte futile. Pierre-le-Grand furieux, partit immédiatement pour Péterhof. Aussitôt débarqué, il ordonne qu'on lui amène Le Blond. L'architecte français, enchanté du retour de son illustre ami, se précipite au-devant de lui, souriant et gai.

Pierre-le-Grand s'était armé de la plus solide de ses cannes ; il se jeta sur Le Blond, lui en administra une volée, en criant : « Misérable ! voilà pour mes arbres ! » L'exécution achevée, il dit à la victime : « Conduis-moi auprès des arbres coupés. »

Tout en se frottant l'échine, Le Blond protesta avec énergie, et déclara n'avoir coupé aucun arbre. Menschikoff irradiait, le Français était perdu. On arriva sur la terrasse, et Le Blond montra au Tzar qu'il avait simplement fait émonder quelques arbres. Pierre-le-Grand adresse à Le Blond des excuses, l'embrasse amicalement et, se tournant du côté de Menschikoff, lui assène un coup de canne à tour de bras. Il lui ordonna ensuite de partir immédiatement pour Saint-Pétersbourg et de se mettre, en arrivant, aux arrêts pour huit jours. Le mauvais traitement qu'il avait reçu, le chagrin qu'il en conserva, malgré les excuses et les présents du Tzar, rendirent Le Blond malade. Quelques jours après, il était atteint de la petite vérole et mourut. Pierre-le-Grand fit faire des obsèques princières à son architecte et conduisit lui-même le cortège funèbre. Menschikoff, de ce fait, tomba en disgrâce pendant un assez long temps.

Outre le Palais, Le Blond construisit à Péterhof deux maisons de plaisance, auxquelles Pierre-le-Grand donna les noms de *Marly* et *Mon Plaisir* en *souvenir de son voyage en France.*

La ville bâtie sur le versant de la colline et sur le bord de la mer, se compose de villas luxueuses, enfouies dans la verdure, et de restaurants champêtres. Péterhof est une des stations d'été les plus fréquentées par les habitants de Saint-Pétersbourg, les dimanches et jours de fête. On y va par deux voies, le chemin de fer de Finlande et la Néva. Le voyage par eau est l'excursion la plus agréable qu'on puisse faire. De Péterhof, on gagne à pied ou en voiture Oraniemfau, distant de quelques verstes (1).

Oraniemfau est aussi une résidence impériale, bâtie par Potemkin.

(1) Marius Vachon. *La Russie au Soleil.*

EXCURSION D'UN FRANÇAIS A KIEV

(La Jérusalem de la Terre Russe)

Sommaire

Un Français a Kiev. — La ville sainte. — Son aspect. — Son histoire. — La ville moderne. — Les grandes églises. — Leurs richesses. — La Laure. — Les Petchéras. — La Jérusalem de la terre russe.

Un Français de nos amis, M. C. Courrière, qui a voyagé et qui s'est même établi en Russie, nous a donné de Kiev cette intéressante description :

« Me voici à Kiev, la capitale de la Rouss antique, la ville tant chantée par les *bylines*, où le prince Vladimir, le Beau-Soleil, présidait à des festins splendides et recevait les *Bogatyrs* venus de tous les coins de la Russie.

« Toutefois, à première vue, en traversant le boulevard Bibikof, la Krestchatik, et le Vladimirskaï, en apercevant toutes ces maisons presque neuves, ces magasins et ces hôtels qui n'ont rien à envier à l'Europe, ces rues proprettes, ces maisons bien balayées, on a peine à croire qu'on se trouve dans la ville la plus ancienne de la Russie, plus ancienne même que Moscou.

« Ne m'en fiant pas toutefois à ma première impression, je gravis une des collines environnantes, et à la vue de toutes ces églises et de ces monastères, de toutes ces coupoles dorées (1), bleues ou vertes, je pus plus facilement me reporter aux temps anciens, et je revis par l'imagination, cette ville d'autrefois qui fut le berceau de la Rouss primitive, qui reçut le christianisme de Byzance et qui le propagea dans tout le reste de la Russie. Je compris pourquoi le chef Varègue, Oleg, en plantant son étendard sur les hauteurs où je me trouvais, prononça ces paroles prophétiques : « Ici sera la mère des villes russes. » —

(1) Kiev, qui a une population de 100.000 habitants, compte 64 églises et 7 monastères.

Paroles que l'Empereur Alexandre II a paraphrasées dans son rescrit au métropolitain de cette ville, en donnant à Kiev le nom de « *Jerusalem de la terre russe*. »

« L'origine de Kiev remonte, en effet, dans la nuit des temps. Selon la tradition, un chef slave de la tribune des Polanes, du nom de Kiy, vint s'établir en cet endroit sur le Dnieper avec ses deux frères et sa sœur Libède, et lui (1) donna son nom. Au IVe siècle, cette petite ville fut occupée par les chefs Varègues venus de Novgorod.

« En 988 eut lieu le baptême du grand-prince Vladimir, de ses douze fils et de ses sujets.

« Kiev devint la premère ville chrétienne de la Russie, et la résidence du grand-prince, titre qu'elle conserva jusqu'en 1169.

« Aux Xe et XIe siècles, Kiev se couvrit d'une multitude d'églises et de monastères, grâce à la libéralité de ses princes. »

. . . .

Kief possède une histoire aussi riche que mouvementée. Mais je le répète, on ne s'en aperçoit pas, en la parcourant. En général, en Russie, il ne faut pas s'attendre à voir de ces vieux monuments noircis par le temps, comme on en trouve à l'étranger.

Tous les souvenirs historiques sont ici, comme le reste, blanchis à la chaux ou peints dans les tons les plus criards. Si cette peinture officielle leur fait perdre beaucoup de leur physionomie : elle s'harmonise on ne peut mieux avec le caractère oriental de l'architecture russe.

Kiev, comme beaucoup d'autres villes russes, ne possède en fait de

(1) « En voyant les bateaux à vapeur et les barques à voile qui sillonnaient le Dniéper, je ne pus m'empêcher de faire un retour sur le passé.

« Voilà donc, me dis-je, ce fleuve qui, il y a mille ans, a porté sur ses flots, les barques des Varègues. Ici, ont debarqué Ascold et Dir, Oleg et Igor. Là, l'apôtre sain André a planté la croix ! Plus près, le grand-prince Vladimir, dont la statue s'élève au-dessus de ma tête, a fait jeter dans le Dniéper les idoles qu'adoraient ses sujets. Cette plaine et ces collines ont vu passer les Varègues, les Tatars, les Polonais et les Cosaques. Étrange destinée qu'a eue cette ville ! Après avoir été jusqu'au XIIe siècle le siège des grands-princes de la Rouss, elle a été pendant près d'un siècle au pouvoir des Tatars, puis elle passa sous la domination de la Lithuanie, plus tard sous celle de la Pologne, pour être enfin reprise par Moscou, son ancienne rivale ! Que de personnages ont foulé cette terre ! Les Varègues : Ascold, Dir, Oleg, Igor et Vladimir, le Tatar Baty les Khans Edigheï te Mengli-Ghireï, le prince lithuanien Gédimine, le roi polonais Boleslaw ; le métropolitain Mohila, Chmielnicki, Mazepa, Pierre Ier. Les uns ont bâti, les seconds ont ruiné, d'autres comme Mohila, Mazepa, etc., ont restauré !...

(C. COURRIERE.)

monuments historiques, que des églises et des couvents, et encore n'ont-ils conservé que quelques vestiges d'ancienneté. « Cette Jérusalem de la terre russe » a revêtu une robe toute moderne..... Telles sont les réflexions que je me faisais en longeant la Vladimorskaïa.

Bientôt je me trouvai en face de l'église de la Dîme, appelée ainsi parce qu'elle fut primitivement bâtie par le prince Vladimir à l'aide de la dixième partie de ses revenus.

En construisant le temple actuel, on parvint à retrouver les anciens fondements. Cette église a la forme quadrangulaire, avec une large coupole de style byzantin entourée de quatre autres plus petites, toutes recouvertes en fer et peintes en vert.

L'église des Trois-Saints a été construite sur l'emplacement de l'église de Saint-Vasili, élevée par le prince Vladimir en 988 à l'endroit même où se trouvait l'idole de Péronne.

Un peu plus loin, s'élève l'église de Saint-André, construite sur les ordres de l'Impératrice Elisabeth en 1744, d'après les plans de Rastrelli, sur l'emplacemeut où l'apôtre saint André planta la croix. Cette église a une forme très originale. Elle se compose de deux étages. L'église proprement dite commence au second étage, et on y arrive par un large escalier qui compte une cinquantaine de marches. L'iconostase de cette église est couvert de peintures italiennes, au milieu desquelles se montre l'image de la Cène attribuée au pinceau de Léonard de Vinci, mais détériorée par le temps et altérée par les retouches maladroites qui y ont été faites.

Rendons visite aux reliques de sainte Barbe enfermées dans un tombeau richement orné, qui se trouve dans le couvent Mikhaïlovsky et hâtons-nous de passer sous le clocher de la cathédrale de Sainte-Sophie. Cet édifice, à l'extérieur, a un aspect vraiment imposant, avec ses quinze coupoles d'architecture byzantine.

Construit primitivement par la princesse Olga, il a eu le bonheur d'échapper aux désastres du passé. Sur les quinze coupoles qui le couronnent, douze avec les frasques dont elles sont couvertes datent du XIe siècle.

L'intérieur est d'une richesse éblouissante. On y voit à profusion des mosaïques, des fresques représentant des saints, des chasseurs, des musiciens, des danseuses en costume antique. Ces fresques sont par-

fois mêlées a d'autres plus modernes, ce qui nuit beaucoup à l'harmonie. Une mosaique très ancienne qui frappe surtout l'attention, c'est une image gigantesque qui représente la Vierge, les mains écartées et levées vers le Ciel, et qui se trouve vers l'autel principal, dans le haut de la voûte. Le fond de la mosaique est d'or, la robe bleue, la ceinture et les pieds couleur de pourpre ; le long voile qui se croise sur la poitrine pour retomber de chaque côté est d'or. Le peuple appelle cette image le *mur inebranlable*, à cause de son antiquite qui date du XIe siecle.

Avoir été à Kiev et ne pas avoir visité la *Laure* (1), rappelle le proverbe qui dit :

Avoir été à Rome et ne pas avoir vu le Pape.

Je pris donc un iswostchik qui me conduisit sur les hauteurs. Aprés avoir franchi la grandiose porte Nicolas, j'arrivais sur une vaste place. Un peu plus loin, je franchis la citadelle qui entoure la Laure.

..... Je passai sous le gigantesque clocher qui mesure, dit-on, plus de quatre-vingt-dix mètres de hauteur, et qui par l'altitude est le second en Russie, après celui de l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul à Saint-Pétersbourg. Il est composé de quatre étages superposés, ayant chacun son architecture particulière. Au troisième sont suspendues les cloches, dont l'une pèse près de 16.000 kilos.

Un peu plus loin, sur la gauche, est la librairie de la Laure, tenue par un moine aux traits affables, et aux longs cheveux flottants sur le col de sa robe. Presque en face, se dresse l'église principale de la Laure, dédiée à l'Assomption, dont les sept coupoles sont dorées.

Le moine qui m'accompagne me fait remarquer une image miraculeuse de la Sainte-Vierge sur une planche de cyprès noircie par le temps, et apportée de Constantinople au XIe siècle par les architectes qui vinrent construire la Laure primitive. Cette image est ornée d'émeraudes et de brillants.

Pendant que mon guide me fait descendre la longue galerie en bois qui mène aux *Petcheras* (catacombes) et dans laquelle se trouve la petite église de l'Exaltation, qui renferme, paraît-il, un morceau de la Sainte-Croix, faisons une excursion dans le domaine historique.

Ces *Petchèras*, enfoncées dans le flanc des collines qui dominent le Dniéper, doivent leur origine aux Varègues qui les creusèrent pour y

(1) On appelle ainsi en Russie tout monastère de premier ordre.

cacher leur butin. Au commencement du XI[e] siècle, un moine du nom d'Antoine, épris de la solitude, découvrit ces cavernes et en fit sa demeure. Peu à peu sa réputation de sainteté se répandit dans les environs, et il fut rejoint par de nombreux adeptes qui s'installèrent ainsi dans ces *Petchéras*. Leur nombre devint tellement grand, qu'Antoine dut élever un monastère sur la colline, au-dessus des catacombes. Il fut secondé dans son œuvre par un autre moine, le bienheureux Théodosie. Telle fut l'origine de la Laure.

. . . .

« Mais me voilà arrivé avec mon guide à l'entrée des *Petchéras*. Dans une petite chapelle, se tient un moine qui vend de petits cierges. Voyant que tout le monde allumait le sien, je fis comme les autres, et nous descendîmes dans une sorte de cave, précédés par un moine qui nous servait de guide.

« Le moine s'engage dans un long couloir ayant plusieurs ramifications, et tellement étroit qu'une seule personne peut passer de front. De temps à autre, nous apercevions des niches renfermant des tombeaux ouverts, avec une inscription en style d'église et éclairées par une lampe.

« Les reliques contenues dans chacun de ces tombeaux sont recouvertes d'une sorte de chasuble ; les plus pieux d'entre nous baisent la croix qui était brodée sur chacune de ces chasubles. Ces *Petchéras* renferment soixante-trois de ces tombes dont les plus importantes sont celles de saint Antoine et du chroniqueur Nestor.

« Au sortir de ces *Petchéras* on me fit entrer dans d'autres *Petchéras*, séparées des premières par un ravin où l'on montre un puits creusé, paraît-il, par le bienheureux Théodosie. Ces *Petchéras* renferment quarante-six tombes ; l'une d'elles contient la relique d'un enfant tué à Bethléem par les ordres du roi Hérode.

« Je sortis tout impressionné de ce que j'avais vu, et je compris pourquoi des milliers de pèlerins accourent tous les ans (1) de tous les coins de la Russie, pour venir prier dans les Petchéras. Que Kiev se modernise, qu'elle devienne un grand centre commercial, il lui restera toujours sa Laure comme souvenir d'un glorieux passé ; et grâce à elle, elle sera toujours la « Jérusalem de la terre russe. »

(1) Le nombre des pèlerins qui visitent annuellement la Laure à Kief se chiffre à 150.000 ; le revenu de la Laure, à 1.000.000 de roubles.



LE PALAIS DE L'EMPEREUR

ONZIÈME PARTIE

LES ARTS ET LA LITTÉRATURE

LES BEAUX-ARTS EN RUSSIE

(INFLUENCES FRANÇAISES)

Les Beaux-Arts

L'Architecture Russe

SOMMAIRE

Les origines de l'art russe. — La Dime. — Influence grecque. — L'architecture en Russie aux XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. — Les grandes églises. — Influences françaises. — L'architecture russe contemporaine.

Nous trouvons résumées toutes les hypothèses sur les origines et les développements de l'art en Russie, dans les lignes écrites par M. Danel, par un esthéticien et un érudit :

« Cet art, a-t-il dit, est pour ainsi dire une découverte de la critique moderne ; aussi est-il encore presque méconnu en Russie même..... La Russie, qui se trouve sur le chemin des migrations qui sont venues successivement des hauts plateaux de l'Asie envahir et peupler l'Europe, et qui sert de limite au monde occidental, a dû subir à toutes les époques, aux plus reculées comme aux plus récentes, une influence particulière. »

« Lorsque, à la fin du xe siècle, dit M. Marius Vachon, la Russie, avec Vladimir, se convertit au Christianisme, l'art grec entre dans le pays avec la religion nouvelle. Des relations étroites et constantes s'établissent entre les deux nations. Kiev se couvre de monuments religieux d'architecture nettement byzantine (1) et devient rapidement une grande cité

(1) « De la péninsule Taurique à la Russie slave, dit M. Batissier, il n'y avait qu'un pas ; le style byzantin s'introduisit donc naturellement dans ce dernier pays avec le christianisme lui-même, et il s'y maintint avec ses formes natales, aussi longtemps qu'en aucune autre contrée. Dès le xe siècle, Olga devenue chrétienne sous le nom d'Hélène, fit bâtir ou du moins jeter les fondements d'une église à Kief. Wladimir-le-Grand

artistique, qui a l'ambition de lutter de magnificence avec Byzance. Elle s'enorgueillit de ses quatre cents églises, de ses cathédrales, de sa porte d'or et de ses palais. En 989, des architectes grecs ont bâti la *première église en pierre connue, la Dime*, qui servit longtemps de modèle pour les églises russes (1).

Vinrent ensuite (1017-1037) la cathédrale de Sainte-Sophie, du même type, qu'Olympien du couvent de Petchersky, élève d'artistes grecs, décora de superbes mosaïques (1045) ; Sainte-Sophie de Novgorod, un des plus beaux monuments de l'art byzantin, œuvre du prêtre Jean Joachim (1075-1086) ; l'église de Veliki Peteherok, dont l'intérieur resplendissait de dorures et de mosaïques.

Dès le XIe siècle, on vit paraître des églises à deux, trois, cinq, sept neuf et treize dîmes, coupoles ou flèches. Ces chiffres ont un symbolisme, deux dîmes rappellent les deux natures de Jésus-Christ ; trois, la Trinité ; cinq, le Christ et les quatre évangélistes ; sept dîmes invoquent l'idée des sept sacrements ou des sept dons du Saint-Esprit ; neuf, représentent les neuf hiérarchies celestes et treize, le Christ et les douze apôtres.

En même temps, on commence à élever des murailles de pierres autour des villes et à les fortifier de tours.

Le XIIe siècle fut une grande époque de production architecturale religieuse. On construisit un nombre considérable d'églises typiques. Citons : à Kiev, la cathédrale de l'archange Michel appelée *l'église aux portes d'or*, car elle possède quinze dîmes recouverts de plaques dorées ; la cathédrale de l'Assomption (à Zvenigorod) le premier monument religieux de construction carrée ; le couvent de Kolojane (à Grodno) un des plus remarquables spécimens de l'art russe ; les églises de l'Assomption (1136-1161), de Saint-Dmitri (1194-1197), à Vladimir-sur-Klazma ; l'Intercession ou couvent de Bogolionbov.

ordonna l'érection d'un grand nombre d'édifices sacrés. La première église dont il prescrivit la construction, fut celle de Kherson, achevée en 988. Ce temple fut une reproduction complète des monuments byzantins. L'abside demi-circulaire en marquait le sanctuaire et des colonnes de beau marbre blanc cristallisé, nuancé de bandes bleues, exprimaient dans le vaisseau de l'édifice les transepts ; un dôme les surmontait. De grandes croix byzantines décoraient les fûts des colonnes et des chapiteaux imités de l'ordre corinthien... »

(1) Kiprianov. *Histoire pittoresque de l'architecture russe.*

C'est à cette époque que commencent à apparaître quelques architectes russes, car depuis Iarolav-le-Grand (1016-1054) jusqu'à André Bogoliowski (1157-1194), tous les monuments civils et religieux avaient été l'œuvre d'étrangers.

A cette époque, Kiev avait un architecte célèbre, Pierre le Molinègue, qui construisit au-dessus du monastère de Vydinbetzki, sur les bords du Dniéper, une muraille que ses contemporains appelaient une merveille.

Avec Ivan III Vassiliostrov, ce XV[e] siècle vit s'ouvrir une nouvelle période réelle de l'influence occidentale. Ivan III avait épousé en 1473 la princesse Sylvie Paléologue, niece du dernier empereur de Constantinople. Celle-ci amena d'Italie plusieurs artistes distingués, entre autres le Bilarais, Aristote Fioravanti, architecte, sculpteur et aussi métallurgiste, qui apprit aux Russes l'art de fabriquer des canons et construisit la cathédrale de l'Assomption (1485-1490). En 1487, deux architectes Mano et Piétro Antimo, *surnommés les Francs*, furent employés par Ivan III aux constructions du Kremlin et de ses murailles. Aleviso bâtit le palais des Tzars en Belvédère et les cathédrales de l'Annonciation et de l'Archange.

Sous Vasili Svanovita (1505-1533) furent construits au couvent de Vysokopetrovski, l'église de Saint-Pierre-le-Métropolite et plusieurs autres églises.

Avec Ivan-le-Terrible (1533-1582) eut lieu une reaction violente contre les influences étrangères. C'est alors que fut construite l'église de Vassili Blajennoï. Sous le règne de Boris Godonnof, fut bâtie l'église de l'Assomption qui offre un mélange de gothique et d'italien d'une grande élégance. Au XVII[e] siècle, il y eut de nouveaux changements. Alexis Mikaïlovitch fit construire le premier théâtre de Moscou. Pierre-le-Grand s'inspire en architecture des édifices qu'il avait vus en Hollande. C'est ainsi que la Tour de Soukarev, érigée en l'honneur du regiment de Sheltsz qui avait été fidèle au Tzar, lors de l'émeute de 1689, fut élevée sur le modèle d'un monument de Rotterdam. Plus tard, quand le Tzar transféra le gouvernement de Moscou à Saint-Pétersbourg, il fit appel à des architectes français entre autres à Alexandre Le Blond et même à toute une bande de tapissiers de la manufacture royale des Gobelins. L'influence byzantine et asiatique fit de nouveau place à l'influence occidentale.

Ivan VI remplaça les architectes français par des artistes allemands.

Elisabeth fit le contraire : elle rappela les Français, et Catherine II s'entoura d'un si grand nombre de Français, que l'on pourrait dire que l'histoire russe de son règne est détachée d'un chapitre de l'histoire de l'art français. Wallin de la Mothe bâtit dans les styles Louis XV et Louis XVI les deux jolis petits palais de l'Ermitage; le palais de l'Académie des Beaux-Arts et le palais d'Oldenberg. De Wailly (1) avait ouvert une école d'architecture pour les jeunes artistes envoyés par le gouvernement russe et l'on peut citer parmi ses trois plus célèbres élèves Estarov, Volkov, Bagenov. Le Français Clérisseau reçut aussi des commandes de Catherine II.

Sous Nicolas, il y eut une réaction contre l'élément étranger. « Toute la tendance du règne de l'empereur Nicolas ayant été la restauration de la nationalité, l'architecture devait suivre cette même direction : les églises devinrent byzantines; l'imagination des artistes s'exerça dans le goût national, et parvint à créer un genre tout nouveau d'architecture rempli de grâce et de fantaisie d'un bizarre caprice. Les environs des capitales et les domaines des propriétaires fonciers présentent une variété infinie de constructions à la manière nationale, avec ornementations originales, kiosques et coupes de toits particulières; en un mot, c'est une nouvelle architecture russe, dont les bases sont établies et qui, probablement, se perfectionnera et formera bientôt un genre à part, entièrement moderne, élégant et correct (2). »

Alexandre Ier continua le mouvement de réforme commencé par Nicolas Ier. L'Académie impériale des Beaux-Arts l'aida puissamment dans cette tâche en développant les études d'architecture et en faisant de bons élèves qui devinrent d'habiles architectes.

Saint-Pétersbourg et Moscou virent s'élever un grand nombre de monuments. Ce qui frappe le Français qui voyage à Moscou, c'est le nombre et la forme singulière des coupoles (3).

(1) L'auteur de l'Odéon et du Grand-Théâtre de Bruxelles.

(2) Nicolas de Gerebtzoff. *Essai sur l'histoire de la civilisation en Russie.*

(3) « Jusqu'à présent, dit Le Cointe de Laveau, l'on n'est point tombé d'accord sur l'origine de cet ornement. Le prototype de ces colonnes bulbeuses ne se trouve ni à Sainte-Sophie de Constantinople, ni dans les plus anciennes églises qui subsistent dans la Grèce, l'Asie Mineure et l'Archipel. Quelques historiens en ont voulu chercher l'origine dans la Chine; mais, même abstraction faite des concavités que présente l'architec-

Il s'opère actuellement un mouvement de renaissance de l'architecture nationale russe. On en voit la preuve à Moscou dans trois monuments construits depuis une vingtaine d'années : le Musée national, le Polytechnium et l'Eglise du Saint-Sauveur.

Le Musée national a été élevé sur la place Rouge, entre la muraille du Kremlin et la porte d'Iversky. Il nous montre une mode d'architecture ayant pour principe la construction primitive en bois, adoptée à un édifice immense.

Le Polytechnium, qui est le musée de connaissances pratiques ou d'application est un palais en style moscovite. dont l'ornementation fine et délicate a emprunté quelque chose à l'art hindou.

La cathédrale du Saint-Sauveur a eu un architecte qui s'est inspiré des anciens monuments russes en y ajoutant une forme nouvelle, en modifiant les formes et les proportions des monuments des siècles passés.

WASSILI BLAJENNOI

Il est un monument russe presque unique en son genre, inoubliable pour qui l'a vu et qui date du règne d'Ivan-le-Terrible.

ture des Chinois, tandis que les coupoles russes sont remarquables par un excès de convexité, l'on sait que c'est aux Mongols que ce peuple doit le peu de monuments qu'il possède. D'autres ont supposé, avec quelque vraisemblance, que c'était dans l'Asie que devait s'en trouver le modèle, et c'est peut-être à tort qu'on leur a objecté que les Tartares conquérants et nomades, habitant des camps et non des villes, n'avaient guère été en état d'enseigner l'architecture aux peuples qu'ils subjuguaient. Il est certain qu'on voit en Perse des tombeaux surmontés de cylindres couronnés de coupoles dont la forme se rapproche de celles de la Russie. Si celles-ci sont un peu plus convexes, c'est peut-être par suite du calcul des effets du climat, car, si elles l'étaient moins, le poids et l'infiltration de la neige qui y eût séjourné auraient accéléré la dégradation des édifices. Enfin, en résumant tout ce qui a été dit sur l'architecture des églises de Moscou, on peut conclure que le vaisseau de ces églises est byzantin, que les coupoles ont été empruntées à l'Orient, et que les ornements forment un genre mixte qui a été modifié suivant le goût du siècle auquel appartinrent les architectes italiens ou allemands qui construisirent ces édifices. Plusieurs églises sont surmontées de croix plantées sur des croissants. On prétend que, lors de la domination des Mongols, ces conquérants avaient fait placer des croissants au haut des croix, et que ce ne fut que lors de la délivrance de la Russie qu'on les abattit pour les mettre au-dessous. La rigueur du climat de ce pays ne pouvait pas permettre qu'on y donnât aux églises les grandes proportions de celles de l'Occident, et c'est par le même motif qu'il en est plusieurs qui ont deux étages, dont l'un est susceptible d'être chauffé. »

C'est l'église de Wassili Blajennoï.

Wassili Blajennoï est à Moscou ce que Saint-Marc est à Venise, le bijou artistique de la cité. Quand on débouche de la Nikolskaïa sur la place Rouge, il nous apparaît dans tout son éclat, se détachant nettement sur le ciel, avec ses douze coupoles polychromes, comme se présente, aux yeux éblouis, la chapelle des Doges, en abordant sur la Piazetta. On ne voit plus autre chose et l'on admire avec stupéfaction. C'est que la réalité n'est point au-dessous de l'illusion de l'esprit. « Vous verrez là quelque chose d'extraordinaire, d'inouï, d'invraisemblable, de stupéfiant, nous a-t-on dit. Vous rêvez de tout ce qu'un artiste d'Orient a pu inventer de plus bizarre, de plus fantastique et de plus fou. Le monument est là : vous êtes aussi surpris, aussi étonné, aussi émerveillé que si vos amis vous eussent fait craindre la plus profonde des déceptions. Mon imagination vibre encore au souvenir de la sensation violente, éprouvée devant cette apparition attendue et désirée depuis si longtemps, de Wassili Blajennoï. De quelle vision lunaire, celui qui a bâti cette église a-t-il pu s'inspirer, pour trouver une conception architecturale aussi étrangère à toutes les traditions artistiques, à tous les types historiques, où tout semble avoir été combiné pour donner un démenti aux lois des proportions et de la statique, pour faire obstacle aux habitudes populaires et aux conditions sociales d'un édifice public? »

Dans son *Voyage en Russie*, le maître écrivain français Théophile Gautier, rapporte la légende qui se rattache à la construction de Wassili Blajennoï...

« Ivan-le-Terrible fit bâtir cette cathédrale en actions de grâces de la prise de Kazan, et, lorsqu'elle fut achevée, il la trouva tellement belle, admirable et surprenante, qu'il ordonna de crever les yeux à l'architecte, un italien, dit-on, pour que désormais il ne pût en édifier de pareille. Selon une autre version de la même légende, le Tzar demanda à l'auteur de l'église, s'il ne pourrait pas en élever une plus belle œuvre, et, sur sa réponse affirmative, il lui fit couper la tête, pour que Wassili Blajennoï restât un monument sans rival. On ne saurait imaginer une cruauté plus flatteuse dans sa jalousie, et cet Ivan-le-Terrible était au fond un vrai artiste, un dilettante passionné.

« Cette fameuse église d'où le patriarche commençait son entrée

triomphale monté sur un cheval conduit par le Tzar, se trouve près de la porte Sainte.

« Le toit de Wassili Blajennoï est surmonté de dix-sept coupoles toutes de forme, de valeur et de dimensions différentes.

« Ces dômes bulbeux sont rouges, verts, jaunes, violets. Leur forme est celle d'un oignon, d'un melon, d'un ananas, d'une pomme de pin.

« Au milieu s'élève une grande flèche bizarre, et l'édifice tout surchargé d'ornements étranges, tout bigarré de couleurs voyantes, est certainement le plus singulier qu'on ait jamais vu et qu'ait jamais créé la fougueuse indépendance d'une imagination sans frein. C'est le contraire de notre architecture occidentale, officielle et classique : c'est un mélange du byzantin et du persan, du tartare et de l'hindou.

« Cette férocité en matière d'art nous déplaît moins que l'indifférence. Toujours est-il que Wassili Blajennoï n'a été tiré qu'à une épreuve. »

La Sculpture en Russie

Sommaire

La sculpture russe au XIXe siècle. — Les grands sculpteurs et leurs œuvres principales. — Les grands monuments. — La sculpture russe contemporaine.

La sculpture russe n'a guère pris date dans l'Empire que vers 1830 et elle n'a pas encore pris le développement de la peinture de la même école.

Cela tient surtout à la religion russe et à l'ethnographie de la Russie.

« Le dogme orthodoxe, par tradition, est hostile à la représentation sculpturale de la nature humaine dans les églises et les monastères. Dès le VIIIe siècle, l'usage de ce mode de figuration pour les saints et la Vierge fut interdit par un concile. C'est pourquoi tous les monuments religieux de la Russie contiennent à profusion des mosaïques et des peintures. Le climat et la nature des matériaux employés par l'architecture, le bois et la brique, ne permettent guère la décoration en relief. Ce n'est que depuis cinquante ans environ qu'on a décoré des églises avec des sculptures et qu'on a mis des statues sur les places publiques.

« La seule exception notable est le monument de Pierre-le-Grand, à Saint-Pétersbourg, fait, sur l'ordre de Catherine II, par Falconnet.

« La Russie comptait, au commencement de ce siècle, si peu de sculpteurs de talent, qu'on dût, pour exécuter les groupes, statues, bas et hauts-reliefs en bronze de Saint-Isaac, s'adresser à des artistes étrangers. Lemarré (français) auteur du fronton de la Madeleine, Vitali, Bonelli et Salemann.

« Deux Russes seuls purent y être occupés : Klodi et Laganowsky. »

Le fondateur de l'école russe de sculpture, c'est Klodi (1). Elève de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg, il y devint professeur en 1838.

On lui doit comme œuvres remarquables : *La mise au tombeau* de Saint-Isaac ; La *statue de Krylov* (2), très originale, le *monument de Nicolas Ier* comprenant la statue du Tzar flanquée de quatre statues allégoriques de la Religion, de la Foi, de la Force, de la Justice, et de bas-reliefs représentant les grands faits du règne du tzar Nicolas Ier.

On doit à Martoss, un autre des premiers sculpteurs russes, le monument en bronze, commémoratif de la délivrance de Moscou, en 1612. Il est situé sur la place Rouge de Moscou.

En 1862, fut érigé à Moscou le *monument commémoratif du Millénaire de la Russie*, œuvre de Hartmann et de Mikeschine. Ce dernier, élève de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg et académicien (depuis 1865) a fait aussi en collaboration de Grimm, le *monument de Catherine II* érigé en 1873, à Saint-Pétersbourg, en face la Bibliothèque impériale.

En 1880, on a aussi inauguré à Moscou le monument de Pouchkine dont la statue est due à Opekonskine.

Parmi les sculpteurs contemporains, il nous faut mentionner : Lanceray, Popov, Velinsky, Zamensky, Bock, Rmebey, Singnirisky, Tchijw, Léopold Bernstamm, Antokolsky.

Léopold Bernstamm est bien connu et populaire en France et surtout à Paris où il fait les principaux bustes du musée Grévin. Il a fait presque tous les bustes des grands contemporains Russes et Français et en dernier lieu celui de l'amiral Avelane. La croix de la Légion d'honneur est venue récompenser son talent.

Antokolsky, né à Velna en 1843, est membre de l'Académie des Beaux-Arts depuis 1871. On lui doit comme œuvres principales : le *monument fu-*

(1) Né à Saint-Pétersbourg en 1805.

(2) Le La Fontaine russe.

neraire de la princesse Obolensky, à Monte-Testaccio, à Rome, le *Christ devant le peuple*, la *statue d'Ivan-le-Terrible* au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg; le chroniqueur Nestor (1), statue devenue populaire.

Le sculpteur Lanceray est surtout connu en France par ses représentations de Tcherkess, ses groupes de cosaques.

La sculpture ornementale est aujourd'hui très développee ; les sculpteurs en ce genre ont trouvé un tres vaste champ dans la décoration des églises.

La Peinture en Russie

Sommaire

L'Ecole russe de peinture. — Brulov. — Les grands paysagistes. — Influence des artistes français. — Les grands maitres de la peinture russe contemporaine.

Ce n'est que de ce siècle que date véritablement une *Ecole russe de peinture*, car jusqu'alors la peinture ne consistait surtout que dans la fabrication des *Icones*. Dans les siècles précédents, les Tzars ou les grands seigneurs qui désiraient des œuvres de peinture, s'adressaient surtout à la France et à l'Italie. S'il y avait parfois des peintures exécutées par un Russe, c'etaient des copies de maitres français ou italiens.

Brulov, artiste né d'une famille d'origine française, fut le fondateur de l'Ecole russe de peinture. Il vint étudier en France où il s'inspira des maîtres de l'Ecole romantique et en particulier de Paul Delaroche. En 1834, il exposa au Salon de Paris *les derniers jours de Pompeï* qui le rendirent célèbre.

Il forma quelques élèves assez brillants, tels que Brouniskov, Théodore Molle, Ivanov, Tédotor.

Bruni, qui fut le contemporain et l'émule de Brulov, suivit ses traces et fit de la cathédrale de Saint-Isaac à Saint-Pétersbourg un véritable musee artistique de l'Ecole religieuse russe. D'autres artistes russes, tels que Bassine, Nikitine, Zavaliov, Chamelnie, Alexiev, Maïkov, Moldossky, Sazonov, ont aussi collaboré à cette decoration splendide de Saint-Isaac.

(1) Voir la *Litterature*.

Nos grands paysagistes français, Huet, Rousseau, Dupré ; nos grands animaliers Brascassat, Troyon, ont eu pour admirateurs et imitateurs Chédrine, Voroliov et Avazovsky, dont les musées russes contiennent un grand nombre d'œuvres (1). On peut donc dire que la France, au moyen de ses artistes, a eu une influence capitale sur le développement de l'art russe.

Moscou et Saint-Pétersbourg sont deux grands centres de mouvement et de productions artistiques, grâce à leurs Ecoles de Beaux-Arts qui possèdent un grand nombre d'élèves (2).

Les peintres russes aiment la nature, aussi est-ce dans l'Ecole de paysage que nous trouvons des artistes d'une réelle puissance qui est le sentiment instinctif des beautés harmonieuses de la nature. En ce sens ils se rapprochent de nos artistes français.

Signalons : Volkov, le peintre des marais et des étangs ; Vassiliev, le peintre des dégels ; Cleva, le peintre ami des couchers de soleil : Chinchkine, l'admirateur des sapins ; Dobrowbsky, pour qui les grandes routes ont un si puissant attrait ; Kholodowky, le peintre des calmes crépuscules.

Bogolubov est le peintre de marine russe par excellence ; Orlovsky, celui des paysans, Makousky et Perov ceux des petites gens et des ouvriers. Maximov peint les pauvres et Répine les conscrits. Quant à Schverzov, ce sont les moujicks qu'il excelle à représenter.

Valery Jacoby est le peintre par excellence de l'histoire nationale

(1) On en voit un grand nombre à l'Académie des Beaux-Arts ; elles proviennent des collections du comte Konchébevot de ce genre d'œuvres russes.

(2) « La plupart des peintres, leurs études terminées, s'en vont parfaire leur instruction en Allemagne, en Italie et en France. Le gouvernement accorde des pensions aux lauréats de l'Académie pour qu'ils puissent passer dans ces divers pays quelques années, sans préoccupations matérielles. Or, que ce soit Rome, Paris, Munich, Vienne, Dresde ou Dusseldorf qui les retiennent par les maîtres ou par le milieu d'art, l'étranger n'entame point leur personnalité. Quand ils rentrent en Russie, elle s'affirme bientôt avec netteté et se développe vigoureusement dans l'atmosphère ambiante, toute imprégnée de nationalisme. Il est peu de pays où les idées et les sujets cosmopolites, les emprunts aux mythologies et les fantaisies d'imagination soient plus rares. Dans le catalogue d'une grande exposition rétrospective, embrassant les vingt-cinq dernières années de l'art russe, organisée tout récemment à Moscou et comptant plus d'un millier d'œuvres, à peine cent tableaux sont étrangers aux paysages, aux mœurs et à l'histoire de la Russie. »

(Marius Vachon.)

russe. On cite parmi ses œuvres : *Le Petit lever de l'impératrice Anne*, le *Conseil des ministres chez l'impératrice Anne*, les *Noces de Galitzine au Palais de Glace*, *Catherine II inaugurant l'Académie impériale des Beaux-Arts* (1).

Chelmonski, c'est le peintre des chevaux; il sait les rendre avec une puissance et une originalité remarquables.

Prianischnikov s'est fait un grand renom avec ses peintures de soldats et de scènes guerrières. Dmitriev et Kovaloky sont de remarquables peintres de genre.

Basile-Pétrovita Vereschagine, un des grands maîtres russes contemporains, a su conquérir une popularité européenne par ses tableaux d'études orientales, d'un si pittoresque attrait, et ses scènes de la guerre russo-turque qui furent expédiés à Paris. Son tableau, la *Muraille de Salanon* est devenu populaire. N'oublions pas Siémiradski, le peintre des *Torches de Néron*, exposé à Paris, en 1878.

Ce tableau a été placé derrière l'iconostase de l'église Saint-Sauveur de Moscou (2).

(1) Tous ces tableaux remarquables appartiennent au Tzar.

(2) M. de Vogüé a ainsi donné un résumé synthétique de l'esthétique russe : « L'art, chez les Russes, a fidèlement reflété l'évolution si remarquable de la littérature. En moins de cinquante ans, une courbe rapide a mené celle-ci des élégances aristocratiques et de l'idéal romantique au réalisme âpre, grossier parfois, et souvent très puissant, des productions contemporaines. De même, l'art nouveau a des partis pris qui trahissent le génie fortement démocratique de la race. L'esprit, la gaieté, les fines qualités, qui ont fait la fortune du genre en France, sont à peu près inconnus ici. L'âme russe est épique et lyrique. Aujourd'hui, c'est l'epopée des humbles qui est en faveur. Les peintres les plus récents et les plus goûtés du public ont adopté une interprétation de la vie triste, amère; les figures et les scènes qu'ils nous montrent de préférence parlent de fatalité résignée ou de sourdes révoltes; on sent que le pinceau traduit des pages de Dostoïevski ou de Nekrassof. Les humoristes ont la main lourde, ils forcent la note et tombent facilement dans le vulgaire. Ce qui nous choque le plus dans ces rudes natures hâtivement écloses à la civilisation, c'est l'absence de la *politesse* au sens ancien et complet de ce mot : une sombre énergie la remplace. Les peintres de la misère et de la souffrance sont dramatiques, parce que leur impression est sincère; ils ne jouent pas sur un thème d'art; ceux qui étudient la nature la voient avec un sentiment pénétrant qu'on ne trouverait pas toujours au même degré chez nos maîtres. »

Les Arts industriels et décoratifs

Sommaire

Les arts décoratifs et industriels. — Leurs progrès. — Les chefs-d'œuvre de ciselure. — L'orfèvrerie. — Saint-Sauveur. — Manufacture impériale. — Les Icones. — Les soieries. — Les étoffes.

Les arts décoratifs et industriels ont atteint de nos jours un développement considérable en Russie.

Il n'est pas une petite église, une modeste chapelle dédiée à la Sainte-Vierge Marie ou à un saint ou à une sainte, même au coin d'une rue, qui ne soient décorées d'icones, de lampes d'argent, de bronze ou de vermeil.

Il faut voir les iconostases des cathédrales pour se rendre compte de la richesse inouïe qui préside à leur décoration. On y emploie à profusion l'or, l'argent, le lapis, la jaspe, le marbre, l'agate, le vermeil, les émaux. C'est un enchantement pour les yeux.

La mosaïque tient une si grande place dans la décoration, qu'on a créé, à l'Académie des Beaux-Arts, une manufacture de mosaïque.

Puisque nous parlons des arts décoratifs, empruntons, à titre d'exemple, à M. Vachon, cette description de l'église Saint-Sauveur de Moscou : « L'intérieur de Saint-Sauveur est d'une richesse qui égale, si elle ne la surpasse, la décoration luxueuse de Saint-Pierre-de-Russie et de la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs.

« Ce ne sont que marbres polychromes, mosaïques sur le sol, sur les murs et sur les voûtes, ors, vermeils, bronzes et peintures; les arceaux et leurs bandeaux sont de gigantesques émaux byzantins d'un éclat de couleur éblouissant et du travail le plus précieux.

« La disposition intérieure est celle du Panthéon de Paris; mais, tout autour des nefs règne une vaste galerie inférieure.

« L'iconostase est placé dans le bas de la croix tourné vers le sud. Il se compose d'un édicule octogonal, en marbre blanc *sculpté et ciselé comme une pièce d'orfèvrerie*, à trois étages, dont les entre-colonnements sont remplis par des peintures anciennes, et surmonté d'un dôme pyramidal

à 16 pans en émail cloisonné, terminé par une croix d'or. Les portes royales en bronze doré sont des *chefs-d'œuvre de ciselure*. La coupole tout entière, ainsi que les penductifs, les tympans dans les trois nefs sont couverts de peintures représentant des épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

« Saint-Sauveur constitue une sorte de musée de l'Ecole russe contemporaine.

« ..... Aux quatre coins de la galerie, des lampes brûlent nuit et jour devant de riches icones, en exécution d'un vœu d'Alexandre Ier (1). L'éclairage est produit par 3.200 chandeliers ou lampes en bronze doré. La nuit, l'effet de toutes ces lumières, se reflétant sur les marbres, sur les émaux et sur les ors, est féerique... On y a dépensé vingt millions de roubles, soit environ 80 millions de francs..... »

Depuis une trentaine d'années, la Russie a fait d'énormes progrès dans les arts industriels. C'était autrefois la France qui faisait la loi en y important ses orfèvreries, ses meubles, ses tapisseries, ses soieries. Aujourd'hui, c'est un changement radical. Les artistes ont pris modèle sur les artistes français, surtout sur ceux du XVIIIe siècle. Les orfèvres et les bijoutiers produisent en ce genre des travaux remarquables. Le Tzar lui-même les encourageaient. Les ébénistes font de fort jolis meubles imitant souvent ceux des époques de Louis XV et de Louis XVI.

La Russie fabrique, aujourd'hui, elle-même des soieries et des étoffes pour l'ameublement et les vêtements.

La manufacture impériale de Saint-Pétersbourg (2) fabrique seule des objets de céramique, et encore la production en est-elle restreinte aux ouvrages pour les palais et les châteaux impériaux.

Une industrie qui touche un peu à l'art, c'est l'*imagerie religieuse* qui est tout spécialement fabriquée à Kazan et à Moscou.

« On a créé dans ces deux villes et dans leurs environs de nombreuses manufactures d'icones peintes sur bois ou sur cuivre et ornées de reliefs en cuivre, chrysocale, argent, vermeil et même en or. Le système de la division du travail est appliqué de la façon la plus

(1) Dans la galerie qui fait le tour des nefs et qui est destinée aux processions, les parois sont revêtues de plaques de marbre portant, en lettres d'or, les noms des batailles de la grande campagne de Russie, des récits de la retraite, des campagnes de 1813, de l'abdication de Napoléon et de la conclusion de la paix.

(2) Fondée en 1744.

complète, dans cette industrie, qui recrute son personnel parmi les moines et les paysans. Toutes les parties de l'icone, les yeux, le nez, la bouche, les cheveux, les mains, les pieds, etc., sont exécutés par des spécialistes qui font toujours la même besogne, d'après des types immuables transmis du mont Athos aux couvents moscovites. Cette industrie est très prospère et a une grande extension, car il n'est pas un orthodoxe qui n'orne sa maison d'une sainte image, devant laquelle des lampes brûlent nuit et jour (1). »

II. La Musique

Sommaire

Les origines de la musique russe. — Vertowsky. — La vie pour le Tzar, de Glinka. — Séroff. — Dütch. — Dargomijsky. — César Cui. — Balakireff. — Borodine.

Depuis une trentaine d'années, la *musique russe* est très appréciée en France. On joue les morceaux des musiciens de la Russie et on connaît très bien leurs œuvres principales.

Il nous paraît intéressant de donner ici un court aperçu de l'histoire de cette musique (2).

La musique russe remonte au XVIIIe siècle. A cette époque, elle était sous l'influence de l'Église orthodoxe, et en dehors des chants populaires, si nombreux et si curieux par leur forme naïve et pittoresque ; tous les compositeurs ont été certainement tributaires de l'École Italienne d'abord, puis de l'École Française.

On peut dire que le premier musicien qu'on peut considérer comme vraiment russe fut Vertowsky, peu instruit, assez inexpérimenté peut-être, mais qui du moins se trouvait être un inventeur.

(1) Marius Vachon.

(2) « Si l'on voulait déterminer ce qui constitue la note tout à fait spéciale de la musique russe, dit M. Albert Soubies, il faudrait, selon nous, observer que l'on est en présence, pour la première fois peut-être, d'un art très jeune, dont l'inspiration est fraîche et populaire, et qui, en même temps, par un concours singulier de circonstances, a à sa disposition un luxe scientifique, une souplesse technique, qui, ailleurs, n'ont été le fruit que d'une élaboration très lente. »

Il a laissé sept opéras dont le plus connu, le plus populaire est *La Tombe d'Askeld*, représenté en 1835.

C'est à peine un an plus tard qu'apparut *La Vie pour le Tzar* de Glinka, qui devait réellement opérer une véritable révolution ; et quoique sa musique porte çà et là les traces du goût périssable et périmé de son temps, néanmoins on y découvre de la finesse, de l'originalité de sentiment harmonique et de l'élégance pittoresque dans l'orchestration.

En dehors de *La Vie pour le Tzar*, on doit à Glinka un grand nombre d'œuvres : sa partition de *Rousolan et Ladmilla* est une œuvre supérieure à bien des égards. Cet artiste savait exceller dans l'art d'écrire sur des airs populaires des suites d'orchestre étincelants de variété. C'est ainsi qu'on lui doit la *Kamarins Kaïn* sur des thèmes russes, une *jota aragonesa* et une *pini à Nadind*, sur des airs espagnols. Il orchestra aussi lui-même l'*Invitation à la Valse*.

Les contemporains et les successeurs de Glinka furent Dütch, Séroff et Dargomijsky.

Comme tous les musiciens de l'École russe moderne, Séroff fit de très brillantes études littéraires et, quoique occupant la situation de conseiller d'État, il s'adonna à la critique et ensuite à la composition musicale.

Ses œuvres principales sont un *Stabat*, *Une nuit de mai*, et trois opéras *Rogneda*, *Judith* et le *Tare Maligne*, œuvres dans lesquelles on reconnaît évidemment l'influence de Wagner.

Avec Dargomijsky (1), nous arrivons au type parfait d'un art nouveau. Avec le *Canine de Diane (Don Juan)*, il a donné à la nouvelle école sa véritable pierre de touche.

Dargomijsky s'est montré assez avide de nouveautés comme harmoniste.

Il a fait représenter à Moscou une *Isméralde* et un opéra-ballet, le *Triomphe de Bacchus*.

Nous arrivons aux grands maîtres contemporains : César Cui et Balakireff, les promoteurs des idées nouvelles autour desquels se sont groupés Rimsky-Kersakoff, Moussagsky et Borodine.

De César Cui, on peut citer *Le Prisonnier du Caucase*, *William Rattcliff*, le *Flibustier* et *Angelo*.

(1) Il avait commencé par procéder de Glinka avec sa *Roussalka*.

Balakireff n'a pas écrit d'opéras.

De Moussagski, on peut citer la *Kavantsdima* et *Boris Godenuoff*.

Rimsky-Kersakoff est surtout connu en France par ses poèmes symphoniques. On peut encore mentionner de lui ses opéras : *Nuit de Mai*, *Pskovibanie*.

Borodine a été une des grandes gloires de la musique russe. Sa mort a été une perte irréparable pour la nouvelle Ecole russe. Il a laissé inachevé un grand ouvrage dramatique, *Le Prince Igov*.

Ses deux belles *Symphonies pour orchestre* ont contribué pour une très grande part à mettre en lumière son original talent.

Parmi ces éclectiques, il faut citer Tschaikowsky et Rubinstein. Ce dernier est bien connu en France. Avec son *Néron*, ses *Oratorios*, ses cinq *Convertis*, si purs dans leur forme classique, il est assuré de la postérité (1).

Parmi les noms des autres maitres de talent, nous pouvons encore mentionner le général Lvoff, Daridoff, Soloweff, Lisclinie, Boris Schelle, Kaschperoff, Arensky, Glazonwoff, Liadoff, qui a écrit de si charmantes mazurkas pour piano, Kolatscheffsky, dont on connait en France les si jolis et si intéressants zigzags, etc. (2).

Il nous faut dire aussi, en terminant ce court aperçu, que si ces

(1) « Il a d'ailleurs écrit ses ouvrages dramatiques en diverses langues, et les a fait représenter en divers pays. A Saint-Pétersbourg, il a donné *Fourka l'idiot*, *Le Démon* tiré du poème de ce nom de Lermontof), *Dimitri Donskoï*, *Le Marchand Kalaschnikof* aussi d'apres Lermontof) ; en Allemagne, il a donné à Vienne *Les Enfants des Landes*, à Dresde *Feramors* (sur le sujet de *Lalla-Roukh* de Thomas Moore), à Berlin *Les Macchabées* ; enfin il a écrit en français, sur un livret de M. Jules Barbier, un *Néron* qui n'a encore été représenté qu'à Anvers et qui semble appelé à se produire un jour ou l'autre à notre Opéra. A cela il faut ajouter deux grands oratorios, *Le Paradis Perdu*, exécuté à Saint-Petersbourg, et *La Tour de Babel*, écrit il y a vingt ans pour le grand festival de Dusseldorf, et que nous avons entendu à Paris, lors de l'Exposition universelle de 1878. Pour ce qui est de la musique instrumentale, le bagage de Rubinstein est énorme : il ne comprend pas moins de deux cent cinquante morceaux de piano, puis des sonates, trios, quatuors pour piano et instruments à cordes, ainsi que plusieurs symphonies, entre autres celle intitulée *L'Océan*, qui est connue dans toute l'Europe. »

(Arthur Pougin.)

(2) « Non seulement la musique symphonique est en grand honneur en Russie, mais aussi la musique de chambre, c'est-à-dire le quator, de sorte qu'avec l'opéra, ce pays possede les trois grandes formes par lesquelles la musique se manifeste dans l'ordre le plus élevé. »

(Arthur Pougin.)

musiciens se rattachent à un pays étranger, c'est peu à l'Allemagne, mais beaucoup à la France grâce à Berlioz.

La Vie pour le Tzar.

Sommaire

Le musicien Glinka. — Son œuvre. — La *Vie pour le Tzar.* — Une lettre. L'œuvre. — Sa valeur.

Il est une œuvre que les Français ont appréciée avec goût et qui est devenue populaire en Russie, c'est la *Vie pour le Tzar*, œuvre du musicien Glinka (1).

Cette œuvre révolutionna la Russie musicale et la fit entrer, c'est bien le cas de le dire, dans le concert des nations europeennes.

C'est une œuvre de premier ordre qui rendit Glinka célèbre du premier coup et en fit le prophète et le représentant de la nouvelle musique russe.

« Glinka, dit M. Arthur Pougin, est bien un chef d'École, et le porte-drapeau de la nouvelle musique russe. C'est ainsi qu'il est considéré par ses compatriotes et qu'il doit l'être par tous.

« En dehors du théâtre, son œuvre est considérable et variée : mais il faut faire assez bon marché de ses compositions d'extrême jeunesse, de celles qui précèdent son premier retour en Russie. . . . .

« .... Il faut enfin constater que si la *Vie pour le Tzar* (2) est

(1) Michel-Inanovitch Glinka naquit près de Smolensk en 1804 et mourut en 1857. Il avait commencé par être employé dans les ponts et chaussées.

(2) Le sujet de la *Vie pour le Tzar* lui avait été indiqué par le poète Joukowsky, mais ce fut le baron Rosen qui écrivit le livret. La donnée de l'œuvre que Glinka mit deux ans à traiter se rapporte à la lutte des Russes contre les Polonais en 1613. Mikhaïl-Fédorowitch Romanoff vient d'être élu tzar.

Les Polonais veulent s'emparer de sa personne ; ils ont, pour cela, recours à un paysan, Ivan Soussanine, et lui commandent de les mener auprès de son maître. Mais Ivan, sous leur *incognito*, flaire la présence de l'ennemi, et tandis qu'il envoie son fils adoptif, Vania, avertir le souverain, il égare les Polonais au fond des forêts. Ils s'aperçoivent de sa ruse et le tuent ; il a ainsi donné sa vie pour le tzar.

Un épilogue à effet transporte le spectateur à Moscou ; Vania fait au peuple rassemblé le récit de l'acte héroïque de Soussanine.

L'opéra se termine par l'entrée triomphale du tzar dans la ville sainte, au son des cloches et d'une musique retentissante.

restée, par le fait même de son sujet, l'opéra de Glinka populaire par excellence, *Rousolan et Ludmilla* reste, d'autre part, la manifestation la plus complète, la plus éclatante et la plus élevée de son noble genre. C'est là qu'il a déployé toute son originalité. »

En écrivant la *Vie pour le Tzar*, Glinka voulait réagir contre les tendances de la musique italienne et créer une musique nationale. Il y avait d'ailleurs longtemps que cette idée hantait son esprit, et il l'exposait dès 1832 quoique d'une façon timide, dans une lettre qu'il adressait de Berlin à un de ses amis de Saint-Pétersbourg :

« .... Je ne resterai pas longtemps ici, et j'ai la plus grande hâte de voir venir le moment de t'embrasser. J'ai un projet en tête, une idée..., ce n'est peut-être pas le moment de faire une entière confession ; peut-être, si je te disais tout, craindrais-je de trouver peints sur ton visage les signes de l'incrédulité..... Faut-il tout te dire ?..... Je pense que je pourrais, moi aussi, donner à notre théâtre un ouvrage de grandes proportions. Ce ne sera pas un chef-d'œuvre, je suis le premier à l'admettre, mais enfin ce ne sera pas si mal !... Qu'en dis-tu ? L'important est de bien choisir le sujet. De toute façon, il sera absolument national. *Et non seulement le sujet, mais la musique : je veux que mes chers compatriotes se trouvent là comme chez eux,* et qu'à l'étranger on ne me prenne pas pour un glorieux, un présomptueux qui se pare, comme le geai, des plumes d'autrui. Je commence à m'apercevoir que je pourrais t'ennuyer en prolongeant outre mesure une description de ce qui est encore dans les limbes de l'avenir. Et qui sait si je trouverai en moi la force et le talent nécessaires pour remplir la promesse que je me suis faite ?..... »

L'apparition de la *Vie pour le Tzar* fut un succès merveilleux, un évènement véritablement national. On trouve dans cette œuvre à la fois une teinte de mélancolie et un puissant sentiment dramatique.

L'Hymne national russe

(Bojé, Tzaria Khrani)

Sommaire

L'hymne national russe. — Bojé, Tzaria Khrani. — Le général A. Th. Lvof. Une lettre.

Bogé, Tzaria Khrani !
Dieu, protège le Tzar !

Traduction française de l'Hymne russe.

Dieu, protège le Tzar !
Fort, puissant,
Règne pour notre gloire,
Règne pour la terreur des ennemis,
Tzar Orthodoxe !
Dieu, protège le Tzar !

L'auteur de l'Hymne national russe est le général-major russe Alexis-Théodore Lvof. Il fut à la fois général d'armée et directeur de la chapelle du Tzar.

Né le 25 mai 1799 à Reval, dans l'Esthurie, il mourut le 28 décembre 1870.

Voici comment il raconte lui-même dans ses *Mémoires*, l'enfantement de son hymne patriotique :

« J'accompagnais en 1833 l'Empereur Nicolas dans son voyage en Prusse et en Autriche. De retour en Russie, je fus informé par le comte de Benkendorf que le souverain, regrettant que nous autres Russes nous n'eussions pas d'hymne national, et fatigué de l'air anglais qui y avait suppléé pendant de longues années, me chargeait d'essayer d'écrire un hymne russe.

« Le problème me parut extrêmement difficile et sérieux. En me rappelant l'hymne britannique si imposant : *God save the*, le chant français si plein d'originalité, et l'hymne autrichien dont la musique est si touchante, je sentais et je comprenais la nécessité de faire quelque chose de fort, de grand, d'émouvant, de national, pouvant retentir dans

une église, dans les rangs de l'armée, au milieu d'une foule populaire ; accessible à tout le monde, depuis le savant jusqu'à l'ignorant. Cette pensée m'absorbait, les conditions du travail dont j'étais chargé me rendaient perplexe.

« Un soir, rentrant très tard chez moi, je composai et écrivis en quelques instants la mélodie de l'hymne. Le lendemain, j'allai chez Joukovsky pour lui demander les paroles, mais il n'était pas musicien et eut beaucoup de mal à les adapter à la conclusion mineure de la première cadence de la mélodie.

J'annonçai enfin au comte de Benkendorf que l'hyme était prêt. L'Empereur voulut l'entendre et vint (le 23 novembre 1833) à la chapelle des chantres de la Cour, accompagné de l'Impératrice et du grand-duc Michel. J'avais réuni le chœur complet des chantres, renforcés de deux orchestres.

« Le souverain fit répeter plusieurs fois l'hymne, voulut l'entendre chanter sans accompagnement, puis le fit exécuter par chaque orchestre séparément et par tous les exécutants réunis. Sa Majesté me dit alors en français : Mais c'est superbe ! et elle ordonna séance tenante au comte de Benkendorf d'informer le ministre de la guerre que l'hymne était adopté pour l'armée. Cette mesure fut promulguée le 4 décembre 1833. La première audition publique de l'hymne eut lieu le 11 décembre 1833, au Grand-Théâtre de Moscou. L'Empereur paraissait vouloir soumettre mon œuvre à l'appréciation du public de Moscou. Le 25 décembre, l'hymne retentit dans les salles du Palais d'Hiver, à la cérémonie de la bénédiction des drapeaux.

« Le souverain voulut bien m'accorder comme témoignage de sa satisfaction une tabatière en or enrichie de brillants, et Sa Majesté ordonna, en outre, que les mots : Dieu protège le Tzar seraient placés dans les armoiries de la famille Lvof (1). »

(1) « Voici, relative à une exécution assez curieuse de l'hymne de Lvof, une note que nous empruntons à la *Gazette musicale* du 24 août 1850.

« L'hymne populaire russe, par Lvof, sera chanté à trois reprises différentes : lors du couronnement de l'Empereur, pendant le feu d'artifice qui représentera successivement l'image des tzars Pierre-le-Grand, Nicolas et Alexandre II. La seconde fois, l'hymne sera exécuté par un chœur composé de 1.000 voix ; la troisième fois, avec accompagnement de canons, que l'on fera partir moyennant un appareil électro-galvanique. »



LA GROSSE CLOCHE DE MOSCOU

DOUZIÈME PARTIE

LA LITTÉRATURE DU PEUPLE RUSSE

LA LITTÉRATURE DU PEUPLE RUSSE

I La Littérature russe des origines à la fin du XVIII siècle

Sommaire

Les premiers vestiges de la littérature. — La chronique du moine Nestor. — Le Damstroï. — Le récit de l'expédition d'Igov. — Le missel de la cathédrale de Reims. — Lemonosof. — Derjavine. — L'hymne à Dieu.

Les premiers vestiges de la littérature russe datent du XIe siècle. Vers 1030, sous Jarolav-le-Grand, parut le plus ancien *Recueil des lois russes*. De 1110, datent les *Chroniques de Nestor*. Nestor était un moine du couvent de Kiev. Cette chronique présente pour l'histoire du peuple russe, un intérêt d'autant plus grand qu'elle est le premier monument littéraire qui nous éclaire sur les origines de la nation et les Varegues. Elle se termine à l'année 1110.

Le chroniqueur raconte, avec la naïveté et la simplicité qui font le charme de ces vieilles histoires, les évènements historiques, et donne de précieux détails sur les premiers princes russes qui régnèrent à Kiev. On croirait lire un chapitre de notre Grégoire de Tours.

Viennent ensuite les *Instructions* de Vladimir Monomaque; les *Annales* de Basile, de Sylvestre, de Simon, de Sousdal; le *Damstroï* ou *livre du ménage russe* au XVe siècle; le *Chant* de l'expédition d'Igov; l'*Évangile* d'Ostrami, de 10 p., orné des portraits des évangélistes, et le *Missel de la cathédrale de Reims*.

Le *Damstroï* est une espèce de manuel de morale religieuse et civique (1). L'auteur en est le pope Sylvestre, le précepteur d'Ivan IV.

(1) Voici un fragment du Damstroï, relatif aux instructions à suivre, par les domestiques :

« Le serviteur envoyé chez d'honnêtes gens doit d'abord frapper doucement à la grande porte. Si un domestique vient lui demander : Pour quelle affaire viens-tu ? il ne doit pas le dire, mais il répondra : Ce n'est pas à toi que j'ai affaire, c'est à celui vers

Ce manuel nous éclaire sur la vie quotidienne de la Russie au xve siècle. Le pope entre dans les moindres détails de cette vie, donne des prescriptions sur la manière dont on doit se tenir à table, comment on peut causer, laver le linge, la chemise rouge (1), élever les enfants.

C'est en 1791 que fut découvert le texte du *Récit de l'expédition d'Igov*. C'est une épopée en prose cadencée, dans laquelle l'auteur inconnu nous donne le récit d'une campagne du prince Igov Siratolovitch, prince de Novgorod-Severski, contre les barbares Polotsi, ces terribles nomades des Steppes.

L'histoire du *Missel de la cathédrale de Reims* est des plus curieuses :

« Il existait en Bohême, au xie siècle, un ermite du nom de Procope, qui vivait dans une grotte de la montagne des Vierges, près de Prague. Il devint le confesseur du roi et fonda, grâce à ses libéralités, un monastère qu'il soumit à la règle de Saint-Benoît, et où la Liturgie slave fut adoptée. C'est le monastère de Pazava. Parmi les manuscrits qui en sont sortis, il en est un qui aurait été, suivant la tradition, écrit par Procope dans sa grotte solitaire. Au xvie siècle, il tomba entre les mains du cardinal de Lorraine, qui, en 1574, en fit don à la cathédrale de Reims. Le clergé de cette ville, peu compétent en paléographie slave, prit ce manuscrit, dont l'écriture lui était inconnue, pour un évangile syriaque qui avait appartenu à saint Jérôme, et pour honorer une si précieuse relique, on fit prêter serment aux rois de France, lors de leur sacre, sur ce texte mystérieux.

Egaré pendant la Révolution, retrouvé depuis, le *Livre du Sacre*, c'est ainsi que l'on désigne ce manuscrit, a été publié en une splendide édition aux frais de l'Empereur de Russie (2).

qui je suis envoyé que je dois parler. Il indiquera seulement de la part de qui il vient, afin qu'on le répète au maître. Dans l'antichambre, il essuiera ses pieds crottés sur la paille ; avant d'entrer, il se mouchera, toussera d'avance et fera sa prière à haute voix. Si on ne lui répond pas : Amen, il devra la faire une seconde et une troisième fois à voix plus haute. Si l'on se tait encore, il frappera à la porte. En entrant, il s'inclinera devant les saintes images, puis il fera sa commission et pendant ce temps il ne devra ni mettre ses doigts dans son nez, ni tousser, ni se moucher, ni renifler, ni cracher. Si toutefois il y est absolument forcé, il se retirera un peu à l'écart. Il se tiendra convenablement, sans regarder ni à droite ni à gauche ; si on le laisse seul, il ne fouillera pas dans les effets et ne touchera ni à la nourriture ni à la boisson. Si on l'envoie porter quelque chose qui se mange, il n'y mettra ni la langue ni les doigts. »

(1) On sait que le rouge est la couleur préférée du paysan russe.

(2) Louis Léger. *Le Monde Slave.*

La domination des Mongols fut néfaste pour la Russie au point de vue littéraire, avec eux c'était un anéantissement complet de tous les progrès et le retour à la barbarie asiatique (1).

Quand la Russie fut délivrée de ces Mongols, il y eut une renaissance qui commença dans les couvents et qui vint aider puissamment l'invention de l'Imprimerie, qui permit de fixer la langue ecclésiastique et de répandre le texte des lois russes.

Les littérateurs commençaient par traduire les œuvres des nations voisines. Ils furent protégés et encouragés d'ailleurs, par Pierre-le-Grand, Elisabeth et Catherine II.

Ce fut le poète Lemonosof qui fixa les règles de la parodie et l'idiome national russe dans ses odes, ses méditations et son histoire de l'ancienne Russie.

Le poète lyrique Derjavine écrivait à la même époque son immortel *Hymne à Dieu*, reproduit dans toutes les langues de l'Europe et même en Asie :

(1) « Vers le milieu du XIIIe siècle, une formidable catastrophe s'abattit sur la Russie : elle fut ravagée par les Tartares, vit ses temples détruits, ses villes incendiées, ses princes réduits à se reconnaître les vassaux d'une horde sauvage, d'un khan à demi barbare, devant lequel ils allaient *battre la terre du front*. La littérature se réfugia dans les monastères : en dépit de la domination des païens, les moines conservèrent la tradition byzantine, la culture de la langue grecque ; la région moscovite remplaça la région kievienne comme centre intellectuel du monde russe ; les moines défrichèrent les forêts du nord et agrandirent le domaine de la patrie au moment où elle semblait prête à succomber pour jamais. Grâce à l'Église, la langue nationale se maintint ; elle n'a pas plus péri dans la lutte contre les Tartares, que l'espagnol dans la lutte contre les Arabes ; mais, comme l'espagnol, elle a subi l'influence de l'idiome des envahisseurs. Aujourd'hui encore, les mots russes qui désignent un relai de poste (*iam*), la monnaie (*dengi*), la douane (*tamojnia*), le domaine public (*kazna*), et bien d'autres encore, sont empruntés à la langue tartare. La littérature ne pouvait pas rester indifférente aux misères de la Russie, à ses longues luttes, à ses héroïques efforts. Je laisse de côté le *Récit* ou *Dit de la Bataille*, d'Igov, qui célèbre une guerre contre les Polovtses païens comme les Tartares ; mais je ne puis passer sous silence la *Zadonstchina*, ce récit épique qui célèbre la gloire du prince Dmitri Donskoï, vainqueur des Tartares à Koulikovo (1380). C'est un morceau d'un souffle vraiment épique :

« Alouette légère, joie des beaux jours, va-t'en sous les nuages bleus, contemple la forte cité de Moscou. Chante la gloire au grand prince Dmitri Ivanovitch, et à son frère Vladimir Andréevitch. Ils se sont élancés comme des faucons sur le champ des Tartares. Les chevaux hennissent sur la Moskva, les tambours battent dans Kolomna, les trompettes résonnent, les étendards frémissent. Les cloches du beffroi sonnent dans la grande Novgorod... » (L. LÉGER.)

HYMNE A DIEU

O toi, dont l'existence infinie, immuable,
De vie et de splendeur remplit l'immensité,
Seul en ta triple essence au fidèle adorable,
Seul traversant les temps en ton éternité,
Esprit présent partout et partout invisible,
A l'humaine raison toujours inaccessible,
Toi que nul n'a créé, que n'embrasse aucun lien,
Dont la présence auguste anime la nature,
La regle, la soutient, l'embellit et l'épure
Autour de l'univers que nous appelons Dieu,

Quand ma raison pourrait, par un effort sublime,
Compter les feux du ciel, les sables du desert,
Et plongeant dans les flots de l'orageux abime,
Mesurer d'un regard la profondeur des mers,
Il n'est en toi, Seigneur, ni nombre, ni distance :
Les Chœurs des immortels, issus de ton essence
Devant ta majesté s'arrêtent confondus,
Et jusque vers toi s'élève une pensee,
Sous tes vives clartés elle tombe éclipsée
Comme au milieu d'un siècle un instant qui n'est plus.

A l'œuvre des temps ta volonté suprême
Du vide sans limite a tiré le chaos ;
Mais, avant ta naissance, existant par toi-même
L'éternité marquait ton sublime repos.
En toi, toute existence a sa source première,
Lumière sans déclin, d'ou jaillit la lumière,
Des âges infinis tu poursuivras le cours ;
Tu parlas, et soudain, le monde ton ouvrage,
En traits étincelants reflèchit ton image ;
Seul tu vis, tu vécus et tu vivras toujours.

La Littérature Russe moderne

SOMMAIRE

Les débuts de la littérature russe moderne. — Karamsine. — Krilov. — Le grand poète Pouchkine. — Ses œuvres. — Lermontov. — Nicolas Gogol. — La steppe. — Dostoïevsky. — Ivan Tourguenef. — Ses œuvres. — Le comte Léon Tolstoï. — Souvenirs du siege de Sébastopol.

C'est au début du XIVe siècle que la littérature moderne a son point de départ. Les œuvres des littérateurs russes devinrent alors plus personnelles. Nous voyons apparaître des auteurs aujourd'hui connus et appréciés en France d'un nombreux public, tels que : Karamsine, Krilov, Grilviédov, Pouchkine, Lermontov, Gogol, Tourguenef, Dostoïevsky, Tolstoï, etc...

Karamsine naquit à Orenbourg en 1769.

Il fonda le journal le *Journal de Moscou*, publia des contes et consacra douze années de sa vie à écrire un magistral ouvrage : L'*Histoire de l'Empire russe* (1).

(1) Voici un court fragment de cette histoire, relatif à Ivan III et qui donnera une idée de la force de l'auteur :

« Fier dans ses relations avec les autres souverains, Ivan III aimait à déployer une grande pompe devant leurs ambassadeurs ; il introduisit l'usage de baiser la main du monarque en signe de faveur distinguée ; il voulut par tous les moyens extérieurs possibles s'élever au-dessus des hommes pour frapper fortement l'imagination ; ayant enfin pénétré le secret de l'autocratie, il devint comme un dieu terrestre aux yeux des Russes qui commencèrent dès lors à étonner tous les autres peuples par une aveugle soumission à la volonté de leur souverain. Le premier, il reçut en Russie le surnom de Terrible, mais terrible seulement à ses ennemis et aux rebelles. Cependant, sans être un tyran comme son petit-fils Ivan IV, il avait reçu de la nature une certaine dureté de caractère qu'il savait modérer par la force de sa raison. Les fondateurs de monarchies se sont rarement fait distinguer par leur sensibilité, et la fermete nécessaire pour les grandes actions politiques est bien voisine de la rudesse. On dit qu'un seul regard d'Ivan lorsqu'il était enflammé de colère suffisait pour faire évanouir les femmes

Cet ouvrage lui valut d'être nommé conseiller d'Etat.

L'élévation morale et le souffle de patriotisme qui animent cet ouvrage ont rendu cette œuvre impérissable.

D'ailleurs, au point de vue littéraire, Karamsine a su allier la simplicité à l'harmonie.

Krilov naquit à Moscou en 1763. Il entra d'abord dans l'administration, puis devint secrétaire du gouverneur de Riga.

Il commença à écrire ses premières fables à 40 ans. Il eut un prompt succès avec ces fables qui se distinguent par la fantaisie, la finesse et la pureté du style. Elles ont acquis une grande popularité en Russie où elles sont placées entre les mains des enfants (1).

Grilviédov, né à Moscou en 1792, a laissé une célèbre comédie : *Le*

timides, que les solliciteurs craignaient de s'approcher du trône, qu'à sa table même les grands tremblaient devant lui, n'osant proférer une seule parole ni faire le plus léger mouvement lorsque le monarque, fatigué d'une bruyante conversation et échauffé par le vin, s'abandonnait au sommeil vers la fin du repas. Tous, assis dans un profond silence, attendaient un nouvel ordre pour le divertir ou pour se livrer eux-mêmes à la joie. »

(1) Voici comme spécimen une de ces fables traduite par M. Ch. Parfait :

LES PASSANTS ET LES CHIENS

Deux amis en causant cheminaient, vers la nuit,
Quand d'une porte un chien s'élance à leur passage,
Et s'agite autour d'eux, aboyant à grand bruit.
Il en vient deux, puis trois, des cours du voisinage ;
Bientôt toute une meute en jappant les poursuit ;
Au bout d'une minute à peine,
On en comptait la cinquantaine.
Déjà l'un des amis s'est armé d'un caillou.
Eh ! que fais-tu, mon cher ? lui dit l'autre, es-tu fou ?
Tu crois par ce moyen les apaiser sans doute ;
Mais ils s'en vont crier plus fort !
Sans plus les regarder, poursuivons notre route ;
Je connais leurs façons, tu verras si j'ai tort.
Ils n'ont pas fait cent pas que déjà hors d'haleine,
Des roquets épuisés en efforts superflus
La voix se fait entendre à peine ;
Quelques instants plus tard, aucun n'aboyait plus.
Sur les pas du talent qui marche solitaire
La voix de l'envieux toujours se récriera :
Poursuis ta route, il aboiera,
Mais il finira par se taire.

malheur d'avoir de l'esprit, qui est écrite sur un ton de raillerie superbe (1).

Le plus grand poète de la Russie, Pouchkine, naquit à Pskof, en 1799. Son influence sur ses contemporains et sur les écrivains qui lui ont succédé a été vraiment considérable (2).

(1) En voici un extrait nous relatant une anecdote racontée par un des personnages de la pièce, Famoussof, le modèle des hauts fonctionnaires, disant bien la mesure de cette spirituelle critique :

« Vous autres, dit-il au jeune Russe, principal personnage de la comédie, vous êtes pleins d'orgueil, mais savez-vous comment se comportaient vos pères ? Instruisez-vous en vous modelant sur les anciens. Vois par exemple mon oncle, ce n'est pas dans de la vaisselle d'argent, c'est dans de la vaisselle d'or qu'il mangeait. Il avait cent domestiques à son service, il était tout chamarré de décorations et menait grand train. Il passa sa vie à la Cour, et quelle Cour ! Ce n'était pas comme aujourd'hui ; c'était du temps de l'impératrice Catherine ; tous alors étaient des personnages. Lui, il savait s'incliner, il savait aussi faire le grand seigneur. Il avait l'air sérieux et important, mais quand il était de service il excellait à faire des courbettes. Un jour, en reculant, il lui arriva de tomber et il faillit se casser le cou. Il poussa un cri de sa voix enrouée. Sa Majesté l'en récompensa par un sourire. Elle daigna rire de sa chute. Que fit-il ? Il se releva et voulut saluer ; mais il tomba une seconde fois. Il l'avait fait exprès ! On n'en rit que plus fort. Il recommence une troisième fois. Qu'en penses-tu ? A ton avis c'était ridicule ? D'après moi c'était très spirituel. Il s'était fait mal en tombant ; il se releva heureusement. Aussi, qui était le plus souvent invité à faire une partie de whist ? Qui, à la Cour, entendait le plus de mots flatteurs ? C'était mon oncle. » (Courrière, *Histoire de la littérature contemporaine en Russie*).

(2) Voici un court extrait de l'œuvre poétique de Pouchkine :

EXEGI MONUMENTUM

Je me suis élevé un monument qui n'est pas construit de main d'homme — et dont le peuple russe n'oubliera pas le chemin : — il dresse son faîte superbe plus haut — que la colonne d'Alexandre (1).

Non, je ne mourrai pas tout entier ! Par le prestige de ses chants, mon âme — à mes cendres survivra et bravera l'anéantissement des êtres... — Je demeurerai célèbre tant que dans ce monde sublunaire — restera un poète.

Ma gloire se répandra par toute la grande Russie, — et les races qui l'habitent y répèteront mon nom chacune en sa langue, — aussi bien le fier petit-fils des Slaves, que le Finnois, et l'indompté — Toungouse, et le Kalmouk, ami de la steppe.

Et longtemps je serai cher au peuple russe — parce que j'ai voué ma lyre au culte du beau et du bien, — parce que dans mon siècle barbare j'ai célébré la liberté — et prêché la pitié pour les faibles.

Écoute, ô Muse, la voix de Dieu, — méprise les outrages et dédaigne les apothéoses — reçois avec la même indifférence — la louange et le blâme — et n'entre point en discussion avec les sots.

(1836)

(1) Monolithe érigé en l'honneur d'Alexandre Ier en face du Palais d'Hiver.

Son premier poème, *Rouslan* et *Ludmilla*, publié en 1819, fut accueilli avec grand enthousiasme.

Il fit plusieurs voyages. Quelques épigrammes et chansons politiques le firent exiler à Kichénef en Bessarabie.

Envoyé ensuite de Kichénef à Odessa, puis invité à rester dans sa famille près de Pskof, Pouchkine y composa sa célèbre tragédie de *Boris Godounof*. « L'étude de Shakespeare, disait-il, celle de Karamsine et de nos vieux auteurs m'a donné l'idée de ressusciter sous des formes dramatiques une des époques les plus émouvantes de notre histoire. »

Il publia successivement : *La petite maison de Kolamus, La Fille du Capitaine, La Révolte de Poutgatchef, Doubrovsky*. C'est dans ces derniers ouvrages que se trouve ce passage si curieux des mœurs des vieux seigneurs russes et dont le héros est un Français.

Pouchkine, qui était rentré en grâce auprès du Tzar, avait été appelé à succéder comme historiographe à Karamsine et préparait une grande histoire de Pierre-le-Grand, lorsqu'il fut mortellement blessé dans un duel, le 27 janvier 1837.

En 1840, trois ans après la mort de Pouchkine, un autre poète, son admirateur, Lermontov, succombait aussi dans un duel.

Né à Moscou en 1804, Lermontov entra à l'École des Cadets de Saint-Pétersbourg, et fut nommé en 1834 officier des hussards de la garde. A la suite d'un duel il fut envoyé dans un régiment du Caucase. Ce fut là qu'il fit ses ouvrages les plus originaux (1).

Citons parmi ses ouvrages : *Le boïar Orscha* (1835), poème ; *Le Démon*, poème ; la *Chanson sur le tzar Ivan Vassiliovitch, Un Héros de notre temps*, roman.

Nicolas Gogol naquit en 1809, à Sorotzini, gouvernement de Pul-

(1) Voici la poésie que Lermontov a consacrée à la mort du poète Pouschkine :

Il est mort, le poète, l'esclave de l'honneur, — il est tombé, couvert de calomnies, — le plomb dans la poitrine, avec la soif de la vengeance penchant sa tête altière... — Vous qui vous tenez en foule avide autour du trône, — bourreaux de la liberté, du génie et de la gloire ! — vous vous dérobez sous l'égide de la loi, — devant vous la justice et la vérité tout doit se taire ! — mais il y a un jugement divin, — favoris de la décadence, — il y a un juge terrible qui attend — il est insensible au son de l'or, — et il sait d'avance les pensées et les actions. — Alors vous recourrez vainement à la calomnie : — elle ne vous sera plus d'aucun secours, — et vous ne laverez pas de tout votre sang noir — le sang innocent du poète.

tares, dans cette Ukraine dont il a su si bien parler dans ses contes merveilleux. En 1831, parut son premier ouvrage : les *Veillées dans un hameau près de Dikancke*, puis vinrent les *Récits de Nizegorod*.

Citons encore sa *Nuit de mai*, le *Ménage d'autrefois*, les *Récits du Hameau*, les *Cimes vertes*, le *Revisan*, tableau de mœurs publiques. Ce *Revisan* souleva contre l'auteur tout le *fonctionnarisme russe* qui était en cause. « Heureusement l'audacieux satirique eut l'Empereur lui-même pour censeur. Le Tzar lut le manuscrit, porté au palais par une amie, et éclata de rire, il ordonna aux comédiens de jouer la parodie à ses fonctionnaires. Le jour de la représentation, il vint lui-même donner le signal des applaudissements. »

Donnons de cet auteur cette admirable description de *steppe* :

« Le soleil s'était levé dans un ciel sans nuage et versait sur la steppe sa lumière chaude et vivifiante. Toute la surface de la terre semblait un océan de verdure dorée, qu'émaillaient mille autres couleurs. Parmi les tiges fines et sèches de la haute herbe croissaient des masses de bluets, aux nuances bleues, rouges et violettes. Le genêt dressait en l'air sa pyramide de fleurs jaunes. Les petits pompons de trèfle blanc parsemaient l'herbage sombre, et un épi de blé apporté là, Dieu sait d'où, mûrissait solitaire.

« Sous l'ombre ténue des brins d'herbe, glissaient en étendant le cou des perdrix à la marche rapide. Tout l'air était rempli de mille chants d'oiseaux. Des éperviers planaient immobiles, en fouettant l'air du bout de leurs ailes, plongeant dans l'herbe des regards avides. De loin, on entendait les cris aigus d'une troupe d'oies sauvages qui volaient, comme une épaisse nuée, sur quelque lac perdu dans l'immensité des plaines. La mouette des steppes s'élevait d'un mouvement cadencé et se baignait voluptueusement dans les flots de l'azur ; tantôt on ne la voyait plus que comme un point noir, tantôt elle resplendissait blanche et brillante, aux rayons du soleil. O steppes que vous êtes belles !

« Le soir venu, la steppe changeait complètement d'aspect. Toute son étendue bigarrée s'embrasait aux derniers rayons d'un soleil ardent, puis bientôt s'obscurcissait avec rapidité et laissait voir la marche de l'ombre qui, envahissant la terre, la couvrait de la nuance uniforme d'un vert obscur. Alors les vapeurs devenaient plus épaisses ; chaque fleur, chaque herbe exhalait son parfum, et toute la steppe était imprégnée

de vapeurs embaumées. Sur le ciel d'un azur foncé, s'étendaient de larges bandes dorées et roses qui semblaient tracées négligemment par un pinceau gigantesque. Çà et là blanchissaient des lambeaux de nuages légers et transparents, tandis qu'une brise fraîche et caressante comme les ondes de la mer se balançait sur les pointes des herbes effleurant à peine la joue du voyageur. Tout le concert de la journée s'affaiblissait et faisait place peu à peu à un concert nouveau. Des gerboises à la robe mouchetée sortaient avec précaution de leurs gîtes, se dressaient sur les pattes de derrière et remplissaient la plaine de leurs sifflements. Le grésillement des grillons redoublait de force, et parfois on entendait, venant d'un lac lointain, le cri du cygne solitaire qui retentissait comme une cloche argentine dans l'air endormi (1). »

Dostoïevsky naquit à Moscou en 1821, dans un hôpital où son père était médecin militaire. Ses impressions d'enfance ont influencé sur son existence. Il eut une vie malheureuse.

A 23 ans, il écrivait son premier roman *Pauvres gens* qui enthousiasma le public. En 1849, devenu suspect, il fut envoyé en Sibérie, après avoir manqué être fusillé. Dans chacun de ses livres, il ramène une scène pareille, le récit ou le rêve d'une exécution capitale, et il s'acharne à l'étude psychologique du condamné qui va mourir ; remarquez l'intention particulière de ces pages, on y sent l'hallucination d'un cauchemar qui habite dans quelque retraite douloureuse du cerveau... L'histoire de son martyre est tout entière dans les *Souvenirs de la maison des morts*. Lire ce livre, c'est lire sa vie.

En 1859, il reçut sa grâce et revint à Saint-Pétersbourg où il publia les *Humiliés et offensés*. Ce fut la *première œuvre qui ait été traduite en France*. Il fit aussi du journalisme.

Ivan Tourguenef, l'écrivain si raffiné dans son réalisme, est presque

(1) La littérature dramatique russe est pleine de couleur et d'originalité. Elle attaque franchement la peinture de mœurs et lui donne un cachet magistral. C'est la vie réelle prise sur le fait. On peut citer comme un chef-d'œuvre du genre la comédie du *Contrôleur* de Gogol. Evidemment, l'art russe emprunte beaucoup à l'art français; mais cet emprunt disparaît sous la couche du sentiment national. La langue se prête merveilleusement aux traductions; il n'y a pas un dialecte dans le monde qui rende mieux le mot à mot, en conservant à la phrase sa vivacité et sa fraîcheur primordiales.

aussi connu en France qu'en Russie. Il naquit en 1818, à Orel. Il appartenait à une famille noble de la Russie (1).

« Tout le monde, a dit Sieller, a pu goûter le charme de ses œuvres, qui toutes ont été traduites par ses soins. Ses *Mémoires* nous le font connaître tel qu'il était en réalité, bon et enthousiaste. Les *Mémoires d'un Chasseur* et quelques petits récits publiés à la même époque, de 1844 à 1850, lui acquirent une célébrité qui ne fit que grandir...

« De 1855 à 1865, il écrivit ses œuvres les plus remarquables : *Rudnie* (1855), *Un nid de gentilshommes* (1858), *Pères et enfants*.

« Ces œuvres donnèrent à Tourguenef une renommée que peu d'autres auteurs avaient atteint avant lui. Il devint positivement l'idole de toute la jeune génération. »

L'auteur le plus célèbre parmi ses contemporains, celui dont l'œuvre immense et variée s'impose à l'admiration universelle, c'est le comte Léon Tolstoï.

Le comte Léon Tolstoï est né en 1828, à Sasnaïa Poliana (1).

Il étudia à l'Université de Kazan puis entreprit un voyage au Caucase où son frère était capitaine. En 1851, il entra dans l'armée où il fut porté comme officier des troupes combattant en Circassie les montagnards insurgés.

Pendant la guerre de Crimée, il fut attaché à l'état-major du général

(1) « Tourguenef n'a pas poussé aussi loin que Tolstoï la connaissance et la domination de l'âme humaine ; mais il ne le cède à personne pour la divination des nuances de sentiments ; il demeure supérieur à tous ses rivaux par la force du génie plastique ; instruit à notre discipline intellectuelle par la longue fréquentation de nos écrivains, il est le seul Russe qui satisfasse pleinement les exigences du goût classique ; il est l'artiste par excellence. » (DE VOGUÉ.)

« Il a vécu longtemps parmi nous, et beaucoup peuvent se rappeler encore sa douce et noble physionomie, la franchise et l'affabilité de son accueil ; il a écrit en français, et ses œuvres ont été presque entièrement traduites, en partie par lui-même ; il s'est éteint au milieu de nous, après une rare et cruelle maladie, le 22 août 1883, dans sa retraite de Bougival. Le vide fait par sa mort dans les lettres européennes ne semble pas près d'être comblé ; il n'a laissé ni émule, ni disciple, et les noms des écrivains russes actuellement en vogue ne sauraient être classés que bien loin derrière le sien. « *Europe has been unanimous in according to Tourguenieff the first rank in contemporary literature.* » (*The Athenæum*, 8 septembre 1883.)

(ED. DE SAINT-ALBIN.)

(1) Près de Toula, dans la Grande-Russie.

Gatchekof et obtint le commandement d'une batterie ; il fit aussi partie des troupes qui défendaient Sébastopol (1).

Citons parmi ses œuvres historiques et sociales : *La Sonate à Kreuzès, A la recherche du bonheur, Guerre et Paix.*

Parmi ses œuvres pédagogiques et religieuses : *Ma Confession, Ma Religion, La liberté dans l'école, le Travail.*

Et parmi ses œuvres militaires : *Les Cosaques, Les Scènes du siège de Sébastopol.*

Donnons ici un extrait de ce dernier travail. Nous sommes à Sébastopol en 1854 :

« Vous suivez la rue, vous descendez une petite pente, et vous ne voyez plus de maisons autour de vous : rien que d'étranges amas de pierres, de planches, de glaise, de poutres ; devant vous, sur la pente, vous distinguez un espace noir, fangeux, coupé de fossés ; c'est là, pensez-vous, le quatrième bastion.

« On y trouve encore moins de gens ; plus de femmes du tout ; des soldats qui hâtent le pas ; des flaques de sang, quatre hommes portant un brancard sur lequel s'aperçoit un visage blême, jaunâtre, et une capote ensanglantée. Vous demandez : « Où est-il blessé ? » Les porteurs vous répondent d'un ton bourru, sans même vous regarder : « à la jambe » ou « au bras » si la blessure est légère ; ou bien ils passent silencieux et farouches, si l'on ne voit plus de tête, si celui qu'ils transportent est mort ou dans un état désespéré.

« En même temps le sifflement des boulets et des obus vous produit une impression désagréable pendant que vous commencez à gravir la montagne. Tout à coup, vous appréciez bien autrement que vous ne l'aviez fait jusqu'alors, la signification de la canonnade que vous avez entendue dans la ville. Il y a comme un souvenir calme et doux qui se réveille en vous ; vous êtes plus occupé de vous-même, de votre moi, que de tout ce qui vous entoure. Rien n'attire plus votre attention. Un sentiment

(1) « Il n'est pas de plus grand nom dans la littérature russe contemporaine que celui du comte Alexéï Constantinovitch Tolstoï. Son roman historique, le *Prince Sérébrianyi*, est resté le modèle du genre ; son drame de la *Mort d'Ivan-le-Terrible* n'a pas encore été égalé ; nul n'a plus de sentiment, de charme et d'éclat comme poète lyrique, de mordant et de gaieté comme satirique, et, créateur de la ballade historique et légendaire, il en est resté le maître incontesté. »

(De Saint-Albin.)



EGLISE VASSILI BLAJENNOI A MOSCOU

pénible d'irrésolution s'empare tout entier de vous. Toutefois, vous ne prenez point garde, en face du danger, à cette voix de la lâcheté qui parle au dedans de vous; vous lui imposez silence, surtout quand vous voyez les soldats, gesticulant, glisser dans la boue en dévalant de la hauteur et passer au trot à côté de vous en riant.

« Vous redressez la poitrine et la tête et vous grimpez à votre tour sur la montagne en vous enfonçant dans la glaise.

« A peine avez-vous fait quelques pas qu'à droite et à gauche de vous éclatent les fusillades.

« Vous vous demandez s'il ne vaudrait pas mieux prendre par la tranchée qui mène parallèlement au chemin; mais cette tranchée est remplie jusqu'à la hauteur du genou d'une boue liquide, jaune, fétide; vous vous décidez à continuer l'ascension de la montagne, d'autant plus que vous voyez tout le monde faire de même.

« Au bout de deux cents pas, vous débouchez sur un terrain fangeux, entouré de tous côtés de gabions, de fascines, de tranchées, de plates-formes, de remblais sur lesquels se trouvent d'énormes pièces d'artillerie et des tas de boulets empilés symétriquement. Tout cela vous paraît entassé sans but, sans ensemble et sans ordre. Ici, sur une batterie, est assis un petit groupe de marins; là, au milieu de la place, gît, enfoncé dans la glaise, un canon brisé; un fantassin muni de son fusil enjambe la batterie et parvient avec peine à retirer ses pieds de la boue qui le tient empêtré. Vous ne voyez partout que des éclats d'obus, des bombes qui n'ont pas éclaté, des boulets, des traces de la vie des camps, le tout englué dans cette boue liquide et collante. Il vous semble entendre tout près de vous passer un boulet; vous croyez distinguer les crépitements de la fusillade, le sifflement des balles, semblable à un essaim d'abeilles qui passent rapidement en bourdonnant au loin aux vibrations d'une corde d'instrument. Vous percevez le bruit de la canonnade, pareil au fracas du tonnerre, qui vous fait éprouver une terrible secousse et vous remplit d'épouvante.

« Voilà donc le quatrième bastion, cet endroit tant redouté et vraiment effroyable! pensez-vous, en ressentant un petit mouvement d'orgueil en même temps que le sentiment puissant de la peur qu'on maîtrise. Ne vous laissez pas prendre à cette illusion : ce n'est pas encore le quatrième bastion. Ce n'est que la redoute de Jasanoff, un

endroit relativement peu dangereux et qui n'offre, d'ailleurs, rien d'effrayant.

« Pour arriver au quatrième bastion, vous prenez à gauche, par l'étroite tranchée où vient de s'engager ce fantassin qui avance en se baissant.

« Dans cette tranchée, vous rencontrez peut-être d'autres brancards, des matelots, des soldats armés de bêches, vous verrez des fils conducteurs de mines, des abris en terre ; bien que deux hommes à peine puissent s'y loger en s'accroupissant, vous y apercevrez assis dans la boue, des Cosaques qui y changent de bottes, y mangent, y fument, y vivent.

« Partout vous découvrirez la même boue infecte, les mêmes vestiges d'un camp de guerre, les mêmes batteries renversées, çà et là pêle-mêle.

« Poussez encore trois cents pas plus loin, vous arrivez à une nouvelle batterie, à une esplanade remplie de fossés et entourée de gabions, de remblais, de canons sur des plates-formes, d'ouvrages en terre. Ici, vous remarquerez très probablement quatre ou cinq matelots qui, à l'abri du parapet, jouent aux cartes ; un officier de marine, voyant en vous un nouvel arrivant, s'empresse avec plaisir de vous laisser inspecter son emménagement et tout ce qui peut vous intéresser. Cet officier, assis sur un canon, roule tranquillement entre ses doigts une cigarette de papier jaune. Il va, calme, d'une meurtrière à l'autre. Il vous parle placidement, sans affectation ; si bien que, sans prendre garde aux boulets et aux balles qui sifflent maintenant à vos oreilles en plus grand nombre qu'auparavant, vous commencez à recouvrer vous-même votre sang-froid. Vous interrogez l'officier, vous écoutez attentivement ses explications. Il vous donnera — si vous l'en priez, bien entendu — tous les détails du bombardement du 5 mai ; il vous dira que de toute sa batterie, il ne restait plus qu'un seul canon en état de servir, avec huit servants, ce qui ne l'a pas empêché, le 6 au matin, de faire feu de toutes ses pièces ; il vous racontera que le 5 un obus tomba sur un abri en terre et mit huit hommes hors de combat ; il vous montrera, à travers une embrasure, les batteries et les tranchées de l'ennemi et il ajoutera qu'elles ne sont pas à plus de soixante à quatre-vingts mètres d'ici. Je ne crains qu'une chose, c'est qu'en avançant la

tête dans l'embrasure pour mieux voir l'ennemi, vous ne voyez rien du tout ; ou que, voyant quelque chose, vous ne soyez tout stupéfait d'apprendre que ce mur de pierres, qui est là tout proche de vous et au-dessus duquel montent des colonnes de fumée blanche, que ce mur blanc est tout honnement l'ennemi, « lui », comme disent les soldats et les marins.

« Il se peut aussi que l'officier de marine, soit vanité, soit simple amusement, se passe la fantaisie de faire tirer quelques coups de canon, pendant que vous êtes là.

« — Allons, le chef et les servants à vos pièces !

« Quatorze marins s'approchent gaiement, l'air animé ; l'un fourre sa pipe dans sa poche, l'autre achève de mâcher son biscuit. Leurs gros souliers ferrés résonnent en cadence sur la plate-forme. Ils se mettent en devoir d'affûter le canon, de le charger. Examinez les figures, l'attitude, les mouvements de ces hommes, chaque pli de leur visage hâlé, leurs pommettes saillantes, leur musculature, leur poitrine large, leurs pieds épais enfouis dans des bottes de géant, leurs gestes calmes, décidés, exempts de toute précipitation, tout en eux révèle ce qui fait la force du soldat russe, la simplicité et l'opiniâtreté. Mais ici, il vous semble que les dangers, les souffrances et les maux de la guerre ont encore ajouté à ces marques caractéristiques le sentiment de la valeur personnelle et l'élévation de la pensée.

« Tout à coup vous entendez un fracas effroyable, qui n'ébranle pas seulement votre ouïe, mais tout votre corps, et vous fait frissonner des pieds à la tête. Immédiatement après, le sifflement de la décharge, qui va s'éloignant frappe votre oreille. Une épaisse fumée de poudre vous enveloppe ainsi que la plate-forme et les figures noires des matelots occupés à la manœuvre. Celle-ci donne lieu entre eux à un échange de propos ; vous remarquez leur enthousiasme, vous constatez qu'ils obéissent à un sentiment que vous ne vous attendiez peut-être pas à rencontrer chez eux ; le sentiment de la haine, de la vengeance, caché au fond de tous les cœurs.

« Aussi, vous sentez-vous renaître quand le projectile est passé sans vous atteindre, et une sensation d'une douceur, d'un charme indéfinissables s'empare de tout votre être, si bien que vous commencez à trouver je ne sais quelle volupté particulière à ce danger, à ce jeu de la

vie, vous allez même jusqu'à souhaiter que les boulets, les obus tombent près de vous. »

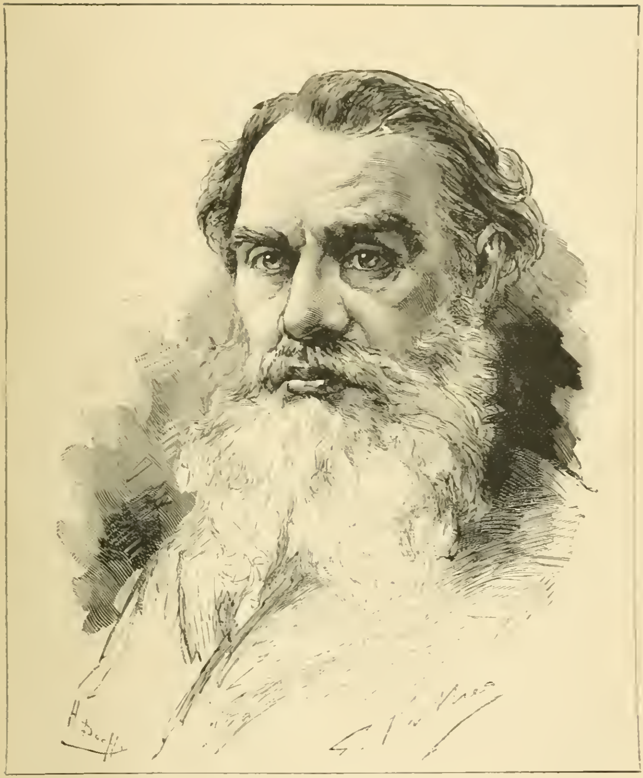
* * *

Parmi les livres de l'âge mûr écrits par Tolstoï, le roman historique intitulé *La Guerre et la Paix* est un des chefs-d'œuvre de la littérature russe : « Le cadre en est immense et les personnages innombrables. On y compte rien moins que trois empereurs avec leurs ministres, leurs maréchaux et leurs généraux, des officiers, des soldats, des nobles et des paysans.

« Des salons de Pétersbourg l'auteur nous transporte dans les camps, de Moscou à la campagne. Et tout cela se lie, s'enchaîne clairement, sans confusion ; une foule de tableaux variés, changeants, passant sous vos yeux, également beaux, également saisissants (1). »

(1) Courrière.

APPENDICE



LE COMTE TOLSTOI

LES COURS D'EAU

Voici, d'après le géographe Schnitzler, le tableau du classement des cours d'eau de la Russie :

Russie d'Europe	ÉTENDUE des bassins en kilom. carrés	COURS des fleuves en kilom.
Bassin du Volga.	1.360.000	4.000
— du Dniéper.	460.000	2.000
— du Don.	440.000	1.000
— du Dniester, avec les petits bassins voisins.	137.000	800
— du Kouban.	50.000	560
— du Terek.	50.000	500
— de la Kouma.	40.000	400
— de l'Oural	275.000	2.500
— de la Dwina	330.000	1.500
— de la Kara.		200
— de la Petchora		1.000
— du Mesen	870.000	700
— de l'Onéga.		500
Bassins de la Finlande, ensemble . . .	350.000	»
Bassin de la Néva et des grands lacs. .	220.000	60
— de la Duna.	120.000	1.000
— de la Windau	40.000	230
— du Niémen.	100.000	830
— de la Vistule.	110.000	1.000
Bassins côtiers intermédiaires, tant du nord que du sud	491.595	»

Russie d'Asie	ÉTENDUE des bassins en kilom. carrés	COURS des fleuves en kilom.
Bassin de l'Obi	3.509.000	3.400
— du Iénisséi	2.585.000	3.000
Bassins intermédiaires (de la Piacina, de la Khatanga, de l'Anabara et de l'Olenek)	900.000	»
Bassin de la Léna	1.980.000	4.000
Bassins du nord-est (de la Iana, de l'Indighirka, de la Kolyma, etc.)	950.000	»
Bassin de l'Anadyr.	370.000	1.300
— de l'Okhota (avec les petits bassins côtiers voisins)	240.000	180
— de l'Amour.	1.416.000	3.185
— du lac Baikal (Selenga).	450.000	560
— du Kour et de l'Araxe	120.000	»
Cours de l'Araxe.	»	900

VILLES POSSEDANT PLUS DE 60.000 HABITANTS

Moscou	753.000	habitants
Varsovie	445.000	—
Odessa	240.000	—
Riga	175.000	—
Kharkow	172.000	—
Kiew	166.000	—
Kazan	140.000	—
Lodz	125.000	—
Saraton	123.090	—
Kichiner	121.000	—
Tachkent	120.000	—
Vilna	103.000	—
Tiflis	90.000	—
Crel	80.000	—
Berdiklew	78.000	—
Samarcs	76.000	—
Astrakan	71.000	—
Dunabruy	70.000	—
Kherson	68.000	—
Nikolaiew	67.000	—
Nijni-Novgorod	66.000	—
Turla	63.000	—

TABLEAU DE LA HIÉRARCHIE RUSSE ACTUELLE

Classes	CIVILE	MILITAIRE	MARITIME
I	Chancelier de l'Empire	Général Feld-Maréchal	Général-Amiral
II	Conseiller privé actuel	Général d'Infanterie » de Cavalerie » d'Artillerie	Amiral
III	Conseiller privé	Lieutenant Général	Vice-Amiral
IV	Conseiller d'Etat actuel	Général Major	Contre-Amiral
V	Conseiller d'Etat	Classe supprimée (anciennement Brigadier)	Classe supprimée (anc. Chef d'escadre)
VI	Conseiller de Collège	Colonel	Capitaine de 1er rang
VII	Conseiller de Cour ou Aulique	Colonel en second	Capitaine de 2e rang
VIII	Assesseur de Collège	Major	Capitaine-Lieutenant
IX	Conseiller titulaire	Capitaine (infanterie) Rotmeister (cavalerie)	Lieutenant
X	Secrétaire de Collège	Capitaine } d'Etat Rotmeister } Major	Classe supprimée
XI		CLASSE SUPPRIMÉE	
XII	Secrétaire de Gouvernement	Lieutenant	Enseigne ou second Lieutenant (Mitchmann)
XIII	Régistrateur du Sénat, du Synode et de Cabinet	Sous-Lieutenant	Classe supprimée
XIV	Régistrateur de Collège	Classe supprimée	Garde-Marine ou aspirant

Hiérarchie russe actuelle. — Le tableau des *Tchines* ou classes de la hiérarchie russe dressé en 1722 par le tsar Pierre-le-Grand a, comme toutes les institutions, subi la loi

des temps. Modifié plusieurs fois, il avait été même question de l'abolir complètement; mais on a dû y renoncer pour ne pas léser les droits acquis par des employés subalternes qui, sans appartenir à aucune classe, sont entrés au service et y ont persévéré afin d'obtenir le rang qui donne soit la *Noblesse personnelle* (de la 14e à la 7e classe pour les militaires et marins, et de la 9e à la 5e classe pour la hiérarchie civile), soit la *Noblesse héréditaire* (de la 6e à la 1re pour les militaires et marins, de la 4e à la 1re pour les civils), et comme leurs appointements étaient très modestes, ces titres étaient la récompense de leur persévérance. Ces employés proviennent en général de fils de soldats, des enfants de troupes qui servent comme commis dans les diverses chancelleries.

Pour occuper certaines places et obtenir certaines décorations, il faut avoir un rang désigné.

La hiérarchie *Scientifique* et celle des *Mines* ont été abolies.

A la Cour, les charges ne sont plus strictement assimilées aux classes de la hiérarchie.

Les *premières charges de la Cour :* huit grands maîtres de la Cour, un grand maréchal, deux grands échansons, un grand veneur, un grand écuyer tranchant, deux grands maîtres des cérémonies, donnent le rang de *Conseiller privé actuel* et par conséquent la 2e classe à leurs titulaires.

Les *deuxièmes charges de la Cour :* maîtres de la Cour, maîtres des cérémonies, écuyer, veneur, chambellan, directeur des théâtres impériaux, gentilhomme de la chambre, médecins, aumôniers, appartiennent à la 5e classe, à moins qu'ils n'aient personnellement le titre de « conseiller privé; » ils sont alors de la 3e classe.

La hiérarchie catholique n'existe plus.

Les métropolitains et les archevêques ont le titre de *Haute Eminence*, les évêques d'*Eminence*, l'archimandrite de *Haute Révérence*, les prêtres de *Révérence*.

Baron de MONTALBO.

ALPHABET RUSSE

VALEUR	DÉNOMINATION
a	a
b	hé
v	vé
gh	ghé
d	dé
é, ié	ié
j	jé
2	sé
i	i
ï, y	ï
k, c	ka
l	èle
m	ème
n	éne
o	o
p	pé
2	év
s, ç, z	éss
t	té
ou	ou
f, ph	éf
kh, ch	ha (*asp.*)
ts	tsé
tch	tché
ch	cha
chtch	chtcha
finale muette	ièv *dur*
i *sourd*	iéry
i *muet*	iéri
ié, é	iati
e	é
iou	iou
ia	ia
f, ph	fita
i, y	i, itza

L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE AU POINT DE VUE FINANCIER

Au point de vue financier, « l'alliance franco-russe a ceci de particulier qu'elle unit deux peuples, dont chacun apporte à l'autre ce qui lui manquait. La France, précisement parce qu'elle est arrivée à un certain état de civilisation, a une natalité faible et de grandes ressources financières ; la Russie, qui s'augmente de 17 millions d'âmes en huit ans, était à la merci de la Bourse de Berlin.

« Elles ont enfin mis en commun leurs ressources si diverses. Se doute-t-on de ce que peut réaliser avec l'argent français un pays qui, comme la Russie, est inépuisable en forces naturelles de tout ordre ; où la conscription des chevaux, en 1882, a donné l'existence de 19.674.273 chevaux, dont 6.371.642 aptes au service de guerre ? Les capitaux français trouveront dans un tel pays un excellent placement ; et, en outre, ils y enfanteront des merveilles.

« Depuis 1887, année où la Russie s'est affranchie de la dépendance financière de Berlin, six ou sept emprunts russes se sont saccédé sur le marché français.

« Veut-on savoir combien la France a prêté à la Russie ; tout près de *trois millions et demi* (1). A la vérité, cet argent a presque été uniquement employé à la conversion des anciens emprunts : la Russie a simplement changé de créanciers, s'est tirée des mains du slylock prussien ; mais désormais tout emprunt russe en France ajoutera quelque chose à la mise en valeur économique de la Russie, à l'accroissement de son état militaire, aidera à mettre sur pied des régiments (2). »

(1) S. Skalkovk*i*. — *Les ministres des finances de la Russie*, Paris, 1891.

(2) A. Rambaud.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

Saint-Etienne. — Imp. Ch. BOY, rue de la Loire, 13.